

SOPHIE STAVA

LA MENTEUSE



**Je suis ton amie.
Mais peux-tu me faire confiance ?**

LES ESCALES
NOIRES

Sophie Stava

LA MENTEUSE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Séverine Quelet

LES ESCALES :

.....

NOIRES :

Titre original : *Count My Lies*
Copyright © 2025, Sophie Stava

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escapes, un département d'Édi8, 2025
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescapes.fr

ISBN : 978-2-36569-987-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À maman et papa.

« Lorsque vous dites la vérité, vous n'avez à vous souvenir de rien. »

Mark Twain

« J'ai toujours pensé qu'il valait mieux faire semblant d'être quelqu'un que d'être personne. »

Tom Ripley, *Le Talentueux Mr Ripley*

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Violet

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Jay

Chapitre 30

Chapitre 31

Sloane

Chapitre 32

Remerciements

Dernières parutions

Les Escales

1

— Je suis infirmière !

Les mots franchissent mes lèvres avant que je ne puisse les retenir. Ils m'échappent et résonnent aussi fort que des boîtes de conserve accrochées à un pare-chocs. J'aimerais pouvoir les rattraper, les ravalier, les enfouir tout au fond de moi, mais c'est trop tard. Ils ont été entendus. Deux personnes se retournent.

Je devrais m'éloigner. Ou éclater de rire et expliquer que je plaisante. Mais impossible quand le père et sa petite fille assis sur le banc dans le parc me dévisagent avec des yeux emplis d'espoir pour l'un, de larmes pour l'autre. L'émotion qui m'envahit est si intense que je ne peux plus reculer. Alors, je m'agenouille près de la fillette que je gratifie d'un immense sourire avant de m'adresser au père.

— Il faut mettre de la glace.

Ma voix est claire et assurée, teintée de la dose minimum d'autorité qu'un membre du corps médical possède naturellement selon moi.

Parce que le truc, c'est que je ne suis pas infirmière. Je ne l'ai jamais été. En revanche, je suis une grande menteuse.

J'ai entendu les geignements de la petite fille depuis l'autre bout du parc, de longs sanglots qui m'ont attirée vers elle. J'ai toujours été curieuse, j'aime espionner les conversations d'inconnus, lire par-dessus leurs épaules, étudier mon voisin dans le métro, tendre le cou pour voir les messages sur son téléphone. C'est une autre de mes mauvaises habitudes. Une de plus.

— Montre-moi, disait le père à sa fille en tenant son petit pied nu dans la main lorsque je me suis approchée. Où est-ce qu'elle t'a piquée ? Ici ? Ou là ?

J'avais envie d'aider. Il paraissait si perdu, si inquiet, que, sans réfléchir ou presque, j'ai ouvert la bouche et le mensonge est sorti. Il est tombé sur le trottoir avec un bruit sourd qui les a fait sursauter tous les deux. Je voulais bien faire, vraiment ! Oui, je sais, l'enfer est pavé de bonnes intentions.

Et maintenant, j'observe les affaires qui les entourent. Un simple sac de pique-nique en papier posé entre eux, son contenu étalé sur le banc. Une moitié de sandwich, des quartiers de pomme en train de brunir, des bâtonnets de carottes. Deux boissons : une canette d'eau gazeuse aromatisée au pamplemousse et une brique de jus de fruits.

J'attrape la canette. Elle est fraîche, pas très froide, mais ça pourrait soulager.

— Tenez.

Je la tends à l'homme qui la prend ; nos doigts se frôlent légèrement. Sa peau est une d'une douceur surprenante.

— Est-ce que le dard est sorti ?

Le père étudie le pied de sa fille en fronçant les sourcils. La petite sanglote toujours mais semble se calmer. Elle me regarde avec de grands yeux écarquillés. Son visage est barbouillé de larmes, son nez coule. Elle ressemble à une poupée avec sa frange et ses longs cils. Elle est adorable. Lui aussi, et c'est un euphémisme. Je frissonne encore du contact de ses doigts sur les miens.

— Je ne crois pas, répond-il. Vous voulez bien vérifier ?

Un élan de fierté. Il me fait confiance. Évidemment qu'il me fait confiance. Je suis une bonne menteuse, d'autant que je porte une blouse médicale.

— Bien sûr.

Je m'agenouille, un sourire aux lèvres, et prends dans ma main la petite plante rose couverte de terre. La fillette a 4 ou 5 ans, son pied paraît minuscule entre mes deux grandes paluches. J'ai toujours eu de grandes mains, trop grandes pour une femme, même enfant. Ma tante se moquait de moi en posant sa paume contre la mienne pour les comparer. Aujourd'hui encore, j'en ai honte et je les cache dans mes poches ou sous mes cuisses quand je suis assise.

J'examine le dessous de son pied en plissant les yeux. Il y a une petite marque rouge avec un point noir au milieu. Le dard. Je prends une inspiration sonore et secoue la tête.

— Il est toujours là.

Front plissé, l'homme se penche pour voir.

— Est-ce que je dois...

— Il faut le faire sortir, oui. En le raclant, avec une carte de crédit ou autre chose avec un bord plat. Il ne faut surtout pas appuyer dessus ni presser la peau. Ce serait pire.

Je suis fière de mon attitude compétente et professionnelle, érudite, comme si je savais vraiment de quoi je parlais. J'imagine que c'est le cas. Il se trouve que moi aussi j'ai marché sur une abeille, dans ce même parc, à la fin de l'été dernier. J'avais étalé une couverture dans l'herbe et ôté mes chaussures pour m'allonger et lire. Lorsque je me suis relevée, toujours pieds nus, j'ai senti un pincement violent sous mon pied. Je me suis rassise pour examiner ma blessure, et j'ai poussé un juron en voyant l'abeille écrasée et le dard enfoncé dans ma peau. J'ai appuyé doucement autour pour le faire sortir. Ce n'est que plus tard, quand, prise de panique, j'ai fait des recherches sur Internet, que j'ai compris mon erreur.

À la fin de la journée, mon pied avait presque doublé de volume ; il était rose vif et enflé comme une saucisse. La démangeaison a duré trois jours et il en a fallu quatre de plus pour qu'il retrouve sa taille normale. J'ai boité d'une façon théâtrale pendant une semaine et raconté ma mésaventure à qui

voulait l'entendre. Même si, en toute honnêteté, j'ai peut-être enjolivé un peu en prétendant qu'il s'agissait d'un essaim et non d'une abeille solitaire. Toujours est-il que j'ai de l'expérience dans le domaine.

Le père attrape son portefeuille dans la poche arrière de son pantalon.

— Merci, dit-il avec gratitude. Sans vous, j'aurais sans doute dû appeler les pompiers.

Il sourit pour me montrer qu'il plaisante. Ses dents sont d'un blanc éclatant, droites et bien alignées. Il est séduisant, il possède le charme évident d'une star pour adolescentes. Il doit avoir la trentaine, comme moi.

De l'une des nombreuses pochettes dans son portefeuille, il sort une carte de crédit.

— Fais-moi voir ton pied, ma puce.

Lorsqu'il pose la carte sur la peau délicate de la plante, je lis le nom inscrit dessus. Jay Lockhart. *Jay Lockhart*. J'adore la sonorité de ce nom, l'effet qu'il produirait dans ma bouche, sur mes lèvres, si je le prononçais tout haut. Jay comme Gatsby, le millionnaire fou d'amour, charmant, fougueux. Je contemple l'homme – Jay – une nouvelle fois, et décide que son prénom lui va bien, avec son sourire de petit garçon et son visage de playboy.

— Ça y est ! annonce-t-il, triomphal, en serrant un infime éclat – le dard sans doute – entre son pouce et son index. Regardez !

Il le montre d'abord à la petite fille, puis à moi.

— Bien joué ! dis-je, admirative.

Il est si fier de lui, comme s'il venait de remporter une épreuve olympique. Il n'a peut-être pas décroché l'or, mais au moins le bronze. La médaille de bronze, c'est très honorable.

Lorsqu'il me retourne mon sourire, je sens le rouge colorer mes joues. J'ai l'impression que cette victoire est la nôtre, nous en partageons la joie. Il pourrait me serrer dans ses bras, moi sa coéquipière.

— Ça va mieux ? demande-t-il à sa fille.

Elle hoche la tête et s'arrête de renifler. Il essuie ses joues mouillées de son pouce, caresse ses cheveux soyeux. Je remarque qu'il ne porte pas d'alliance.

— Vous devriez mettre de la glace dessus quand vous rentrerez chez vous, dis-je en me relevant. Pour éviter que ça enfle. Et peut-être lui donner aussi un Benadryl contre les démangeaisons. Un demi-cachet suffira.

— Merci infiniment. Harper, dis merci à la dame. Dis merci à...

Il laisse sa phrase en suspens et se tourne vers moi en attente de mon prénom.

— Caitlin.

Encore un mensonge. Je ne sais même pas d'où je le sors. Est-ce que je connais des Caitlin ? Peut-être une, oui. Je crois qu'il y avait une Caitlin dans mon cours de danse classique quand j'étais petite. Ou alors elle s'appelait Carly ? Nous dansions dans le même groupe, au centre de loisirs, mais c'est là que s'arrête la ressemblance. Elle avait de longs cheveux jusqu'à la taille qu'elle coiffait en une magnifique tresse qui lui descendait dans le dos, avec des barrettes brillantes de chaque côté. Le satin de ses chaussons de danse, tout neufs, étincelait. Je dansais en chaussettes. Quel que soit son nom, elle était la meilleure ballerine, la soliste dans le ballet. J'étais la Fée Dragée numéro six.

La petite fille piquée par une abeille, Harper – un prénom bobo mais très mignon, tout à fait typique de ce quartier – a aussi des cheveux magnifiques, une natte impeccable, la frange bien peignée. C'est peut-être pour ça que j'ai pensé à ce prénom ; elle me l'a rappelé.

— Merci, Caitlin, répète Harper, docile.

— De rien, Harper. J'espère que ton pied ira mieux très vite.

Elle m'offre un sourire timide et me dévisage de ses grands yeux bruns avant de se tourner vers son père.

— Je peux recommencer à construire mon château, maintenant ?

Jay acquiesce et elle descend du banc pour retrouver ses jouets étalés par terre.

Il se lève et me tend la main.

— Je m'appelle Jay, au fait.

Il est plus grand que ce que je croyais, un bon mètre quatre-vingt-deux au moins.

— Ravie de vous rencontrer, Jay.

Lorsque nous nous serrons la main, un courant électrique passe entre nous. En tout cas, moi, je le ressens. Il n'était pas obligé de se présenter, mais il l'a fait. Ce n'est pas rien.

Un bref instant de silence, puis :

— Tout le monde ment, hein ?

Mon cœur cesse de battre, me monte au bord des lèvres.

— Quoi ?

Comment peut-il... ?

Jay indique d'un geste mon flanc gauche. Je tiens toujours mon livre à la main, celui que je lisais lorsque j'ai entendu les gémissements d'Harper. J'ai même les doigts à l'intérieur pour marquer la page. C'est une version poche écornée du *Crime de l'Orient-Express*. Les coins de la couverture rebiquent et le papier est doux et usé.

— Oh, pardon, reprend-il avec une grimace d'excuses. J'ai gâché le suspense ? J'ai cru que vous l'aviez déjà lu, puisque...

Je laisse échapper un petit rire, et un soupir de soulagement.

— Non, ça doit être la dixième fois que je le lis. Et vous ?

Jay acquiesce.

— J'adore Hercule Poirot. Mes parents m'ont offert un coffret de ses aventures pour mes 12 ans. J'essayais toujours de résoudre l'affaire avant lui. Évidemment, je n'y arrivais jamais.

Il secoue la tête d'un air attristé. Je ris.

— Mon préféré d'Agatha Christie est *Ils étaient dix*. La fin est tellement... surprenante ! Je n'ai rien vu venir.

— Je ne l'ai pas lu, celui-ci. Il est si bien que ça ?

— Je pourrais vous le prêter, vous verriez par vous-même, dis-je aussitôt. Vous venez souvent ici ? Moi, plusieurs fois par semaine, en général.

Je retiens mon souffle, les battements de mon cœur s'accélérent. Je dépasse sans doute les bornes. Ça m'arrive souvent.

En vérité, je sais que ce n'est pas la première fois qu'ils viennent dans ce parc. Je les y ai déjà vus. Deux fois cette semaine, d'ailleurs. J'espérais bien les revoir aujourd'hui et la joie m'a envahie quand je les ai reconnus. Si les pleurs d'Harper ont réellement attiré mon attention, il est vrai que je les surveillais déjà d'un œil tout en feuilletant mon livre, jetant un regard vers eux toutes les deux ou trois pages. Elle jouait aux barres de singe ou sur la balançoire.

Le premier jour, mardi, j'ai remarqué Jay avant de remarquer Harper. Je suis convaincue que toutes les femmes présentes dans le parc l'ont repéré aussi. Non seulement parce que c'était l'un des rares hommes à la ronde, mais surtout à cause de son allure de star de cinéma : il semblait plus à sa place sur un plateau de tournage hollywoodien que sur une aire de jeux au cœur de Brooklyn.

Je n'ai pas menti, je suis là très souvent. Je viens prendre l'air ici, pendant ma pause déjeuner, alors je connais les habitués. Je vois souvent les mêmes enfants avec les mêmes nounous, les mêmes groupes de mamans assises ensemble sur les bancs, qui discutent de leur progéniture dispersée dans le parc, en train de crier. J'adore cet endroit ; la joie sur les visages, les flaques de soleil sur la pelouse, le parfum des buissons de chèvrefeuille qui bordent le parc. Il y a du monde même en hiver. Les enfants y jouent, serrés les uns contre les autres, leurs joues rosies par le froid.

— Ce serait super, répond Jay à ma proposition. Mais d’habitude, c’est mon épouse qui accompagne Harper ici. J’ai pris ma semaine, alors je suis de corvée de parc. Je retourne travailler lundi.

À ces mots, « mon épouse », mon cœur se serre et je me sens encore plus stupide. Qu’est-ce que je croyais ? Que je vivais le début d’une comédie romantique ? Que j’étais Liv Tyler dans *Père et fille* ? J’ai conscience que la référence est datée, mais quelle femme ne fantasme pas sur un Ben Affleck veuf, triste et vulnérable, qui trouverait du réconfort dans ses bras ? Une petite fille orpheline qui la contemple avec adoration ? Oui, c’est un peu morbide, mais je ne suis pas la seule quand même ? Si ?

— Je lui dirai de venir vous voir la prochaine fois qu’elles viendront, déclare Jay. Apparemment, c’est le nouveau parc préféré d’Harper.

Je m’oblige à esquisser un grand sourire, comme si la perspective de rencontrer sa femme – magnifique à n’en pas douter – me remplissait de bonheur.

— Super, dis-je d’un ton que j’espère enjoué. Je viens dans ces eaux-là, en général. Je pourrai peut-être lui confier le livre.

C’est la preuve que je ne suis pas jolie. Aucun homme marié ne parlerait à sa femme de la superbe créature célibataire avec laquelle il a sympathisé au parc. Pas à moins que son QI ne soit au ras des pâquerettes ou qu’il veuille se faire trucher dans son sommeil. Et Jay ne semble ni idiot ni suicidaire.

Ceci étant, je ne suis pas étonnée. Je ne suis pas le genre de femme qui représente une menace pour ses consœurs. Mon nez est un peu trop large, ma mâchoire anguleuse. Les bons jours, je me dis que j’ai la beauté des actrices de cinéma en noir et blanc, aux traits forts. Comme Greta Garbo, peut-être, sous une lumière tamisée. En plus, je ne me rends pas service. Je devrais prendre davantage soin de mon apparence ; personne ne m’oblige à avoir une allure aussi débraillée.

Je pourrais mieux m'habiller, pour commencer, mais je privilégie le confort à l'esthétique. Je porte les mêmes vêtements depuis des années, des fripes que j'aurais dû donner – ou jeter – depuis longtemps : jeans taille haute troués aux genoux, chemisiers boutonnés jusqu'au col, pulls amples et distendus. La mode revenant sans cesse, je pourrais avoir l'air cool si c'était volontaire, ou si je n'accessoirisais pas avec des chignons brouillons, des lunettes en plastique bon marché et des baskets élimées. J'ai des lentilles de contact, et une brosse à cheveux, mais comme je suis toujours en retard le matin, je sors de chez moi mal fagotée en emportant ma tartine de pain cramé. Exit les lentilles et le coup de peigne.

Ce n'est pas que je n'ai pas de belles tenues, parce que j'en ai. Seulement, je n'ai pas de raisons de les revêtir ces derniers temps. C'est vrai, plutôt que de jolis cardigans et des pantalons chics, je porte une blouse médicale au travail. Mauve, pour être exacte. Lena, ma patronne, me l'a donnée mon premier jour en affichant une mine réjouie. C'est elle qui a choisi la couleur.

Je ne suis pas infirmière mais prothésiste ongulaire dans un petit salon de beauté qui propose des manucures et des pédicures à 75 dollars, des épilations au sucre et de nombreuses spécialités de soins du visage. Infirmière, prothésiste ongulaire, quelle différence en réalité ? Une grosse, certes. Il y a un gouffre infranchissable entre réparer un bras cassé et recoller un faux ongle.

À cet instant précis, en plus de la blouse, je porte les lunettes en plastique mentionnées plus tôt, des clous d'oreilles en or et une chaîne ras du cou que j'ai attrapée au passage au moment de partir de chez moi.

Je pose la main sur mon collier. Je l'ai déniché dans une petite boutique devant laquelle je suis passée en rentrant du travail il y a quelques semaines. J'y suis entrée pour tuer le temps, sans aucune intention d'acheter quoi que ce soit, mais au moment de ressortir, je l'ai repéré dans la vitrine près de la caisse, scintillant et doré. La vendeuse m'a proposé de l'essayer,

juste pour voir comment il rendait autour de mon cou. C'était parfait. Les maillons de la chaîne d'une grande finesse étaient entremêlés avec délicatesse, et dans le creux de ma gorge, une petite perle chatoyait. Je l'ai acheté et porté sur-le-champ. Lorsque Natasha, ma collègue, m'a complimentée le lendemain, je lui ai raconté que c'était un bijou de famille que m'avait donné ma grand-mère.

Cependant – roulement de tambour –, même avec les boucles d'oreilles et le collier, je ne suis pas un canon. La femme de Jay ressemble sûrement plus à Liv Tyler que je ne le pourrai jamais. La Daisy de son Gatsby. Leste, les pommettes hautes, les lèvres pulpeuses, les cheveux ondulés qui tombent en cascades dans son dos. Pas de frisettes rebelles pour elle.

— Encore cinq minutes, Harper.

Jay se penche pour tapoter le haut du crâne de la petite. Elle hoche la tête d'un air distrait. Elle semble avoir tout oublié de sa piqure d'abeille et joue désormais avec insouciance à nos pieds. Elle verse du sable dans un seau à l'aide d'une pelle, le remplit à ras-bord avant de le retourner.

Je danse d'un pied sur l'autre. Je devrais partir – je dois être au travail dans moins de dix minutes –, mais Jay est bien plus intéressant que ce qui m'attend là-bas. Et il s'en va dans cinq petites minutes. En marchant vite, j'arriverai à temps.

— Alors, vous êtes en vacances ? dis-je au lieu de m'en aller.

Il acquiesce.

— Harper n'a pas école, alors j'ai pris une semaine de congé aussi, pour passer du temps avec elle.

— Vous travaillez dans quoi ?

Encore une autre de mes mauvaises habitudes : parler trop, poser trop de questions. C'est sans doute aussi pour ça que je mens : pour remplir les silences, empêcher les gens de partir.

C'est pathétique, j'en suis consciente. Mais mon boulot est tellement ennuyeux. Ma vie est si ennuyeuse. Fade et insipide. Je serais capable de

presque tout pour jeter un petit coup d'œil sur celle des autres. Et puis, sa vie à lui paraît très intéressante. Pleine de couleurs vives, si brillante qu'elle fait plisser les yeux. Je suis certaine d'avoir raison.

— J'ai lancé ma start-up l'année dernière, dans le développement de jeux en ligne. En gros, je suis un geek, plaisante Jay, les traits lumineux.

Je note sa petite fossette à la joue droite.

Il n'a rien d'un geek. Loin de là. Il ne l'a jamais été. On le devine rien qu'à le voir. Il est grand, très grand, peut-être même un mètre quatre-vingt-quatre, avec des cheveux bruns dans lesquels il ne cesse de passer la main pour les écarter de ses yeux. Sa mâchoire est carrée, rasée de près, sa peau hâlée et lisse.

— Ça a l'air excitant. De démarrer sa propre entreprise.

— Ça peut l'être, répond-il avec nonchalance. Ce n'est pas aussi altruiste qu'une carrière d'infirmière, mais ça paie les factures.

Ah oui, je suis infirmière, c'est vrai. J'esquisse un sourire modeste comme si le compliment était mérité. J'aimerais le mériter.

Jay consulte son téléphone.

— Mince, il faut qu'on y aille. J'ai promis de ramener Harper à la maison à 15 heures.

— Il est si tard que ça ? dis-je, d'un air faussement étonné. Zut, je dois filer aussi.

Pour retrouver mon vrai travail, pas pour m'occuper du moindre patient.

— J'ai été ravie de vous rencontrer.

— Moi aussi, Caitlin.

La sincérité apparente dans son regard provoque des frissons en moi.

— Je dirai à ma femme de vous chercher quand elle viendra.

Je souris de toutes mes dents.

— Ce serait formidable.

Je suis une menteuse, n'oubliez pas.

Je les regarde, Harper et lui, quitter le parc main dans la main, joyeux. Aux grilles, Jay se retourne et m'adresse un dernier geste pour me saluer. Je l'imites et attends qu'ils soient hors de vue pour détalier.

En chemin, je me rends compte que si j'ai cru qu'il était célibataire, c'est parce qu'il ne portait pas d'alliance. Je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi.

2

— Maman ?

Chez moi, je referme la porte et pose mes clés sur la petite console du couloir.

— Je suis rentrée !

— Sloane ? C'est toi ?

C'est mon véritable prénom, Sloane. *Sloane, qui joue la comédie*. Et oui, j'habite avec ma mère. Je sais, je sais... une autre pierre à l'édifice de mes réussites. J'y travaille. C'est la vérité, promis juré. Croix de bois, croix de fer...

— Oui, c'est moi, maman ! dis-je d'une voix forte.

Je retire mes chaussures, laisse tomber mon sac à côté et longe le petit couloir qui mène au salon. Elle est assise dans le fauteuil inclinable, la télé allumée, vêtue d'un survêtement bleu et d'épaisses chaussettes en laine comme un personnage de sitcom des années 1970. Je m'approche et dépose un baiser sur sa joue, un œil sur l'écran. *Arabesque*, sa série préférée. Elle a déjà dû voir cet épisode au moins trois fois.

— Ça a été, le travail ? demande-t-elle en baissant le volume.

Le son reste très fort, mais au moins on peut s'entendre. Ma mère me considère les yeux plissés. Elle fait bien plus que son âge, avec ses cheveux gris, raides et courts, les sillons qui lui barrent le front, les rides qui entourent ses yeux et sa bouche.

— Oui, dis-je sans grande conviction. Je vais préparer le dîner. Tu as faim ?

Elle hoche la tête et braque de nouveau la télécommande vers le poste, qui se remet à brailler. Ça m'étonne que les voisins ne se plaignent pas.

L'ouïe de ma mère comme sa vue déclinent. Son dos, malmené par des années de travail en tant que femme de ménage, est voûté et douloureux, ses articulations sont ankylosées. Elle souffre de polyarthrite rhumatoïde depuis qu'elle a 30 ans. Elle suit un traitement qui la soulage, mais les effets désastreux de la maladie ont fini par la gêner dans ses mouvements, ce qui l'empêche souvent de travailler.

Elle passe ses journées dans son fauteuil en velours côtelé usé installé dans un coin du salon, un coussin chauffant sous les fesses, les jambes tendues devant elle, à regarder à travers les verres gras de ses lunettes des rediffusions des *Enquêtes extraordinaires* et de *Forensic Files*, ou d'autres documentaires criminels qui sont la honte de la télévision. Elle enchaîne les tasses de café tiède et trop sucré, s'offre un whiskey à 17 heures, puis une tasse de décaféiné avant d'aller au lit. Je n'avais pas prévu de vivre avec ma mère après mes 30 ans mais l'avantage, c'est que je peux la surveiller. Depuis le temps, prendre soin d'elle est une seconde nature. C'est mon lot depuis toujours.

Dans la cuisine, j'ouvre le frigo. Il y a un reste de poulet rôti que j'ai préparé hier : je le réchauffe et le coupe en petits morceaux dans un saladier où j'ajoute des rondelles de concombre et de carottes puis quelques feuilles de laitue. C'est ma modeste tentative pour compenser les plats asiatiques que ma mère se fait souvent livrer pour le déjeuner. Je sers la salade improvisée dans deux assiettes que j'apporte au salon.

— Merci, Sloanie, dit ma mère en prenant la sienne.

Elle coupe le son de la télé. Elle aime bien que je lui raconte ma journée pendant qu'on mange. Je croque une carotte et annonce :

— J'ai fait les ongles de Dolly, aujourd'hui.

Je travaille à Rose & Honey depuis presque un an maintenant. Je suis entrée dans le salon de beauté un après-midi, après avoir vu l'annonce placardée sur la vitrine clamant qu'ils recherchaient du personnel. J'étais passée devant ce commerce à l'auvent rayé noir et blanc au moins une centaine de fois sans jamais m'y arrêter. À l'époque, j'étais au chômage depuis plusieurs mois. Je ne trouvais de travail nulle part, en tout cas pas dans ma branche. J'avais bien eu quelques entretiens, mais aucun n'avait débouché sur une offre d'emploi. Je savais pourquoi, alors ce n'était pas une surprise, mais la pilule n'en était pas moins difficile à avaler. Limer des ongles m'a paru une alternative raisonnable, une activité pour laquelle je pourrais être douée si j'essayais.

La femme à l'accueil a paru apprécier que je demande un formulaire pour postuler. Elle m'a serré la main avec vigueur et s'est présentée. Lena, propriétaire du salon. Originnaire d'Europe de l'Est et de bonne corpulence, elle avait un maquillage impeccable. Ses yeux tracés au khôl ressortaient sous ses longs faux-cils. Elle avait une peau de porcelaine et des lèvres rouges et charnues. Avec un accent marqué, elle m'a appris qu'elle avait ouvert la boutique quelques années auparavant et qu'elle voulait engager une nouvelle manucure, quelqu'un de fiable, sur qui elle pourrait compter. Pourquoi pas ? ai-je pensé. Ça ne devait pas être bien compliqué.

Lorsque Lena m'a demandé si j'avais mon diplôme d'esthéticienne, j'ai répondu que je venais juste de terminer la formation. J'étais sûre de pouvoir dénicher un certificat quelconque que je modifierais si elle me proposait le poste. Elle m'a invitée à revenir pour un entretien pratique. Il consisterait à lui faire une manucure afin qu'elle juge de mes capacités. Pendant une semaine entière, j'ai visionné des tutos sur YouTube, mis sur pause à chaque étape pour m'entraîner sur ma mère. J'ai limé et relimé, verni et reverni. J'ai mémorisé les étapes, plutôt simples : nettoyage, taille, limage, polissage, entretien des cuticules, exfoliation, hydratation, pose de la base, du vernis, du top coat. Je suis arrivée à l'entretien avec ma propre trousse

de manucure, achetée dans un magasin du coin où j'avais un bon de réduction de vingt-cinq pour cent. À la fin, Lena a contemplé ses ongles, bras tendu devant elle. Elle a souri, et m'a proposé la place.

— Tu as de bonnes mains, a-t-elle commenté avec un regard approbateur dessus.

J'ai baissé les yeux. À côté de celles de Lena, les miennes paraissaient encore plus gigantesques que d'habitude. Qui aurait cru que mes grandes paluches seraient un atout ? Elle m'a annoncé ensuite que le salaire était de 21 dollars de l'heure, auquel il fallait ajouter un millier de dollars par mois en pourboires, parfois plus. Ses clientes se montraient très généreuses, avait-elle affirmé en faisant allusion aux riches familles de Cobble Hill. C'était un peu en dessous de ce que je gagnais dans mon dernier emploi, même avec les pourboires, mais il faut savoir se contenter de ce qu'on a.

J'ai accepté le poste sur-le-champ, et je lui ai remis un certificat de cosmétologie trafiqué que j'avais acheté 50 dollars sur Internet. Lena n'y a jeté qu'un bref coup d'œil, interrompue par la sonnerie du téléphone. Pour finir, elle m'a informée que je pouvais commencer le lendemain.

C'est un bon travail, machinal, facile, et la plupart des clientes laissent vingt pour cent, parfois trente, de pourboires à la fin de la prestation. Entre ça et les chèques de l'assurance sociale que touche ma mère, nous avons assez pour payer le loyer, les factures. En revanche, ça ne suffit pas à m'empêcher de rêver à mieux, à plus, ni de redouter la sonnerie du réveil chaque matin, son beuglement désagréable.

— Et comment va-t-elle ? demande ma mère.

Elle parle de Dolly – comme Dolly Parton. Un hommage à la reine de la country. J'invente des noms pour mes clientes régulières, celles que je reçois chaque semaine, des femmes que j'en viens à connaître à travers leurs conversations téléphoniques trop fortes ou des échanges futiles. Dolly Parton s'appelle en réalité Laura Hoffman, et les deux ont des choucroutes blondes et des poitrines plantureuses similaires. Laura s'exprime même

avec un léger accent nasillard du Sud, bien qu'elle ait grandi au Texas et pas au Tennessee comme Dolly. C'est une transfuge de Dallas. Elle a déménagé à New York après avoir rencontré son mari qui venait visiter une exploitation pétrolière – ou autre chose que font les magnats lorsqu'ils voyagent pour affaires.

— Sa belle-fille veut la Lamborghini, dis-je.

Le mari de Laura – aussi vieux que riche – est décédé il y a deux ans. Depuis, elle est en litige avec les enfants de son mari, à se battre pour chaque cent que le vieux fou possédait. Une belle somme. Laura me relate les dernières nouvelles chaque semaine quand elle vient. Elle habite un penthouse au cœur de Manhattan, dans l'Upper East Side, rien que ça, mais son fils d'un précédent mariage vit à Brooklyn Heights, à quelques rues de l'institut Rose & Honey. Elle déjeune avec lui régulièrement et en profite pour venir au salon. Tout le monde se retourne sur elle lorsqu'elle entre, contraste frappant avec notre clientèle bobo habituelle.

Je reprends :

— Mais Laura affirme qu'elle préfère vendre la voiture en pièces détachées que de voir cette peste pourrie gâtée au volant. Ses mots, pas les miens.

— Où est-ce qu'on gare une Lamborghini à Manhattan ? demande ma mère, avec une curiosité sincère.

Je hausse les épaules.

— Elle a parlé d'un garage privé, je crois. Aucune d'elles ne conduit, en plus. D'après Laura, Cassie n'a même pas le permis. Plutôt qu'une voiture pour ses 16 ans, elle a eu un chauffeur.

Ma mère émet un petit ricanement et roule des yeux. Sa tolérance pour les femmes riches est encore plus faible que la mienne. Ceci étant, j'aime bien Laura, et son engouement à m'ouvrir une porte sur sa vie digne d'un feuilleton. Surtout, elle me traite davantage en être humain qu'en objet

inanimé qui sait lui poser de faux ongles. À la différence de la plupart de mes clientes.

— Elle a appris que son fils attendait son deuxième enfant, alors elle était de bonne humeur. Elle m’a laissé le double de pourboires.

Laura me tend en général un billet de 50 dollars au moment de partir. Elle est l’une des seules à me donner du liquide. Aujourd’hui, c’est un billet à l’effigie de Benjamin Franklin, vert et craquant, tout juste sorti de l’imprimerie, qu’elle m’a glissé. J’ai voulu protester, mais elle m’en a empêchée d’un geste de la main et d’un clin d’œil exagérément appuyé.

J’avoue, le bonheur d’être de nouveau grand-mère n’était pas la seule raison de sa générosité. J’ai sûrement eu droit à cet extra parce qu’au début de la manucure, j’ai raconté qu’en renversant du café sur mon MacBook, j’avais grillé le disque dur et ainsi perdu les cinquante dernières pages du roman que j’ai prétendu être en train d’écrire. Horrifiée, elle a porté ses mains, dont le vernis sur les ongles n’était pas sec, à sa bouche. *Oh non, Sloane !*

Évidemment, il n’y a ni MacBook ni roman. Ce mensonge m’est autant destiné qu’à Laura. J’adorerais avoir un début de manuscrit sur un ordinateur, j’aimerais passer mes soirées à pianoter sur un clavier plutôt que mes journées à tripoter des pieds. Qui ne préférerait pas ?! Pas une seconde je n’ai imaginé qu’elle me gratifierait d’un pourboire aussi énorme. Sinon, je n’aurais rien dit. Promis, juré.

C’est juste que la vérité est tellement ennuyeuse. La modifier, en changer les détails, l’enjoliver, la pimenter, est une mauvaise habitude que j’ai prise enfant ; un peu comme se ronger les ongles ou gratter les croûtes de ses petits bobos. Je ne m’en suis jamais défait. Au contraire, je m’y suis même accoutumée. Les mensonges ont franchi mes lèvres avec de plus en plus de facilité, comme un réflexe. Ils sont devenus une part de moi, une seconde nature. Il ne me vient quasiment plus jamais à l’esprit de dire la vérité. Pourquoi le ferais-je ? Quand on dit la vérité – celle qui est barbante

en tout cas –, les gens s’impatiente, leur regard se perd dans le vague à mesure que leur attention s’évapore. Au bout d’un moment, ils s’en rendent compte, se figent en marmonnant, penauds : « Qu’est-ce qu’on disait, déjà ? » Et ils tentent maladroitement de feindre l’intérêt.

Je déteste ce regard. Cette expression vide, ce sourire bidon. Je le hais depuis toujours. Ça me donne l’impression d’être insignifiante, comme une boule de papier froissé qu’on jette par terre plutôt qu’à la poubelle. C’était très fréquent quand j’étais petite. Ma mère et moi déménagions souvent, allant de ville en ville, d’appartement en appartement, d’école en école en même temps qu’elle enchaînait les boulots. J’étais toujours la nouvelle, à devoir me tenir devant toute la classe, les mains moites, pour me présenter. Je m’exprimais par à-coups, les yeux baissés sur mes chaussures, et j’expliquais que j’étais née en Floride, que je venais de déménager du trou quelconque que nous avions tout juste quitté, et lorsque je relevais la tête, je m’apercevais que personne n’écoutait. Les filles se glissaient des petites notes en échangeant des messes basses, les garçons donnaient des coups de pied à leurs voisins de l’allée. Même l’institutrice, qui tentait de calmer les élèves dissipés, s’occupait ailleurs. Elle écrivait au tableau ou distribuait des feuilles. J’observais les filles avec envie, rêvant d’être celle à qui l’on murmurait des secrets à l’oreille. Mais mes pantalons trop courts, mes vieilles tennis usées, mes chemisiers délavés ne retenaient l’attention de personne. Ce sentiment d’invisibilité était affreux. Chaque fois, je regrettais que nous ayons dû déménager, pourtant j’en comprenais la raison.

Ma mère était une femme travailleuse, consciencieuse, mais lorsque son arthrose se réveillait, elle était incapable de travailler : contrainte de rester à la maison, elle passait la journée les mains et les pieds plongés dans l’eau la plus chaude qu’elle puisse supporter. À mon retour de l’école, je la rejoignais dans son lit et je lui frictionnais les articulations avec de l’huile de ricin et du baume du tigre puis je mettais un de ses films préférés pour l’empêcher de penser à la douleur. Au bout d’un moment, son employeur

commençait à se plaindre de ses absences, lui donnait un avertissement, puis un autre, et elle finissait par recevoir son solde de tout compte.

Nous déménagions dès que le propriétaire venait tambouriner à la porte de notre appartement et glisser un avis d'expulsion dans la boîte aux lettres. Nous trouvions une nouvelle ville, dans un rayon de trente kilomètres, un autre appartement miteux pour lequel aucune référence n'était exigée, et j'intégrais une nouvelle école. On efface tout et on recommence. Je m'y suis habituée, je m'y attendais tous les deux ou trois mois.

Il n'y avait que nous, ma mère et moi, à tracer notre chemin dans le monde. Je n'ai jamais connu mon père, je ne sais même pas qui il est sinon un flirt de ma mère quand elle avait 20 ans. Ses parents, mes grands-parents maternels, sont décédés quelques années après ma naissance, et sa sœur aînée vivait à l'autre bout du pays. Nous étions bien, rien que nous. Il le fallait de toute façon.

L'année de mon CM2, lorsque nous avons emménagé à Whispering Pines, en Géorgie, une petite banlieue aux abords de Macon, j'ai décidé que ça se passerait différemment cette fois. Le premier jour d'école, quand la récré du matin a sonné, j'ai suivi les autres élèves dans la cour en asphalte où des filles à queue-de-cheval se sont regroupées autour de moi.

— D'où tu viens ? a demandé l'une d'elles.

Au nombre de bracelets en plastique rose et vert fluo qui se balançaient à son poignet, on devinait qu'elle était cool et populaire. Elle avait une frange, et chez moi ce soir-là, assise face au miroir de la salle de bains, les ciseaux de cuisine en main, je me suis coupé la frange aussi.

— De Californie, ai-je répondu.

Je ne sais pas d'où j'ai sorti ça. Nous ne venions pas de Californie, nous avions seulement roulé une heure en direction du nord, sans même franchir les limites de l'État, juste celles du comté. Par une opération du Saint-Esprit, la maîtresse ne m'avait pas demandé de me présenter à la classe le

matin, elle n'avait même pas signalé mon arrivée aux autres. J'étais une toile blanche, une table rase.

Devant les visages des filles qui s'illuminaient, j'ai senti quelque chose en moi enfler. J'avais dit ce qu'il fallait. La fille aux bracelets m'a gratifiée d'un immense sourire.

— Est-ce que tu es célèbre ? a-t-elle demandé avec excitation.

J'ai secoué la tête pour dire que non mais en voyant sa déception, je me suis empressée d'ajouter :

— Mais mon père, oui. Il joue dans des films.

Il y a eu un concert d'exclamations et, juste comme ça, je suis devenue spéciale. Un jeu d'enfant.

Ce jour-là, contrairement à tous mes autres premiers jours, ils se sont tous battus pour s'asseoir à côté de moi à la cantine. Je leur ai parlé de la plage et des palmiers, j'ai décrit en détail la sensation des vagues sur ma peau, la couleur des coquillages que je ramassais sur le rivage. Un été, j'étais censée avoir remporté un concours de châteaux de sable. En réalité, je n'avais jamais vu le Pacifique. J'étais allée quelques fois à Daytona Beach, en Floride, ce qui me permettait d'ajouter à mes descriptions, tout comme mon film Disney préféré, *Lilo et Stitch*, et mon deuxième film préféré de l'époque, *Flipper le dauphin*. Après le déjeuner, nous avons joué au handball, et la fille aux bracelets – Bianca – m'a choisie dans son équipe. J'étais sur un petit nuage.

Lorsqu'elles ont voulu rencontrer mon père, j'ai expliqué qu'il était en tournage sur un nouveau film. Ça pourrait être vrai, m'étais-je rassurée. C'est pour ça que les mensonges ne semblaient jamais si méchants. Je n'avais aucune idée de l'endroit où il se trouvait, ni de ce qu'il faisait. Comment savoir s'il n'était pas acteur ?

Je savais que je devais arrêter mais c'était plus fort que moi. Je souhaitais tant que les autres m'aiment bien, et c'était le seul moyen que j'avais trouvé pour que ça arrive. C'était d'une grande simplicité : puisque

je regrettais de ne pas être intéressante, je faisais semblant de l'être. *Sloanie, Sloanie, qui joue la comédie.*

Ironie du sort, plus mes mensonges devenaient élaborés, plus je devais tenir les autres à l'écart. Je ne pouvais jamais inviter personne chez moi. Tous voulaient jouer avec mon chiot, celui que j'avais recueilli pendant l'été. Il s'appelait Pickles, il était noir avec des taches blanches et c'était le plus faible de la portée. Ils voulaient voir mon lit de princesse, celui avec le baldaquin étoilé et les draps licorne. Ils voulaient rencontrer mon père, la star de cinéma, et se baigner dans ma piscine avec le toboggan. Évidemment que tout cela leur faisait envie. C'était la raison pour laquelle nous étions amis. Et aussi celle pour laquelle nous ne pourrions jamais l'être vraiment.

Alors, un autre mensonge m'est venu, du genre qui pourrait résoudre tous mes problèmes. Un lundi matin, je suis arrivée en classe avec la mine affligée et j'ai raconté tout bas à Bianca qu'un incendie avait ravagé notre maison pendant le week-end. Les flammes avaient tout réduit en cendres, de notre maison à la piscine. Plus de lit à baldaquin, plus de Pickles.

J'ai ajouté que nous avions emménagé dans un appartement à l'autre bout de la ville, mais que c'était temporaire, le temps que notre maison soit reconstruite. Je l'ai invitée à venir un soir après l'école en précisant que l'appartement n'était pas aussi beau que notre maison, mais qu'il y avait un parc en face dans lequel nous pouvions jouer. J'avais réussi à sauver quelques-unes de mes Barbie. Bianca a hoché la tête, les yeux comme des soucoupes.

À la récré, tout le monde était au courant. La maîtresse, Mlle Newberry, m'a prise à part le midi et m'a interrogée sur ce qu'il s'était passé. J'ai répété mon histoire, expliqué que ma mère avait laissé le four allumé, que l'alarme incendie avait retenti au milieu de la nuit. D'un geste réconfortant, le regard compatissant, elle m'a assuré que si j'avais besoin de quoi que ce

soit, elle était là. Et je n'étais pas obligée de lui rendre mes devoirs cette semaine. J'étais aux anges.

Le lendemain, Mlle Newberry a annoncé à toute la classe que l'école organisait une collecte de fonds pour ma famille et moi, pour nous aider pendant cette période difficile. Il y aurait une vente de gâteaux, et elle nous donnerait un formulaire à faire remplir à nos parents. J'ai esquissé un sourire timide, folle de joie de toute cette attention. Sans surprise, la collecte n'a jamais eu lieu. La mère d'une de mes camarades de classe a téléphoné à la mienne le soir même pour lui demander notre nouvelle adresse, car elle voulait nous apporter des plats préparés maison. J'étais en train de colorier dans le salon quand j'ai entendu ma mère s'écrier dans le combiné :

— Quel incendie ?

J'ai compris tout de suite que j'étais grillée.

Le jeudi, dans le bureau du directeur avec ma mère, les jambes ballantes sur la chaise, j'ai eu droit à une leçon sur les conséquences de mon mensonge. Ma mère était mortifiée, c'est le moins qu'on puisse dire.

J'avais honte, moi aussi. Surtout parce que je m'étais fait attraper. Si j'avais pu revenir en arrière, j'aurais recommencé. Ça valait le coup, juste pour la façon dont tout le monde m'avait regardée pendant ces deux jours.

J'étais trop jeune pour aller en retenue, alors le directeur m'a obligée à écrire une lettre d'excuses à mes camarades et à Mlle Newberry. Ma mère m'a privée de télé pendant un mois. Mais aucune de ces punitions ne m'a appris à ne pas mentir. Elles m'ont appris à mieux le faire. Je n'ai pas commis les mêmes erreurs dans l'école suivante.

Nous avons redéménagé à la fin de l'année. En sixième, après avoir lu *L'Étalon noir*, j'ai raconté à une de mes copines que je montais à cheval le week-end. Moi aussi ! s'est-elle exclamée avec enthousiasme avant de m'inviter dans son centre d'équitation. J'ai inventé excuses après excuses pour expliquer pourquoi je ne pouvais pas y aller. Des visites chez mon

oncle et ma tante imaginaires dans les montagnes, des cours de danse, des soirées pyjama chez des amies de mon ancienne école. Des mensonges qui impliquaient que je reste planquée chez moi, seule dans l'appartement, pendant que ma mère travaillait, plutôt qu'avec les amis que je m'étais faits grâce aux histoires que j'inventais. Je m'arrêtais à la bibliothèque le vendredi après-midi pour faire le plein de lectures pour le week-end. Des livres qui repoussaient ma solitude et dont les éléments tissaient la toile de mes mensonges.

J'ai menti pendant le collège et le lycée, puis pendant mes années fac et au-delà. Des petits mensonges, en général, mais des mensonges quand même. Je devrais arrêter maintenant. Je suis une adulte ! Mais je ne peux pas. Je désire tellement dire ce qu'il faut, être celle qu'il faut, que lorsque j'ouvre la bouche, n'en sort que ce que les autres veulent entendre selon moi. Que je me trompe ou pas.

Et puis ces mensonges n'ont pas été sans conséquences, autres que des visites dans le bureau du proviseur. J'ai perdu des amis, raté des offres d'emploi lorsque mes références étaient vérifiées un peu trop méticuleusement. Je suis une bonne menteuse, mais je ne suis pas à l'abri d'une gaffe, ou que mon histoire soit réfutée par quelqu'un d'autre, et je suis démasquée.

Parfois, il s'écoule une période pendant laquelle je mens moins. Souvent juste après avoir été prise en flagrant délit. J'essaie de changer, d'être honnête, mais au bout de quelques semaines, je m'entends dire malgré moi une chose qui est fausse, une chose sur laquelle je n'avais même pas prévu de mentir, et je replonge dans mes vieilles habitudes comme on enfle son T-shirt préféré. On l'aime parce qu'il nous va bien, il nous rassure. D'autres fois, si je me sens à l'aise, comme dans mon précédent travail, le besoin de mentir est moins pressant. Je le fais quand même, incapable de m'en empêcher, mais le désir n'est pas aussi fort.

Cependant, et c'est là où je suis encore plus folle, il m'arrive de croire à mes propres mensonges. Ils me semblent vrais, réels. Le soir, couchée dans mon lit, je me laisse embarquer dans le fantasme, la narration, la répétition, j'embellis l'histoire avant de sombrer dans le sommeil et d'en rêver. Je crois que c'est parce que j'ai toujours eu le sentiment que la vie devait m'apporter davantage. Je ne pouvais pas n'être que cette pauvre fille sans père. Il se trouvait forcément quelque part. Il était forcément spécial, ce qui signifiait que je devais l'être moi aussi. Tout le monde ne souhaite-t-il pas être spécial ?

— C'était une bonne journée, alors, conclut ma mère.

C'est à la fois une constatation et une question. Ah c'est vrai, le pourboire de 100 dollars.

— Oui, oui.

C'était une bonne journée. Très bonne, même. J'envisage de lui parler de Jay et d'Harper, mais je m'abstiens. Je ne sais pas trop pourquoi. Ma mère est la seule personne à qui je ne mens pas, la seule qui me trouve intéressante telle que je suis.

Malgré tout, je veux les garder rien que pour moi pour l'instant. Et omettre de dire une chose, ce n'est pas pareil que mentir, pas vraiment. C'est ce que je me répète en tout cas.

Ma mère me tend la télécommande.

— Tiens, choisis le film. C'est moi qui ai décidé la dernière fois.

Je la lui rends.

— Non, vas-y, toi. Moi, je m'occupe du dessert. Il reste un fond de glace.

— Je n'en prendrai que deux cuillerées.

Ma mère se réinstalle dans son fauteuil et commence à faire défiler les titres proposés sur Netflix. Hier, nous avons regardé un thriller, sur une femme dont le mari n'est pas aussi parfait qu'il y paraît. Peu de maris le sont, en tout cas à Hollywood, apparemment.

Dans la cuisine, je range les assiettes dans le lave-vaisselle et partage ce qu'il reste de glace au chocolat dans deux bols avant de jeter le carton vide dans la poubelle de recyclage presque pleine. Il faut que je me souviene de la sortir avant lundi, jour de la collecte. Je tamise les lumières sur le chemin pour regagner le canapé et tends sa part à ma mère avant de m'asseoir. Le générique de début du film, encore un thriller, commence et une musique ringarde s'élève. Je prends une bouchée de glace, tourne la cuillère froide dans ma bouche.

Presque aussitôt, je décroche. L'image à l'écran se brouille, les sons s'évanouissent. Tout ce à quoi je pense, ce sont Jay et Harper. Enfin surtout Jay. Son sourire. Je me demande si je vais le revoir.

Avant d'aller au lit, je sors mon exemplaire de *Ils étaient dix* de ma bibliothèque et le fourre dans mon sac. Juste au cas où.

3

Lundi matin, j'arrive en retard au salon. Mon réveil a sonné, je l'ai éteint et me suis rendormie. Résultat, je suis partie de chez moi à la course en bataillant avec la fermeture Éclair de mon sweat-shirt à capuche. Heureusement, tout le monde se fiche de l'heure à laquelle je prends mon service, tant que je suis là pour mon premier rendez-vous, qui aujourd'hui est prévu à 10 heures 30.

Le lundi est en général la journée la plus calme, et ce lundi-là ne déroge pas à la règle. Le salon est quasiment vide. Chloe, l'une des trois réceptionnistes, est à son poste. De toute l'équipe, c'est elle que je préfère. Étudiante en deuxième année à Brooklyn College, elle a 19 ans et elle est plus cool que je ne le serai jamais. Elle a décoloré ses cheveux noir de jais en blond platine – ses parents, d'origine coréenne, ont failli la renier en voyant ça, m'a-t-elle raconté, amusée –, et elle a une coupe au carré avec une frange courte, lisse et brillante. Elle porte d'énormes lunettes en écailles de tortue, des jeans larges, et des hauts courts. Quand il n'y a personne au salon, je lui vernis les ongles, en général d'une couleur flashy, jaune ou orange fluo, comme un Stabylo.

Derrière Chloe, une femme est installée pour une pédicure dans un des quatre fauteuils qui s'alignent le long du mur gauche. Une seule des petites cabines de soins est occupée, la porte fermée, la pancarte « séance en cours » accrochée. L'activité va s'amplifier dans l'après-midi, mais pas beaucoup. Lena ne vient pas travailler le lundi matin, alors les filles arrivent

sans se presser vers 10 heures plutôt qu'à 9, heure officielle de début des soins, à l'exception de celle qui se charge de l'ouverture et qui doit être là à 8 heures au cas où des clientes sans rendez-vous se présenteraient.

À mon entrée dans le salon, une puissante bouffée d'eucalyptus et de citronnelle m'accueille. Derrière, l'odeur acide du vernis et de l'acétone. Au début, ce mélange entêtant me dérangeait, il me piquait les yeux, et puis je m'y suis habituée. Je le remarque à peine désormais, sauf les jours où j'assure un double service car là, l'odeur s'infiltré dans mes vêtements, s'accroche aux fibres de ma blouse, à mes cheveux, à ma peau. Les produits chimiques me suivent chez moi, dans mon lit, dans mes rêves.

Je dépose mon sac et mon manteau dans la salle de repos située au fond du salon et me prépare un café avant l'arrivée de ma première cliente. L'année dernière, Lena a acheté à Noël une machine Keurig pour ses employées. Elle veille toujours à ce que le placard soit rempli de capsules d'espresso et de lait arôme vanille. Elle est aux anges quand elle voit qu'on l'utilise, fière de son idée ingénieuse de cadeau.

Je bois une gorgée de café et jette un œil vers l'espace ongles. Il est vide. La femme venue pour la pédicure se tient maintenant à la caisse et tend sa carte de crédit à Chloe. Même si les pourboires sont réduits les lundis à faible activité, je préfère ce rythme-ci à celui, effréné, de la fin de semaine ; des femmes dopées à la caféine qui fixent avec impatience l'horloge tandis que nous courons d'une cliente à une autre. Ça me donne l'occasion de discuter avec mes collègues entre deux rendez-vous.

Juste à cet instant, Natasha, une autre technicienne prothésiste, entre dans la salle de repos. Elle sourit lorsqu'elle me voit.

Natasha est un peu plus jeune que moi, c'est une vraie fille de Jersey à l'ethnicité originale : vietnamienne par sa mère qui vient d'Hô Chi Min et sicilienne de troisième génération par son père installé à East Hanover dans le New Jersey. Elle a des mèches roses dans ses cheveux bruns qu'elle rassemble en queue-de-cheval sur le haut de son crâne. Elle porte sa blouse

près du corps par-dessus un soutien-gorge push-up et deux énormes créoles en or se balancent toujours à ses oreilles. Le trajet depuis Jersey City est une horreur, mais elle gagne trois fois plus d'argent ici qu'elle ne le ferait de l'autre côté du fleuve. Les femmes au foyer à Hoboken sont un peu moins généreuses.

— Salut, Slo, lance-t-elle en mettant une capsule dans la machine à café – ses longs ongles claquent sur les boutons en plastique. Tu as passé un bon week-end ?

— Super, oui, dis-je en lui tendant une capsule de lait aromatisé que j'ai prise dans le pot en verre. J'ai rencontré quelqu'un.

Un sourire me vient quand je pense à Jay.

— Au parc, vendredi. Il m'a emmenée dîner hier soir.

En réalité, j'ai passé l'après-midi à préparer la panzanella aux légumes-racines du chef Alton Brown pour ma mère, et nous nous sommes toutes les deux endormies devant un épisode de *Seinfeld*. Je suis sûre que Jay, lui, se trouvait en compagnie de sa femme et de sa fille. Tous trois pelotonnés dans le lit d'Harper, la petite au milieu, tandis qu'ils lui lisaient des histoires. Plus tard dans la soirée, quand je me suis traînée du canapé à mon lit, j'ai tapé son nom dans Google et sous ma couette, à la seule lumière du téléphone portable, j'ai étudié son profil LinkedIn, la liste de ses emplois précédents, puis j'ai cherché ses autres réseaux sociaux. À ma grande déception, ils étaient tous en accès privé.

— Ah oui ? réplique Natasha, l'intérêt piqué, en haussant ses sourcils semi-permanents. Raconte-moi tout !

Je rougis de plaisir.

— Eh bien, pour commencer, il est canon. Et super au lit. Du genre, vraiment, vraiment doué, j'ajoute avec emphase.

Natasha boit mes paroles, excitée par mon faux rendez-vous galant. Elle veut des détails, je le vois bien. Comme moi, elle est célibataire, surfe sur les applis de rencontre entre deux clients, accepte de sortir avec les hommes

qui lui témoignent un semblant d'intérêt. La plupart des lundis, nous les passons à compatir sur nos échecs mutuels, à comparer les pires messages reçus pendant le week-end, les phrases d'accroche horribles, les photos granuleuses qui restent gravées dans nos esprits bien après qu'on les a supprimées.

— Où est-ce qu'il t'a emmenée ?

— À La Vara.

Je réponds sans une hésitation. C'est le restaurant dans lequel Laura m'a dit que son fils et elle avaient déjeuné la semaine dernière. D'après elle, ils y servent la meilleure sangria qu'elle a jamais bue.

— Les cocktails étaient fabuleux !

— Et tu l'as ramené chez toi ? Oh, petite coquine !

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Tu ferais pareil si tu voyais comme il est beau ! Et il s'est comporté en véritable gentleman. Il m'a préparé le petit déjeuner ce matin avant que je parte.

J'esquisse un sourire modeste. Natasha est verte de jalousie.

— Des pancakes au lait de baratte, j'ajoute, incapable de me retenir.

— Tu vas le revoir ?

Je n'ai pas le temps de répondre que la porte d'entrée s'ouvre et j'entends Chloe lancer un bonjour enjoué. Deux femmes sont arrivées dans le salon. Natasha et moi nous empressons de terminer nos cafés et nous dirigeons à nos postes avec nos chariots de manucure. Nous nous installons sur nos tabourets et ouvrons les robinets des bacs.

Face à moi s'assied une étudiante dans un sweat-shirt Aviator Nation. Ses grosses lunettes de soleil Celine sont calées sur son crâne comme un serre-tête. Ses jambes de pantalon remontées sur les mollets, elle pose ses pieds dans le bac qui se remplit. La couleur qu'elle a choisie attend sur l'accoudoir de son fauteuil : un bleu électrique. Elle a des écouteurs dans les oreilles et pousse des soupirs à intervalles réguliers comme si la

personne à l'autre bout de la ligne lui donnait mal à la tête. Elle ne semble même pas avoir conscience de ma présence, ou en tout cas, elle s'en fiche.

Son attitude est habituelle, banale. La plupart des femmes dont on s'occupe ne daignent même pas nous regarder pendant qu'on s'affaire, le corps courbé sur leurs pieds ou leurs mains. Il y a quelques habituées qui se rappellent nos prénoms, avec lesquelles on peut avoir de vraies discussions, mais la majorité des clientes ne nous adresse la parole que pour aboyer des instructions : pas trop court, pas comme ça, plus arrondi ! Ou elles nous jettent un regard assassin si on coupe un peu trop ras une cuticule. En dehors de ça, nous sommes invisibles pour elles.

À côté de moi, dans le fauteuil de Natasha, il y a une femme à l'âge indéterminé. Elle feuillette un magazine, ses bracelets Hermès s'entrechoquent chaque fois qu'elle tourne une page.

— Pas trop chaud ? je demande à ma cliente avec un geste en direction du bac.

Elle me fixe d'un air absent, puis pointe le doigt vers ses oreilles avant d'articuler sans un son *Je suis au téléphone*. Comprenez : *Ne me parle pas, petite main*. J'acquiesce. Ça me va. Si elle se moque d'être ébouillantée, je ne vais pas m'en soucier pour elle. Je tourne légèrement le robinet vers la gauche, pour augmenter la température de l'eau de quelques degrés.

— Moi, c'est trop chaud ! annonce d'une voix forte la cliente de Natasha.

Elle m'a entendue poser la question et elle répète en détachant chaque syllabe, le regard rivé sur Natasha.

— Trop chaud.

Puis elle se tourne vers moi et ajoute :

— Vous pouvez lui expliquer que c'est trop chaud, s'il vous plaît ?

J'esquisse un mince sourire tandis que Natasha règle la température. C'est honteux le nombre de femmes qui présument qu'une fille d'origine asiatique dans un salon de beauté ne sait pas parler notre langue, peu

importe que Natasha soit née à trente kilomètres d'ici ou que ses deux parents soient professeurs d'université. Cela fait bien longtemps que nous ne perdons plus notre temps à les détromper. N'empêche que ça me reste toujours en travers de la gorge et ça me donne envie de tourner le robinet d'eau chaude au maximum, de voir leur peau bien blanche virer au rouge écrevisse et se couvrir de cloques.

— Alors, reprend d'une voix basse Natasha une fois que les pédicures sont lancées. Je meurs d'envie de savoir. Tu vas le revoir ou pas ?

Je hoche la tête, un grand sourire aux lèvres.

— Absolument. Il part en voyage d'affaires cette semaine, mais il veut qu'on se revoie dès son retour. Il a proposé de m'emmener voir *Funny Girl*, avec Lea Michele, pour me faire plaisir.

J'ai entendu plusieurs clientes en discuter et pester sur la difficulté d'obtenir des billets pour la comédie musicale.

Je me demande si Jay invite sa femme au théâtre et décide que oui, sans doute. Il l'emmène sûrement dîner à La Vara aussi. Je les imagine à une table tous les deux, des flûtes de champagne pétillant à la main, le visage illuminé par les bougies, les joues roses d'excitation, leurs doigts entrelacés sur la nappe blanche. Bizarrement, je ressens la pointe brûlante de la jalousie.

— Celui-ci ? dis-je à ma cliente en prenant le vernis bleu posé sur le plateau à côté d'elle.

Le sourire que j'ai plaqué à mes lèvres est aussi rigide que du plastique. Elle me dévisage un moment, bat lentement des paupières, puis acquiesce d'un geste de la tête avec une moue. *Tu oses encore me déranger*, est-elle en train de me dire. *Et la réponse ne vaut même pas la peine que je gaspille ma salive à te parler.*

Un bref instant, je m'imagine en train de renverser le vernis sur son sweat-shirt à 200 dollars. Si je n'avais pas des factures à payer, si je n'avais pas désespérément besoin de ce travail, je le ferais. Je laisse mon sourire

s'agrandir encore au point de montrer les dents, puis je me penche sur ses pieds. L'enfer ne doit pas être bien différent de ça...

Natasha se rapproche un peu.

— Demande à ton nouveau chéri s'il a un copain à me présenter. Le dernier endroit où on m'a invitée, c'était au Subway. Et ce n'est même pas le pire ! Juste après, le type m'a demandé si je voulais voir son sandwich !

Elle affiche une mine écœurée.

— Je lui demanderai, promis. On pourra peut-être organiser une sortie à quatre.

Nous revenons à nos clientes, l'humeur joyeuse. Cette fois, mon sourire est sincère. *Voici Jay, mon chéri*, je m'imagine en train de dire. Si Natasha reparle de rencontrer un de ses amis, je lui dirai qu'ils sont tous mariés. Je suis presque sûre que c'est vrai, de toute façon.

À 13 h 30, je prends ma pause et me rends à pied à Quailwood Park. Ce n'est qu'à deux rues du salon, à peine cinq minutes de marche. Je sens l'excitation me gagner à mesure que j'approche, même si Jay a déclaré qu'il retournait travailler cette semaine. Malgré moi, j'espère qu'il a un pris un jour de congé supplémentaire ou qu'il est sorti plus tôt, qu'il a récupéré Harper avant de rentrer chez lui parce que notre conversation lui a plu autant qu'à moi. Le plus probable, cependant, c'est qu'il ait passé le week-end avec sa magnifique épouse et son adorable fillette sans une pensée pour moi. Mais on a le droit de rêver, non ?

Il fait un temps splendide de fin de printemps, chaud et lumineux. Le petit parc est bondé, envahi d'enfants, jambes et bras nus, qui crient et rient sous le regard vigilant de leur mère ou de la baby-sitter. D'un pas tranquille, je fais deux fois le tour de l'aire de jeux. Pas de Jay. Pas d'Harper. Je pousse un soupir de déception. Je m'arrête avant de scruter les environs une nouvelle fois. Aucun signe d'eux. Ce n'est pas surprenant mais ça me contrarie, ce qui est idiot, je sais.

Une fois que j'ai l'absolue certitude qu'ils ne sont pas là, j'étale ma chemise en flanelle sur un bout de pelouse, à l'ombre d'un arbre majestueux, et m'assieds en tailleur avant de sortir un livre de mon sac. C'est un exemplaire élimé de *Rebecca* que j'ai déjà lu une centaine de fois. Je l'ouvre à l'emplacement du marque-page, mais je n'arrive pas à me concentrer. Je fixe le même paragraphe pendant plusieurs minutes avant

d'abandonner. Tout ce à quoi je peux penser, c'est Jay. La fossette sur sa joue droite. Le courant électrique qui m'a parcourue quand ses doigts ont frôlé les miens. Je me demande ce qu'il est en train de faire en ce moment. Est-ce qu'il est en réunion ? Assis devant son ordinateur, le menton posé sur la main ? Avec un grognement, je referme mon livre, le range dans mon sac et sors à la place mes écouteurs. Je lance Spotify sur mon téléphone.

Après avoir fait défiler quelques titres, je trouve celui que je cherche, celui que j'écoute en boucle ces derniers temps. Les rires des enfants s'estompent. Je chante en chœur avec Taylor Swift sur le fait que tout le monde est d'accord pour dire que c'est elle le problème. Pareil ici, copine ! Avec un soupir, je ferme les yeux. Et les rouvre toutes les deux minutes pour scruter le parc. Au cas où. Au bout d'un petit quart d'heure, alors que je m'apprête à remballer et à retourner au salon, je repère un visage familier. Harper. Elle regarde dans ma direction. Mon cœur bondit dans ma poitrine. J'ai peur que mes yeux ne me jouent des tours, mais je suis sûre que c'est elle car elle porte le même T-shirt violet que la semaine dernière, celui avec une licorne blanche en sequins sur le devant.

Elle a le bras tendu et je me rends compte qu'elle le pointe vers moi. C'est ce qu'il me semble en tout cas. Avec ardeur, je cherche Jay du regard. À la place, je vois une femme.

Brune, la trentaine, elle porte des lunettes de soleil et un chapeau à bord large incliné sur sa tête. Elle aussi regarde dans ma direction. Elle se penche vers Harper, retire ses lunettes et se tourne à nouveau vers moi. Elle dit quelque chose que je n'entends pas et la petite hoche la tête.

Alors, un sourire illumine le visage de la femme. Elle me fait signe. *Oh merde*. Je me retourne, juste pour être sûre, mais il n'y a personne derrière moi. Pas de doute, c'est bien moi qu'elle salue. D'une main hésitante, je lui fais signe à mon tour.

La femme prend Harper par la main et ensemble, elles traversent l'aire de jeux et viennent vers moi. Lentement, je décroise les jambes et me lève

tant bien que mal. J'ôte les écouteurs de mes oreilles et les range dans ma poche. Mon portable à la main, bras ballants.

— Bonjour ! lance-t-elle en approchant.

Sa voix est claire et forte, elle résonne comme un son de cloche. Elle sourit, ses dents sont d'un blanc éclatant.

— Je suis Violet, se présente-t-elle en s'arrêtant devant moi, main tendue. Jay et Harper m'ont raconté que vous les aviez aidés avec cette piqûre d'abeille. Vous êtes Caitlin, n'est-ce pas ? L'infirmière ?

Elle examine ma blouse.

J'acquiesce lentement. C'est vrai. Caitlin, l'infirmière. Je lui serre la main. Sa paume est douce et fraîche, ses doigts effilés, sa poigne ferme. Je remarque que ses ongles sont parfaitement manucurés, vernis récemment. Je me demande où elle va, si elle est déjà venue à Rose & Honey. Je décide que non : je me souviendrais d'elle.

— Vous êtes la mère d'Harper, dis-je. La femme de Jay.

Évidemment qu'elle l'est. Elle est magnifique, exactement comme je m'en doutais, mais sa beauté est plus intéressante que je ne m'y attendais. Son nez est affirmé, ses sourcils épais sous sa frange brillante. Elle me fait penser à une statue de marbre avec ses beaux traits anguleux et sa peau lisse et délicate. Telle la Vénus de Milo au Louvre, une foule d'admirateurs devant elle se pressant pour la contempler. C'est ainsi que je m'imagine, dans mes rêves éveillés, sous la lumière tamisée.

Violet hoche la tête, la mine toujours avenante.

— J'espérais bien vous voir ici, affirme-t-elle avec chaleur. Pour vous remercier pour l'autre jour.

Je lui réponds d'un haussement d'épaules modeste, les yeux baissés avec timidité. Ce n'était rien, raconte mon geste. Non mais vraiment, ce n'était *rien*.

— Harper, dis merci à Caitlin, tu veux ?

— Merci, répète Harper en bon perroquet.

Elle attrape la jambe de sa mère et m'observe, planquée derrière elle.

— De rien. Je suis ravie d'avoir pu aider.

Un silence, puis Violet demande :

— Qu'est-ce que vous écoutez ?

Prise de court, je baisse les yeux sur mon téléphone.

— Oh, dis-je avec une légère hésitation. Taylor Swift.

J'ai envisagé un quart de seconde de mentir – un podcast aurait paru plus intéressant – mais la pochette de l'album, *Midnights*, s'affiche sur mon écran et elle l'a probablement vue.

J'espère secrètement qu'elle n'est pas du genre à trouver la musique pop trop banale, et qu'elle n'écoute pas que des groupes indie ou folks qui ont enregistré leur album dans des studios à flanc de montagne sur les côtes escarpées d'Irlande un jour de pluie. Par chance, son regard s'illumine.

— J'adore ! s'exclame-t-elle avec admiration. C'est une de mes chanteuses préférées.

J'approuve avec un sourire.

— Moi aussi.

Nous restons plantées l'une en face de l'autre, un peu timides, dans un silence confortable. Je l'examine d'un coup d'œil rapide. Elle est aussi grande que moi mais elle est plus mince, ses jambes sont plus longues. Ses yeux, comme ceux d'Harper, comme les miens, sont marron foncé et elle a de longs cils fournis.

Elle porte un chemisier blanc sans manches et un short en lin beige, cintré à la taille avec une ceinture en lin, des chaussures compensées couleur chair. Le dernier bouton de son chemisier est ouvert et lorsqu'elle se penche vers Harper pour lui parler, je peux voir la dentelle de son soutien-gorge, ses seins ronds. Son chapeau est un feutre couleur caramel à large bord relevé. Il lui donne un air cool, comme les filles avec lesquelles je mourais d'envie de traîner au lycée.

Sous son chapeau, ses cheveux sont d'un acajou chaud qui tire sur le roux. Je me demande si c'est sa couleur naturelle. Ils tombent en boucles souples sur ses épaules qu'ils caressent avec délicatesse. À cet instant, elle retire son chapeau et se passe la main dans les cheveux pour les lisser et dégager ses yeux. Sa frange, un peu trop longue, s'accroche dans ses cils. Ça lui va bien, cependant, ça met son visage en valeur. Je me demande si ça m'irait, à moi. Je n'ai pas porté la frange depuis la fin du primaire, quand je me l'étais coupée moi-même.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle porte la main à son front. Sa main gauche. À son annulaire, il y a un gros diamant bien rond qui scintille au soleil, tout comme les clous à ses oreilles.

— Je sais, elle est trop longue, dit-elle. Il faut que j'aille la faire couper. C'est sur ma liste, mais bon, vous savez ce que c'est...

Elle montre sa fille, puis fait un geste vague pour indiquer tout le reste et s'esclaffe :

— Ça doit vous paraître d'une tristesse incroyable, que couper ma frange soit en haut de ma liste.

— Si vous trouvez ça triste, c'est que vous n'avez pas vu *ma* liste ! La mienne n'est pas seulement pitoyable, elle est tragique. Niveau *Le Choix de Sophie*. Ou *Bambi* qui devient orphelin. Jack à la fin de *Titanic*...

Violet rit à gorge déployée.

— Vous êtes marrante, déclare-t-elle avec gaîté. Qu'y a-t-il donc sur votre liste de choses à faire qui soit si tragique ? Vous avez piqué ma curiosité.

— Eh bien, rien, en fait. Je n'ai même pas de liste. C'est ça qui est tragique.

Ce n'est pas totalement vrai : il y a une pile de factures à régler sur la table de la cuisine, la poubelle de recyclage que je dois sortir, un rendez-vous chez le dentiste à prendre. Mais je ne veux pas l'ennuyer avec ça.

Personne n'a envie d'entendre parler des besoins en hygiène dentaire des autres.

Elle s'esclaffe de nouveau.

— Ne pas avoir de liste me semble au contraire plutôt sensationnel, à la manière de Kate Winslet qui gravit l'escalier à la fin du film, si on continue sur le même thème.

Sa remarque m'amuse. Elle est drôle, elle aussi.

Elle pose la main sur l'épaule d'Harper et la presse légèrement.

— Bon, nous ne voulons pas vous retenir. Je voulais juste vous remercier pour...

— Tu veux bien me pousser ? interrompt Harper en me regardant de ses grands yeux chocolat.

Ses cheveux sont tressés dans une belle natte, comme la dernière fois, et attachés avec un ruban rose.

— Te pousser ? dis-je, sans comprendre.

— Sur la balançoire, explique-t-elle en montrant l'aire de jeux de son index minuscule.

J'interroge Violet du regard, elle m'adresse un sourire désolé.

— Vous n'êtes pas obligée, assure-t-elle. Je comprendrais que vous ayez mieux à faire.

— Non, c'est bon, dis-je avec empressement. J'en serais ravie. Je n'ai pas de liste, donc rien à faire, n'oubliez pas ! Allons-y !

Je vais être en retard pour reprendre mon service, mais je décide que ça en vaut la peine. Mon prochain rendez-vous n'est qu'à 15 heures, tant que je pars à moins le quart, ça ira.

Harper glisse sa main dans la mienne et me tire vers la balançoire. Je suis surprise par sa force et manque de perdre l'équilibre. Puis je me reprends et la suis.

À la queue leu leu, nous nous frayons toutes les trois un chemin à travers les petits êtres qui courent dans tous les sens. Arrivée à la

balançoire, Harper grimpe sur le siège avec enthousiasme et agite les jambes avec excitation. Les mains sur le bas de son dos, je commence à la pousser. Elle est légère comme une plume. Une fois qu'elle est lancée, je recule et rejoins Violet.

— Elle est adorable, lui dis-je. Et elle s'est montrée très courageuse avec cette piqure d'abeille.

Violet me sourit.

— C'est une petite fille très gentille. Facile à vivre. Mais je vous préviens, elle est capable de faire de la balançoire pendant des heures. Vous ne savez pas dans quoi vous vous êtes embarquée.

Je lui rends son sourire. J'adore déjà Violet. Et j'adore surtout qu'elle semble m'apprécier. Je pousse une nouvelle fois Harper.

— Vous habitez dans le coin ? demande Violet.

— Pas très loin. Près de Bond Street et la Deuxième.

— C'est juste à côté de chez nous ! s'exclame-t-elle, ravie comme si c'était une excellente nouvelle.

Je me réjouis d'avoir répondu ce qu'il fallait.

— Enfin, pas très loin, poursuit-elle. Nous habitons à Cobble Hill, entre Clinton et Kane. Vous vivez là depuis longtemps ?

— Depuis le lycée.

Nous habitons à Carroll Gardens – le quartier au sud de Cobble Hill –, une petite poche dans Brooklyn peuplée de jeunes couples avec enfants et de boutiques luxueuses, assez près de l'eau pour que nous puissions sentir l'iode dans le souffle du vent. Ma mère et moi y avons emménagé avant que le quartier ne devienne hautement branché, quand les loyers étaient encore abordables, avant que les restaurants et les bars ne cumulent les étoiles Michelin, avant que ça ne coûte près d'un million et demi pour un trois-pièces avec une seule salle de bains.

Nous nous y sommes installées pour nous occuper de ma tante, la sœur aînée de ma mère. Sa seule sœur, d'ailleurs. Comme elle le disait elle-

même, ma tante avec une santé de chiotte ; les reins foutus et le foie sur la même voie. Elle avait besoin qu'on l'emmène à ses séances de dialyse hebdomadaires. Elle n'allait pas tarder à casser sa pipe, comme elle le répétait dans un soupir.

Nous avons intégré sa chambre d'amis, partageant le grand lit deux places et une petite penderie. Ma tante avait raison : elle est morte moins de dix-huit mois plus tard. Nous avons vidé sa chambre une semaine après ses funérailles, emballé ses vêtements, démonté son lit médicalisé. Ma mère a patienté une semaine de plus avant de commander une nouvelle paire de draps chez Macy's et de s'y installer, me laissant dans la chambre d'amis.

Avant son décès, ma tante nous avait inscrites sur son bail de sorte que le montant du loyer que nous payons n'a pas bougé, il est le même depuis son emménagement à la fin des années 1990, un peu moins de 1 000 dollars. Les voisins du dessus paient plus du quadruple. Si nous cherchions un appartement aujourd'hui, nous aurions de la chance de dégoter un studio dans le Queens.

Cobble Hill, où réside Violet, est un quartier encore plus chic que le nôtre, où les nouveaux riches pullulent, des couples avec des fonds fiduciaires, des salaires annuels à sept chiffres. Les maisons aux façades de grès rouge y sont rénovées, ravalées, restaurées pour retrouver leur splendeur d'antan. Si Jay et elle peuvent s'offrir le luxe d'y être domiciliés, ils sont encore plus riches que je ne croyais.

À cet instant, Harper saute au bas de la balançoire et nous rejoint. Elle glisse sa main dans celle de Violet.

— J'ai faim, maman. Je peux avoir mes M&M's maintenant ?

Violet hoche la tête, un œil sur la montre connectée à son poignet. Le bracelet est en or, véritable à n'en pas douter.

— Bien sûr, mon cœur. Je n'avais pas vu l'heure. Allons-y.

Elle plonge la main dans sa poche et en ressort trois bonbons colorés.

— Dis au revoir à Caitlin, tu veux ?

— J’ai été ravie de vous rencontrer, dis-je.

Je m’efforce de dissimuler la déception dans ma voix. Je regrette qu’elles doivent partir. J’ai l’impression que je devrais détester Violet ; être verte de jalousie à cause de sa beauté, de sa richesse, de son mari séduisant, de sa fille adorable. Mais non. C’est le contraire. Elle est aussi fascinante que Jay. Elle est la Daisy de son Gatsby, tout comme je le pensais. Je ne devrais pas être surprise. Il n’est pas le genre d’homme à être marié à une femme quelconque.

— Moi aussi, affirme Violet avec un sourire. Je suis si contente de vous avoir croisée aujourd’hui.

Elle est sur le point de tourner les talons et de partir. J’essaie de la retenir.

— En fait, dis-je, l’espoir au cœur, j’allais me chercher un yaourt glacé, si ça vous tente ?

Lena va me tuer, mais je ne peux pas les laisser partir. Violet prend un air dépit.

— Ç’aurait été avec plaisir, mais je dois aller faire des courses au marché. Notre frigo est quasiment vide.

J’acquiesce d’un signe de tête, comme si ce n’était pas grave, comme si sa réponse ne me touchait pas. Puis Violet penche la tête de côté, songeuse.

— Mais..., commence-t-elle après une légère hésitation. Vous pourriez venir dîner ce soir à la place ? En remerciement de votre aide avec Harper, l’autre jour.

Ma déception se mue en excitation, s’épanouit comme une fleur au printemps. Elle m’invite chez elle ! Je ne sais pas quoi dire. Je reste sans voix.

— Ce sera un dîner en toute simplicité, ajoute-t-elle avec un sourire. Je préparerai quelque chose de rapide. Enfin, si vous êtes libre ?

Je hoche la tête, aux anges.

— Avec plaisir, dis-je en retrouvant l’usage de la parole. Que voulez-vous que j’apporte ?

Violet secoue la tête et répond :

— Juste vous, ne vous en faites pas.

Elle consulte de nouveau sa montre avant d’ajouter :

— Il est 14 h 30. Est-ce que 18 heures vous irait ? Jay sera rentré du travail et ça me laisse le temps d’aller au marché.

À la mention de Jay, des petits papillons déploient leurs ailes dans mon bas-ventre et y volettent avec frénésie. Je pense à mon livre de *Ils étaient dix* dans mon sac. Je pourrais le lui donner en main propre.

— 18 heures, c’est parfait, dis-je avec un grand sourire.

En général, je ne quitte pas le salon avant 18 h 30, mais je trouverai une excuse pour m’échapper plus tôt aujourd’hui. J’ai peur que, si je lui demande de repousser, elle ne retire son invitation. Les enfants dînent tôt. Elle risquerait de me répondre « une autre fois ». Je ne veux pas tenter le diable.

— Formidable ! s’exclame Violet. Je vais prendre votre numéro, comme ça, je vous enverrai notre adresse par texto.

Je repars du parc aussi heureuse que le jour où j’ai rencontré Jay.

Je retourne au salon en courant, ivre de bonheur. J'y arrive à bout de souffle, en retard. Voilà plus d'une heure que je suis partie alors que je n'ai droit qu'à trente minutes de pause. Lena ne va pas être contente. Elle déteste le retard.

Sur le seuil, avant d'entrer, je marque un arrêt, essuie mon front en sueur. À travers la vitre, je vois Chloe à l'accueil qui sirote un café dans un gobelet. Lorsqu'elle remarque ma présence, elle me fait signe d'entrer. Je prends une profonde inspiration, tente de calmer les battements de mon cœur et franchis le pas.

Je scrute le salon à la recherche de Lena.

— Une cliente t'attend pour une pédicure premium, m'annonce Chloe. Elle a réservé avec Natasha, mais celle-ci a été obligée de s'occuper d'une cliente sans rendez-vous...

L'agacement dans sa voix ne m'échappe pas. J'aurais dû être au salon pour recevoir les clientes sans réservation, voilà ce qu'elle sous-entend. Je suis le bâton dans les roues du planning.

— Bien sûr, pas de problème.

Un rapide coup d'œil vers le fauteuil m'apprend que la cliente est déjà installée, les pieds dans le bac en train de tremper.

— Je prends juste mon chariot.

Faisant profil bas, je fonce tout droit vers la salle de repos. Si je n'avais pas été aussi pressée, j'aurais peut-être mieux observé la femme dans mon

fauteuil. J'aurais dû en tout cas.

Dans la salle de repos, je me détends un peu en voyant que la porte du bureau de Lena est fermée. Elle n'est pas au salon, ouf. Elle la laisse toujours ouverte quand elle est là, même lorsqu'elle passe un coup de fil personnel et que sa voix de baryton résonne dans tout le salon. Je range mon sac dans mon casier et m'accorde une minute pour me ressaisir.

Je refais mon chignon, lisse les mèches indisciplinées puis attrape mon chariot à étages que je pousse jusqu'à mon fauteuil. La cliente est en train de lire, son visage dissimulé derrière un livre grand format. Un bracelet fin entoure son poignet droit, une pierre verte délicate s'y balance. En le voyant, j'ai un flash, mais impossible de le situer.

De mon ton le plus cordial, je demande :

— Avez-vous choisi un coloris ?

La suite semble se dérouler au ralenti.

Au moment où la femme abaisse son livre, je remarque ses cheveux. Un bel auburn, sa queue-de-cheval retombant sur une épaule. Des frissons me picotent la nuque. Je connais cette couleur, cette teinte si particulière. Alors, l'estomac noué, je regarde enfin son visage. Les pommettes hautes, la bouche en forme de cœur, le nez fin et retroussé. C'est elle. Elle n'a pas changé, même si plus d'un an s'est écoulé. Le sang déserte mes joues. J'ai l'impression que je vais m'évanouir. Une chance que je sois assise, car mes jambes se dérobent sous moi. *Qu'est-ce qu'Allison fait ici ?*

Elle me reconnaît en même temps que je la reconnais. Ma surprise est la même que la sienne. Sa bouche s'ouvre de stupéfaction, ses yeux bleus s'arrondissent, ils sortent presque de leur orbite.

La même pensée la traverse. Inutile qu'elle la formule pour que je l'entende ; sa stupeur est criante. *Qu'est-ce qu'elle fait ici ?*

J'ouvre la bouche, sur le point de dire quelque chose, n'importe quoi, mais elle me devance. D'un mouvement brusque, elle retire ses pieds du bac, l'eau éclabousse partout autour. Sa surprise s'est muée en une autre

expression, un entremêlement de colère et de peur, façon fraise et vanille d'une glace à l'italienne.

— Je vous ai interdit de m'approcher ! hurle-t-elle d'une voix haut perchée.

Elle ramasse à la hâte son sac à main, glisse tant bien que mal la bride sur son épaule.

Je jette des regards désespérés autour de moi. Natasha me dévisage sans comprendre, les autres clientes tendent le cou avec curiosité. Le brouhaha règne dans le salon : Chloe est au téléphone, l'autre ligne sonne, les femmes bavardent. Pourtant, la voix d'Allison s'élève au-dessus du vacarme, proche de l'hystérie.

Je tente de plaider ma cause :

— Je vous en prie, dis-je, les mains levées dans une attitude défensive dans l'espoir de désamorcer la situation et de tempérer sa colère. Je vous jure que je ne savais pas que vous étiez là. Ce n'est pas ce que vous...

Elle ne m'écoute pas.

— Vous êtes censée me laisser tranquille ! crie-t-elle.

Elle a réussi à renfiler ses chaussures, des sandales à lanières au talon carré, et m'a contournée. Elle se dirige vers la sortie à reculons. Avec ses mèches folles autour du visage, elle ressemble à un phénix qui se dresse dans le soleil.

Allison atteint le seuil de la porte et pointe l'index vers moi. Son doigt tremble légèrement. La pierre de son bracelet, le Bulgari que j'ai reconnu sans me souvenir d'où, danse à son poignet. Ses joues laiteuses sont teintées de rose. Ses lèvres sont serrées. Elle veut crier mais sa bouche ne s'ouvre pas. Elle reste là, le doigt tendu, le corps tremblant, les yeux rivés sur moi, et je sens mon cœur battre à mes oreilles.

Soudain, elle a disparu. La porte claque derrière elle, les clochettes à la poignée tintent joyeusement. Le salon tombe dans le silence. C'est en tout

cas l'impression que j'ai. Je n'entends plus ni chuchotements ni bavardages, comme si on avait coupé le son.

— C'était quoi, ça ? s'exclame Natasha.

Mais je me suis déjà relevée et pars vers la salle de repos. Je sens les regards appuyés et interrogateurs dans mon dos. J'ai le visage en feu, mes oreilles bourdonnent et le bruit m'assourdit. Les larmes me montent aux yeux, brouillent ma vision. J'attrape mon sac, tourne les talons et repars dans le salon que je traverse à la hâte.

— J'ai besoin de prendre l'air, je marmonne à Chloe en passant devant elle.

Il me semble entendre Natasha m'appeler mais je ne réponds pas. Il faut que je sorte d'ici. Je ne sais même pas si je reviendrai un jour. Avec un peu de chance, je vais me faire aspirer dans un trou noir et disparaître. Pouf, comme ça. Pulvérisée en un million d'atomes.

La poignée glisse sous ma paume moite mais je parviens à ouvrir la porte. Sur le trottoir bondé, j'aspire l'air comme si je venais de boire la tasse.

Je marche sans m'arrêter jusqu'à ce que, trois rues plus loin, près d'une petite allée flanquée de deux immeubles d'appartements, mes pieds s'immobilisent et refusent de faire un pas de plus. Le dos contre le mur de briques, à l'ombre et au frais, je me laisse glisser au sol, le regard vide sur l'asphalte constellé de vieux chewing-gums. Au bout d'un moment, je retrouve une respiration normale, les battements de mon cœur s'apaisent.

« De tous les bars de toutes les villes du monde, il a fallu qu'elle entre dans le mien... » La réplique est appropriée. C'est vrai qu'elle ressemble un peu à Ingrid Bergman dans *Casablanca* avec ses yeux bleus et ses pommettes saillantes. Certes, la coïncidence n'est pas si étonnante que ça. Elle n'habite pas très loin d'ici, dans un immeuble récent de cinquante-sept étages au bord du fleuve, dans un appartement d'où elle peut contempler Manhattan. J'adorais cette vue, j'adorais coller mon nez à l'immense baie

vitrée de son salon pour admirer le coucher du soleil et les lumières qui s'allumaient peu à peu dans la ville avant de scintiller dans une infinie constellation. S'il y avait eu des fenêtres de l'autre côté de la pièce, j'aurais pu apercevoir le toit de notre bâtiment. Seize minutes de marche séparaient nos deux domiciles. Vingt peut-être en comptant la traversée du hall d'entrée en marbre et la montée en ascenseur jusqu'au trente-sixième étage.

Il n'aurait donc pas été surprenant que nos chemins se croisent plus tôt, que je la revoie avant aujourd'hui. Presque un an et demi s'est écoulé. Ça fait vraiment si longtemps ? Certains jours, j'ai l'impression que c'était il y a un siècle, d'autres, que c'était hier.

J'avais pris l'habitude de scruter le visage des passants à sa recherche, en me demandant si je la verrais, si elle apparaîtrait. Ce n'est jamais arrivé. Comme si elle s'était évaporée. Au bout d'un moment, j'ai cessé de la chercher. Cessé de m'interroger. Je l'ai repoussée au fond de mon esprit. Je l'ai emballée dans un carton que j'ai rangé dans un coin d'un grenier poussiéreux.

Jusqu'à aujourd'hui. Jusqu'à ce qu'elle soit là, devant moi. Je l'ai presque touchée, j'ai presque tenu son pied dans ma main.

Un poids pèse avec douleur sur ma poitrine. J'aurais aimé avoir une chance de m'expliquer. Si seulement elle avait bien voulu m'écouter, peut-être que les choses auraient été différentes ? J'aurais peut-être dû la suivre, lui courir après ? Sans doute que ça n'aurait servi qu'à empirer la situation. S'il était possible de l'empirer.

La sonnerie de mon portable me fait sursauter, le tintement joyeux résonne dans l'allée silencieuse. Je ferme les yeux et me prépare mentalement, certaine que c'est Lena qui appelle pour me renvoyer. Qui a cafté ? Chloe ? Natasha ? Une autre des manucures qui, sans être mon ennemie, ne me porte pas dans son cœur ? Je fouille dans mon sac, le ventre noué. Ce n'est pas Lena. C'est un texto de Violet. Aussitôt, le poids sur mon cœur s'allège. Je souris. C'est un rayon de soleil à travers les nuages.

Du revers de la manche, j'essuie mes larmes et mon nez. Son message illumine mon écran. *Voilà notre adresse ! On se voit à 18 heures !*

Je clique sur le lien. Un plan s'affiche avec une petite marque plantée au cœur de Cobble Hill. J'agrandis la pastille pour avoir la vue de la rue et découvre une magnifique maison à la façade en grès rouge, à deux niveaux au lieu des trois traditionnels, plus large que d'habitude, pourvue d'un escalier raide qui monte à une porte noire.

Je copie l'adresse que je rentre dans un site de courtage immobilier. La même image de façade en grès rouge apparaît à l'écran avec un petit bandeau en haut à gauche qui annonce « hors marché ». En faisant défiler la page, j'apprends que la propriété a été vendue en avril dernier pour 3 250 000 dollars. Trois millions et quart. Mon sourire s'élargit. Ce soir, je vais dîner dans une demeure à 3 250 000 dollars. *Moi.*

Je ferme le site et examine les alentours. L'allée est crasseuse, jonchée de cartons aplatis, une benne à ordures déborde près du bâtiment en face. Ça sent l'humidité et les feuilles pourries. Je me lève, redresse les épaules. Il faut que je parte d'ici.

Lorsque je sors de l'ombre et regagne la lumière sur le trottoir, je prends à gauche. Loin du salon, direction la maison. Je ne retourne pas travailler. C'est risqué : si Lena n'est pas en colère à cause du scandale, elle le sera à cause de mon absence injustifiée. Mais je suis incapable d'affronter mes collègues, leur malaise, leurs regards à la dérobée sur moi et ceux, complices, qu'elles échangeront entre elles. Non, je ne peux pas y retourner. De toute façon, je me rends compte en voyant l'heure qu'il est temps de me préparer. Je dois enlever cette blouse et enfiler une tenue plus jolie.

Je ne laisserai pas Allison gâcher ma soirée. Elle m'a suffisamment pris déjà.

Je remballé l'incident, entrouvre la porte du grenier et remets la boîte à l'abri, dans l'ombre, hors de ma vue et de ma portée. Tout va bien. Tout va

bien. Je me répète ça en boucle jusqu'à ce que ce soit vrai. Lorsque j'arrive chez moi, je ne pense plus à Allison. Je pense à Violet. Et à Jay.

Une fois rentrée, je prépare rapidement un gratin de légumes pour ma mère, que je lui apporte accompagné d'un grand verre de thé glacé avec des feuilles de menthe et des glaçons.

— Tu ne manges pas ? demande-t-elle avec un regard interrogateur.

— Je dîne dehors.

— Ah ? s'étonne-t-elle.

— Oui. J'ai rencontré quelqu'un. Une amie peut-être. Au parc. Elle m'a invitée à dîner chez elle ce soir.

— C'est bien, répond ma mère.

Elle semble sur le point d'ajouter quelque chose, ses lèvres commencent à s'entrouvrir, mais elle se contente de sourire puis reporte son attention sur son émission. Un vieil épisode de *Dateline* sur un cambriolage qui a mal tourné. Je regarde un moment avec elle et écoute une des victimes relater la nuit en question, puis je pars me préparer.

Dans la salle de bains, je troque mes lunettes pour mes lentilles de contact. Je bats des paupières plusieurs fois quand elles sont en place. Je les porte rarement ; avec, j'ai les yeux secs et rouges et ils me démangent en fin de journée. Si je les mettais plus souvent, je m'y habituerai, mais comme je suis en retard la plupart du temps ou que je n'ai pas de solution d'entretien, je ne les mets pas. Je suis plus jolie sans lunettes, pourtant. Il y a des gens à qui les lunettes vont très bien, mais moi, les verres me font des petits yeux de fouine. Alors pour ce soir, je vais souffrir en silence et supporter la sécheresse de mes yeux. J'applique avec soin du mascara sur mes cils et brosse mes cheveux que j'attache en queue-de-cheval haute. J'humidifie un peu mes mains pour lisser les petites mèches récalcitrantes.

J'essaie trois T-shirts différents et me décide finalement pour un débardeur noir. Je noue ma chemise autour de ma taille. Même si le temps

se radoucît, les soirées restent fraîches. Je retire mon pantalon de travail et enfile un jean, un qui n'est pas troué, et enfin je chausse des bottes noires.

— Ne m'attends pas ! dis-je à ma mère en partant.

Je plante un baiser sur son front. Elle pousse un petit grognement puis sourit. Nous savons toutes les deux qu'elle sera endormie dans son fauteuil à 20 heures 30. À mon retour, le salon sera plongé dans le noir, la télé encore allumée et le son poussé au maximum.

— Amuse-toi bien, répond-elle.

Je souris. Je vais bien m'amuser, oui. Je le sais. Je n'ai jamais été aussi sûre de ma vie.

La maison des Lockhart n'est qu'à quinze minutes de chez nous. Je marche d'un pas vif. Mon cœur bat deux fois plus vite que la normale, je suis tendue mais d'une bonne manière, comme à la fin d'un rendez-vous qu'on voudrait ne pas voir finir, quand on échange des sourires nerveux, l'air chargé d'électricité, la nuit pleine de promesses ; ou comme le matin de Noël, juste avant d'entrer dans le salon et de découvrir les cadeaux au pied du sapin. Je n'arrête pas de vérifier, la main dans mon sac, si j'ai bien pris le livre pour Jay. Oui, il est là, évidemment. Mais c'est plus fort que moi, je le touche, encore et encore.

J'arrive à l'adresse deux minutes avant 18 heures. Plantée sur le trottoir, je lève les yeux vers la maison, la réplique exacte de l'image de Google Maps. Elle est encore plus impressionnante en vrai, plus grande, la grille en fer forgé plus brillante, sa façade tout juste ravalée impeccable. Elle vaut bien ses 3 250 000. Je pousserais un sifflement admirateur si je savais siffler.

Je gravis le perron et m'arrête sur la marche du haut, où je danse d'un pied sur l'autre, gênée. Le visage d'Allison m'apparaît en un flash, sa chevelure de feu. J'envisage soudain de faire demi-tour. J'ai l'impression d'être ici sous un faux prétexte. Ce qui est le cas, j'imagine. Si je repartais maintenant, personne n'en saurait rien. Sauf qu'à cet instant j'aperçois Violet à travers la fenêtre. Elle est penchée par-dessus l'épaule d'Harper qui colorie à une petite table dans le salon. Violet montre le dessin et hoche la

tête en souriant, les joues roses. Je chasse Allison de mon esprit. Je ne vais pas partir.

Je me redresse, resserre la chemise autour de ma taille. Je m'appelle Caitlin, je suis infirmière. Un, deux. Je coche les mensonges que j'ai racontés et les répète jusqu'à ce qu'ils paraissent vrais. Ensuite, je frappe à la porte.

Quelques secondes plus tard, elle s'ouvre en grand. Violet apparaît sur le seuil, un peu essoufflée, les yeux brillants. Elle est habillée comme cet après-midi – short en lin et chemisier blanc –, mais sa tenue est protégée par un tablier à froufrous au motif cachemire. Elle a également enfilé un gilet dont elle a remonté les manches.

— Caitlin ! Bonsoir ! Entrez donc !

J'avance dans leur entrée. Face à moi se dresse un immense escalier en chêne qui mène à l'étage ; sur ma droite, un vaste salon avec la fenêtre au travers de laquelle je l'ai aperçue depuis la rue. De l'autre côté du salon, il y a la cuisine. De la musique joue en sourdine, je reconnais une voix de femme et une guitare. La maison est chaleureuse et accueillante, elle embaume le pain tout juste cuit.

— Suivez-moi, m'invite Violet avec un geste de la main. Je viens de finir de préparer le dîner. Jay devrait rentrer d'une minute à l'autre. Harper, dis bonjour, tu veux ?

Je lui emboîte le pas dans le salon puis dans la cuisine. Harper lève les yeux de sa mini-table à notre passage, elle m'adresse un geste de la main avant de reprendre son dessin en fredonnant. Je crois qu'elle chante « Libérée, délivrée » de *La Reine des neiges*.

La cuisine est immense pour Brooklyn ; elle est en tout cas plus grande que notre réduit muni d'une gazinière. Les placards sont d'un blanc étincelant, avec des touches de doré, la cuisinière dispose de six brûleurs et le réfrigérateur d'une double porte. Sur la droite, dans le coin repas, la table,

dressée pour quatre, peut accueillir au moins six convives. Un lustre en rotin est suspendu au-dessus.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Violet m'indique un siège de bar près de l'îlot en marbre. Au centre trône une coupe avec des gardénias odorants dont le parfum rappelle un jardin après la pluie.

— C'est presque prêt. Les pâtes finissent de cuire, la sauce est au chaud. Il faut juste que je sorte le pain du four.

J'accroche mon sac à main au dossier de la chaise haute et m'y installe. Je jette un regard autour de moi et j'ai envie de me pincer. Si on m'avait dit ce matin que je dînerais dans un tel endroit, j'aurais éclaté de rire et cru à un mensonge pire que ceux que je raconte.

— Vous voulez du vin ? propose Violet en sortant du frigo une bouteille de blanc à demi pleine couverte de condensation.

Je refuse d'un signe de la tête.

— Non merci. Je ne bois pas d'alcool.

Je m'étonne moi-même d'avoir dit ça. C'est la vérité, mais c'est une information que je révèle rarement. J'attends le regard interrogateur, l'air étonné comme si je venais d'avouer que j'avais un troisième téton. Vous ne buvez *pas* ? La plupart des gens réagissent comme si je leur apprenais que j'aime dépecer des bébés chiens pour m'amuser. Mon Dieu, quelle horreur !

Pour sa part, Violet se fend d'un immense sourire.

— Moi non plus !

Elle remet la bouteille dans le frigo et y cherche autre chose.

— Vous aimez le gingembre ?

J'acquiesce, ravie. Une collègue de troisième téton ! Ça me plaît que nous ayons déjà un point commun.

— Oui, j'aime bien.

— Parfait.

Elle sort une canette et referme le frigo avant d'attraper deux flûtes à champagne dans le placard derrière elle. Elle ouvre la canette dans un claquement sonore et remplit avec précaution nos deux verres ; la boisson mousse.

— J'adore le ginger ale, déclare-t-elle. Et personne ne devinerait que ce n'est pas du champagne.

Elle sourit et me tend un verre.

— Santé !

Je fais tinter ma flûte contre la sienne puis la porte à mes lèvres. C'est sucré et un peu épicé.

— Délicieux, dis-je.

— N'est-ce pas ? C'est ma botte secrète, en réalité. Dans les bars, je commande du ginger ale dans une coupe de champagne, explique-t-elle, le nez froncé. Je déteste dire aux gens que je ne bois pas. Se contenter de refuser un verre ne suffit jamais, il faut toujours fournir une explication, comme si ne pas boire d'alcool était une tare.

J'approuve avec vigueur.

— Exactement.

Je sors rarement mais elle a raison : chaque fois que j'ai retrouvé des amis, j'ai dû inventer des excuses. Je suis sous antibiotiques, ou j'ai abusé la veille. La vérité, à savoir que ça me donne de l'urticaire, des boutons de la couleur d'une cerise trop mûre, est bien moins glamour.

— Le pire, c'est quand j'ai droit au sourire entendu avec un regard vers mon ventre, comme s'il y avait un secret. Comme si la seule raison au monde pour qu'une femme ne boive pas, c'est parce qu'elle est enceinte.

Violet roule des yeux.

— Du coup, vous m'en voudriez si je vous demandais pourquoi ? dis-je, penchée sur le comptoir.

C'est plus fort que moi. J'ai prévenu : je suis curieuse.

— Je peux d’abord vous expliquer pourquoi, en ce qui me concerne. Je suis très allergique. Un verre ou deux suffisent à me transformer en malade atteinte de la variole. Et bon, personne n’a envie de dîner à côté d’une lépreuse.

Ceci, malheureusement, est également véridique. Je l’ai appris lors de mon premier week-end à la fac, en buvant une gorgée de bière tiède à une soirée. Je me suis presque instantanément transformée en tomate. La vitesse à laquelle les gens autour ont pris leurs distances était impressionnante.

Violet laisse échapper un grand rire.

— Tous des imbéciles, affirme-t-elle.

Puis, avec un juron, elle se précipite vers la cuisinière. L’eau bout et déborde de la casserole.

— Je ne suis pas du tout un cordon-bleu, affirme-t-elle avec un sourire désolé. Mais je vous promets que ce sera mangeable.

Tout en sirotant ma boisson, je l’observe tandis qu’elle glisse et déambule dans la cuisine, ses cheveux d’un beau châtain foncé luisent sous la lumière, ses boucles souples dansent sur ses épaules. Elle dégage une impression de calme et de naturel, alors même qu’elle s’affaire.

Elle se tourne vers moi et s’apprête à parler lorsque la porte d’entrée s’ouvre et se referme. Nous regardons toutes les deux vers le salon.

De là où je suis, j’aperçois Jay dans l’entrée, il a la main toujours sur la poignée. Il pivote, fait face au salon. Je le vois mais lui ne me voit pas. De nouveau, j’ai des pétilllements dans la poitrine. Il est encore plus beau que dans mon souvenir avec sa chemise chic et sa cravate desserrée, son pantalon chino à pli bleu marine. En revanche, son visage est voilé, ses traits tirés. Il n’est pas aussi détendu qu’il l’était au parc.

— Je suis rentré ! lance-t-il.

Il se débarrasse d’une sacoche en cuir marron qu’il accroche à la rampe d’escalier et s’avance dans le salon. Il s’arrête à côté d’Harper et l’embrasse en lui caressant les cheveux puis vient dans la cuisine.

Violet l'accueille avec un sourire joyeux.

— Jay, tu te souviens de Caitlin, n'est-ce pas ?

À ces mots, son visage change, les plis autour de sa bouche et de ses yeux s'adoucissent. Il pose le regard sur moi et m'adresse le même sourire que celui dont il m'a gratifiée au parc : un grand sourire qui dévoile ses dents et creuse une fossette dans sa joue. Un instant, j'oublie de respirer.

— Bien sûr ! s'exclame-t-il. Comment pourrais-je oublier notre sauveuse ? Notre ange gardien. La sainte du parc. Ravi de vous revoir, Caitlin.

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux.

— Ce n'était qu'une piqûre d'abeille.

— Quoi qu'il en soit, votre expertise a été grandement appréciée, intervient Violet. Vous étiez notre principal sujet de conversation ce soir-là. L'un et l'autre ne tarissaient pas d'éloges sur vous.

L'expression de Jay se fige. Il hésite avant de préciser :

— Elle a raison. Si vous n'étiez pas intervenue, Harper n'aurait pas été la seule à pleurer.

J'échappe un petit rire.

— De rien, alors. J'ai été ravie de pouvoir aider.

Il observe la cuisine, son regard se pose sur les flûtes de champagne dans nos mains.

— Je vois que vous avez déjà commencé la soirée, commente-t-il, pince-sans-rire.

Violet lui fait les gros yeux avec humour. C'est une blague entre eux, récurrente à n'en pas douter. Ça me rappelle quand j'étais petite, que je commandais un Shirley Temple au restaurant, le serveur me décochait un clin d'œil complice : « On y va fort, à ce que je vois ! » C'est beaucoup plus charmant de la part de Jay.

— Tu veux une bière ? lui demande-t-elle.

— Je vais me servir, répond-il en traversant la cuisine.

J'aime qu'il ne tombe pas dans ce stéréotype des années 1950 où l'homme rentre du travail, s'affale dans son fauteuil et attend le rafraîchissement préparé avec amour par son épouse en tablier, à la mise en pli impeccable. Même si Violet est très bien coiffée et qu'elle porte un tablier.

Leurs corps se frôlent lorsqu'il approche du frigo. Ils sont dos à dos. Ils pivotent en même temps, leurs regards se croisent, ils retiennent leur souffle. Je détourne les yeux, à la fois gênée et jalouse de leur intimité. Une pointe me transperce le ventre.

Jay décapsule sa bière et boit une gorgée, appuyé contre le plan de travail. Puis il lève sa bouteille dans ma direction. Avec un sourire, je l'imité. Nous buvons en même temps.

— Tu veux de l'aide ? demande-t-il à Violet qui accepte avec gratitude.

— Tu pourrais râper le parmesan ? Et attrape-moi le saladier qui est dans le placard du haut, s'il te plaît. Les pâtes vont être prêtes.

Il s'exécute : il pose sa bière et récupère un grand plat rangé en hauteur. Il le pose à côté de Violet puis entreprend de râper le fromage. Pendant qu'il est occupé à ça, Violet vide les pâtes dans une passoire au-dessus de l'évier puis les transfère dans le saladier avant d'y ajouter des louches de sauce frémissante.

— Bien, déclare-t-elle avec un regard autour d'elle, les mains sur les hanches. Je crois que c'est prêt. On peut manger. Harper, viens te laver les mains !

Quelques minutes plus tard, nous sommes tous attablés dans la cuisine, Jay et Violet à chaque bout, moi en face d'Harper. Violet sert les pâtes pendant que Jay nous fait passer une panière de pain tout chaud et croustillant. J'en prends une tranche, puis tends la panière à Harper qui en attrape deux.

Une fois tout le monde servi, Violet lève son verre.

— Santé ! Merci d'avoir accepté notre invitation ce soir, Caitlin.

— Santé ! s'écrie Harper, en levant un gobelet en plastique rempli de lait.

Je lui souris et fais tinter mon verre contre le sien, puis je trinque avec Violet et enfin avec Jay. Nos regards se croisent et nous nous sourions.

— Merci de m'avoir invitée, dis-je après avoir bu une gorgée de mon soda.

Je jette un nouveau coup d'œil à Jay puis reporte mon attention sur Violet.

— Alors, comment vous êtes-vous connus ?

Je m'attends à des sourires complices, des yeux pétillants au souvenir de leur rencontre, pourtant, aucun des deux ne me prête attention. Ils se fixent et je n'arrive à lire l'expression ni de l'un ni de l'autre. Violet se ressaisit la première ; elle se tourne vers moi en esquissant un geste vague de la main.

— À la fac, répond-elle. J'aimerais que l'histoire soit plus intéressante, mais la vérité vous ennuerait à mourir.

Pas du tout, ai-je envie de la rassurer. Pourtant, quelque chose dans son ton m'en empêche. Il est à la fois haché et trop enjoué. J'observe Jay, dans l'espoir qu'il m'en apprenne plus, mais non. Il fixe son assiette, une étrange mimique pincée aux lèvres et le visage fermé.

Je remue sur ma chaise, me creusant la cervelle pour trouver comment relancer la conversation. Harper me devance en s'écriant :

— Regardez ! Un ver de terre !

Elle agite une nouille au bout de sa fourchette. Nous éclatons tous de rire. Très vite, Harper devient le centre de la discussion et raconte avec enjouement sa journée. Elle est heureuse comme tout que je l'interroge sur son livre préféré et elle m'annonce avec fierté que c'est *Winnie l'ourson*. Elle se réjouit quand je lui apprends que c'est aussi le mien.

— Nina m'a lu *La Maison de Winnie l'ourson*. C'est un livre avec des chapitres, ajoute-t-elle fièrement.

— Qui est Nina ?

— La baby-sitter, intervient Violet. Enfin, notre ancienne baby-sitter. Elle a cessé de travailler pour nous il y a quelques mois. C'est bien dommage, d'ailleurs. Harper l'adorait. Nous l'aimions tous. N'est-ce pas, chéri ?

Elle se tourne vers Jay et ajoute :

— C'était la meilleure, pas vrai ?

Jay s'arrête de mastiquer, cille, puis hoche la tête, une seule fois.

Violet pousse un soupir et se tourne vers moi.

— J'ai beaucoup de mal à lui trouver une remplaçante.

Elle se lance dans le récit des nombreux entretiens qu'elle a fait passer ces deux dernières semaines : une des postulantes s'est présentée avec deux heures de retard, maquillée comme un camion volé, en s'excusant parce que son audition s'était éternisée. Elle avait ensuite précisé qu'elle n'avait aucune expérience avec les enfants mais qu'elle avait joué une maman dans une pub une fois.

— Il semblerait que pour avoir une bonne nounou à New York, raconte Violet, il faille la trouver avant la naissance de l'enfant.

Sa remarque m'amuse. Elle a raison.

— J'ai travaillé comme nounou, dis-je. Avant de devenir infirmière.

Ceci, très chers, croyez-le ou non, est la vérité. J'ai commencé à faire du baby-sitting à la fac, chez une de mes profs qui cherchait quelqu'un pour s'occuper de sa fille après l'école. Elle m'a recommandée ensuite à une de ses collègues et avant que je ne m'en rende compte, je gardais des enfants presque tous les week-ends. J'adorais ça, à tel point que j'ai changé de filière : je suis passée de la littérature anglaise à la petite enfance. Et j'ai travaillé avec les enfants à plein temps après mon diplôme. Au bout d'un moment, j'ai été engagée dans la maternelle du quartier, celle située non loin d'ici. C'est le fameux poste que j'ai perdu avant de faire des pédicures pour Lena. Mais ça, je ne le raconte pas, bien sûr.

— C'est normal que vous soyez si douée avec Harper, alors ! s'exclame Violet, aux anges.

Mon cœur se serre. J'étais douée dans mon travail. C'est drôle, ma tendance aux mensonges, en général considérée au mieux comme un impair social, au pire comme un défaut moral flagrant, est une des raisons pour lesquelles mes petits élèves m'appréciaient autant. J'étais la meilleure pour raconter des histoires, une conteuse magique, la reine des fables. Les enfants adoraient mes anecdotes insensées, ils étaient captivés par les récits exagérés de mes aventures du week-end, c'était un public conquis. Pas une fois, ils ne m'ont demandé si c'était vrai. Ils s'en fichaient.

J'ai été dévastée de devoir partir. Si je ferme les yeux, je peux revivre cette dernière journée comme si c'était hier. Il n'y a eu aucun avertissement, on m'a éjectée si vite que j'en ai presque perdu l'équilibre. Je voulais protester, me défendre, hurler que ce n'était pas juste, que c'était un malentendu, mais ç'aurait été une perte de temps. Personne ne m'aurait crue, pas face à elle.

Les larmes me piquaient les yeux lorsque j'ai annoncé aux enfants que je partais. Et que je ne reviendrais pas. Ils m'ont demandé pourquoi, mais évidemment, je ne pouvais rien leur dire. J'avais la gorge serrée, et les mots refusaient de sortir, alors je me suis agenouillée et je leur ai tendu les bras. Un par un, ils sont venus s'y blottir et j'ai serré leurs petits corps contre le mien. La directrice se tenait dans l'encadrement de la porte, bras croisés, et attendait de me raccompagner jusqu'à la sortie. Ils me manquent encore : leurs petits doigts collants, leurs cris, leurs rires.

Je me force à sourire et réponds à Violet.

— J'adorais ça, vraiment.

Avant que je ne puisse ajouter quoi que ce soit, Harper renverse son verre de lait en voulant attraper une autre tranche de pain. Violet et elle poussent un cri de surprise en même temps. Machinalement, je me lève d'un bond et attrape le rouleau de papier absorbant posé à côté de l'évier. Je

reviens à la hâte et éponge la flaque de lait avant qu'il ne goutte sur le parquet.

— Merci, affirme Violet, reconnaissante.

— L'habitude, dis-je d'un ton enjoué. Nounou un jour, nounou toujours.

Ils sont exactement le genre de famille pour laquelle j'aurais adoré travailler. Je m'imagine dans leur cuisine, à préparer pour Harper des sandwiches au beurre de cacahuètes et à la confiture que je coupe en forme de cœur ; dans leur salon, en train de plier ses T-shirts avec des licornes pendant qu'elle colorie à côté de moi. Je dois faire preuve d'une volonté de fer pour ne pas proposer mes services, pour ne pas crier à Violet qu'il est inutile qu'elle rencontre d'autres candidates, que je prends volontiers le poste. Dieu sait qu'après ce qu'il s'est passé aujourd'hui, il va me falloir trouver un nouveau travail. Je ravale le souvenir amer de cet après-midi et me mords l'intérieur de la joue.

La conversation se poursuit sur des banalités, ponctuée d'anecdotes racontées par Harper sur sa journée. Violet l'écoute avec attention, l'encourage à livrer des détails. Par deux fois, je jette un coup d'œil discret à Jay : il reste concentré sur Violet. Je le comprends. Elle est lumineuse. Des mèches de cheveux encadrent son magnifique visage, ses joues se colorent quand elle rit. Si elle sent le regard de Jay sur elle, elle n'en montre rien, toute son attention se focalise sur Harper, sur moi. Elle s'assure que j'apprécie le repas, me ressert. À un moment donné, elle me surprend en train de l'observer et me sourit. Je lui renvoie son sourire, ravie. Je me demande ce que ça fait d'être aussi belle, de dégager un tel magnétisme. C'est magique.

Peu après 19 heures, une fois nos assiettes et nos verres vides, Violet s'éclaircit la voix et adresse à Jay un signe de la tête en direction d'Harper. Il acquiesce.

— Tu viens prendre ton bain ? demande-t-il à Harper qui se met aussitôt à protester et à faire la moue.

— Tu auras droit à deux M&M's si tu montes en moins de trente secondes ! intervient Violet.

Le visage de la petite fille s'illumine.

— Des rouges ?

Violet accepte et Harper bondit de sa chaise en poussant un cri de joie. Elle se précipite dans le salon, ses petits pieds tapotant sur le parquet, et gravit l'escalier en montant à quatre pattes.

— J'ai réussi !

Sa voix surexcitée nous parvient de l'étage et nous nous esclaffons.

— Combien en a-t-elle mangé aujourd'hui ? demande Jay, affable.

— Une dizaine, répond Violet avec un haussement d'épaules avant de se tourner vers moi : Je ne suis pas contre les pots-de-vin. En fait, c'est la meilleure façon d'élever un enfant, selon moi.

Jay s'apprête à répliquer mais se tait et recule sa chaise pour se lever.

— Je t'appelle quand elle est prête pour te dire bonne nuit, lance-t-il à Violet avant d'ajouter à mon attention : Si je ne suis pas redescendu avant votre départ, j'ai été ravi de vous revoir, sainte Cait.

— Moi aussi.

Violet et moi le regardons partir. Il a retiré sa cravate et ouvert le col de sa chemise, roulé ses manches. J'aime sa façon de prononcer mon prénom. Mon faux prénom. Il m'a même gratifiée d'un surnom. Ça me rend toute chose.

— Il est très attentionné avec Harper, dis-je.

Je trouve mignon qu'il s'inquiète de sa consommation de sucreries, qu'il lui fasse prendre son bain, qu'il l'enveloppe dans une serviette moelleuse pour la sécher.

— Elle l'adore. Tout le monde l'adore, réplique Violet avec un petit rire. Il est comme ça : avec lui, les gens se sentent...

Elle cherche le mot adéquat un bref instant puis termine :

— Spéciaux.

Je vois très bien ce qu'elle veut dire. C'est ce que j'ai ressenti au parc l'autre jour. Il dégage ce petit truc ; un charisme qui nous attire dans son orbite. Même s'il n'était pas marié, je n'aurais aucune chance avec lui : il joue dans une tout autre catégorie que la mienne. N'empêche, il y avait quelque chose dans sa façon de me sourire qui me fait penser que peut-être, dans une réalité alternative, nous serions destinés l'un à l'autre.

J'insiste pour aider Violet à tout ranger, une bonne excuse pour rester. Ensemble, nous débarrassons la table, rinçons les assiettes avant de remplir le lave-vaisselle, le tout dans un silence confortable, échangeant un rire complice quand nous nous bousculons malencontreusement, au son des casseroles et des poêles qui s'entrechoquent.

Une fois que la cuisine est en ordre, que le plan de travail est essuyé, Violet retire son tablier et le suspend à un crochet près du frigo.

Ce devrait être le signal pour moi qu'il est temps de rentrer chez moi, mais je m'attarde. Je ne suis pas prête à partir. J'ai peur, si je m'en vais maintenant, de ne jamais remettre les pieds dans cette maison. Violet, Jay et Harper s'évaporeront dans l'espace et je douterai de leur existence. Peut-être les aurai-je inventés ?

Violet me considère avec bienveillance. Je me prépare mentalement à l'entendre annoncer qu'il est tard, qu'elle doit monter border Harper. Avant qu'elle ne le fasse, je devrais proposer d'aller chercher un dessert à la pâtisserie au bout de la rue. Je m'en veux d'être venue les mains vides. Au moment où je vais parler, elle me devance :

— Vous voulez un thé ? Un café ?

Son ton est plein d'espoir, comme si elle craignait que je refuse.

Je hoche la tête et me mords la lèvre pour ne pas sourire comme une idiote. Dans ma tête, je danse la gigue.

— Un thé, ce serait super.

Elle non plus ne veut pas que je m'en aille.

— Fantastique. Je fais chauffer de l'eau. Allez vous asseoir, m'invite-t-elle avec un geste en direction du salon. J'arrive tout de suite.

Je quitte la cuisine et me dirige vers l'énorme canapé posé contre le mur. Je m'assieds avec précaution et m'enfonce dans les coussins moelleux couleur crème, le dos bien calé contre le dossier.

Installée là, j'examine la pièce. En face de moi, une grande baie vitrée dont les voilages blancs sont ouverts. Il fait nuit dehors, et la lampe allumée dans l'angle de la pièce se reflète dans la vitre et m'empêche de voir l'extérieur. Sous la fenêtre, deux fauteuils sont tournés l'un vers l'autre, une petite table entre eux avec une pile de livres. Je n'arrive pas à lire les titres mais on dirait des romans, gros et usés. Dans le coin, à gauche des fauteuils, il y a une petite table d'enfant, celle sur laquelle Harper dessinait plus tôt, avec des pots à crayons et des feutres. À côté, une étagère et des paniers en osier remplis de jouets, de peluches, de poupées.

C'est une maison charmante et conviviale, mais méticuleusement ordonnée. Tout est à sa place. Il n'y a pas de courriers qui s'empilent, de chaussures abandonnées dans l'entrée, de manteaux posés sur les dossiers de chaises, aucun bric-à-brac malvenu. Soudain, je remarque une chose étrange.

En dehors d'une photo d'Harper dans la bibliothèque, sur laquelle elle se tient en haut d'une balançoire, tout sourire avec ses couettes, il n'y en a aucune. Toutes les décorations aux murs sont des œuvres d'art : des aquarelles et des huiles de paysages marins, de nénuphars, un tableau d'un parasol rouge et blanc délavé sur une plage déserte. Bizarrement, Violet et Jay ne sont nulle part. Pas de photos de mariage, ni d'elle posant avec son chignon élaboré, dans une magnifique robe blanche, remontant l'allée, ni de lui en costume en train de la dévorer des yeux. Pas de photos de vacances non plus, de portraits de famille. Rien que ce souvenir unique d'Harper. C'est bizarre. Si je ressemblais à Violet, si mon mari ressemblait à Jay, les murs seraient recouverts de nos portraits.

Je me lève et vais dans l'entrée. Allison avait des photos partout chez elle. Des agrandissements, des souvenirs encadrés de ses enfants, d'elle-même, de son mari. C'est comme ça que j'ai découvert qu'ils partaient chaque année dans les Catskills pour l'été, qu'elle portait une couronne de fleurs – des soucis – à sa baby-shower. Pour ses 40 ans, je lui ai offert un bouquet de soucis jaune vif. « Ce sont mes fleurs préférées ! » s'est-elle exclamée en enfouissant le nez entre les pétales colorés. « Comment l'avez-vous su ? »

Il y avait aussi d'autres photos chez Allison, pas sur les murs, mais cachées. La vision de ces photos éparpillées sur la moquette surgit dans mon esprit. Je la chasse avec force. Peut-être que Violet garde ses photos de famille à l'étage, ou...

— Et voilà.

Je fais volte-face, surprise. Violet se tient près de la table basse, deux mugs dans les mains. Je ne l'ai pas entendue arriver.

Je m'avance vers elle et prends mon thé en la remerciant d'un sourire. La tasse fume, la porcelaine est chaude sous mes paumes. Je me rassieds et hume les arômes qui se dégagent. Ça sent l'écorce d'orange, le clou de girofle et la noix de muscade. Le mélange est délicat, d'une marque très chère, rien à voir avec les pauvres sachets de feuilles desséchées au rabais que j'achète.

— Alors, commence Violet en s'installant à côté de moi sur le canapé, jambes repliées sous elle. Parlez-moi de vous. Vous gardiez des enfants et maintenant vous êtes infirmière ?

Je laisse mon sourire accroché à mes lèvres. Je me doutais que ça arriverait ; j'ai réfléchi à ce que j'allais raconter, en venant ici. Mais maintenant me vient une autre idée, meilleure, pour moi et pour Violet.

— Je l'étais.

Lentement, avec tact et patience, je rembobine mon mensonge, un tour de manivelle après l'autre. Je bois une gorgée de thé.

— Enfin, j'étais en école d'infirmière. En deuxième année. Mais je viens de donner mon congé aujourd'hui, pour m'occuper de ma mère.

C'est un autre truc que j'ai appris. Interrogé avec insistance sur le mensonge, il faut rétropédaler. Réponse évasive, ajout de nouveaux détails, comme ça plus tard, quand l'autre y repense, il ne sait plus très bien ce qu'on lui a raconté. Puis il faut changer de sujet, mais avec finesse, opérer une transition douce et naturelle. Dans le cas présent, introduire ma mère dans la conversation.

Violet mord à l'hameçon.

— Je suis navrée d'entendre ça. Elle est malade ?

— Elle est atteinte de lupus.

C'est le mensonge numéro trois. Je m'appelle Caitlin, je suis infirmière et ma mère a un lupus. Un, deux, trois.

— C'est dur, mais son médecin vient de changer son traitement et ça semble la soulager. Je veux juste être disponible pendant qu'elle s'adapte.

— C'est une bonne nouvelle ! s'exclame Violet.

Elle me considère avec bienveillance comme si elle se faisait vraiment du souci.

C'est la mère de Natasha qui a un lupus. Elle m'a tout décrit en détail, des symptômes initiaux au diagnostic. Pendant près d'un an, personne ne savait ce qui n'allait pas chez elle. Au début, les médecins ont envisagé la maladie de Lyme, puis une fibromyalgie. Tout cela me fascinait. Ce n'est que récemment qu'elle a commencé un traitement qui semble efficace. L'arthrite, en comparaison, ne paraît pas une pathologie aussi lourde.

— J'ai quitté mon appartement et je me suis installée chez elle, pour la surveiller. Engager une infirmière à domicile coûte trop cher. C'est temporaire bien sûr, en attendant de trouver une solution plus pérenne, ou qu'elle aille mieux.

Violet hoche la tête d'un air compréhensif. Une femme de 30 ans qui vit avec sa mère, c'est pathétique. Une femme de 30 ans qui vit avec sa mère

parce qu'elle est infirmière et qu'elle veut prendre soin d'elle parce qu'elle est souffrante, c'est très honorable, noble même.

Puis, avant que Violet n'ait le temps de creuser davantage, je plante la graine qui vient de germer dans mon esprit.

— Vous savez, puisque je vais avoir un peu de temps libre, je pourrais garder Harper à l'occasion, si vous avez besoin d'un coup de main. Enfin, si ça peut vous aider.

Je retiens mon souffle.

Tout ce qu'il faut, c'est qu'elle accepte une fois, qu'elle me laisse la possibilité de lui montrer que je suis douée dans mon travail. Car une fois peut se transformer en deux, surtout si Harper demande à ce que je revienne, puis en quelque chose de régulier, voire d'hebdomadaire. La plupart des familles qui habitent ce quartier ont des nounous à domicile et je suis certaine que les Lockhart disposent d'une chambre d'amis dans cette grande maison. Peut-être qu'un jour, sait-on jamais, Violet se rendra compte que mon aide lui est précieuse, indispensable. Peu importe si Lena me vire. Et si elle me garde, je pourrai démissionner. Je pourrai enfin annoncer à ma mère que je déménage. Cette idée est grisante.

Violet me couve d'un regard reconnaissant et le plaisir m'envahit.

— Merci ! C'est vraiment très gentil de votre part. C'est vrai que trouver une personne de confiance pour garder son enfant est très difficile. J'ai à peine déposé Harper à l'école qu'il faut que je retourne la chercher. Je ne me rappelle même pas la dernière fois où j'ai passé l'aspirateur.

Elle observe le salon avec un air embarrassé.

— Je serais ravie de le faire, dis-je, contente de moi et de mon plan. Ce n'est pas que votre maison semble avoir besoin d'être aspirée, hein ! Elle est magnifique. Ça fait longtemps que vous habitez ici ?

— Non, pas vraiment. Nous avons emménagé il y a un an, pour le travail de Jay, répond Violet. Je n'en reviens pas que ça fasse déjà un an. Je

ne connais pas encore beaucoup de monde ici. C'est pour cela que je suis si heureuse que vous ayez accepté de venir dîner ce soir.

Elle m'adresse un sourire amical.

— Où habitiez-vous avant ?

Je pose la question même si je connais la réponse grâce au profil LinkedIn de Jay. Je veux l'entendre de sa bouche.

— San Francisco. Nous y avons emménagé pour que je puisse aller à la fac de droit. Ma famille vit dans la région, et mon père m'a offert un poste dans son cabinet quand j'ai passé le barreau. Nous y avons vécu presque dix ans. Partir a été difficile. Nous avons un bon cercle d'amis là-bas. Si l'occasion n'avait pas été aussi prometteuse pour Jay, je ne crois pas que nous aurions déménagé. Même si c'est très bien ici, ajoute-t-elle. C'est différent, c'est tout. Vous êtes déjà allée à San Francisco ?

— Une fois.

Je n'y ai jamais mis les pieds mais, en guise de préparatifs pour la soirée, j'ai étudié sur Internet les quartiers incontournables, les attractions principales et les meilleurs restaurants.

— Je logeais à Nob Hill, côté Polk Street.

Le visage de Violet s'illumine.

— J'adore ce quartier ! Nous y avons habité à notre arrivée.

À ce souvenir, elle esquisse une moue nostalgique.

— Et vous ? Vous habitez ici depuis longtemps ?

— Depuis toujours. Ma mère et moi y avons emménagé quand j'étais au lycée. Pour nous occuper de sa sœur, ma tante. Elle est décédée peu de temps après mais nous sommes restées. Nous y sommes depuis.

— Et votre père ?

Je marque une hésitation, surprise par sa question. Personne ne m'interroge jamais sur mon père. En général, je n'en parle pas et les gens comprennent d'eux-mêmes. Mais ça ne me dérange pas que Violet me questionne. J'envisage un bref instant d'inventer quelque chose puis me

ravise. La façon dont elle se penche vers moi, son corps tout entier tourné vers moi, m'incite à lui dire la vérité. Comme si elle s'intéressait réellement à moi.

— Je ne l'ai jamais rencontré, dis-je, sincère. Il a disparu quand ma mère lui a annoncé qu'elle était enceinte. C'était un flirt de vacances. Ma mère était serveuse à Daytona Beach et lui, il rendait visite à un copain de fac pour quelques semaines.

Violet hausse des sourcils étonnés.

— Ils ne se sont jamais reparlé ?

— Pas à ma connaissance. D'après ma mère, c'est tout aussi bien. Elle voulait me garder et elle n'avait pas besoin qu'il cherche à l'en dissuader. Elle m'a dit qu'après ma naissance, elle a appelé au numéro qu'il lui avait donné mais il était désactivé.

Je raconte tout ça à Violet de la même façon que ma mère me l'a raconté, comme si qu'il décroche ou pas n'aurait fait aucune différence. « Je m'en fichais », m'avait-elle assuré en serrant ma main dans la sienne. « Je savais que je pourrais m'en sortir toute seule. » N'empêche que je me suis toujours demandé ce qu'il se serait passé s'il avait répondu.

— Waouh, lâche Violet, en se radossant aux coussins.

— Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est originaire de Philadelphie. Ou de sa banlieue, en tout cas. Ma mère ne se rappelle même pas son nom de famille.

— Philadelphie ? répète Violet avec un drôle d'air.

— Oui. Elle a encore un maillot des Phillies qui lui appartenait. Il le lui a donné le soir de leur rencontre, au moment du coucher du soleil. Vous êtes déjà allée à Philadelphie ?

Elle commence à hocher la tête, mais elle est interrompue par la voix de Jay en provenance de l'étage.

— Vi ? crie-t-il. Harper attend son bisou de bonne nuit.

La curieuse expression à son visage a disparu si vite que je crois l'avoir rêvée.

— J'arrive tout de suite ! répond-elle avant de s'adresser à moi. Désolée. C'est notre contrat. Si Jay s'occupe du bain et des histoires, c'est moi qui gère le rituel du coucher.

Je consulte rapidement mon téléphone. Il est 20 h 30.

— Aucun problème. Je ferais mieux d'y aller, de toute façon.

Pourtant, je n'ai aucune envie de partir, pas déjà, mais je ne veux pas non plus abuser. Je dois jouer mes cartes avec prudence ce soir.

— Vous n'êtes pas obligée, affirme Violet. Ça ne prendra que quelques minutes.

— Non, vraiment, dis-je en reposant mon mug vide sur la table basse. Il faut que je rentre voir comment va ma mère.

— Ah oui, bien sûr.

Elle me sourit et nous nous levons en même temps du canapé.

— Merci beaucoup d'être venue ce soir, reprend-elle. Et merci pour votre proposition de garder Harper. Ça me touche beaucoup.

— Avec plaisir, dis-je en la suivant dans le hall d'entrée.

Une fois, il suffit d'une seule fois.

Elle me raccompagne jusque sur le perron. Puis, après m'avoir adressé un petit signe de la main en guise d'au revoir, elle referme doucement la porte et disparaît à l'intérieur de la maison. À travers la vitre, je la regarde monter à l'étage. J'attends de ne plus la voir pour partir.

Alors je tourne les talons et descends les marches, le cœur léger, comme si je flottais. Sur le trottoir, je me retourne et jette un dernier coup d'œil à la maison. Les fenêtres sont éclairées, et la demeure luit derrière les rideaux tirés. Difficile de croire que j'étais à l'intérieur quelques minutes auparavant, que j'ai participé à leur soirée, que peut-être, d'ici peu, je ferai partie de leur vie.

Lorsque j'arrive chez moi, ma mère dort dans son fauteuil, comme je m'en doutais. Elle ronfle doucement. Je prends la télécommande posée sur ses genoux et baisse le volume de la télé. Puis, je remonte la couverture tricotée sur ses jambes jusque sur sa poitrine et éteins la lampe sur la table à côté d'elle.

Sans bruit, je me rends dans l'unique salle de bains de l'appartement et ferme la porte derrière moi. Après avoir retiré mes lentilles, brossé mes dents et enfilé un vieux sweat-shirt, je me mets au lit et ferme les yeux. Mais je n'arrive pas à dormir. Allongée sur le dos, je me repasse la soirée dans la tête, je repense à Violet, à Jay, à Harper. À leur maison si belle, son atmosphère chaleureuse, son odeur. À ce que j'ai ressenti, assise à la table de leur cuisine, au sentiment d'être à ma place. À la façon dont Violet a ri à mes plaisanteries, à sa façon de se pencher vers moi quand elle me posait une question. Elle dégageait, ils dégageaient tous quelque chose d'électrique, de spécial. Ça m'a donné l'impression d'être spéciale, moi aussi.

Je me tourne et me retourne dans mes draps enchevêtrés, j'ai trop chaud, l'obscurité est comme une épaisse couverture sur moi. L'ombre de ma commode s'étire sur le mur. Je me demande ce qu'ils sont en train de faire, dans leur chambre, sous leur couverture. Jay porte-t-il un pyjama ? Violet aussi ? Dorment-ils leurs corps entrelacés, pressés l'un contre l'autre ? Ou étalés, se frôlant des doigts ou des orteils au cours de la nuit ? Est-ce qu'il l'a attirée à lui quand elle est rentrée, a plaqué sa bouche avide sur la sienne ?

Puis j'imagine que c'est moi et pas Violet dans ce lit. C'est moi qui m'endors auprès de Jay, de son corps chaud et musclé, sa respiration profonde, son bras posé sur ma poitrine. Cette idée, cette vision de lui, de sa peau contre la mienne, fait monter la fièvre en moi. Je repousse les couvertures, tourne mon oreiller de l'autre côté, plus frais. *Non, Sloane.*

Mes pensées reviennent à Violet. « Nous devrions nous revoir », a-t-elle affirmé. Est-ce qu'elle le pensait ? Ou n'étaient-ce que des paroles en l'air, une marque de politesse, une proposition irréfléchie ?

Non, elle m'aime bien. Elle ne m'aurait pas demandé de rester après le dîner si ce n'était pas le cas. Elle ne m'aurait pas posé toutes ces questions personnelles. Dans l'obscurité, je souris. Elle veut être mon amie autant que je veux être la sienne. Je ne me trompe pas. Pas cette fois.

Je rassemble tout mon courage pour aller au travail le lendemain matin et, sur le chemin, je répète mentalement mes explications sur les événements de la veille. L'incident avec Allison. J'ignore qui était cette personne, ai-je décidé de protester avec un air confus et perplexe. C'était perturbant, j'en conviens, au point même que je suis partie. C'est risqué, mais les clients mécontents, ça arrive. De temps à autre, il y a des éclats de voix, une dispute au moment de régler, une insatisfaction sur un service, un léger affront, le ton qui monte. Et ça passe. La vie reprend son cours au salon, qui retrouve son ambiance normale et habituelle. Cet épisode n'est pas différent, il est tout à fait banal. Qui peut affirmer le contraire ?

Chloe quitte des yeux l'écran de l'ordinateur lorsque j'entre dans le salon, son sourire d'hôtesse déjà aux lèvres. Lorsqu'elle me voit, il y a un léger changement dans son expression. Ses traits se tendent. Elle semble nerveuse et me regarde avec méfiance, comme un chevreuil au milieu de la route, pris dans les phares d'une voiture.

— Lena ?

À ma question sans préambule, Chloe secoue la tête.

— Elle n'est pas là. Je crois qu'elle ne vient pas aujourd'hui. Il me semble que sa sœur est en ville cette semaine.

J'acquiesce, soulagée. J'avais oublié la visite de sa sœur. Lena en parle depuis des semaines. C'est la première fois qu'elles se revoient depuis deux ans. À cause d'un problème de visa, je crois.

— Désolée, pour hier, dis-je à Chloe, la mine penaude. Je pense que cette femme m'a confondue avec quelqu'un d'autre. Ça m'a vraiment fait peur.

— C'était complètement dingue, réplique Chloe.

Elle paraît se détendre, comme si ses craintes se dissipaient.

— Complètement !

Je baisse la voix et fais un pas dans sa direction.

— C'est ça, New York. Des tas de cinglés.

Chloe approuve avec vigueur.

— Elle a pris rendez-vous au dernier moment, explique-t-elle. En prétextant qu'on lui avait recommandé le salon. Si j'avais su...

— Tu ne pouvais pas. Oublions ça.

Je me dirige vers mon fauteuil et ajoute pour clore la discussion :

— Je vais préparer mes affaires et me mettre au travail.

Soulagée que Chloe accepte ma version de l'histoire, je vais chercher mon chariot.

Très vite, le salon bourdonne d'activités. Les rendez-vous s'enchaînent toute la matinée, rose pâle et rouge vif alternent sur les ongles des pieds ou des mains au gré des clientes. Malgré mes efforts, je manque de concentration. Je suis distraite et vérifie sans cesse mon téléphone, dans l'attente d'un message. Je fixe l'écran comme si, par la seule force de ma volonté, je pouvais invoquer son nom d'y apparaître. Mon esprit tourne en boucle sur la soirée de la veille.

À 11 heures, j'ai l'estomac noué. J'ai dû recommencer deux ongles de ma cliente que j'avais ratés parce que l'appréhension me donne des fourmis dans les jambes. Pourquoi ne m'a-t-elle pas encore écrit ?

Et alors mon portable vibre, il s'agite contre ma cuisse dans ma poche avant. Je l'attrape et souris en lisant la notification. C'est un message d'elle. De Violet. Une vague d'allégresse me submerge. Je m'empresse de déverrouiller le téléphone pour ouvrir le message.

Coucou ! C'était très sympa hier soir, merci encore d'être venue ! Je crois que vous avez oublié votre chemise, rouge, en coton ? Voulez-vous que je la dépose chez vous ?

Je frémis de plaisir. Je ne savais pas combien de temps Violet mettrait à retrouver ma veste. Je commençais à me demander si elle comprendrait que c'était la mienne. Avant de partir hier soir, j'ai profité du moment où elle me tournait le dos pour la dénouer de ma taille et la cacher sous un coussin, dans l'angle du canapé. Elle était à peine visible, seule une manche rouge ressortait.

Bon, je sais de quoi ça a l'air, vraiment, mais il fallait bien que je lui donne une raison de m'écrire ! Oui, elle a dit qu'elle serait ravie que je garde Harper, mais je ne suis pas la seule à mentir. Les gens sont occupés, avec le travail, les enfants, les courses de dernière minute, et sans qu'on s'en rende compte, une semaine puis deux se sont écoulées, un mois puis six. Elle aurait prévu d'appeler, mais le temps passant, je me serais évaporée dans sa mémoire et n'aurais plus été qu'un vague souvenir, évanescent. Et alors, même si elle avait essayé de toutes ses forces de me remettre, je serais restée floue. « Qui ça ? » dirait-elle si Jay parlait de moi. « Ah oui, l'infirmière. Comment s'appelait-elle déjà ? »

Hors de question de courir ce risque. Elle est trop intéressante, trop gentille. Je ne veux pas qu'elle m'échappe. J'ai donc fait ce qu'il fallait pour la retenir.

— Veuillez m'excuser un instant, dis-je à ma cliente.

J'éteins la lampe à LED et file dans la salle de repos. J'ai besoin d'être seule pour réfléchir à ma réponse.

J'étudie mon téléphone et commence à composer mon message tout en me rongant un ongle. Je tape et j'efface, je tape et j'efface. Je veux trouver la formule parfaite.

Au bout d'un moment, je me lance et l'envoie. J'ai écrit : *Oh, désolée ! Je peux venir la récupérer demain matin ? On pourra prendre un café ?*

Je ne commence qu'à 11 heures demain, on aura donc le temps de poursuivre notre conversation où nous en sommes restées. Je retiens mon souffle, dans l'attente de sa réponse. Mes poumons commencent à me brûler. Puis enfin, un message. J'expire de soulagement.

Ensuite, je me décompose. *En fait, demain matin, Harper a rendez-vous chez le médecin.*

Quelques secondes plus tard, mon portable s'anime de nouveau. *On peut se retrouver dans l'après-midi, plutôt ? Au parc ? Vers 13 heures, ça irait ?*

Je pousse un cri de joie silencieux et réponds *Oui, avec plaisir. À demain !*

13 heures, c'est en plein milieu de mon service mais impossible de refuser. Pas maintenant, pas au début de notre amitié, alors qu'elle n'en est qu'aux prémices, qu'elle est si fragile qu'elle pourrait se dissoudre au moindre souffle, comme un pissenlit seul face au vent. Non, refuser n'était pas envisageable. Je trouverai une solution. Je supplierai Natasha de me remplacer ou je prétendrai une urgence en milieu de matinée. C'est ma mère. Elle a besoin de moi, dirai-je le visage blême d'inquiétude.

Je range mon portable dans la poche de ma blouse et retourne auprès de la cliente que j'ai délaissée. Elle m'accueille avec un soupir agacé, les yeux sur l'horloge au mur, mais je m'en fiche. Je lui réponds d'un immense sourire et présente mes excuses pour l'interruption. D'ailleurs, je ne peux plus m'empêcher de sourire. Pas même lorsqu'elle me donne dix pour cent de pourboire au lieu des vingt habituels. Ça valait le coup.

— Tu es de bonne humeur, me lance Natasha quand nos deux fauteuils sont vides en même temps, ce qui est rarissime.

J'acquiesce avec vigueur.

— Il vient de m'écrire, l'homme avec qui je suis sortie ce week-end. Il veut qu'on se revoie demain soir.

Elle hausse un sourcil dubitatif.

— Je croyais qu’il était en voyage d’affaires ?

— Il y est, mais il rentre plus tôt que prévu. Une de ses réunions a été annulée.

Elle me fixe pendant un long moment comme si elle s’interrogeait sur la promptitude de ma réponse, puis elle affiche un air mélancolique.

— Où est-ce qu’il t’emmène cette fois ?

— Je ne sais pas encore, dis-je en haussant les épaules. Il vient me chercher à 19 heures.

— Tu en as de la chance. La dernière fois qu’un rencard est venu me chercher, c’était...

Elle se tapote de son faux ongle sur ses dents de devant.

— C’était jamais.

Elle a raison. J’ai de la chance. La chance d’avoir rencontré quelqu’un d’aussi gentil que Violet.

— Je sais, dis-je en toute honnêteté. Je continue de me pincer pour y croire.

Sur le chemin de la maison, je passe devant la petite boutique où j’ai acheté mon collier, celui qui serait un bijou de famille, comme je l’ai raconté à Natasha. Je ralentis, mon attention attirée par le mannequin dans la vitrine : il porte une robe à fleurs de style bohème aux manches bouffantes et au col montant. À son bras rigide plié au coude pend un sac en cuir. Mais ce n’est ni la robe ni le sac qui m’interpellent. Je suis captivée par le grand chapeau en feutre à bord plat sur sa tête. C’est presque la réplique exacte de celui que portait Violet au parc, hier. Il a même le lien en cuir, avec le nœud à l’arrière.

Sans hésitation, j’entre dans la boutique. Un son de clochettes retentit quand j’ouvre la porte. La femme à la caisse lève les yeux vers moi et m’accueille avec chaleur.

Je lui renvoie son sourire et commence à fureter avant de me tourner vers elle.

— Excusez-moi. Le chapeau, dans la vitrine ?

— Le fedora ? Il est beau, n'est-ce pas ? Nous l'avons aussi dans d'autres coloris. Suivez-moi.

Elle saute au bas de son tabouret et me guide au fond du magasin, vers une table où s'étale une variété de chapeaux dans tous les tons : fauve, beige, gris, noir.

— Je pars en vacances la semaine prochaine, dis-je sur ses talons. En Europe. Je cherchais justement un chapeau dans ce style.

— Quelle chance ! s'exclame-t-elle. Je ne suis jamais allée en Europe.

Elle laisse échapper un claquement de langue plein de regrets, pousse un soupir, puis me tend un chapeau couleur caramel, le même que celui dans la vitrine. Le même que Violet.

Je le prends et lui offre une expression compatissante comme si je comprenais ce qu'elle ressent. Ce qui est le cas. Moi non plus, je ne suis jamais allée en Europe.

— Essayez-le, m'encourage-t-elle. Il sera parfait pour votre voyage.

Je défais mes cheveux et les lisse. Ils sont longs, ils m'arrivent au milieu du dos. Ça fait des lustres que je ne suis pas allée chez le coiffeur. Alors, avec la plus grande précaution, je pose le chapeau sur ma tête, incline le bord comme Violet. La vendeuse m'indique un miroir, dans mon dos.

— Vous pouvez vous regarder ici, dit-elle avant d'ajouter en repartant vers la caisse : N'hésitez pas si vous avez besoin d'autre chose. Il vous va à ravir, au fait.

Je me tourne vers la glace et découvre avec surprise qu'elle a raison. Il me va bien. Il dissimule mes frisettes et met mon visage en valeur. Avec, je parais plus élégante, plus chic. Je souris à mon reflet. C'est agréable de me voir comme ça.

Je n'ai pas toujours été aussi négligée. Je n'ai jamais non plus été aussi belle que Violet mais à une époque, je faisais plus d'efforts. Avant de perdre

mon travail, mes cheveux étaient coiffés (et peignés), mes vêtements repassés, je portais des chemisiers et pas des T-shirts, des pantalons et pas des jeans larges. Je n'étais pas la Vénus de Milo, mais j'avais meilleure allure que maintenant. Je pourrais ressembler de nouveau à ça. Je pourrais être mieux qu'avant même. Davantage comme Violet. Et ce chapeau pourrait m'y aider.

Je le retire et le retourne pour lire l'étiquette. Quatre-vingt-cinq dollars ! Bon sang.

Je devrais le reposer. Je ne devrais pas dépenser mon argent sur des futilités. Hier soir, j'ai dit la vérité à Violet sur un point : j'envisage d'avoir mon propre appartement. Ça fait un moment que j'y pense. En fait, j'ai même failli signer un bail, il y a un an et demi. C'était un studio tout juste rénové à Brooklyn Heights, au troisième étage d'un immeuble de sept, baigné de lumière. J'avais l'argent pour les deux mois de caution, les frais d'agence, mais mon dossier n'est pas passé. Un mois plus tôt, tout se serait déroulé à merveille, mais la malchance a voulu que je perde mon travail le vendredi juste avant que l'agent ne me prévienne qu'ils vérifiaient mes références. J'ai demandé si mes deux derniers bulletins de salaire ne pouvaient pas suffire, mais non. De toute façon, sans travail, je n'aurais pas pu payer le loyer. Alors voilà, d'un coup, mon rêve s'est brisé.

J'ai cru que mon emploi au salon de beauté me remettrait sur les rails, mais puisque le plus gros de mes revenus provient des pourboires – un apport irrégulier d'après l'agent immobilier –, je ne suis plus une locataire aussi intéressante qu'avant. Alors j'attends, j'attends et j'espère, la caution toujours dans mes économies. C'est pour cela que l'idée d'être nounou à domicile est si alléchante. Pas de vérifications ni de références, pas de bulletins de salaire à fournir, rien qu'une invitation et une porte ouverte.

Je caresse le bord doux du chapeau. Je ne devrais pas. Pourtant, quelques secondes plus tard, je m'avance vers la caisse, le fedora entre les mains. Je sors de la boutique en le portant incliné sur la tête.

À midi quarante-cinq, le lendemain, j'annonce à Natasha que je dois sortir faire une course rapide et je lui demande de surveiller mon poste. Par chance, j'ai terminé mon rendez-vous de midi en avance et le prochain n'est qu'à 14 heures. À contrecœur, Natasha accepte de me remplacer si je ne suis pas revenue à temps et je promets de lui renvoyer l'ascenseur. Demain matin, je lui apporterai un café et sa douceur préférée, un strudel à l'abricot de la pâtisserie du bout de la rue. Elle me pardonnera. Je sais qu'elle me pardonnera.

Avant de partir, j'enfile un pull ample par-dessus ma blouse et troque mon pantalon en coton violet pour un legging. Je marche vers le parc d'un pas léger. Je porte aussi le chapeau que j'ai acheté hier. Aujourd'hui, je me sens un peu gênée avec, comme si j'étais un imposteur, que je me déguisais. Je ne suis pas convaincue du résultat, mais je décide de le garder sur la tête, bord incliné, comme Violet.

Harper est déjà sur la balançoire à mon arrivée, Violet derrière elle, qui la pousse. Elles sourient toutes les deux en me voyant. Violet dit quelque chose que je n'entends pas, et Harper saute de la balançoire pour courir vers moi. Violet la suit en m'adressant un signe de la main. Aujourd'hui, elle porte une robe à pois blancs, col montant, manches longues, qui descend à mi-mollets, et les mêmes chaussures à semelle compensée que le premier jour.

Harper ralentit lorsqu'elle arrive près de moi et m'observe timidement. Violet nous rejoint peu après, pose la main sur l'épaule de sa fille.

— Bonjour, lance-t-elle. Joli chapeau.

— Merci.

Mon ton est nonchalant mais mon cœur se gonfle de fierté, je me réjouis de l'avoir mis. Je m'accroupis pour être à la hauteur d'Harper.

— Bonjour, Harper, dis-je. J'adore ton T-shirt. Il est rouge comme celui de Winnie l'ourson.

Le visage de la petite fille s'illumine. Je poursuis :

— Est-ce que tu aimes le miel autant que lui ?

Elle hoche la tête.

— Maman en met dans mes fraises. Des fois, j'en mange à la cuillère, continue-t-elle en se penchant vers moi. Si je suis très gentille, maman m'achète un bâtonnet de miel au marché. Mais c'est notre secret !

Je m'esclaffe.

— Miam, ça a l'air délicieux.

— Oui, c'est délicieux. Tu sais quel âge j'ai ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Est-ce que je peux deviner ?

— D'accord ! accepte-t-elle, ravie.

— Est-ce que tu as 25 ans ?

Elle secoue la tête en riant. Je feins la stupéfaction.

— Quoi ? Tu es plus âgée que ça ? Tu as 28 ans ? 30 ?

Elle glousse avec bonheur.

— Non ! J'ai presque 5 ans. Mon anniversaire est le 22 août. Je vais manger des gâteaux au chocolat avec des sucres roses. Et j'ai demandé un petit chat en cadeau, mais maman a dit non.

Elle se tourne alors vers Violet.

— Je peux aller jouer ?

Elle montre du doigt un bac à sable dans un coin du parc. Violet l'y autorise et Harper file au galop, droit vers un seau en plastique abandonné.

Elle s'installe à l'ombre dans le bac et se met à le remplir de sable.

— On s'assied ? propose Violet en indiquant un banc non loin.

Je m'installe à côté d'elle. Elle sent comme le bouquet de gardénias dans sa cuisine.

— Au fait ! s'exclame-t-elle soudain. Tenez, avant que j'oublie.

Elle fouille dans son sac et en sort ma chemise en flanelle rouge.

— Merci, dis-je d'un ton désinvolte.

Je prends le vêtement et le range dans mon sac. Je suis fière de mon plan qui a si bien porté ses fruits.

— Désolée de l'avoir oublié.

— Aucun souci, assure-t-elle avant de se pencher vers moi. J'adore votre collier.

Elle plisse les yeux pour mieux l'examiner. Je porte la main à mon cou. La pierre est fraîche et lisse sous mes doigts.

— Où l'avez-vous acheté ? s'enquiert-elle.

— Il était à ma grand-mère, dis-je en répétant le même mensonge que j'ai servi à Natasha.

Elle semble déçue.

— Zut. J'espérais découvrir où en trouver un. J'en cherche un exactement comme celui-ci.

J'ai envie de me frapper. Je regrette de ne pas avoir dit la vérité. L'idée qu'on porte le même collier m'aurait plu.

— Eh bien, elle l'a acheté peu de temps avant de mourir, en fait. Je peux essayer de découvrir où, si vous voulez. C'était sûrement dans une boutique du quartier. Ma mère le saura.

Violet s'illumine.

— Ce serait formidable. Merci beaucoup.

Elle regarde en direction d'Harper qui fait maintenant des mini-pâtés de sable avec une autre fillette. Elle les façonne avec soin de ses petites mains, puis feint de n'en faire qu'une bouchée.

— Vous vous occupez d'elle à plein temps ? je demande.

Violet acquiesce.

— J'ai arrêté de travailler quand nous avons quitté San Francisco. J'ai engagé quelqu'un, Nina, peu après notre arrivée ici afin d'avoir du temps pour étudier et passer le barreau de New York, mais ça n'a pas fonctionné, alors...

Elle hausse les épaules et poursuit.

— On verra. C'est marrant, quand même : être mère au foyer à plein temps est cent fois plus difficile que d'être avocate. Mais c'est plus amusant aussi !

Avec entrain, elle conclut :

— Jamais je n'avais l'occasion de passer mon mercredi après-midi au parc avant d'être mère.

— Est-ce que vous voulez d'autres enfants ?

Je regrette aussitôt ma question. Elle est trop personnelle, il est trop tôt pour la poser, nous venons seulement de nous rencontrer. J'espère qu'elle ne m'en tiendra pas rigueur.

Le sourire aux lèvres de Violet ne vacille pas, en revanche il se ternit un peu. Elle baisse les yeux sur ses genoux puis les relève sur moi.

— J'en voulais. Au moins trois. Je rêvais d'une grande famille. Mais...

Elle se tait brusquement, s'éclaircit la voix.

— Harper a des soucis de santé. C'est dur pour nous, avec tous ses rendez-vous médicaux, les visites chez les spécialistes.

Une boule se forme dans ma gorge.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— C'est son cœur, déclare Violet.

Elle baisse de nouveau le regard sur ses mains. Elle fait tourner le diamant à son doigt.

— Il est fragile, reprend-elle. Bébé, elle a eu une infection qui a endommagé le tissu musculaire et depuis, son cœur n'est pas toujours bien

irrigué. Elle fait des malaises. Pas très souvent, le dernier remonte à un an. Et ça ne dure pas très longtemps. Mais une fois, il a fallu qu'on la défibrille.

Nous nous tournons toutes les deux vers Harper, qui continue de jouer joyeusement dans le sable. J'ai de la peine pour elle. Et pour Violet et Jay.

— C'est sans doute pour cela que Jay était si inquiet avec cette piqure d'abeille l'autre jour. Nous sommes toujours dans l'appréhension, à espérer qu'elle ne fera pas une crise. Jay refuse d'en parler. Il fait comme si tout allait bien. Je crois qu'il ne veut pas admettre que nous pourrions la perdre, vous voyez ? Mais elle est courageuse et forte, poursuit Violet avec tendresse. Nous la traitons comme si tout était normal. Nous ne voulons pas qu'elle pense qu'elle ne peut pas faire la même chose que les autres enfants. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai tant de difficultés à trouver une nounou. Je cherche quelqu'un avec une expérience médicale, vous savez, juste au cas où.

Violet se mord la lèvre et me couve d'un regard gêné.

— Ce qui m'amène à la véritable raison pour laquelle je voulais vous voir aujourd'hui. En plus de vous rendre votre veste, bien sûr.

Je la dévisage, attendant son explication, espérant...

— Je sais que vous m'avez proposé de garder Harper à l'occasion, mais je n'ai pas pu m'empêcher de penser que peut-être, ça vous intéresserait de vous en occuper de façon plus régulière, quelques après-midi par semaine ? Seulement jusqu'à ce que vous repreniez vos études d'infirmière.

— Vous voulez que je sois votre nounou ?

Violet hoche la tête.

— Il ne s'agirait que de quelques heures par semaine. Les mardis et les jeudis après-midi, après l'école. Et peut-être un vendredi par-ci par-là. Ainsi, j'aurais du temps pour recommencer à étudier pour le barreau. Je pourrais peut-être le passer en février. Je vous en prie, dites-moi franchement si j'abuse. Mais je devais poser la question. Comme je vous

l'ai dit, nous avons du mal à trouver des gens de confiance pour Harper, et avec votre expérience, vous semblez la personne... idéale.

Mon cœur bat un rythme effréné. C'est exactement ce que je désirais, ce que j'espérais en proposant mes services, mais – et c'est un « mais » de taille – c'était avant de savoir qu'Harper était malade. Elle a besoin d'une véritable infirmière, pas de quelqu'un qui prétend faire des études dans le médical. Je devrais refuser. Je devrais avouer la vérité à Violet. C'est ce qu'il faut faire, je le sais. Et je veux faire ce qui est bien, mais j'ai aussi terriblement envie qu'elle m'apprécie. Je le souhaite de tout mon être. Et quand on veut que quelqu'un nous aime, on lui dit ce qu'il a envie d'entendre.

— Je..., dis-je sans savoir comment poursuivre. Je suis...

— Je vous paierai, bien sûr, intervient Violet. Trente-cinq dollars de l'heure. Ça vous paraît correct ?

Trente-cinq dollars de l'heure, c'est plus que ce que je gagne au salon. Plus que ce que je touchais à l'école. Quelques heures de baby-sitting par semaine pourraient représenter un millier de dollars en plus par mois, au moins. Et si je fais bien mon travail, et je le ferai bien, ces quelques heures pourraient déboucher sur autre chose. Un poste à domicile, comme je l'espérais. Ça signifierait que je pourrais enfin déménager. Je ne me plains pas de m'occuper de ma mère, j'en suis heureuse, mais ces dernières années, j'ai l'impression que les murs se referment sur moi, que l'appartement rapetisse, et que ma vie se rétrécit en conséquence. Je veux commencer à vivre pour moi, penser enfin à moi. La proposition de Violet pourrait me permettre de concrétiser mon rêve.

Elle me considère d'un air plein d'espoir, les sourcils levés avec optimisme. Elle veut que j'accepte. J'ai envie d'accepter.

Un sourire s'épanouit sur mon visage.

— J'adorerais, dis-je.

C'est plus fort que moi. J'ai l'impression que c'est le destin. Tout ce qu'il s'est passé depuis que cette abeille a piqué Harper était écrit. Les dix-huit mois qui viennent de s'écouler ont été difficiles, mais c'est la chance de recommencer à zéro que j'attendais. Et tout n'est pas que mensonges, pas vraiment. J'ai de l'expérience avec les enfants, en classe et en dehors, et j'ai des connaissances médicales.

Certes, je ne suis pas infirmière, mais je connais très bien les gestes de premiers secours, un prérequis à la maternelle. J'ai soigné les bobos de tas d'enfants, des poignets ou des chevilles foulées, des maux de ventre, d'oreilles, de tête, des allergies aux noix. La moitié des gamins de ma classe avait des seringues d'épinéphrine dans leur cartable. Plusieurs de mes élèves avaient des soucis de santé : la première année, j'avais Riley, 4 ans, qui était épileptique. La troisième, Cleo, qui était diabétique. J'avais rencontré leurs parents et je gardais leur dossier médical dans le tiroir de mon bureau. Je savais quoi faire si Riley avait une crise, si le glucomètre de Cleo tombait en panne. Ce n'est pas si différent. Je me renseignerai sur la maladie d'Harper, pour savoir comment réagir. Je me préparerai. Et Violet l'a dit elle-même, Harper n'a pas fait de malaise depuis longtemps.

— C'est vrai ? s'écrie Violet d'une voix suraiguë en tapant des mains. Vous me sauveriez la vie.

— Oui, dis-je, ravie. Ce serait avec plaisir.

Son visage s'éclaire.

— Formidable ! Est-ce que vous seriez libre vendredi ? Ou est-ce que c'est trop tôt ? Vous pourriez venir à la maison le matin, pendant qu'Harper est à l'école. Nous parlerons organisation.

Je pétille intérieurement. Ce n'est plus un rêve, c'est en train de devenir réalité.

— Très bien. 10 heures, ça irait ?

— Ce serait parfait, répond Violet avec enthousiasme.

Je la fixe en souriant jusqu'à ce que je remarque l'heure sur sa montre connectée. Mince, il est presque 14 h 30. Il faut que je retourne travailler. Sinon, Natasha va m'étrangler. Et elle donnera mon corps à manger à ses cousins de Jersey.

— Il faut que je m'en aille, dis-je à contrecœur. Je dois passer à la pharmacie pour un renouvellement.

— Nous devons rentrer aussi, approuve Violet. Si j'arrive à arracher Harper à ce bac à sable. Encore une fois, merci. Sincèrement.

— Ça me fait plaisir, promis, dis-je en essayant de garder un ton nonchalant.

Au fond de moi, pourtant, je suis aux anges. Je vais travailler pour les Lockhart ! Je me mords l'intérieur de la joue pour m'empêcher de jubiler.

— À vendredi, alors ? dis-je en me levant.

— Vendredi, 10 heures !

Je pars sur un petit nuage.

Je flotte encore lorsque je rentre chez moi le soir. Natasha m'a fusillée du regard quand j'ai repris mon poste, mais je m'en fichais. Ça lui passera. Ça lui passe toujours. Je lui apporterai deux pâtisseries au lieu d'une demain pour me faire pardonner. Un autre jour, son attitude m'aurait contrariée, mais aujourd'hui, je suis inébranlable. Aujourd'hui, rien ne peut faire éclater ma bulle de bonheur.

Ma mère le remarque. Comment pourrait-elle ne pas le voir ? Je déborde de joie comme une baignoire trop remplie, et elle s'écoule en millions de petites bulles.

— Tu fredonnes, commente-t-elle, assise dans son fauteuil.

Je feins de ne pas l'entendre. Pourtant, elle a raison. Je chantonne tout en préparant le dîner dans notre minuscule cuisine. J'essaie de refaire les pappardelles à la bolognaise de Violet.

Je verse les pâtes dans une passoire, de la vapeur s'élève de l'évier. Je prends mon temps pour mélanger la sauce, pour réfléchir à ce que je vais

répondre à ma mère.

J'entre dans le salon avec deux assiettes remplies, un paquet de parmesan sous le bras. Je tends son assiette à ma mère, puis le fromage. Elle en met beaucoup trop, mais je ne critique pas.

— Tu disais quoi ?

— Que tu fredonnais, répète-t-elle. Tu as passé une bonne journée au travail ?

Je m'assieds sur le canapé, au plus près d'elle, et pose mon assiette sur la table basse.

— J'ai revu Violet aujourd'hui. Et Harper. Au parc.

Je n'ose pas la regarder. Je reste les yeux rivés sur l'écran de télévision. C'est une rediffusion de *Seinfeld*, celui avec la babka, je crois.

— Elle m'a proposé de m'embaucher comme baby-sitter. Quelques heures par semaine.

Je n'avais pas prévu de l'en informer ; elle va s'inquiéter, comme toujours. Mais je ne peux pas me retenir. Je suis si contente de passer tout ce temps avec Violet et Harper – et Jay – que j'ai envie de le crier haut et fort.

— Comme baby-sitter ? répète ma mère.

— Oui. Je lui ai dit que j'avais déjà gardé des enfants. Et ce ne sera que deux ou trois heures par semaine.

J'essaie de paraître désinvolte, en vain. Je suis surexcitée. Je jette un coup d'œil à ma mère : elle a les lèvres pincées.

— Elle est au courant ?

Je me tourne vers elle et secoue la tête.

— Non, dis-je tout bas. Je ne lui en ai pas parlé.

Et jamais je ne le ferai. Violet ne doit jamais découvrir pourquoi je ne travaille plus à l'école Montessori Mockingbird.

Ma mère me fixe. Elle bat des paupières plusieurs fois puis hoche la tête.

— Ça va aller, dis-je. Ce sera bien pour moi. Ça me manque de ne plus être avec des enfants. En plus, le salaire est intéressant. Je pourrai avoir mon appartement comme ça.

Elle sait à quel point ça me tient à cœur.

Ses traits se relâchent. Elle tend la main pour me presser la cuisse.

— Je suis contente pour toi.

Sur ce, elle reporte son attention sur l'écran et attrape la télécommande. Elle la dirige vers le poste mais hésite avant d'appuyer sur la touche.

— Sois prudente, d'accord ?

Elle prononce ces mots sans me regarder. Je hoche la tête. Elle a raison. Nous savons toutes les deux comment je suis.

Alors, elle remet le son de la télé : Kramer déboule dans l'appartement de Jerry et nous nous esclaffons en même temps que les rires enregistrés.

Plus tard, au moment de me coucher, je me rends compte que je suis encore en train de fredonner ma chanson préférée de Taylor Swift, celle sur les joueurs et les détracteurs, les bourreaux des cœurs et les imposteurs, celle dans laquelle elle dit que tout ira bien ¹.

¹. *Shake it Off*, Taylor Swift, 2014.

Le lendemain matin, je suis en train de remplir mon bac d'eau lorsque le carillon de la porte d'entrée me fait lever les yeux. C'est Laura. Je la salue et elle me répond d'un geste de la main tout en s'avançant vers moi, sa chevelure volumineuse rebondit sur ses épaules.

Inutile de lui demander ce qu'on fait aujourd'hui : elle vient toutes les semaines et alterne entre manucure et pédicure. Faux ongles pour les mains, gel et vernis pour les orteils, un seul et même coloris pour tout, un rouge profond. Une fois qu'elle a terminé avec moi, elle se fait épiler les sourcils par Kristen, notre esthéticienne en chef.

— Vous me faites penser à un chat qui vient de manger un canari, s'exclame Laura en s'installant dans le grand fauteuil de pédicure en cuir, les pieds dans l'eau.

— Qui ? Moi ?

Je baisse la tête et me mords la lèvre inférieure. Je souris comme une idiote depuis que Violet m'a proposé un travail.

— Elle a rencontré quelqu'un, intervient Natasha en se penchant vers nous.

Sa cliente, écouleuse dans les oreilles, est en pleine conversation téléphonique.

— Un riche homme d'affaires, ajoute-t-elle avec un clin d'œil en faisant claquer son chewing-gum.

— Un homme d'affaires ? répète Laura, d'un accent plus traînant que d'habitude qui rappelle encore plus Dolly. Comme c'est chic !

— Il est entrepreneur, dis-je, le rouge aux joues. C'est tout nouveau.

Un bref instant, j'envisage de leur montrer une photo de Jay, celle de son profil LinkedIn, mais j'ai conscience que c'est exagéré.

Je raconte à Laura qu'il est père célibataire, et lui détaille l'après-midi de notre rencontre : la piqûre d'abeille, les pleurs d'Harper, mon sauvetage spectaculaire. Le seul élément que je tais, ce sont mes mensonges. Elle est heureuse pour moi et boit mes paroles, la mine réjouie.

À la fin de sa pédicure, Laura me tend un billet de 100 dollars qu'elle accompagne d'un sourire entendu.

— Merci, Laura.

Je fourre le billet dans la poche de ma blouse. J'adore le gilet que Violet portait l'autre soir, je vais peut-être m'en acheter un similaire.

Sans cliente dans mon fauteuil, je décide de sortir discrètement pour aller chercher à la pâtisserie du bout de la rue mon pot-de-vin pour Natasha. Au moment où j'attrape mon sac dans la salle de repos, Lena débarque. Je la salue d'un air poli, tente de la contourner et de partir, mais elle se plante dans l'embrasure de la porte pour me bloquer le passage.

— On peut discuter ? Ça ne prendra pas longtemps, déclare-t-elle avec son accent d'Europe de l'Est appuyé. Dans mon bureau.

Elle m'indique la petite pièce à gauche, pourvue de deux chaises et d'une table poussée contre le mur sur laquelle s'empilent toujours des monceaux de papiers, des factures diverses, des registres, ainsi qu'un ordinateur.

Merde.

— Bien sûr.

Avec un soupir, j'avance vers son bureau. *Ça y est.*

Lena me passe devant et s'assied sur la chaise la plus proche de la table. Une odeur particulière règne dans cette pièce, un mélange entêtant

d'acétone et d'encens. Lena croise les jambes puis plante son regard dans le mien. C'est ce que j'aime chez elle, elle est directe. Quoi qu'elle ait à me dire, elle le dira sans détour. Je me prépare mentalement.

— Tu arrives en retard en ce moment. Tu prends des pauses trop longues. Tu as raté la moitié de ton service lundi.

— Je suis désolée. Ça ne se reproduira pas. Je vais faire attention.

Elle secoue la tête d'un air attristé.

— Je ne peux pas courir ce risque. Je suis désolée. Je t'ai prévenue quand je t'ai engagée : j'ai besoin de sérieux et de fiabilité.

Je la dévisage bouche bée tandis que ses paroles tracent leur chemin dans mon esprit. Le parfum de l'encens me donne des vertiges.

— Tu me vires ?

Lena acquiesce.

— Je te souhaite une bonne continuation, termine-t-elle en se levant.

Les pieds de sa chaise raclent le sol quand elle la repousse. Fin de la discussion.

Je me lève aussi. Nous nous observons avec gêne. Puis elle fait un pas en avant et me serre brièvement dans ses bras.

— Prends soin de toi, Sloane.

Je quitte son minuscule bureau, abasourdie. Même si ce n'est pas vraiment une surprise, c'est un coup en plein cœur. La brutalité avec laquelle Lena n'a pas hésité à me renvoyer, à cause de quelques pauses qui s'éternisent et d'une absence injustifiée, alors qu'il y a eu une année de travail exemplaire. J'ai l'impression d'avoir été giflée, la joue me brûle à l'endroit de la claque.

Je traverse sans bruit le salon de beauté, récupère mon kit de manucure et quelques affaires personnelles puis me dirige vers la sortie. Les autres filles me dévisagent d'un air interrogateur et personne ne m'adresse la parole. Natasha semble sur le point de se lever au moment où je passe devant elle et reste finalement concentrée sur sa cliente. C'est elle qui a dû

cafter et parler à Lena de la scène avec Allison. Je lui ai rendu un millier de services tout le temps où nous avons travaillé ensemble ; elle est aussi ingrate que Lena.

Je quitte l'air conditionné de l'institut de beauté et plonge tête la première dans la chaleur de l'après-midi. La porte du salon se referme dans un claquement derrière moi. Je reste quelques secondes immobile sur le trottoir. Puis la joie m'envahit.

Finies les cervicales douloureuses à force d'être penchée sur des pieds calleux, un sourire figé aux lèvres. Finies les mains brûlées à l'acétone, sèches et crevassées à cause de l'eau trop chaude. Terminé de devoir lever la tête vers des femmes qui me regardent de haut, au sens propre comme figuré, de me rabaisser pour des pourboires de misère. Je suis libre, affranchie de ma servitude. Libérée, délivrée ! Au bout de la rue, je jette mon kit de manucure dans une poubelle. Il tombe au fond avec un bruit métallique.

Allez vous faire voir, Lena et Natasha ! Ciao, ce boulot ! Je n'en ai pas besoin. Je n'ai pas besoin de vous. Je suis la nounou d'Harper maintenant.

Le lendemain, je me réveille avec une intense sensation de légèreté. Je ne serai plus jamais obligée de travailler au salon. Plus jamais. Et encore mieux : j'ai rendez-vous avec Violet pour une balade. Elle m'a envoyé un texto hier soir pour me proposer de la rejoindre au parc plutôt que chez elle, histoire de marcher un peu avant d'aller récupérer Harper à l'école. *Évidemment !* ai-je répondu. J'aurais accepté de la retrouver n'importe où. Je sors de mon lit comme si je flottais tant je suis heureuse, je vois presque les petits oiseaux de dessin animé chanter autour de moi quand je m'habille.

La plupart des vêtements que je portais pour travailler avant sont vieux et sentent le renfermé. J'arrive tout de même à dénicher au fond de mon armoire un pantalon de jogging noir que j'ai à peine porté. Je l'agrèmente d'un T-shirt ample que j'attache sur le côté. J'enfile mes New Balance, même si elles sont abîmées. Enfin, je coince mes cheveux sous une casquette de baseball et noue un sweat-shirt autour de ma taille. Je m'apprête à mettre mes lentilles quand je vois l'heure. Pas le temps. J'attrape mon sac et file sans plus attendre.

Quinze minutes plus tard, je repère Violet à l'entrée du parc. Elle me fait signe lorsqu'elle m'aperçoit. Je lui réponds et accélère le pas.

Elle a coiffé sa frange sur le côté et ramené ses cheveux en queue-de-cheval haute, quelques mèches plus courtes s'échappent sur sa nuque. Comme moi, elle est en baskets, même si les siennes sont neuves, et elle est

clairement mieux habillée : legging côtelé à taille haute et brassière de sport assortie, estampillés du logo en fer à cheval de Lululemon.

— Bonjour ! lance-t-elle quand je m'approche. Merci encore de me retrouver ici. Je n'ai plus le temps d'aller à la salle de sport alors j'essaie de faire un peu d'exercice dès que je peux. Jay m'a offert un vélo d'appartement à Noël mais je m'en sers pour poser mes vêtements !

— La salle de sport ? je répète comme si c'était un gros mot.

Violet rigole à ma plaisanterie et la fierté me rosit les joues.

Pour être honnête, un peu d'exercice ne me ferait pas de mal. Je ne suis pas grosse, ni mince d'ailleurs, mais de corpulence moyenne, comme on dit. J'ai un peu de ventre et les cuisses flasques. Contrairement à Violet, qui a de longues jambes fines. Perdre quelques kilos m'irait bien mais je déteste les salles de sport. Je hais l'odeur du désinfectant qu'on y utilise pour masquer celle de la transpiration, l'air vicié, les femmes bronzées et leur paire de Nike immaculée, leur ventre plat. Je n'ai pas besoin de me sentir plus moche que je ne le suis déjà, merci bien. D'ailleurs, j'ai moi aussi envisagé d'acheter un vélo d'appartement, mais quand j'ai vu le prix exorbitant, j'ai renoncé. L'idée d'utiliser un cadeau à 3 000 dollars comme portant à vêtements est si grotesque que j'ai envie de rire.

— Moi aussi, je voulais m'y remettre, dis-je. Je faisais de l'athlétisme à la fac.

Bel ajout à ma liste de mensonges : un, je m'appelle Caitlin ; deux, je suis infirmière ; trois, ma mère est atteinte de lupus ; quatre, je fais de la course à pied. Cette idée me plaît.

— Moi aussi je courais au lycée ! s'exclame Violet. Je faisais du cross.

Je lui renvoie son sourire, feignant de me réjouir de la coïncidence. *Merde*. Je me rattrape :

— J'adorais ça, mais je me suis rompu le ligament croisé juste avant le diplôme. Je ne peux plus courir depuis. Marcher, ça me va très bien, en fait.

Mieux vaut éviter qu'elle propose d'aller courir ensemble. Cette perspective serait terrifiante !

— Tant mieux ! réplique-t-elle. Je pensais aller jusqu'au fleuve puis remonter par le parc du pont de Brooklyn. Qu'en pensez-vous ?

— Ça me paraît très bien.

Nous nous mettons en marche, d'un pas plus rapide que je n'imaginais. Pour garder le rythme, je suis obligée de trotter de temps en temps. Très vite, la sueur perle à mon front, mon souffle s'alourdit.

— Je suis moins en forme que je ne croyais, dis-je un peu gênée.

Je fais de mon mieux pour ne pas haleter. Violet m'encourage sans ralentir l'allure.

Au bout de quelques minutes, nous trouvons notre rythme de croisière et bavardons tout en marchant. Nous parlons surtout d'Harper, de son emploi du temps, de ce qu'elle aime ou n'aime pas, de ses habitudes ou caprices alimentaires : les seuls fruits qu'elle mange, ce sont des fraises, et elle adore les yaourts mais seulement ceux à la vanille.

J'arrive ici et là à poser une question désinvolte sur Jay. J'apprends qu'il a une sœur aînée, trois nièces, qu'il a toujours voulu habiter à New York.

— J'hésitais à élever Harper ici, explique Violet, mais il m'a convaincue. Jay est capable de convaincre n'importe qui de faire n'importe quoi.

Elle lève les yeux au ciel avec un sourire.

Lorsque nous arrivons au parc, le soleil brille haut et fort dans le ciel. La température atteint presque les 27 °C, l'atmosphère est moite, même pour un mois d'avril. Je suis en sueur, mon T-shirt est trempé et me colle dans le dos et sous les aisselles.

Violet, elle, est toujours aussi pimpante. Son visage a un peu rosé mais sinon, elle est fraîche comme une fleur au matin.

Nous ralentissons le pas et nous dirigeons vers un banc au bord du fleuve. Pas pour nous asseoir, mais pour nous étirer, debout derrière, appuyées au dossier. Talons aux fesses et dos plat. Je ne suis pas loin de l'asphyxie.

— Comment faites-vous pour garder l'air aussi frais ? je demande. On dirait que je viens de courir un marathon. Je suis trempée !

Je tire sur mon T-shirt pour m'éventer.

— C'est une illusion, répond Violet en riant. Je suis essoufflée. Derrière les apparences, je suis aussi à bout.

— Sérieux ?

Je fronce le nez, sceptique. Elle secoue la tête.

— Tout ceci, ma chère, annonce-t-elle avec un geste autour de son visage, exige beaucoup de travail.

— Vous vous moquez de moi ?

Je hausse un sourcil dubitatif, un talent que j'ai perfectionné enfant pendant des heures devant le miroir de la salle de bains.

— Pas du tout. Ça m'a pris une heure pour les lisser correctement, poursuit-elle en montrant ses cheveux et sa frange qui brille. Et ils étaient tout emmêlés, un vrai nid de rat. Du genre énorme, qui vit dans les égouts.

— Ça m'étonnerait beaucoup, dis-je incrédule.

— La frange à elle seule me prend quinze minutes. Et sans anticernes, j'aurais de telles valises sous les yeux que je serais obligée de les mettre en soute. On ne parle pas de bagage cabine, hein !

Elle pousse un grognement avant d'ajouter :

— Sans oublier les sourcils.

— Les sourcils ? dis-je, la curiosité piquée. Qu'est-ce que vous faites à vos sourcils ?

Je les examine. Ils sont épais et bien dessinés mais paraissent naturels. Je fais peu de cas des miens, je me contente d'ôter un poil un peu trop long

de temps en temps. Ils sont assez clairsemés, quelconques, et il ne m'est jamais venu à l'esprit d'y toucher.

— Je les épile, je les brosse, je les taille, je les comble au crayon.

Devant ma mine ahurie, elle s'esclaffe.

— Je vous montrerai. Je vous ferai les sourcils. Vous verrez, ça change tout !

De nouveau, je prends un air sceptique. C'est ce que prétendent les belles femmes pour être bien vues du commun des mortels. Elle exagère, c'est sûr. Je suis certaine qu'elle ressemble à une star de cinéma même au saut du lit : le teint éclatant, le regard lumineux, sourcils ou pas sourcils. La Vénus de Milo n'a pas besoin de se farder, et Violet non plus.

— Je vous assure ! insiste-t-elle. Sans maquillage, je ressemble à un gremlin. C'est pour ça que je me lève à 5 h 30 tous les matins.

Un frisson me traverse. Selon moi, un réveil avant 7 heures est inhumain.

— Mon Dieu, mais pourquoi ? dis-je avant de me reprendre à la hâte : parce que de toute évidence, moi je ne me donne pas cette peine.

Je lâche un petit rire moqueur, remonte mes lunettes sur mon nez, renfonce ma casquette sur mes cheveux.

— Enfin, j'aimerais bien, mais vraiment, cette sonnerie de réveil... Je l'entends et je l'oublie. Et si ça vous coûte autant, pourquoi vous y contraindre ?

Violet ricane.

— Je ne sais pas, finit-elle par répondre, l'air pensif. Jay...

Elle se tait, réfléchit, puis reprend.

— Non, ce n'est pas seulement Jay. C'est tout le monde. Regardez les autres mamans à l'école d'Harper. On dirait qu'elles sont... je ne sais pas, mieux, conclut-elle.

De nouveau, face à mon expression stupéfaite, elle s'esclaffe.

— Je raconte n'importe quoi. Vous ne savez sûrement pas de quoi je parle.

Ce n'est pas parce que j'ignore de quoi elle parle que je suis estomaquée. Au contraire ! C'est parce que je le sais précisément. À Mockingbird, un établissement Montessori privé où le coût de l'inscription avoisine les 50 000 dollars à l'année, c'était pareil. C'est la raison pour laquelle je reconnais les marques, les sacs de grand couturier, les bijoux de luxe. Les parents d'élèves, les mères surtout, ont l'air de descendre tout droit d'un podium, tant elles sont apprêtées. Sac Chanel et escarpins Louboutin, bracelets Cartier et diamants de trois carats. Le brushing impeccable, le visage botoxé, les lèvres comblées... Elles entrent et ressortent de la classe en coup de vent pour déposer leur progéniture avant de filer au bureau.

Elles envoient des baisers à leur enfant, lui aussi habillé en Balenciaga, Dolce & Gabbana ou un autre, avec un geste vague de la main, le portable déjà collé à l'oreille. Toutes ne travaillent pas, bien sûr. Certaines, comme Violet, ont un mari dont le salaire suffit, ou une fortune familiale remontant à plusieurs générations, et pas d'activités professionnelles. À la place, elles organisent des galas de charité et des déjeuners tardifs à Clover Hill, ou dans un autre restaurant étoilé, jonglent entre mondanités et personnel de maison, refilent à la nounou un manteau Burberry de la saison passée et des baskets Golden Goose, volontairement vieilles pour avoir l'air de coûter 60 dollars au lieu de 600 affichés sur l'étiquette, qui n'ont été portées que quelques fois.

— C'est idiot, je sais, mais à côté d'elles, je me sens complexée. Tout ceci n'est qu'une tentative d'entrer dans le moule, termine-t-elle en montrant sa tenue et sa coiffure.

Je l'examine du coin de l'œil. C'est drôle qu'une femme comme Violet, avec son allure, ses pommettes hautes et ses lèvres charnues, se sente

comme moi face à mon miroir. Du coup, je me demande comment les gens me voient.

— Je vous trouve magnifique, dis-je parce que c’est la vérité.

Elle est même plus que magnifique.

— Merci. Moi, je trouve que j’ai l’air vieille. Je vais avoir 32 ans en juin, annonce Violet, les yeux baissés sur ses ongles.

Son expression placide m’empêche de lire ce qu’elle éprouve à cette perspective, de l’excitation ou de la déception. Quelque chose entre les deux, peut-être.

— Moi aussi je suis née en juin ! dis-je.

Elle pivote vers moi avec engouement.

— Ah bon, quel jour ?

— Le 16.

— Gémeaux, comme moi ! s’écrie-t-elle. Je suis du 18. Nous sommes des jumelles astrologiques !

Un sourire s’épanouit à mes lèvres. Cette connexion zodiacale me réjouit. C’est un nouvel élément qui nous lie. Nées à deux jours d’intervalle. Et en plus, ce n’est pas un mensonge.

Elle aura peut-être envie qu’on fête nos anniversaires ensemble. *Nous voulions célébrer ça en famille, juste nous trois, mais puisque c’est aussi votre anniversaire, nous devrions faire quelque chose de spécial.* Une fête chez eux, un pique-nique au parc, un dîner dans un restaurant huppé. Au moment du dessert, le serveur nous apporterait à chacune un petit gâteau surmonté d’une bougie, et Jay et Harper nous chanteraient Joyeux anniversaire même si nous leur aurions fait promettre de rester discrets. Nous serions tous ivres de bonheur autour de la table.

Je retournerais à la petite boutique où j’ai acheté mon collier et je lui en prendrais un. Je lui dirais que je l’avais fait faire spécialement pour elle, parce qu’elle aimait tant le mien. *Vous n’auriez pas dû,* s’exclamerait-elle en ouvrant le petit écrin avec excitation. Et son visage s’illuminerait

lorsqu'elle découvrirait son contenu. Ravie, elle l'accrocherait aussitôt autour de son cou. *Alors ?* demanderait-elle en se tournant vers Jay et Harper. Ils lui assureraient tous les deux qu'elle est splendide, parce qu'elle l'est, bien sûr.

Je m'extirpe de mon fantasme éveillé. Violet me fixe d'un air interrogateur. Est-ce qu'elle m'a posé une question ?

— Quoi, pardon ?

— Je vous demandais quel âge vous alliez avoir.

— Trente-deux aussi !

Mensonge n° 5.

— Vraiment ? s'exclame-t-elle, tête penchée, yeux écarquillés. Nous devrions les fêter ensemble !

J'acquiesce avec enthousiasme.

— J'adorerais ça !

Nous savourons de concert cette merveilleuse idée durant quelques instants, puis elle me demande si je suis prête à repartir. J'approuve et nous nous remettons en marche pour rentrer. Elle me raconte que, petite, elle détestait que son anniversaire tombe pendant les grandes vacances parce qu'elle ne pouvait jamais le fêter avec ses camarades de classe. Elle était jalouse des autres enfants qui venaient à l'école avec des gâteaux ou des pochettes cadeaux et à qui l'on chantait en cercle Joyeux anniversaire.

— Bref, conclut-elle avec un geste de la main. Assez parlé de moi. Parlez-moi de vous. Où avez-vous fait vos études ?

C'est là qu'elle se trompe. Je n'en ai pas marre de l'écouter me raconter sa vie. Je crois que jamais je ne m'en lasserai. Mais pour lui faire plaisir, je passe sous silence mes deux années dans une fac de seconde zone et lui raconte mon transfert à Brooklyn College en mélangeant allégrement vérité et mensonges. Je lui explique que ma mère m'a élevée seule, que nous avons déménagé plusieurs fois dans le Sud avant de nous installer à New York lorsque ma tante est tombée malade.

— Et votre père est de Philadelphie, c'est ça ? demande-t-elle une fois que j'ai terminé.

— C'est ce que m'a dit ma mère, oui.

— Je suis née à Philadelphie, annonce Violet. Mes parents y sont nés et y ont grandi. Nous avons déménagé à Piedmont, dans la banlieue de San Francisco, quand j'avais 6 ans.

Un frisson me traverse, comme un courant électrique qui attise chacune de mes cellules.

— C'est marrant, dis-je d'un air songeur.

— Oui, le monde est petit. C'est bien ce que je disais : des jumelles !

Peut-être pas des jumelles, mais des sœurs. J'ai toujours rêvé d'avoir une sœur. Le pire, c'est qu'il est tout à fait possible que j'en ai une, quelque part. J'y pense tout le temps. Mon père s'est sûrement marié et a eu d'autres enfants ; mes frères et sœurs. Si le père de Violet est originaire de Philadelphie, alors peut-être... *Non, arrête !*

— J'y suis allée une fois, en voyage scolaire.

— Vous connaissez sans doute mieux la ville que moi, dans ce cas. Je m'en souviens à peine.

Elle me parle de son enfance près de San Francisco, des traversées de la baie en bateau navette avec ses amis, de son envie de retourner vivre en Californie.

Sans que je m'en rende compte, nous sommes revenues à l'angle de la Cinquième et de Smith. Il est presque 11 h 30. Nous avons marché une heure et parcouru quatre kilomètres d'après la montre Apple de Violet. J'ai chaud et je suis en sueur. Inutile que je me regarde dans une glace pour savoir que je suis écarlate et que mes cheveux frisent sous ma casquette.

— Vous voulez prendre un café ? propose Violet.

Je me mords la lèvre. J'en meurs d'envie mais je ne veux pas abuser. J'ai conscience d'être un peu envahissante parfois. Je dois prendre mon

temps, y aller en douceur. Pas de mouvement brusque, rien qui pourrait l’effrayer.

— Ce serait avec plaisir, mais je dois emmener ma mère chez le médecin, dis-je, l’air attristé.

— Pas de problème ! On se voit mardi après-midi, alors ? Harper rentre à la maison à 13 heures, vous pourriez arriver un peu avant ?

— Bien sûr ! C’est parfait.

— Formidable. Passez un bon week-end.

Elle commence à tourner les talons, se ravise.

— Ah oui, au fait. Avant de partir, je voulais vous prouver que j’avais raison, dit Violet en farfouillant dans son sac.

— À propos de quoi ?

D’un air victorieux, elle extirpe de son sac ce qui ressemble à un crayon.

— Sur le fait que des sourcils travaillés peuvent tout changer. Venez là.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant, répète-t-elle avec un hochement de tête affirmé.

Je m’approche avec hésitation. Elle décapuchonne le crayon et se penche vers moi, retire avec douceur mes lunettes. Nous sommes presque de la même taille. Son souffle, chaud et mentholé, me chatouille la joue. Je ferme les yeux, sentant la pointe délicate du crayon sur ma peau.

— Il faut commencer par la partie la plus touffue, murmure-t-elle. Puis remonter vers le côté, descendre et estomper.

Elle passe à l’autre sourcil et répète l’opération.

— Et voilà, c’est fait ! annonce-t-elle en reculant d’un pas.

Elle sort un petit poudrier de son sac et l’ouvre avant de me le tendre.

— Alors, ça vous plaît ?

Je m’observe dans le petit miroir. Mes nouveaux sourcils se haussent de surprise. Ils ont l’air plus fournis, comme ceux de Violet, plus sombres et plus arqués. Même derrière mes lunettes, mes yeux paraissent plus

lumineux et mes pommettes bizarrement plus saillantes. Elle a raison. Ça change tout.

— Comment avez-vous fait ça ? je demande en tournant la tête de droite à gauche.

— Je vous l’ai dit : avec ça, répond-elle d’un air satisfait. Tenez, prenez-le. J’en ai au moins trois autres à la maison.

— Vraiment ?

— Vraiment, oui.

J’accepte le crayon qu’elle me tend et le serre dans ma main comme un trésor.

— Merci.

Elle me répond d’un sourire.

— À mardi !

Elle tourne les talons et s’éloigne au bas de la rue.

Je suis aux anges. Et impatiente. Je pivote pour partir dans l’autre sens et rentrer chez moi aussi. Ce faisant, je surprends mon reflet dans une vitrine. Pour la première fois depuis très, très longtemps, j’aime ce que je vois.

J'ai le dos et les pieds en compote lorsque j'arrive enfin chez moi. J'ai passé le reste de la journée à courir d'un étal à un autre : le boucher à Prospect Heights, le fromager à Park Slope, la boulangerie artisanale dont avait parlé Allison. Tout ça afin d'acheter les ingrédients nécessaires à un repas de fête que je compte nous préparer, à ma mère et moi. J'ai les bras chargés de provisions quand je passe devant les boîtes aux lettres métalliques dans notre immeuble pour regagner notre appartement. L'ampoule du couloir vit ses derniers instants, elle grésille et s'éteint par intermittence, comme dans un film d'horreur de série B.

Je pose les sacs de courses par terre pour attraper ma clé et je m'apprête à la glisser dans la serrure lorsque j'entends qu'on prononce mon nom dans mon dos ; il résonne dans le couloir.

— Sloane Caraway ?

La voix est ferme. Je ne la reconnais pas. Les muscles soudain crispés, j'ôte lentement la clé de la serrure et me retourne.

Je fais face à une femme en uniforme, avec tout l'attirail : képi à la visière étincelante, plaque cuivrée et bottes noires à lacets. Le badge à son nom épinglé sur sa poche de poitrine m'informe qu'elle s'appelle Martinez. Je sais pourquoi elle est là, et j'ai envie de vomir.

Elle a dû me suivre à l'intérieur du bâtiment lorsque je suis entrée, retenir la porte avant qu'elle ne se referme, aussi discrète qu'une petite souris.

— Madame Caraway ? répète-t-elle.

Je commence à secouer la tête avant de me raviser. Inutile d'empirer mon cas.

— Oui, dis-je d'un ton méfiant. Je peux vous aider ?

Elle acquiesce sèchement et retire son képi qu'elle coince sous son bras avant de faire un pas vers moi. Ses cheveux bruns sont tirés en arrière et rassemblés en chignon bas sur sa nuque. Elle n'est pas maquillée, mais elle devrait. La peau grasse à son nez et à son front luit, son teint olivâtre est constellé de cicatrices d'acné. Malgré cela, elle reste jolie. Ses yeux brun foncé en amande sont surmontés de longs cils, ses lèvres sont pleines et bien dessinées. Elle est un peu plus jeune que moi, et ses rondeurs sont là où il faut.

Elle se racle la gorge avant de se lancer.

— J'aimerais vous poser quelques questions sur l'autre jour.

L'autre jour. *L'autre jour*. Je me doutais que c'était ce dont il s'agissait, mais l'entendre à voix haute me donne la nausée ; j'ai un goût métallique au fond de la bouche. Je commence à suer à grosses gouttes.

— À l'institut de beauté Rose & Honey, poursuit-elle. Vous y avez rencontré Mme McIntyre ?

Elle prononce ces mots comme si c'était une question, mais ni elle ni moi ne sommes dupes.

J'imagine très bien Allison partir du salon et filer tout droit au poste de police, encore toute retournée. Bras croisés sur la poitrine et tapant du pied, elle aura exigé de s'entretenir avec un responsable.

Le silence est tombé dans le couloir. Malgré tout, je peux quand même entendre le son de la télé dans notre appartement, derrière la porte close. Ou peut-être que je l'imagine ? L'agent de police me dévisage, attend. Je me demande si c'est elle qui a reçu Allison au commissariat.

— Je n'ai rien fait de mal, dis-je au bout d'un moment.

— Personne ne prétend le contraire, réplique-t-elle avec calme. Comme je vous le disais, je souhaite seulement vous poser quelques questions. Saviez-vous que Mme McIntyre avait pris rendez-vous dans ce salon ?

Je secoue la tête avec vigueur.

— Non. Je ne savais pas qu'elle venait. Je l'ignorais jusqu'à ce que je la voie.

— Et qu'avez-vous fait quand vous avez compris que c'était elle ?

— Mais rien ! Elle est partie précipitamment. Je n'ai eu le temps de rien faire, ni de dire quoi que ce soit.

La policière m'observe avec attention puis acquiesce lentement.

— Vous comprenez les termes de l'injonction, n'est-ce pas ? Vous ne devez avoir aucun contact avec Mme McIntyre. Aucune communication de quelque ordre que ce soit.

Je serre les lèvres. L'injonction d'éloignement. Une douleur sourde et lancinante me comprime la poitrine.

— Je sais, dis-je tout bas. Je n'avais pas prévu ça.

— C'est la raison pour laquelle ce ne sera pas considéré comme une violation de l'injonction.

Son ton ne me permet pas de déterminer si elle pense que ça le devrait. A-t-elle lu le dossier ? Je sais de quoi ça a l'air. Moi et mon allure débraillée dans mon sweat à capuche trop grand, avec mes lunettes aux verres sales, face à Allison, tirée à quatre épingles, le maquillage parfait, le brushing impeccable. Dans l'histoire, je ne suis pas le personnage à qui va la sympathie du spectateur.

Je me mords plus fort la lèvre et demande :

— Pourquoi vous êtes là, alors ?

Je connais la réponse. Parce qu'Allison a fait un scandale, parce que quelqu'un lui a promis qu'ils viendraient me parler.

— Une simple piquêre de rappel. L'injonction d'éloignement stipule une distance de cent mètres. Il est primordial que vous respectiez cette mesure.

— Je l’ai respectée !

Ma voix monte dans les aigus. Je connais les termes de l’injonction. J’en ai un exemplaire, au fond du tiroir de ma table de nuit.

— C’est elle qui est venue au salon ! C’est elle qui a violé l’injonction, pas moi !

— Je comprends, affirme-t-elle en me gratifiant d’un regard empli de pitié.

J’ai envie de hurler.

— Ce n’est pas ce que vous croyez.

Je sens mes cordes vocales qui se tendent, mon corps qui se crispe. J’ai l’air sur la défensive, je sais, je suis pitoyable même, mais c’est plus fort que moi. Je veux qu’elle comprenne qu’elle se trompe, que ce n’est pas ce qu’il y paraît.

— Tout cela n’était qu’un énorme malentendu.

Elle hoche lentement la tête.

— Comme toujours. Passez une bonne soirée, madame.

Elle remet son képi et repart vers la porte. Sa démarche est assurée et raide, comme si elle se trouvait sur un fil de funambule. Un faux pas et c’est la chute. Je me demande si elle s’est entraînée à marcher comme ça ; à poser avec soin un pied devant l’autre, le dos droit.

Je reste sans bouger et la regarde partir. Une fois la porte refermée derrière elle, je remets la clé dans la serrure. Ma main tremble. J’essuie une larme sur ma joue avec la manche de mon sweat-shirt. Je ne veux pas que ma mère me voie pleurer.

J’expire un bon coup et entre dans le salon. Ma mère est installée dans son fauteuil relax, les jambes tendues, croisées aux chevilles. Un thé glacé est posé sur la table à côté d’elle, le verre dégoulinant de condensation.

— Qui était-ce ? J’ai entendu des voix, demande-t-elle en se détournant de l’écran de télévision.

Elle remue sur son siège puis se réinstalle.

— Gabby, du dessus. Elle me racontait qu'elle avait encore rompu avec son copain. Elle l'a surpris avec une autre.

Ma mère fait une mimique agacée puis reporte son attention sur son émission. Elle ne supporte pas Gabby.

Je sais, j'ai dit que je ne mentais jamais à ma mère. Ça non plus, ce n'était pas tout à fait vrai.

Le lundi matin, la veille de mon premier jour de travail officiel chez les Lockhart, j'envoie un texto à Violet et lui écris que j'ai hâte d'être à demain. Sans réponse immédiate de sa part, je renvoie un message avec un émoji qui sourit. Toujours pas de réponse. Ni cinq minutes plus tard, ni dix, ni une heure après.

Puisque je ne travaille plus au salon de beauté, je suis démunie. Je n'ai rien pour me distraire. Pour m'occuper l'esprit, il n'y a que le ronronnement de la télé dans le salon. En milieu d'après-midi, je consulte pour la millième fois mon portable pour vérifier si j'ai un message de Violet, mais l'écran reste vide. Je m'impatiente et m'inquiète. Est-ce que je dois lui écrire encore, au cas où elle n'aurait pas vu mes textos précédents ? J'efface tout ce que je tape, encore et encore. Plus les heures passent, plus mon angoisse monte. J'éteins mon téléphone, le fourre dans ma table de chevet, m'en vais, puis je reviens dans la chambre à peine trois minutes plus tard pour le rallumer. Pas de nouveaux messages.

Ai-je dit quelque chose de mal ? Je repasse en boucle notre dernière conversation dans ma tête. Elle semblait aller bien quand nous nous sommes quittées après notre balade ; elle m'a adressé un signe de la main et souri avant de s'éloigner sur le trottoir. Et si elle n'avait tout simplement pas apprécié ma compagnie ? Si elle avait été contrariée par mon refus de boire un café ? Elle songe peut-être qu'elle s'est trompée et que je ne vais pas convenir pour m'occuper d'Harper.

Ma plus grosse crainte, bien entendu, même si c'est impossible, c'est qu'elle ait découvert ce qu'il s'est passé l'autre jour à Rose & Honey. Ou

pire, ce qu'il s'est passé avant, l'injonction d'éloignement.

À 16 h 30, je ne tiens plus. J'ai l'impression de perdre la tête. J'annonce à ma mère que je vais prendre l'air et enfile mes chaussures et attrape mon sac. Dehors, le soleil est si haut dans le ciel qu'il me fait plisser les yeux et je dois les protéger de ma main en visière. Les jours rallongent déjà et les températures montent à l'approche de l'été. Je ne sais pas très bien où je vais mais je me sens mieux dehors. Violet doit être occupée. Je me le répète et j'y crois presque.

Je décide d'aller marcher dans le parc, de faire plusieurs boucles et de rentrer, mais lorsque j'aperçois l'aire de jeux, impossible de m'arrêter. Je poursuis ma route. Je sais déjà où je vais avant d'y arriver.

La maison à la façade de grès rouge apparaît, imposante, lorsque je tourne dans la rue des Lockhart. Les ormes semblent plus hauts, leurs feuilles plus vertes, le trottoir plus large. Je marche sur celui d'en face et ralentis le pas quand j'arrive à hauteur de chez eux. Tête baissée, je m'arrête, à moitié dissimulée derrière une voiture garée et un tronc d'arbre. Je ne devrais pas être ici, mais j'ai besoin de savoir si Violet est chez elle. Je ne vais pas m'attarder, je vais juste jeter un coup d'œil rapide.

Les rideaux à la fenêtre de devant sont grands ouverts. J'ai une vue dégagée sur leur salon. Le soleil illumine l'intérieur.

Au début, je ne vois personne. Je n'arrive à distinguer que la bibliothèque, le canapé, le tableau accroché au-dessus, la table basse. Peut-être que la maison est vide ?

Alors, comme en réponse à ma question muette, Violet entre dans la pièce. Je retiens mon souffle, m'enfonce un peu plus derrière l'arbre. Je tends le cou, glisse un œil, et la vois, debout à la fenêtre. Elle est au téléphone et parle avec animation. Elle semble agacée. Même à cette distance, je vois ses sourcils se froncer, son front se plisser. Elle se met à faire les cent pas, en se massant la tempe de sa main libre.

Puis c'est Harper qui apparaît : elle entre en courant dans la pièce et jette ses bras autour de la taille de Violet, qui lui caresse les cheveux d'un air absent. Harper regarde sa mère, lui sourit, et Violet lui répond en levant un doigt. *Dans une minute.* Harper hoche la tête et repart en direction de l'escalier.

À présent, elle écoute son interlocuteur, le portable collé à l'oreille, les lèvres serrées. J'ai l'impression qu'elles tremblent. Difficile d'être sûre à cette distance. Puis elle s'essuie la joue de la main. Elle pleure, je crois. Elle acquiesce, une fois, et ferme les yeux. Elle reste ainsi, immobile comme une statue, puis, après un nouveau hochement de tête, elle rouvre les yeux.

Elle écarte le téléphone de son oreille, le referme d'un geste sec. Un instant, elle le fixe, le visage impassible, les épaules qui tressautent.

Soudain, elle balance le bras et jette le téléphone sur le canapé comme un lanceur sur un terrain de baseball. Sa bouche ouverte pousse un hurlement silencieux. Le téléphone cogne contre le coussin du dossier, rebondit hors de mon champ de vision. Dans ma cachette, je tressaille.

Les épaules de Violet se lèvent et s'abaissent comme si elle respirait lourdement. Je devrais partir, mais je suis clouée sur place. À qui parlait-elle ? De quoi discutaient-ils ? S'est-elle disputée avec un ami ? Un membre de sa famille ?

Elle tourne alors la tête vers l'escalier comme si on l'avait appelée. Elle se recompose un visage, sa colère envolée. Elle récupère son téléphone, le glisse dans sa poche puis se dirige vers l'escalier et disparaît de ma vue.

J'attends, pour voir si quelqu'un revient, mais non. Le salon reste vide. Ni Violet, ni Harper, ni Jay n'apparaissent. Je n'arrête pas de me répéter que je devrais partir, mais je n'y arrive pas. Cinq minutes passent, puis dix, et une heure s'est bientôt écoulée. Pendant tout ce temps, je garde mon téléphone à la main, dans l'espoir qu'elle m'appelle. Pas une fois il ne sonne.

La nuit commence à tomber quand je m'éloigne enfin. Le ciel vire du gris au bleu foncé pendant mon trajet de retour. Je suis troublée par ce que j'ai vu.

Ma mère et moi n'échangeons que quelques mots au cours du dîner. Je sais qu'elle a remarqué mon humeur sombre mais elle ne pose aucune question. À la place, elle me caresse le bras tandis que nous regardons la télé, sans jamais quitter l'écran des yeux. Elle est là si j'ai besoin d'elle, m'assure-t-elle par ce geste.

Après le repas, je troque ma chemise et mon jean pour mon pyjama et me couche sans me laver le visage ni me brosser les dents. Il faudrait, mais je n'en ai pas l'énergie.

Ma lampe de chevet éteinte, je reste allongée sur le dos, les yeux au plafond. Qu'est-ce qui a contrarié Violet à ce point ? Et pourquoi ne m'a-t-elle pas téléphoné ? Ces deux événements sont-ils liés ? Dépitée, je me tourne sur le côté. Ma pire crainte s'est peut-être réalisée : elle sait ce que j'ai fait. Elle est en colère et n'ose pas me le dire.

L'obscurité dans ma chambre pèse et m'opprime, les ombres s'allongent aux murs, menaçantes. J'écoute la rumeur de la circulation dehors, les coups de klaxon au loin, les sirènes et les voix étouffées des passants. Au bout d'un moment, mes paupières s'alourdissent et je commence à sombrer, succombant doucement au sommeil.

Mon téléphone vibre. J'ouvre les yeux d'un coup et me redresse d'un bond dans mon lit pour l'attraper sur la table de nuit. Mon cœur bat la chamade. Les yeux plissés, je fixe l'écran qui luit dans le noir. C'est Violet. J'ouvre son texto en retenant mon souffle. *Salut, désolée pour le message tardif. La journée a filé à toute allure. Ça marche toujours pour demain ?*

Toutes mes angoisses de la journée s'envolent en une seconde. Je me sens légère et lumineuse. Toute cette inquiétude pour rien ! Mes doigts volettent sur le clavier tandis que je tape ma réponse. *Pas de problème ! Oui, je serai là demain. 13 heures ?*

Aussitôt, je vois qu'elle écrit. *Disons 12 h 30.*

Je souris à l'écran. *À demain !*

Je repose le téléphone puis hésite. Une image a surgi dans mon esprit. L'expression de son visage à travers la vitre, ses traits tirés, les larmes sur ses joues qu'elle essuyait avec colère. J'ai envie de lui demander si tout va bien, mais comment le faire sans lui avouer ce que j'ai vu ? Je ne peux pas lui dire que je suis allée devant chez elle cet après-midi. Je sais de quoi ça aurait l'air. Je laisse le téléphone où il est. Je l'interrogerai demain, si elle est toujours contrariée.

Je remonte les couvertures sur moi et ferme les yeux. Cette fois, je n'ai aucun mal à m'endormir.

À 12 h 25, le lendemain, je gravis les marches du perron des Lockhart. Mon cœur bat à tout rompre. À compter d'aujourd'hui, je suis la nounou d'Harper. Je ne suis plus prothésiste ongulaire, mais baby-sitter, garde d'enfant. Ça me paraît normal, j'ai l'impression d'être exactement à ma place.

La porte d'entrée de leur maison de grès rouge est entrouverte et de la musique s'échappe de l'intérieur. Je toque doucement, personne ne répond. Je pousse la porte et entre.

La musique provient de la cuisine. Elle joue à plein volume et emplit les pièces autour. Je reconnais la chanson. Je m'approche.

— Violet ?

Lorsque j'arrive dans la cuisine, je la vois, de l'autre côté de l'îlot central, qui s'agite et danse comme une folle. Un moulin à poivre en guise de micro, elle chante à pleins poumons, les yeux fermés. N'importe qui d'autre – moi par exemple – aurait l'air ridicule, avec les bras qui remuent dans tous les sens tel un bonhomme gonflable publicitaire, ou Elaine dans *Seinfeld*. Mais Violet n'est pas n'importe qui. Elle est fascinante et magnétique. Je pourrais la regarder danser toute la journée.

Au bout de quelques secondes, elle ouvre les yeux et me remarque, plantée dans l'encadrement de la porte. Elle me sourit et met sa performance momentanément en pause. Les bras grands ouverts, elle s'écrie :

— Bienvenue à New York !

Puis le refrain démarre et, son regard accroché au mien, elle se remet à chanter que la ville n’attendait que moi¹. Et à cet instant précis, dans leur cuisine de Brooklyn, c’est le sentiment qui m’habite. Ce New York, celui avec Violet, n’est pas le même que celui dans lequel je vis depuis quinze ans. Il est nouveau et spécial, et enfin, j’y ai ma place.

Sans cesser de donner de la voix, Violet s’empare d’une salière assortie et s’avance en dansant vers moi pour me la tendre. Je prévoyais de lui demander si tout allait bien, je m’inquiétais pour elle après ce que j’ai vu hier, mais la voilà radieuse. Elle semble aller mieux que bien.

Je laisse tomber mon sac par terre et m’empare de la salière. J’hésite, une seconde seulement, puis je me mets à chanter avec elle. Nous connaissons toutes les deux les paroles par cœur. Nous dansons, nous trémoussons, nous dandinons en rythme avec nos micros improvisés, la musique si forte qu’on ne nous entend pas.

À la fin du morceau, Violet hurle à Alexa de baisser le volume puis se laisse tomber sur une chaise. Elle relève ses cheveux d’une main et s’évente de l’autre.

— Asseyez-vous.

À mon tour, je m’affale sur un siège, le cœur encore tambourinant dans la poitrine. L’une et l’autre avons le souffle court, le sourire jusqu’aux oreilles, le cœur en joie.

— Il y a des jours où danser est la seule chose à faire ! déclare-t-elle.

— Je suis bien d’accord !

C’était d’ailleurs une de mes tactiques lorsque je travaillais à la maternelle. Si l’humeur n’était pas au beau fixe, il m’arrivait de mettre la musique et de laisser les enfants danser dans toute la salle jusqu’à ce qu’ils s’effondrent en riant sur le tapis. Ça permettait de recommencer la journée à zéro. J’ai envie de raconter ça à Violet, mais je ne peux pas.

— Harper ne va pas tarder à rentrer. Une autre maman a proposé de la ramener aujourd'hui. Un café ?

J'accepte et elle se lève, revient avec deux tasses qu'elle pose devant nous.

— J'écoutais cette chanson tous les jours à notre arrivée ici. C'est un peu la honte, non ?

— Pas du tout ! Mais je ne suis pas objective : je suis une grande fan de Taylor Swift.

— C'est vrai, répond-elle avec un sourire. Vous me l'avez dit le jour où nous nous sommes rencontrées au parc. C'est grâce à ça que j'ai su que nous serions amies.

Mon cœur se gonfle de bonheur ; qu'elle se rappelle notre première conversation me touche énormément.

— Je sais que je l'ai déjà dit, reprend-elle en me regardant droit dans les yeux, mais je n'ai pas beaucoup d'amis, ici. C'est chouette d'en avoir enfin trouvé une. Je suis tellement contente qu'on se soit rencontrées.

Mon cœur déborde de joie, il est sur le point d'exploser. Elle a dit que j'étais son amie. Pas sa nounou. Son amie.

— Moi aussi.

Elle n'a pas idée à quel point. Je l'observe, tandis que je cale une mèche de cheveux derrière mon oreille comme elle, me redresse un peu pour avoir le dos droit.

— Vous habitez ici depuis longtemps, vous devez connaître beaucoup de monde.

Violet souffle sur son café, boit une gorgée. Lèvres serrées, je hoche la tête.

— Oui, sans doute.

Le cercle de mes connaissances était plus étendu avant. J'avais sympathisé avec plusieurs des maîtresses de la maternelle. Nous nous

retrouvions pour le brunch le week-end, nous dînions chez l'une ou l'autre le dimanche soir. Après mon renvoi, tout cela s'est arrêté.

— Mais depuis que ma mère est malade, je me suis un peu renfermée sur moi-même.

Violet hoche la tête, compréhensive.

— Et côté cœur ? Vous êtes célibataire ? Vous avez quelqu'un ?

J'envisage d'inventer un petit ami puis décide que c'est trop risqué. Si nous devenons proches, ce que j'espère, elle voudra le rencontrer, me proposera qu'on sorte dîner à quatre. Il faudra que je trouve des excuses, que je prétende qu'il est en voyage d'affaires, encore.

— Célibataire.

— Jeune et célibataire à New York, le rêve ! réplique-t-elle d'un air songeur. En tout cas, c'était le mien, quand j'étais ado. Merci *Sex and the City* !

— Oh la la, dis-je dans un grognement. Vous n'imaginez pas l'horreur que c'est maintenant.

Je prends une expression peinée et poursuis :

— Tinder a tout gâché. Ça m'empoisonne la vie !

J'exagère. En fait, ça y met un peu de piment. J'ai un profil, plusieurs même, avec les photos d'autres femmes que j'ai piquées sur Internet, des femmes qui plaisent, j'en suis sûre, au genre d'hommes qui pourraient m'intéresser. Et sur différents sites, Tinder compris. C'est une de mes activités préférées du vendredi soir : sur le canapé, en survêtement, avec un bol de glace, je fais défiler les photos d'hommes disponibles, je lis leurs tentatives – parfois réussies – d'être spirituels. J'envoie un cœur à ceux que je trouve particulièrement drôles et j'attends la sonnerie de notification de message. C'est marrant de lire que ces hommes trouvent que je suis belle, de s'envoyer des textos sexuellement explicites au creux de la nuit.

Il m'arrive d'utiliser un profil avec ma vraie photo, de dîner ou de prendre un café avec quelqu'un, mais ces rencards sont en général gênants,

convenus et guindés. De temps en temps, ils se terminent par des baisers sur le trottoir ou une partie de jambes en l'air médiocre sur un futon. Mais aucun ou presque ne débouche sur un deuxième rendez-vous. Ils ne me relancent pas, et s'ils le faisaient, je les enverrais sans doute balader.

Je me répète que ce sera différent dès que j'aurai un meilleur travail, ou mon propre appartement. Peut-être que j'attirerai le genre d'hommes qui veut de moi quand je feins d'être une autre.

— Est-ce que c'est bizarre que je sois un peu jalouse ? demande Violet en riant. Jay et moi sommes sortis ensemble avant l'avènement de Tinder. J'ai toujours regretté de ne pas avoir essayé, au moins une fois.

— Oui, dis-je en hochant la tête avec vigueur. C'est très, très bizarre. Vous avez vu votre mari ? Vous avez besoin de lunettes ?

Violet se cache le visage derrière les mains et feint l'embarras en riant.

— Vous avez raison, réplique-t-elle avant de pousser un soupir. C'est juste que nous nous sommes mariés si jeunes que parfois j'ai l'impression d'être passée à côté de beaucoup de choses amusantes.

L'air absent, elle recoiffe sa frange, enroule une mèche autour de son index.

— Et maintenant, j'ai une enfant et des vergetures.

Cette remarque me fait sourire. Je doute qu'elle ait des vergetures.

— Vous n'êtes passée à côté de rien du tout. Promis. Sauf si vous aimez la drague de lourdaud et que votre téléphone soit pollué par des photos non sollicitées d'appareils génitaux masculins.

— Ce n'est pas une légende ?

— Quoi ? Les photos de pénis ?

Je secoue la tête.

— Non, ce n'est pas du tout une légende. Je peux vous montrer si vous voulez...

Je fais mine de chercher dans mon sac.

— Non ! s'écrie-t-elle. Inutile, je vous crois. Je ne veux pas voir ça !

Je m'esclaffe.

— D'accord, d'accord. Mais, avant Jay ? Vous avez sûrement eu des tas de petits copains au lycée.

Violet est du genre à avoir été reine de la promo. Capitaine des pom-pom girls. Je l'imagine plus jeune, en jean taille basse et crop top, entourée des autres élèves les plus populaires, les garçons jouant des coudes pour s'approcher au plus près d'elle, pour être celui qui portera son sac et la raccompagnera chez elle. Moi, en comparaison, comme me chante Taylor Swift, j'étais dans les gradins et j'admirais les filles comme Violet, en rêvant qu'on me regarde comme on les regarde².

Le sourire de Violet s'estompe sans pour autant disparaître.

— Pas vraiment, répond-elle avec un haussement d'épaules. J'ai passé la quasi-totalité de ma vie – avant Jay, je veux dire – amoureuse d'un seul garçon. Je suis sortie avec quelques autres, en pensant pouvoir l'oublier, mais ça n'a jamais marché.

Elle laisse échapper un petit rire, comme si croire le contraire avait été stupide de sa part.

— Comment s'appelait-il ?

Je prends une gorgée de café, me radosse à la chaise. Je veux tout savoir sur Violet et je meurs d'envie de l'entendre me parler de sa jeunesse, de l'adolescente qu'elle était.

Elle hésite un peu avant de me répondre.

— Danny. Enfants, nous étions meilleurs amis. Nous faisons tout ensemble et nous étions inséparables. Tout le monde pensait que nous finirions par nous marier. Moi aussi, c'était ce que je croyais.

Elle sourit, amusée à ce souvenir.

— Il était d'une gentillesse incroyable. Et tellement beau ! C'était un beau garçon qui est devenu un bel homme. Avec des boucles blondes et des yeux bruns magnifiques.

Le regard dans le vide, elle se perd dans ses souvenirs.

— Il avait une petite cicatrice à la pointe du sourcil.

Violet se touche la tempe pour me montrer l'endroit.

— Nous avons 16 ans lorsqu'il m'a embrassée pour la première fois. Et quand il l'a fait...

Elle se tait. Je me penche, captivée. Elle s'esclaffe devant mon expression excitée, puis pousse un soupir. Son regard s'adoucit.

— C'était comme si j'avais attendu ce moment toute ma vie.

Je le vois, je le sens, comme si c'était mon cœur qui battait la chamade au moment où ses lèvres se posent sur les miennes. Le monde entier semble s'ouvrir en deux.

— Que s'est-il passé ?

Je suis agrippée à mon siège.

— On s'est perdus de vue. À mon entrée à la fac. Et puis j'ai rencontré Jay.

Elle hausse les épaules comme pour indiquer que c'était la fin de son histoire d'amour. Ou le début. Je n'arrive pas à savoir.

— Bref, poursuit-elle. Tout ça pour dire que, non, je n'ai pas eu des tas de petits copains au lycée.

Un coup d'œil sur l'horloge au mur lui fait froncer les sourcils.

— Harper devrait être rentrée maintenant. Je me demande ce qu'elles fabriquent. L'école n'est qu'à une dizaine de rues d'ici, et le trajet ne prend pas plus de vingt minutes. Elle va à l'école Montessori Mockingbird, vous la connaissez ?

Le sourire à mes lèvres s'évanouit. J'ai soudain l'impression que les murs de la cuisine se resserrent sur moi, que la pièce rapetisse. Le sang déserte mon visage, une vague de nausée monte en moi, mon corps se vide d'énergie. Est-ce qu'elle a dit... ?

— Mockingbird ? je répète faiblement.

Ma voix est larmoyante, tremblante, comme si j'avais quelque chose dans la bouche.

— Vous connaissez ? insiste Violet.

Je ravale la bile qui me monte à la gorge. Je me demande si je vais vomir. Comment se fait-il que je ne sache pas qu'Harper va à Mockingbird ? Évidemment que c'est son école : c'est la meilleure maternelle de Brooklyn, celle où tout le gratin envoie sa progéniture.

J'acquiesce vaguement.

— J'ai travaillé pour une des familles dont l'enfant était inscrite là-bas.

C'est la vérité, mais pas dans sa totalité. Quand bien même, je regrette mes paroles sitôt qu'elles franchissent mes lèvres. C'est trop d'informations.

— Oh, c'est drôle. Quelle famille ? demande-t-elle, tête penchée.

Je me force à sourire, tente d'afficher un air nonchalant.

— Oh, ils ont déménagé dans le Connecticut, je crois, dis-je en répondant à côté. C'était il y a des années.

Ça, bien sûr, c'est un mensonge. Je gardais leur enfant il y a encore dix-huit mois. Avant de devenir sa nounou, j'avais Ellie McIntyre dans ma classe du matin à Mockingbird. Ce n'est pas rare que, pour arrondir les fins de mois, les enseignantes s'occupent de leurs petits élèves le week-end. Nous le faisons toutes. Les riches parents paient plus que correctement, au moins 25 dollars de l'heure, 30 ou plus pour deux enfants. Autant que ce que nous gagnons en tant qu'enseignantes.

Ellie est la fille d'Allison. Allison McIntyre. C'est à cause d'elle que je ne fais plus de baby-sitting, que je n'enseigne plus en maternelle, que j'ai dû travailler dans un institut de beauté qui n'a pas vérifié mes antécédents professionnels. C'est elle qui a demandé l'injonction d'éloignement. Elle qui a fait un esclandre au salon comme si sa vie était en danger. Alors que c'est *ma* vie qui a été anéantie.

Allison avait deux enfants, tous les deux roux comme elle. Ellie, 4 ans à l'époque et Benji, 7. Son mari souvent absent pour cause de déplacements professionnels la semaine, elle avait besoin de les faire garder les après-

midi, après l'école, pendant qu'elle travaillait. Au début, c'était sporadique : si elle avait des réunions à l'extérieur, un vendredi ou un samedi soir par-ci par-là. Mais très vite, c'est devenu plus régulier : les lundis après-midi lorsqu'Allison devait se rendre à Manhattan et qu'elle ne pouvait pas rentrer avant 19 heures ; puis les mercredis et les jeudis. Ensuite, les week-ends, jusqu'à ce que je passe plus de la moitié du temps chez elle, que je fasse partie de la famille. Et puis que j'en sois exclue.

Ellie est sans doute encore élève à Mockingbird. Elle est un peu plus âgée qu'Harper, les deux fillettes ne doivent donc pas être dans la même classe, mais elles jouent peut-être ensemble dans la cour de récré. Violet et Allison se sont certainement déjà croisées au moment de déposer les filles ou de les récupérer. Elles se saluent peut-être même ou discutent à la sortie de l'école. Cette idée me retourne l'estomac.

Je ne peux pas révéler son nom à Violet car s'il lui prenait l'envie de contacter Allison pour lui parler de moi, ce serait un désastre. Le regard d'Allison se durcirait, son visage deviendrait de marbre. Elle raconterait à Violet des choses sur mon compte qui ne sont pas vraies, pas totalement en tout cas. L'ironie ne m'échappe pas, rassurez-vous.

Alors je me rappelle que pour Violet, mon prénom est Caitlin et pour une fois, je suis contente d'être une menteuse et j'ai un peu moins honte que d'habitude.

— Vous allez bien ? s'inquiète Violet.

Je m'oblige à acquiescer. Je suis incapable de parler.

La sonnette retentit à cet instant.

— Ah, ce doit être Harper ! s'exclame Violet.

Dès qu'elle est sortie de la cuisine, j'enfouis ma tête dans mes mains. Je me doute que les ragots sur moi sont allés bon train après mon départ. Les profs, les élèves, les parents... Mockingbird est une communauté soudée, c'est sûrement aussi pourquoi j'aimais tant y travailler. Lorsqu'un enfant ou un membre du personnel était malade, même d'un petit rhume, tout le

monde signait la carte pour lui souhaiter un bon rétablissement. S'il y avait une urgence familiale, les mamans envoyaient leur jeune fille au pair apporter des plats cuisinés. Il y avait des fleurs le jour des enseignants et des petits gâteaux au glaçage délicat pour les anniversaires. Mais il y avait aussi les messes basses, si les parents d'un élève divorçaient ou qu'un père était inculpé de délit d'initié. Je sais donc qu'on a parlé de moi aussi. Si les médisances ont duré, ça, je l'ignore. Est-ce que la rumeur persiste, dans les coins de classe, dans la bouche des parents qui déposent leurs enfants à l'école ?

Si j'avais gardé contact avec une collègue, j'aurais pu poser la question, mais je n'ai discuté avec personne depuis mon départ. C'était une petite équipe, nous étions douze, mais une seule des autres maîtresses m'a contactée après mon renvoi. Elle s'appelait Rachel, elle s'occupait de la grande section et nous déjeunions souvent ensemble. Elle m'a téléphoné mais je n'ai pas décroché. J'avais trop honte. Quelques semaines plus tard, quand la solitude s'est abattue sur moi, j'ai essayé de la rappeler, c'est elle qui n'a pas répondu cette fois. Je lui ai laissé un message pour lui proposer de déjeuner, puis je lui ai envoyé un texto, mais sans succès. J'ai tenté de joindre d'autres collègues les mois suivants mais aucun ne m'a rappelée. Aucun parent n'a cherché à prendre des nouvelles non plus, pas même ceux qui m'avaient offert des corbeilles de fruits à la fin de l'année scolaire ou qui me serraient dans leurs bras avec reconnaissance quand leur enfant passait dans la classe supérieure. J'étais devenue une paria, une lépreuse, et personne ne voulait risquer la contagion.

De la pièce d'à côté me parviennent des éclats de voix. L'angoisse me saisit, s'enroule autour de ma gorge comme un boa constrictor. Et si Violet invitait celle qui a raccompagné Harper à entrer ? Et si on me reconnaissait ? Je cherche avec frénésie un endroit où me cacher, un placard à balais, derrière l'îlot.

Alors que je suis sur le point de bondir de ma chaise, j'entends Violet dire au revoir et la porte d'entrée se refermer. Harper gazouille gaiement. J'expire avec soulagement et secoue la tête. *Reprends-toi, Sloane*. C'était il y a plus d'un an. Je suis sûre que je n'étais déjà plus un sujet de conversation lorsqu'Harper a commencé l'école. Et dans le cas contraire, c'est sans importance. Pour Violet, je suis Caitlin, pas Sloane. Malgré tout, à partir de maintenant, je ferai en sorte d'arriver ici après Harper, jamais avant.

Un instant plus tard, lorsque la petite surgit dans la cuisine, Violet sur ses talons, j'ai plaqué un sourire à mes lèvres.

— Caitlin ! s'écrie Harper. Regarde ce que j'ai fait à l'école aujourd'hui.

Elle agite une création en papier au-dessus de sa tête. L'œuvre est colorée et les bords dentelés par les ciseaux.

— C'est Jupiter !

— Waouh ! dis-je en le lui prenant pour l'admirer. Tu as dû travailler très dur sur ce projet.

Il faut féliciter l'effort, pas l'enfant. C'était le mantra que nous répétait la directrice de Mockingbird. Les vieilles habitudes...

Harper et Violet me dévisagent, ravies.

— Et si on allait dans un nouveau parc aujourd'hui ? J'en connais un très bien près de Hoyt.

— Oui ! s'écrie Harper. Maman, on peut ?

— Absolument, accepte Violet. Tu veux un goûter d'abord ?

— Un muffin ! répond-elle avec un petit cri.

— D'accord. Va te laver les mains et je te le donne.

Harper fait la moue. Elle le veut maintenant.

— Ok, cède Violet, patiente. Dès que tu te seras lavé les mains.

Le visage d'Harper se décompose.

— J'aime pas me laver les mains !

Elle se jette au sol et se met à donner des coups de pied dans le canapé.

— Harper !

La voix de Violet est sévère, mais je devine l'inquiétude derrière sa fermeté. Mes paumes deviennent moites, les battements de mon cœur s'accélèrent. J'ai assisté à des milliers de crises à l'école, mais là c'est différent. Et si son cœur lâchait ?

Un peu paniquée, je m'accroupis près de Violet, à hauteur de la petite fille.

— Hé, Harper. Tu veux bien me montrer comment laver mes mains ? J'ai oublié comment faire. Est-ce que je mets de l'eau sur ma tête ou sur mes pieds ?

Harper s'arrête de pleurer, elle renifle et me dévisage.

— Non, répond-elle en secouant la tête.

— Je dois mettre de l'eau dans mon nez alors ?

Elle essuie de sa manche les larmes sur ses joues, lâche un petit gloussement.

— Tu peux me montrer ?

Elle acquiesce et se lève. Violet m'adresse un sourire de gratitude. Je lui souris aussi, mais au fond de moi, je suis secouée. Et si je n'avais pas réussi à la calmer ? Et si elle avait perdu connaissance ? Violet aurait attendu de moi que je réagisse avec professionnalisme. Elle me fait confiance.

La culpabilité me ronge avec ses petites dents acérées. Évidemment qu'elle me fait confiance. Elle me croit infirmière. Ce mensonge fait-il de moi quelqu'un de mauvais ? Je n'ai pas envie de connaître la réponse à cette question.

Harper m'attend, je me lève et la suis dans la cuisine. Il aurait pu se passer un drame mais rien n'est arrivé. Tout va bien.

— Alors, dis-je à Harper en lui prenant la main. Est-ce que je mets du savon dans mes oreilles ?

Elle rit et m'entraîne vers l'évier.

1. *Welcome to New York*, Taylor Swift, 2014.
2. *You Belong with Me*, Taylor Swift, 2008.

Les semaines suivantes, à mesure que les jours rallongent, que les températures montent, que les shorts remplacent les jeans et les T-shirts les pulls, Violet, Harper et moi trouvons notre rythme. Comme je l'espérais, mes trois jours de travail hebdomadaire se sont rapidement transformés en quatre puis cinq, de lundi à vendredi.

Chaque jour, j'arrive chez les Lockhart juste après le retour de l'école d'Harper. Vers 13 heures, nous partons toutes les trois au parc. Sur le trajet, la petite nous tient la main à toutes les deux et nous demande de la balancer jusqu'à ce que ses épaules menacent de se déboîter. Nous négocions laquelle, de Violet ou moi, la pousse à la balançoire et lui court après autour de l'aire de jeux. Ensuite, j'emmène Harper à la danse, ou à la gymnastique, tandis que Violet rentre à la maison pour étudier.

Lorsque nous sommes ensemble, Violet et moi bavardons toujours sans difficulté. Nous nous racontons notre journée, nos vies, échangeons sur les derniers potins de star ou sur la participante au *Bachelor* qui n'a pas reçu de rose. Il y a quelques semaines, elle m'a appris qu'elle suivait l'émission, alors je m'y suis mise aussi. Je regarde sur mon ordinateur, une fois ma mère endormie dans son fauteuil. J'ai aussi commencé à acheter *Vogue* après qu'elle m'a parlé d'un article qu'elle avait lu dans le magazine. Comme ça, je suis au courant des mêmes choses qu'elle.

Elle parle beaucoup d'Harper, de ce qu'elle a fait ou dit d'amusant, des excuses qu'elle invente pour ne pas aller se coucher. Dernièrement, elle

insiste pour qu'on lui frotte le dos une bonne dizaine de minutes. Je ris en apprenant qu'Harper oblige sa mère à déclarer son amour à chacune de ses peluches, à les embrasser et à les border avant de quitter la chambre. Parfois, Harper exige que Violet frotte aussi le dos de chaque peluche. L'amour inconditionnel qu'elle porte à sa fille est flagrant. La maternité lui sied à merveille.

Violet parle aussi de Jay. De ce qu'il aime et de ce qu'il déteste, des lieux qu'ils ont visités. Ils voyageaient énormément avant la naissance d'Harper, ils sont allés dans des endroits aussi exotiques que Shanghai ou Bali, la Patagonie, l'outback australien. Je lui raconte que moi aussi j'ai voyagé ; j'ai traversé l'Italie en stop après mon diplôme. C'est faux, mais c'est tout comme lorsque je décris mon aventure grâce aux films que j'ai vus, aux livres que j'ai lus. Je suis en mode *Mange, prie, mens*.

En réalité, je n'ai jamais quitté la côte est. Quand j'étais petite, ma mère m'emmenait une semaine en vacances à Daytona Beach, où elle avait été serveuse, où elle avait rencontré mon père. On chargeait dans la voiture serviettes de bain et jouets de plage, on remplissait des glacières de nourriture et de pots de beurre de cacahuètes, et on s'installait dans une chambre de motel en bord de mer. Nous passions notre temps sur la plage, à bronzer au soleil, moi à jouer dans les vagues, elle à lire dans un transat. Ces moments étaient magiques, même si ce n'était pas l'Europe.

Les vacances préférées de Violet sont le voyage que Jay et elle ont fait en Écosse juste avant qu'elle ne tombe enceinte. Elle l'évoque avec une pointe de nostalgie dans la voix, et je me demande si sa vie avant d'être mère lui manque parfois. Elle me fait le récit hilarant du jour où, aux abords d'Édimbourg, ils sont entrés dans un pub et ont cru que tout le monde parlait une autre langue parce qu'ils n'arrivaient pas à comprendre l'accent local si marqué. Jay avait sorti son application de traduction instantanée et s'était rendu compte de son erreur quand le barman avait écrit : « Je parle anglais, imbécile. »

Je chéris ces détails sur Jay comme des trésors, je les emballe soigneusement et les range à l'abri dans ma mémoire. J'ai l'impression de le connaître, très bien même. Je sais où il est né, où il a grandi, les études qu'il a suivies. Je sais comment il a demandé Violet en mariage et quels sont ses plats préférés. Je me demande si elle parle de moi à Jay, s'il a lui aussi l'impression de me connaître.

À deux reprises, Danny a de nouveau été mentionné. Brièvement, en passant, mais les deux fois, Violet a réagi comme une adolescente éprise : ses joues se sont colorées, ses lèvres se sont étirées en un sourire irrésistible. Je suis forcée de m'interroger : pense-t-elle à lui le soir avant de s'endormir ? Rêve-t-elle à ce qu'aurait été sa vie s'ils n'avaient pas rompu ?

Lorsque Violet sort faire des courses, je reste à la maison avec Harper. Je lui lis des histoires sur le canapé ou nous jouons dans la cuisine, nous préparons des pancakes, des sandwiches, des hot-dogs en pâte à modeler. Elle adore écouter Taylor Swift elle aussi, elle l'appelle juste Taylor et chante en chœur les refrains de ses chansons préférées. Trois de ses camarades de classe l'ont vue en concert, m'apprend-elle avec envie. Le jour suivant, j'arrive avec du fil coloré et des perles en plastique, et nous confectionnons les bracelets d'amitié des fans de la chanteuse. Puis nous les enfilons et nous faisons comme si nous étions au premier rang d'un concert de son Eras Tour. Au début, j'étais terrifiée à l'idée d'être seule avec Harper, je m'inquiétais de ce qu'il pouvait se passer, puis je me suis détendue. S'il devait arriver quoi que ce soit, je n'aurais qu'à appeler les urgences. En outre, je connais les gestes de premiers secours. Je saurais veiller sur elle.

Ce que je préfère, toutefois, c'est quand Violet m'envoie un texto pour qu'on se retrouve pendant qu'Harper est à l'école, pour prendre un café ou marcher jusqu'à la marina ou au pont de Brooklyn. Nous comptons le nombre de pas effectués sur sa montre au bracelet doré, trinquons avec des

cappuccinos si nous dépassons les cinq mille. Certains matins, nous participons à un cours de yoga, ou, s'il fait très chaud, nous étalons des serviettes au parc et faisons dorer notre ventre et notre dos en nous rafraîchissant la nuque avec des canettes d'eau pétillante La Croix. Dans ces moments-là, je ne suis pas seulement la baby-sitter d'Harper mais l'amie de Violet. Peut-être même sa meilleure amie. En tout cas, j'ai l'impression qu'elle est la mienne.

Lorsque Violet et moi sommes ensemble, j'ai envie de me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas. Je suis tellement heureuse qu'elle m'ait accueillie dans sa vie, qu'une personne comme elle veuille être amie avec quelqu'un comme moi. Parfois, je me demande ce qu'elle retire de notre relation. Est-ce que, grâce à moi, elle a le sentiment de faire une bonne action ? Ou est-elle simplement reconnaissante d'avoir trouvé quelqu'un pour garder sa fille ? Pourtant, lorsqu'elle rit à mes plaisanteries, qu'elle me touche le bras avec tendresse, je sais que notre amitié est réelle. Même au bout de toutes ces semaines, un frisson d'excitation me traverse encore au moment où je lis son nom sur mon téléphone ou que je frappe à leur porte d'entrée. Certaines personnes, lorsqu'on apprend à les connaître, perdent de leur brillant. L'attrait de la nouveauté s'étioule, le mystère s'évapore. On commence à voir les failles et les petits défauts. Pas avec Violet. Elle est toujours aussi captivante, toujours aussi étincelante.

J'ai conscience de devoir procéder avec prudence. J'ai beau être moi-même en sa compagnie, la liste de mes mensonges continue de s'allonger. Je m'appelle Caitlin, j'ai 32 ans, je suis étudiante en école d'infirmières, ma mère est malade, je faisais de la course à pied à l'école et j'ai beaucoup voyagé. Je n'ai pas de casier judiciaire. Maintenant que nous sommes amies, j'aimerais lui révéler toute la vérité, vraiment. Mais je ne peux pas. Je ne pourrai jamais. Si elle découvre un jour que j'ai menti sur mon expérience médicale, que j'ai compromis la sécurité de sa fille – même si

jamais je ne la mettrais en danger –, ce sera terminé. Fini. Je refuse que ça arrive.

Parce que la vérité vraie, la voilà : parfois, je fais comme si nous n'étions pas seulement amies mais sœurs. Ça m'arrive régulièrement, depuis qu'elle m'a raconté que son père était originaire de Philadelphie. Comme le mien. J'ai remarqué que nous avons la même fossette au menton, le même visage en forme de cœur, les joues pleines, le menton un peu pointu. Nos nez ne sont pas si différents que ça non plus, affirmés, un peu anguleux. Elle est beaucoup plus belle que moi, évidemment, ses yeux sont plus clairs, sa peau plus lisse, ses cheveux plus brillants, mais la ressemblance est réelle.

Nous pourrions l'être, sœurs, je veux dire. C'était un jeu auquel je jouais souvent, enfant. J'imaginai mon père et sa famille, je m'inventais des frères et sœurs. Ils étaient un peu plus jeunes que moi ; mon père avait la petite vingtaine quand il a rencontré ma mère, alors il n'aurait fondé une famille que quelques années plus tard. Je leur inventais même des prénoms, et je les dessinais tels que je les voyais. Violet n'a que 31 ans, deux ans de moins que moi. Un laps de temps suffisant pour que mon père rencontre une autre femme et ait un enfant.

Je n'ai jamais vraiment questionné ma mère à son sujet. Je ne sais de lui que ce qu'elle m'a révélé sur leur rencontre : qu'il était de Philadelphie, qu'il s'appelait Joe. Même s'il y avait eu Internet à l'époque, c'était trop peu pour effectuer des recherches.

Je croyais avoir tourné la page. Accepté de ne jamais savoir si j'avais de la famille. Mais à l'évidence, ce n'est pas le cas. Et pourquoi ça le serait ? Tout le monde n'a-t-il pas envie de découvrir d'où il vient ? Qui d'autre est de son sang ? Il m'arrive de vouloir faire un test ADN, de cracher dans un petit flacon et d'envoyer l'enveloppe, seulement je ne suis pas disposée à apprendre que, peut-être, je suis seule au monde.

Un soir après dîner, au terme d'une journée passée chez les Lockhart, à comparer le visage de Violet et le mien, je ne résiste pas. Je me racle la gorge, humidifie mes lèvres et me lance.

— C'est quoi le nom de famille de mon père ? dis-je d'une voix un peu forte.

Je reste rivée à l'écran de télévision. Du coin de l'œil, je vois ma mère se tourner vers moi, remuer dans son fauteuil.

Elle ne dit rien, elle se contente de me regarder. Puis elle reporte de nouveau son attention sur le poste.

— Je ne sais pas. C'était il y a longtemps. Je ne me rappelle pas.

Je garde le silence. C'est faux ; je le devine à la manière dont son corps s'est crispé. Elle n'a pas envie de parler de lui. À quoi bon ?

— Pourquoi ? demande-t-elle.

— Comme ça. Par curiosité.

— La curiosité est un vilain défaut, réplique-t-elle. On s'est bien débrouillées rien que toutes les deux, non ?

— Oui, dis-je avec une pointe de culpabilité. Évidemment.

Sous-entendre le contraire serait la gifler en plein visage. Elle a tout abandonné pour moi. Mais quand même, j'aimerais plus que « bien me débrouiller ». J'aimerais une sœur.

Le ciel est couvert en ce vendredi matin, lorsque Violet m'invite à venir prendre un café après qu'elle aura déposé Harper à l'école. La petite est invitée à jouer chez une copine cet après-midi, j'ai donc toute ma journée de libre. Au moment où je pars de chez moi, les nuages amassés forment une chape anthracite et le fond de l'air est frais, pour la première fois depuis des semaines ; c'est un dernier vestige du printemps avant l'arrivée de l'été, quand la chaleur et l'humidité s'infiltreront dans chaque coin et recoin de la ville. Je remonte la capuche de mon sweat-shirt sur ma tête et serre le cordon sous mon menton. J'accélère le pas pour me réchauffer.

En chemin, je décide de faire un petit détour par le café que Violet adore. Je nous commande deux *lattes* au lait d'avoine et sucre brun, sa boisson préférée. Désormais, c'est aussi la mienne.

Un pic de nervosité m'assaille lorsque je gravis les marches du perron, les cafés à la main. Est-ce que Jay sera là aujourd'hui ? J'y pense presque chaque fois que je me trouve chez eux : Va-t-il rentrer déjeuner ? Prendre son après-midi, finir plus tôt ? Ça n'arrive jamais. Il travaille sans arrêt, il est toujours à son bureau.

De temps à autre, Violet me dit qu'il me salue ou qu'il m'embrasse et je me sens toute chose. Un courant électrique me traverse. *Est-ce qu'ils parlent de moi ? Lui répète-t-elle nos conversations ?*

Je ne sais pas pourquoi je m'en soucie autant. Non, c'est faux. Je le sais très bien. Je m'en soucie parce qu'il me plaît. Même si je ne l'ai pas revu

depuis ce premier dîner, je n'ai pas cessé de penser à lui. Mais ce n'est qu'un béguin, stupide et innocent. C'est le mari de ma meilleure amie. Ça ne mènerait à rien.

Agacée avec moi-même, j'appuie du coude sur la sonnette. Je danse d'un pied sur l'autre pour me tenir chaud. Je sonne une nouvelle fois, puis une autre. *Allez, Violet.*

Lorsque la porte s'ouvre, ce n'est pas Violet qui apparaît. C'est Jay. Il semble aussi surpris que moi. Il est torse nu et ne porte qu'un pantalon à pli, et une petite serviette à la main. Ses cheveux sont encore mouillés. Il sort juste de la douche, je hume l'odeur de son shampoing.

— Caitlin ?

Il m'observe, sourcils froncés, tête inclinée.

Je le fixe, muette de stupeur. J'avais beau espérer de tout mon cœur le croiser, je n'imaginais pas que ça arriverait. Je cille plusieurs fois, me demandant si je ne rêve pas. Comme il ne disparaît pas, je comprends qu'il n'est pas une hallucination.

— Oh, bonjour, dis-je enfin.

— Bonjour, répond-il.

Il sourit, me jauge rapidement. Sa surprise se mue en amusement.

Mentalement, je vérifie ma tenue. Jean troué au genou, sweat de sport ample, capuche resserrée sur la tête façon Elliott dans *E.T.* C'est de la haute couture ! Je regrette de ne pas avoir au moins desserré la capuche, mais je ne pouvais pas à cause de ces foutus cafés ! Je sens mon visage s'empourprer. Je peux m'estimer heureuse d'avoir dessiné mes sourcils, c'est déjà ça.

— Que puis-je pour vous ?

— Rien, dis-je. Enfin, je suis venue voir Violet. Elle est là ? Nous avons prévu de prendre un café.

Pour preuve, je montre les deux gobelets dans mes mains.

— Elle ne vous a pas prévenu que je devais passer ?

Il secoue la tête.

— Elle est allée emmener Harper à l'école. J'étais sous la douche quand elles sont parties. Elle ne devrait pas tarder, poursuit-il en consultant sa montre. Ça ne lui prend pas autant de temps d'habitude.

Je passe d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Pas de problème. Je vais l'attendre dehors...

— Non, non. Entrez. Je finissais de petit-déjeuner.

Il ouvre la porte en grand en même temps que son sourire s'élargit et m'invite à l'intérieur. Je franchis le seuil et le suis dans la cuisine.

— Vous voulez quelque chose ? lance-t-il par-dessus son épaule. Des toasts ? Des œufs ?

— Rien, merci. Je ne mange pas le matin.

Je pourrais, si je me levais plus tôt.

— Un café me suffit.

Sur le plan de travail, il y a une assiette avec une tranche de pain de seigle grillée entamée et un mug de café encore fumant. Je m'installe sur un tabouret haut et pose les deux gobelets devant moi.

Le chauffage est allumé dans la maison, il fait bon, et j'enlève mon sweat, même si le T-shirt ample que je porte en dessous ne vaut pas mieux et ne me met guère plus en valeur. Je regrette tellement de ne pas avoir pris cinq minutes pour me préparer un peu mieux ce matin.

Je pose mon sac sur le tabouret à côté de moi et en entendant le bruit sourd qu'il produit, je me rappelle ce que je transporte.

— Au fait..., dis-je en sortant mon exemplaire de *Ils étaient dix*. C'est pour vous.

Je tends le livre à Jay qui le saisit d'un air étonné.

— Vous avez dit vouloir le lire. Quand on s'est rencontrés au parc.

Je le trimballe partout avec moi depuis bientôt deux mois maintenant. J'avais prévu de le lui donner le soir où je suis venue dîner, mais il est monté coucher Harper avant que je n'en aie l'occasion. Je me répétais qu'il

fallait que je le confie à Violet pour qu'elle le lui donne, sans jamais le faire. Je voulais m'en charger moi-même. C'est un lien spécial qui nous unit, rien que nous deux.

Jay examine la couverture en hochant lentement la tête. Pendant une minute, je songe avec horreur qu'il ne se souvient peut-être plus de notre conversation ; un haut-le-cœur me saisit, mes mains deviennent moites. Mais lorsqu'il se tourne vers moi, un sourire étire ses lèvres et illumine ses yeux pailletés d'or.

— Merci. Merci beaucoup. J'ai hâte de le lire.

Le plaisir desserre le nœud dans mon ventre et décrispe mes muscles.

Nous sommes toujours en train de nous regarder béatement quand mon téléphone vibre. Je l'attrape sur la table. C'est un SMS de Violet. *Désolée, j'ai été retenue à l'école. J'arrive bientôt.*

Une petite pointe de déception me transperce. Je n'ai pas envie qu'elle rentre tout de suite. J'ai attendu longtemps ce moment, de revoir Jay. Dès que Violet sera là, tout changera. La tension que je ressens se dissipera. Il partira travailler, et il n'y aura plus que Violet et moi à nouveau. La honte m'envahit. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Violet est mon amie. Et Jay lui appartient, il est à elle, pas à moi. Il n'a jamais été mien, il ne le sera jamais. Je m'empresse de chasser cette pensée déloyale de mon esprit. *Tu vaux mieux que ça, Sloane.*

Je réponds à la hâte. *Pas de problème ! Jay m'a fait entrer. À tout de suite !*

— C'est Violet. Elle ne va pas tarder, dis-je.

Il acquiesce d'un mouvement de tête et jette la serviette avec laquelle il s'essuyait les cheveux sur le comptoir. Il prend son café et demande :

— Alors, comment va ma sainte patronne ? On ne s'est pas revus depuis ce dîner. Je ne sais pas comment j'ai réussi à éviter le danger sans vous.

Je rougis.

— Je vais bien. J'ai été occupée.

— À sauver des vies, une piqûre d'abeille à la fois ? Vous n'avez pas de temps à perdre avec les papas en détresse ?

— C'est ça, dis-je sur le ton de la plaisanterie. Je file de parc en parc avec une poche de froid et tout le nécessaire pour retirer les dards. Je suis la cousine éloignée de Batgirl. SuperAbeille.

Il s'esclaffe.

— Nous avons notre propre superhéroïne !

Puis, avec plus de sérieux, il ajoute :

— Violet et vous passez beaucoup de temps ensemble.

Je ne sais pas s'il pose une question ou énonce une évidence, vu que je suis leur employée. Violet me paie toutes les semaines en liquide. Elle me donne une enveloppe remplie de billets neufs. Je me demande si c'est lui qui va les retirer au distributeur ou si c'est elle.

— Et Harper affirme que vous préparez les meilleurs goûters.

— Elle est adorable, dis-je avec tendresse.

— Elle vous aime beaucoup. Et Violet aussi.

Ses paroles me mettent en joie.

— Je les aime beaucoup aussi. Violet s'est révélée une véritable amie pour moi.

Ma meilleure amie. Je ne l'avoue pas à Jay, mais c'est la vérité.

Le silence tombe entre nous tandis qu'il semble réfléchir.

— Est-ce qu'elle vous a parlé de nous ? s'enquiert-il.

Le changement de ton est abrupt. Il a posé la question sans me regarder, pendant qu'il ouvrait le lave-vaisselle pour y ranger les couverts. J'ai dû mal entendre.

— Vous voulez dire d'elle et vous ? je demande pour avoir confirmation.

Jay se redresse, referme la porte du lave-vaisselle et acquiesce.

— Oui. Est-ce qu'elle a dit quoi que ce soit ? répète-t-il.

Je ne suis toujours pas sûre de comprendre.

— Comme quoi ?

Il m'observe un moment, comme s'il essayait de lire en moi avant d'abandonner son idée.

— Rien. Oubliez ça, répond-il en haussant les épaules.

— Tout va bien ?

Il acquiesce mais la crispation de sa bouche me fait douter. Pendant un instant, un silence de plomb s'abat sur la cuisine. Je suis mal à l'aise, un peu perdue. De quoi parle-t-il ? Violet me cache-t-elle quelque chose ?

Je me mordille la lèvre sans le quitter des yeux. Il fuit mon regard et fixe l'heure sur le micro-ondes. Les chiffres bleus luisent. Je suis sur le point d'insister, de lui demander s'il est sûr que tout va bien mais il reprend la parole avant moi.

— Je ferais mieux de me préparer pour aller travailler.

Je n'ai pas envie qu'il parte, pas déjà. J'aime discuter avec lui. Je préférerais que non, mais c'est plus fort que moi. Faute de mieux, je lance :

— Comment ça se passe ? Le travail, j'entends.

— Bien, répond Jay avec nonchalance. Sauf que je suis censé travailler habillé.

Il me décoche un sourire taquin et ajoute :

— Que le patron se pointe à moitié nu ne serait pas très convenable.

— C'est tellement vieux jeu, dis-je pour poursuivre la plaisanterie. On n'est plus dans les années 1950 !

— Selon vous, il n'y aurait pas de quoi se formaliser si j'allais travailler comme ça ?

Il baisse les yeux sur lui avant de les relever sur moi.

— Moi, ça ne me dérangerait pas.

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Mon Dieu ! Je n'ai pas dit ça à voix haute quand même ?

— Je plaisante, dis-je à la hâte pour me rattraper. Enfiler une chemise serait sans doute une bonne idée.

Il va croire que je suis dérangée. Franchement, moi-même j'ai l'impression d'avoir une case en moins.

Son sourire s'élargit. Son amusement est flagrant.

C'est là, par chance, que je suis sauvée par le gong, presque littéralement. La porte d'entrée s'ouvre et se referme dans un claquement. Violet est à la maison.

— Désolée, Cait ! s'écrie-t-elle. J'ai été alpaguée par une autre maman. Elle n'aurait pas...

Elle arrive dans la cuisine sans terminer sa phrase en voyant Jay.

— Oh, je ne savais pas que tu serais encore là.

Tout à coup, je me sens gênée d'être chez elle avec son mari torse nu, le béguin que j'ai pour lui écrit en gros sur mon visage. Le rouge me monte de nouveau aux joues.

— J'allais partir, annonce Jay.

Sa tasse de café à la main, il ramasse son assiette et la pose dans l'évier.

— Comme ça ? s'étonne Violet.

Elle hausse un sourcil dubitatif puis me décoche un clin d'œil. Jay lui adresse une petite grimace avant de se diriger vers le salon.

— Attends, Jay..., l'appelle-t-elle.

Il se retourne sous la haute arche de l'encadrement de la porte.

— J'allais inviter Caitlin sur le bateau, dimanche. Tu l'as bien noté dans ton agenda ?

Sans attendre sa réponse, elle pivote vers moi.

— Nous faisons toujours une sortie en bateau pour mon anniversaire, explique-t-elle. Je voulais vous proposer de venir aussi.

Puis à Jay :

— L'anniversaire de Caitlin tombe deux jours avant le mien. J'ai pensé que ce serait sympa qu'on les fête ensemble.

Son regard passe de Jay à moi.

— Je voulais vous en parler plus tôt mais c’est arrivé si vite cette année. Vous voulez vous joindre à nous ?

Le plaisir et l’excitation s’emparent de moi. Je pense au calendrier dans ma chambre sur lequel j’ai entouré au marqueur nos deux anniversaires. J’attendais cette invitation avec une impatience grandissante à mesure que la date approchait. Je l’attendais, je l’espérais, je priais pour qu’elle arrive.

— Oui ! Avec plaisir. Ça serait sympa. Juste nous quatre ?

— Oui. Ça vous convient ?

— Bien sûr.

Je suis aux anges et souris de toutes mes dents. Ça me convient tout à fait ! C’est formidable, exactement comme je l’imaginais.

— Tu as fait la réservation ? intervient Jay d’une voix étrangement tendue.

— La semaine dernière, approuve-t-elle. Pourquoi ? Tu dois travailler ? J’ai déjà dit à Harper que...

— Non, c’est bon, la coupe-t-il. Ça me va.

— Super ! s’exclame Violet, ravie. Nous levons l’ancre à 10 heures.

Jay opine du menton.

— D’accord. Je dois vraiment y aller. J’ai une réunion à 9 h 30.

Il attrape le livre d’Agatha Christie sur le comptoir.

— Merci encore, Caitlin, déclare-t-il en le montrant. C’est vraiment très gentil.

— De rien, dis-je, le rouge aux joues encore une fois.

Je ne regarde pas Violet. J’espère qu’elle ne m’en veut pas de lui avoir prêté un livre.

— Salut ! lance-t-elle dans son dos alors qu’il quitte la pièce, puis elle se tourne vers moi : Je suis tellement contente que vous puissiez venir sur le bateau.

Je suis sur un nuage, ravie qu’elle se soit souvenue de mon anniversaire, encore plus qu’elle veuille fêter le sien avec moi.

— Moi aussi. Merci beaucoup de m’inviter.

— Et merci à vous d’avoir apporté les cafés ! réplique Violet avec un geste vers les deux *lattes*. Mon préféré.

Nous emportons nos gobelets dans le salon et nous installons sur le canapé. Jay redescend, entièrement vêtu cette fois, une sacoche en cuir à l’épaule, un parapluie à la main. Il nous salue d’un geste avant de sortir et je m’empourpre pour la centième fois de la matinée. Quelques minutes plus tard, il commence à pleuvoir et Violet et moi regardons tomber la pluie par la fenêtre. Nos cafés terminés, elle attrape des albums sur l’étagère et me montre leurs photos de mariage. J’adore regarder ces clichés d’eux dans leurs tenues princières.

J’examine son profil tandis qu’elle contemple les pages de l’album en me parlant des invités. Elle me raconte que le toast porté par le témoin de Jay a choqué sa mère, une histoire de rituels de préparatifs avant ses rendez-vous galants. J’essaie de rester concentrée mais mon esprit ne cesse de vagabonder.

Que voulait dire Jay lorsqu’il m’a demandé si Violet m’avait parlé d’eux ? Leur mariage bat-il de l’aile ? Y a-t-il un lien avec le coup de fil que j’ai surpris à travers la fenêtre il y a quelques semaines ? Est-ce que c’est à Jay qu’elle parlait ? J’avais réussi à oublier cet épisode : la colère sur le visage de Violet, son expression quand elle avait jeté le téléphone sur le canapé. Je l’avais rangé dans un coin de ma tête en décidant que ce n’était rien. Violet semblait aller bien. S’il se passait quelque chose de grave entre Jay et elle, elle m’en aurait parlé, non ?

Violet s’est beaucoup confiée à moi ces dernières semaines, sur ses craintes qu’aucun cabinet ne l’engage à New York, d’autant qu’elle doit repasser le barreau pour officier dans cet État, et qu’elle ne sait pas si elle réussira, sur son sentiment de détonner au milieu des autres mères à l’école d’Harper, sur sa peur de trop chouchouter sa fille. Je ne peux pas imaginer

qu'elle m'ait caché un truc aussi énorme que des problèmes de couple. Elle me fait confiance. Je le sais.

Au bout d'un moment, lorsque Violet referme l'album, je m'éclaircis la voix, prends une profonde inspiration et me jette à l'eau :

— Est-ce que tout va bien ?

— Comment ça ? demande Violet l'air interrogateur.

— Est-ce *vous* allez bien, plutôt. C'est juste pour m'en assurer.

Je ne veux pas lui répéter les paroles de Jay. Je ne veux pas qu'elle croie que nous parlons d'elle dans son dos. Et je ne veux pas que lui pense qu'il ne peut pas me faire confiance.

Elle me sourit. Son teint est lumineux, ses yeux brillants.

— Oui, je vais bien, merci. Vous voulez un autre café ? Je peux en préparer.

J'accepte. Ils s'étaient peut-être un peu disputés et se sont réconciliés depuis. Jay cherchait probablement à déterminer à quel point Violet et moi sommes proches, si elle me fait des confidences sur leur vie sexuelle. Tandis que je l'observe, que je vois son expression franche et ouverte, j'en ai la certitude : si quelque chose n'allait pas, elle me le dirait.

— Un autre café ? Volontiers.

L'heure venue pour moi de partir, Violet me raccompagne à la porte.

— On se voit dimanche ? Je vous enverrai l'adresse par texto.

Elle se tient dans l'encadrement, appuyée contre le chambranle. Oui, dimanche, pour notre sortie d'anniversaires en bateau.

Je hoche la tête, de nouveau traversée par ce frisson d'excitation.

— À dimanche ! dis-je.

Joyeux anniversaire à moi.

Le samedi soir, je programme mon réveil pour 7 h 30 le lendemain matin. Précaution qui s'avère inutile. Même si je me couche bien après minuit, je suis réveillée avec le soleil, juste avant 6 heures.

J'ai essayé d'aller au lit de bonne heure dans l'idée d'être bien reposée pour le grand jour mais l'excitation m'a empêchée de dormir. J'avais beau chercher le sommeil de toutes mes forces, je ne pouvais pas m'empêcher de penser au fait que j'allais passer la journée avec Jay. Je sais que je me suis promis de mieux me comporter au nom de l'amitié, mais ce que je ressens lorsque je suis près de lui est indéniable : les papillons dans mon ventre, le rouge à mes joues. Je me rassure en me répétant qu'il ne s'agit que d'un coup de cœur innocent. Qui n'aurait pas le béguin pour Jay ? Je suis une femme avec des sentiments comme les autres.

Pour l'heure, je m'applique dans mes préparatifs. Je déniche un jean foncé au fond de mon armoire et une blouse un peu bohème du temps où je travaillais à la maternelle. Après m'être lavé le visage, je mets mes lentilles de contact puis dégote dans les tiroirs de la salle de bains un tube de fond de teint à moitié sec et du blush. Je tapote une noisette de fond de teint sur les boutons qui ornent mon menton – je n'aurais pas cru avoir des problèmes de peau passé 30 ans –, et étale un peu de blush sur mes pommettes. C'est subtil mais efficace.

Avant de sortir de ma chambre, je cale sur ma tête le chapeau que j'ai acheté à la boutique et accroche autour de mon cou le collier que Violet

trouve joli. Dans mon sac, j'ai un petit écrin qui en contient un similaire. Je l'ai trouvé au même endroit. Ce n'est pas la réplique exacte, puisque celui que je porte est censé être un bijou de famille, mais il est assez ressemblant. La vendeuse me l'a emballé dans un papier cadeau doré avec un nœud. J'ai hâte de le lui offrir.

Dans la cuisine, je fais griller du pain et me sers une tasse de café. Je touche à peine à l'un et à l'autre. Je suis trop excitée, tout mon corps est électrisé. Une journée entière avec la famille Lockhart ! J'ai tellement de chance que j'ai envie de crier. Mon petit déjeuner terminé, je sors sous le ciel bleu et lumineux, aucun nuage à l'horizon. La marina est à moins de deux kilomètres de chez moi alors plutôt que de prendre le métro, je décide de marcher.

J'arrive plus vite que prévu, en quinze minutes au lieu des vingt indiquées par mon appli, et je remonte les docks d'un pas plus tranquille. L'air est différent ici, il est plus frais, plus pur, plus iodé que dans mon quartier. Les yachts et les voiliers qui s'alignent le long du ponton sont gigantesques, le soleil fait étinceler leurs coques rutilantes.

Il fait bon mais pas trop chaud, une légère brise effleure la surface de l'eau. C'est un temps de début d'été idéal, du genre qu'on attend toute l'année. Le sourire à mes lèvres semble y être accroché pour toujours.

Comme j'approche l'extrémité du ponton, j'entends Violet qui m'appelle. La main en visière, je plisse les yeux pour l'apercevoir.

— Caitlin, bonjour !

Elle se tient à l'avant d'un grand voilier et me fait signe. À côté d'elle, Harper, le bras en l'air elle aussi, se balance d'avant en arrière. Elles portent toutes les deux des chapeaux de paille et des lunettes de soleil en plastique rouge similaires.

Je leur réponds d'un geste de la main. J'ai envie de courir les retrouver, de les serrer dans mes bras.

Lorsque j'arrive à hauteur du bateau, je découvre Jay sur le côté, Violet et Harper derrière lui. Il me tend la main pour m'aider à monter à bord. Le voilier tangué un peu sous mon poids et je manque tomber à la renverse. Jay me saisit par la taille et m'attire contre lui pour me rattraper. Nous nous retrouvons nez à nez, si près que je sens son torse contre ma poitrine, le chatouillis de son souffle sur mes lèvres. Son haleine embaume le chewing-gum à la menthe.

— Oh, attention de ne pas passer par-dessus bord ! plaisante-t-il, et tout le monde rit.

Il me retient quelques secondes de plus. Quand il me libère, je relâche enfin mon souffle, le cœur battant.

— Bienvenue à bord ! s'exclame Violet en me présentant le bateau, bras tendu. Et joyeux anniversaire !

— Merci ! Et joyeux anniversaire aussi ! C'est magnifique, ici, dis-je en regardant autour de moi. Je n'ai jamais fait de bateau. Vous venez souvent ici ?

— C'est une tradition que nous avons inaugurée à San Francisco, explique Violet. Jay m'a fait la surprise d'une croisière au coucher du soleil dans la marina l'année où nous y avons emménagé et nous recommençons tous les ans depuis. Nous sommes un peu montés en gamme au fil des ans, pas vrai, chéri ?

Elle émet un petit rire penaud.

Jay lui décoche un étrange sourire. Je ne sais pas si c'est parce qu'il n'apprécie pas qu'elle attire l'attention sur leur richesse ou s'il y a un autre élément qui m'échappe. J'avais peut-être tort : il se passe peut-être quelque chose entre eux que j'ignore. J'observe Violet mais elle ne semble pas agacée.

— Bon, je vais nous faire sortir de la marina, annonce Jay en se dirigeant vers l'arrière du bateau.

Il me frôle en passant à côté de moi et je sens de nouveau cette odeur de menthe verte. Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Je vous sers à boire ? propose Violet qui tient un verre en plastique transparent.

À ses pieds, il y a une glacière qui contient une bouteille de champagne et une autre de cidre doux sans alcool. Au frais au milieu des bacs de glace, les deux sont ouvertes, à moitié pleines.

— Oui, merci.

Elle attrape la bouteille de jus de pomme pétillant et verse si vite dans le verre qu'il déborde, des bulles s'échappent sur le côté. Violet pousse un petit cri et nous nous mettons à rire.

— Oups, fait-elle en écartant le bras pour ne pas être éclaboussée. Je suis une très mauvaise serveuse !

Quand plus rien ne goutte, elle me tend le verre que j'accepte avec plaisir.

— Pour la reine du jour ! Santé ! déclare Violet en portant un toast.

Harper et moi l'imitons.

— Santé ! répétons-nous en chœur en trinquant.

Le cidre est frais et doux, pétillant dans ma bouche. Tout est aussi parfait que je l'imaginais.

— Vous êtes prêtes ? crie Jay.

Nous hochons la tête puis grimpons à l'avant du bateau. Harper s'assied sur les genoux de Violet, et nous offrons nos visages au vent. Derrière nous, la voile se déploie et se gonfle. Le voilier commence à avancer, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce que nous sortions de la marina et voguions vers l'océan.

— J'adore être ici ! déclare Violet en inspirant profondément. Le collègue de Jay possède un bateau et nous sortons en mer avec lui de temps en temps. C'est mon activité préférée de l'été.

D'un geste du menton, elle indique Jay.

— Si vous n’avez jamais navigué, vous devriez lui demander de vous apprendre.

— De m’apprendre à naviguer ?

Je me tourne vers Jay. Il est à l’arrière du bateau et tient une corde dans sa main gantée. Il porte une paire de lunettes de soleil en écailles de tortue, ses cheveux sont ébouriffés par le vent. Il est plus beau que jamais.

— C’est marrant, insiste-t-elle. Et plus simple que ça n’en a l’air.

J’hésite encore.

— Allez-y ! m’encourage-t-elle avec un sourire.

Je me lève avec précaution. Le voilier tangué sur les vagues et d’un pas chancelant, je rejoins Jay. Je jette un regard à Violet mais elle est concentrée sur Harper à qui elle montre quelque chose, un autre plaisancier peut-être, et qui hoche la tête avec vigueur.

Jay me regarde approcher en souriant.

— Tout va bien ? Vous n’avez pas le mal de mer, j’espère ?

— Non, ça va. D’après Violet, vous pouvez m’apprendre les ficelles du métier. Ou les cordes, en l’occurrence, dis-je en baissant les yeux sur celle qu’il tient à la main. Je n’ai jamais fait de bateau.

— Bien sûr, avec joie.

Son sourire s’élargit, ses dents sont d’une blancheur éclatante. Il semble réellement heureux de l’intérêt que je porte à la navigation.

— Bon, dis-je en observant les voiles et les poulies. Ça a l’air un peu compliqué.

— Pas du tout ! s’esclaffe-t-il. Commençons par la base. Ça, c’est la barre.

Il indique une sorte de bâton en bois derrière nous.

— Ça sert à gouverner.

— Entendu, dis-je avec un hochement de tête convaincu.

— Allez-y, alors, me défie-t-il.

D'une main hésitante, j'enroule mes doigts autour de la barre puis le regarde.

— Belle prise en main.

Son ton est taquin. Tout mon corps s'enflamme, ma peau irradie de chaleur.

Il sourit de nouveau, se mord la lèvre. Bon sang, ce qu'il est beau ! Gênée, je porte la main à mon cou brûlant. Est-ce qu'il flirte avec moi ?

— Et ça, poursuit Jay en montrant les cordes. C'est ce qu'on appelle les écoutes. Chacune fait référence à la voile qu'elle sert à régler. Celle-ci...

Il montre la voile qui se trouve juste devant nous.

— C'est la grand-voile. Celle de devant, à la proue, s'appelle le foc. Donc, quand on veut faire bouger la grand-voile, on se sert de l'écoute de grand-voile ; si on veut bouger le foc, on se sert de l'écoute de foc. Logique, non ?

J'ai la bouche sèche et j'avale ma salive avec difficulté. Je prie de toutes mes forces pour que le rouge à mes joues s'estompe.

— Oui, ça a l'air assez simple.

Il me montre la bôme à laquelle, apparemment, je dois faire attention car elle pourrait me renverser, et les haubans qui ressemblent à des câbles, ainsi que les drisses, qui ressemblent à d'autres câbles.

— Vous me suivez ? demande Jay.

— Oui, oui.

J'essaie de paraître convaincante. En fait, je ne le suis pas du tout. J'ai beaucoup de mal à me concentrer sur autre chose que son bras qui ne cesse de me frôler.

— Super. Naviguer est assez simple en soi. Il y a quelques rudiments à maîtriser pour débiter. D'abord, on ne peut pas naviguer face au vent. Donc, pour aller là, explique-t-il en montrant devant nous, il faut naviguer à quarante-cinq degrés à gauche ou à droite du vent, puis revenir de l'autre

côté. C'est ce qu'on appelle tirer des bords. Et on avance en manœuvrant les voiles comme je viens de vous l'expliquer.

— Ça n'a pas l'air si simple. Ça ressemble à un cours de maths.

Jay lâche un grand rire.

— Je vous promets que c'est très facile une fois qu'on a pigé. Regardez comme vous maniez bien la barre.

Il me décoche un clin d'œil. Mes joues s'empourprent de nouveau, mes genoux se dérobent sous moi.

— Sérieusement, vous verrez. Vous êtes prête à essayer ?

Il recule d'un pas et m'invite à prendre sa place.

— Quoi ? Non, pas question, dis-je en secouant la tête avec vigueur, les mains levées devant moi. Je vais nous faire chavirer ! Ce sera le *Titanic* 2.0.

Il sourit, amusé.

— Je vais vous montrer quoi faire. La seule façon d'apprendre, c'est de pratiquer. Et une chance pour nous, il n'y a pas d'iceberg dans l'East River. Allez, prenez le bout, ordonne-t-il en me tendant le cordage. La main droite au-dessus de la gauche.

À contrecœur, je fais ce qu'il me dit. Même si, en toute honnêteté, je serais prête à sauter du bateau avec une pierre attachée à la cheville s'il me le demandait. À vos ordres, mon capitaine !

L'épaisse corde tressée est tendue dans ma main.

— Comme ça ? je demande en lui jetant un regard par-dessus mon épaule.

— Un peu plus haut.

Jay s'approche et passe les bras autour de moi. Il pose ses mains sur les miennes et les fait glisser sur la corde. Mon cœur s'emballe à ce contact, à la proximité de nos corps.

— Bien, maintenant, on tire. Penchez-vous en arrière, juste un peu.

Je recule, m'appuie contre son torse. Il est chaud et robuste. Mon imagination me joue-t-elle des tours ou est-ce qu'il se rapproche de moi ?

— Bien.

Son souffle frôle mes cheveux, caresse mon oreille, ma nuque. J'ai envie de fermer les yeux mais je me force à les garder droit devant. Tout mon corps se tend et s'électrise.

L'avant du voilier commence à changer de cap. Je pousse un cri de surprise et me retourne pour regarder Jay. Il s'esclaffe.

— C'est plutôt cool, hein ?

J'acquiesce. Nous commençons à prendre de la vitesse. Je resserre mes doigts sur la corde. Il a toujours ses bras autour de moi.

— Très bien, maintenant, lâchez et tirez celles-ci.

Il guide mes mains vers un autre jeu de cordage.

— Attention à la bôme ! Là, relâchez et tirez encore. Oui, comme ça.

Le bateau commence à virer dans une autre direction. Jay recule d'un pas.

— Vous voyez, vous y arrivez très bien, affirme-t-il avec fierté.

Je le remercie d'un grand sourire.

— C'est moi qui navigue ?

— Oui, c'est vous. Voilà, c'est ça ! Enfin, pas tout à fait, mais c'est un bon début. Nous adapterons la grand-voile en fonction du sens du vent mais tant qu'il ne change pas, vous pouvez vous détendre et profiter.

— Où avez-vous appris tout ça ?

— En colo. Quand j'avais 10 ans.

Évidemment. Les seuls bateaux sur lesquels j'embarquais quand j'allais en colo étaient de vieux canoës qui flottaient sur les eaux troubles du lac de Caroline du Sud. On s'en fichait, cependant. Tout le monde s'éclaboussait, on marchait dans la vase, et on tentait surtout de ne pas faire chavirer l'embarcation dans laquelle on avait pris place. C'était juste une sortie à la journée du centre de loisirs ; ma mère n'avait pas les moyens de m'envoyer en camp de vacances pour la semaine, avec les lits superposés dans les

bungalows et les soirées autour du feu de camp. Alors apprendre à faire de la voile ? Mouais...

Devant mon expression perplexe, il rigole et m'interroge.

— Je repensais juste aux bateaux que nous avions à la colo où j'allais, dis-je en guise d'explication. C'était censé être des canoës, mais ils ressemblaient plus à des boîtes de sardines. On utilisait des branches en guise de rames.

— J'étais boursier, si ça peut vous rassurer. Ma famille n'avait pas beaucoup d'argent non plus.

— Vraiment ? dis-je avec une réelle surprise. Vous n'avez pas l'air...

— Quoi ? D'un ancien pauvre ? termine-t-il pour moi avec un air narquois. Eh bien, merci, j'imagine. Pourtant je l'étais. Aucun de mes parents n'a fini le lycée et ils ont tous les deux enchaîné les petits boulots. Ils arrivaient à subvenir à nos besoins mais il n'y avait pas d'extras.

Nous nous taisons un instant. Il ne me regarde plus, il fixe l'horizon droit devant lui. Je m'éclaircis la voix et raconte à mon tour :

— Nous non plus, nous n'avions pas d'argent. Ma mère travaillait comme gouvernante mais elle a eu des problèmes de santé. À force de prendre des jours de congé maladie, elle se faisait renvoyer. Nous avons dû déménager à plusieurs reprises parce que nous ne pouvions plus payer le loyer.

Voilà bien longtemps que je n'ai pas été aussi honnête. Même avec Violet. C'est peut-être parce que Jay est comme moi, un enfant sans le sou qui voulait juste s'intégrer.

Lorsqu'il me regarde cette fois, c'est comme s'il me voyait pour la première fois. Il hoche lentement la tête.

— C'était une enfance difficile. J'ai détesté.

— Moi aussi. C'est pour cela que je n'en parlais jamais à personne. J'inventais des excuses pour expliquer pourquoi je ne pouvais pas inviter mes amis chez moi. Et comme personne ne venait jamais, je pouvais

prétendre que nous habitions dans une belle demeure. Et que mon père était une star de cinéma à Hollywood. Je pensais que c'était ce qu'il fallait pour que les autres m'aiment bien.

Je hausse les épaules, résignée.

— C'est difficile à expliquer aux autres, approuve Jay. Ce que c'est. Je ne crois pas que Violet ait jamais vraiment compris. Mais ça ne devrait pas me surprendre, étant donné.

— Étant donné quoi ?

— Sa famille a toujours été riche. Son père est un avocat réputé. Violet a travaillé pour son cabinet à San Francisco. Mais leur richesse est générationnelle. Sa grand-mère lui a légué une fortune sur un fidéicomis à sa mort.

Je suis confuse. Jamais elle n'a parlé d'argent. Ni mentionné un héritage. Pourtant, c'est assez logique : la grande maison new-yorkaise, les vêtements de marque, son aisance et son allure. Malgré tout, je m'étonne qu'elle ne l'ait jamais évoqué.

Devant mon expression perplexe, Jay explique :

— Elle n'en parle pas souvent. Elle pense qu'on la voit différemment si on sait que sa famille est fortunée. Même à Brooklyn, où tout le monde a de l'argent. Selon moi, elle préfère qu'on croie que nous avons réussi par nous-mêmes, mais je ne sais pas pourquoi. Personne ici n'est impressionné par les nouveaux riches.

Je perçois une pointe de ressentiment dans sa voix.

— C'est drôle, poursuit-il. J'ai grandi en rêvant d'être riche comme elle, et elle, tout ce qu'elle veut, c'est le cacher.

— À moins de faire partie du club des enfants pauvres, on ne peut pas comprendre, dis-je avant d'ajouter avec un rire : une chance qu'il n'y ait pas de frais d'adhésion !

Jay rit à ma plaisanterie.

— Je suis content que vous soyez venue aujourd'hui. Je vous aime bien.

— Moi aussi, je vous aime bien.

Et je le pense, je le pense plus que je ne pourrai jamais lui avouer.

Tout à coup, je perçois un mouvement et je m'exclame :

— Ça a bougé ! Le truc pour diriger...

— Bien vu ! Ok, attrapez l'écoute de grand-voile, là. Parfait. Tirez un peu dessus. Excellent ! Vous apprenez vite ! déclare-t-il avec admiration.

Je hausse les épaules avec modestie alors qu'au fond de moi, je jubile. *Il m'aime bien.*

Jay s'assied sur le banc à côté et croise les mains derrière la tête. Il se penche en arrière, paupières fermées, et laisse le vent lui fouetter le visage et lui ébouriffer les cheveux. Il est si beau que c'en est presque douloureux. Je détourne le regard vers l'eau avant qu'il ne me surprenne en train de le fixer.

Je reste avec lui l'heure suivante, pendant qu'il me montre comment accélérer et ralentir, changer de cap et manœuvrer les voiles. Je l'écoute avec attention, désireuse de faire plaisir. Il place mes mains, mon corps, dans la bonne position, m'enseigne les bonnes techniques. Chaque fois qu'il me touche, je m'embrase. L'air est chaud et humide, la brise marine nous asperge et mouille notre peau. Une seule et unique fois, je m'autorise à imaginer sa bouche sur la mienne, le goût du sel sur ses lèvres, sa langue.

À un moment, Jay consulte sa montre.

— Vous avez faim ? Nous pouvons faire une pause.

Je n'en ai pas envie, c'est tellement facile de prétendre qu'il n'y a que Jay et moi sur ce bateau. Pourtant, j'acquiesce.

— Oui, très bien.

Les mains en porte-voix, il crie :

— C'est bon pour le déjeuner ?

À l'avant du voilier, Violet répond en levant les pouces. Il se tourne vers moi.

— Je vais prendre le relais. Je dois juste jeter l'ancre. Je vous rejoins dans cinq minutes.

Je commence à m'éloigner puis m'arrête et me tourne vers lui pour le remercier.

— Pour quoi ? demande-t-il.

— Pour m'avoir enseigné tout ça. Pour m'avoir laissée naviguer avec vous.

— De rien, répond-il avec un sourire espiègle. La prochaine fois, c'est vous qui m'enseignerez quelque chose.

Il cherche à me faire rougir, encore. Ça marche.

— Arrêtez, dis-je en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

Il y a une familiarité entre nous maintenant, une intimité qui n'existait pas avant.

— Que j'arrête quoi ?

Il s'esclaffe et son rire envoie une décharge dans mon corps.

— Vous êtes incorrigible.

— Je plaisante, reprend-il. En tout cas, c'est sincère, je suis content que vous ayez apprécié.

Nous restons plantés l'un en face de l'autre, à nous sourire, puis, le pouce pointé vers Violet et Harper, j'annonce :

— Bon, je ferais mieux d'y aller. À tout à l'heure.

Cool, Sloane. Très cool.

Je tourne les talons et regagne d'un pas prudent l'avant du bateau balancé par les vagues. Je me tiens au bastingage pour ne pas tomber.

— Alors, comment c'était ? s'enquiert Violet lorsque je m'assieds en face d'elle.

— Très sympa. Comme vous l'avez dit.

Elle me sourit avec chaleur.

— Je me doutais que ça vous plairait.

Elle vide son verre, comme pour trinquer après un toast personnel et se féliciter. Elle semble plus détendue que d'habitude. Quand elle remarque que je la fixe, elle soulève ses lunettes en plastique rouge et me décoche un clin d'œil.

Aussitôt, la culpabilité m'envahit. C'est une bonne amie, et comment je la remercie ? En flirtant avec son mari, en rêvant qu'il est à moi, qu'il m'embrasse. Je me force à lui sourire. Je ne ferai jamais rien, je me le promets. C'est une petite amourette sans conséquence, comme mon obsession d'adolescente pour Robert Pattinson. Une passion fébrile et farouche, à jamais confinée dans l'obscurité de ma chambre, où nuit après nuit, je fantasmais à son baiser de vampire sur la peau tendre de mon cou.

Jay nous rejoint quelques minutes plus tard en portant la glacière et des sacs de courses en papier kraft. Il pose le tout entre nous et s'assied à côté de moi, en face de Violet et d'Harper. Sa cuisse frôle la mienne. Nos yeux se croisent. *Ce n'est qu'un béguin de rien du tout !* Sauf que non, je sais que ça n'est pas que ça.

— Je vous ressers ? propose Violet en se penchant vers la glacière.

Jay et moi acceptons et lui tendons nos verres. Malgré la légèreté du cidre, je suis un peu pompette, je me sens grisée par la journée, l'air marin, Jay. Sa jambe.

— Voilà pour vous, dit-elle en me tendant un verre. Et pour toi.

Elle donne l'autre à Jay. Puis, levant le sien pour trinquer, elle ajoute :

— Aux Gémeaux !

Le sourire jusqu'aux oreilles, je fais tinter mon verre contre le sien.

— Santé !

Jay attrape le sac en papier et fouille dedans.

— Qui a faim ?

— Moi ! s'écrie Harper en levant la main, tout excitée. Je suis affamée, je pourrais manger dix sandwiches !

— Et si tu commençais par un, déjà ? répond Jay, de bonne humeur.

Il déballe plusieurs sandwiches, sort des paquets de chips et une grappe de raisin qu'il distribue à la ronde. Nous mangeons avec plaisir, bercés par les ballottements du bateau, sa voile ondulant sous le vent.

— Naviguer me donne toujours une faim de loup, déclare Violet en ouvrant un deuxième paquet de chips. Jay, tu vas le finir ?

Elle regarde avec envie le sandwich qu'il mange.

— Tenez, prenez le mien, dis-je à la hâte.

Je n'en ai mangé que la moitié et lui tends le reste, heureuse de partager et lui faire plaisir.

— Tu peux remercier Caitlin, Jay, réplique Violet avec un clin d'œil à mon intention. Sans elle, je t'aurais piqué le tien et laissé mourir de faim.

— Merci, sainte Cait. Vous êtes ma sauveuse, encore une fois.

Il me décoche ce sourire nonchalant qui me fait frémir et vibrer. Je rougis.

Notre repas terminé, et tout rangé et nettoyé, Violet tape dans ses mains en s'écriant :

— Est-ce qu'on ouvre les cadeaux ?

— Oui ! hurle Harper en bondissant de son siège. Ouvre le mien d'abord ! Le mien d'abord !

Violet s'esclaffe puis caresse la joue de sa fille avec tendresse avant d'y planter un baiser.

— D'accord, ma chérie.

Jay sort d'un grand sac deux présents emballés de papier argenté qu'il tend à Harper.

— Tiens, c'est pour maman.

Harper remet avec fierté ses cadeaux à Violet.

— Celui-là, c'est le mien ! annonce-t-elle en montrant le plus gros des deux.

Violet retire le ruban et déplie le papier qui dissimulait une grande boîte blanche. Elle soulève le couvercle et en dévoile le contenu. C'est un

peignoir rose pâle, qui semble si doux qu'on a envie d'y enfouir le visage.

— Merci, ma puce. Il est magnifique.

— Je l'ai choisi toute seule.

— C'est vrai, confirme Jay. Nous avons passé l'après-midi à chercher le cadeau parfait et elle s'est décidée pour celui-ci.

Violet serre Harper dans ses bras et la couvre de baisers sonores. La fillette se tortille en poussant des petits cris de plaisir.

— Ouvre celui de papa, maintenant !

Avec un regard sur Jay, Violet s'empare de l'autre paquet qu'elle déballe avec précaution. Elle le tourne entre ses mains, l'examine. C'est un livre. Un ouvrage grand format de Bill Bryson.

Elle l'ouvre à la première page, puis à la page de garde. Les deux sont intactes, sans dédicace. Elle referme le livre à la hâte et sourit à Jay.

— Merci, Jay. J'adore Bryson, explique-t-elle à mon intention. Vous en avez déjà lu ?

Je secoue la tête. J'ai entendu parler de cet auteur, il écrit des récits de voyages, je crois. Mais je n'ai jamais rien lu de lui.

— Il est génial, intervient Jay. *Nos voisins du dessous : Chroniques australiennes*, est mon préféré.

— Et c'est pour ça que nous sommes allés en Australie pour notre voyage de noces, précise Violet.

Jay remue, mal à l'aise, se racle la gorge.

— Bon, est-ce qu'on...

Je l'interromps :

— J'ai moi aussi un petit quelque chose pour Violet, dis-je en fouillant dans mon sac. Tenez.

Je lui tends le petit paquet avec un nœud sur le dessus. Mon cœur s'emballe, mon estomac se noue. Et si elle n'aimait pas ? Et si elle trouvait ça stupide ? Ou moche ? Elle m'a peut-être complimentée sur mon collier par pure politesse. Lèvres serrées, je souris, stressée.

Violet accepte mon cadeau, l'air ravi. Elle défait le nœud et ôte le papier puis soulève le couvercle de l'écrin qui renferme le collier. La petite perle scintille au soleil.

— C'est le même que le mien, je tente d'expliquer. Comme celui de ma grand-mère.

— Merci, Caitlin, murmure-t-elle.

Le vent a ébouriffé ses cheveux, ils lui encadrent le visage.

— Je l'adore.

Je souris de toutes mes dents, soulagée. Elle l'aime bien. Puis je me rends compte qu'elle ne le met pas. Une pointe de déception me traverse. Elle s'est tournée pour chercher dans un grand sac en toile. Lorsqu'elle est de nouveau face à moi, elle tient un petit sac cadeau qui déborde de papier de soie.

— Les grands esprits..., commente-t-elle avec un clin d'œil en me le tendant.

— C'est pour moi ? dis-je malgré l'évidence.

Je suis surexcitée. Violet acquiesce.

Aux anges, je prends le sac dans lequel je plonge les doigts. J'en retire un petit paquet recouvert de papier de soie que je déplie. À l'intérieur, je découvre une fine chaîne en or avec un pendentif de la taille d'une pièce de cinq cents gravé d'une étoile. Le bijou semble ancien, comme un vestige du temps passé, mais je l'ai déjà vu. Autour du cou de Violet.

— J'en ai un aussi, confirme-t-elle en le sortant de sous son pull pour me le montrer. Pour les jumelles astrologiques !

Mon cœur se gonfle de bonheur.

— Vous voulez que je vous l'accroche autour du cou ?

J'acquiesce, incapable de prononcer un mot. Elle me prend le collier des mains et se penche vers moi. Je sens son souffle sur ma nuque quand elle verrouille l'attache. Il est doux comme une plume.

— Voyons, dit-elle en se reculant.

Je lève le menton avec fierté, baisse les épaules en arrière.

— Magnifique ! affirme Violet.

Harper et Jay approuvent d'un hochement de tête.

— Maintenant, c'est l'heure du gâteau ! annonce Violet.

Elle s'empare d'un autre sac et en sort un petit gâteau dans un emballage plastique. Elle l'ouvre et y plante deux bougies qu'elle allume. Jay et Harper se mettent à chanter pour nous, d'une voix forte et fausse.

En regardant Violet, Jay et Harper, les joues rosies par le vent et la joie, je me dis que je ne pourrais pas être plus heureuse. Je ferme les yeux et souffle ma bougie.

Quelques semaines après notre sortie en bateau, couchée sur le canapé chez Violet, je fuis la moiteur de juillet au-dehors qui est comme une couverture épaisse et oppressante. La climatisation tourne à plein régime, mais la chaleur s'insinue partout.

Je travaille officiellement à plein temps comme nounou d'Harper, cinq jours par semaine à domicile et parfois le samedi ou le dimanche, voire les deux. J'ai toutefois l'impression d'être davantage qu'une simple baby-sitter. J'ai le sentiment de faire partie de la famille : je partage leur quotidien, leur vie, je suis comme chez moi dans cette maison, allongée en face de Violet, la tête posée sur l'accoudoir du canapé, la sienne sur l'autre, chacune de nous s'éventant avec un magazine. Tandis que les pages claquent, les paroles d'une chanson de Taylor Swift surgissent dans mon esprit : c'est le karma, et il est doux comme du miel¹.

Harper dort à l'étage. Plutôt que d'aller au parc, nous lui avons aménagé un lit avec des coussins sur le sol de sa chambre et lui avons lu des histoires à tour de rôle, son petit corps entre nous. À la fin du livre, Harper a supplié que je lui en lise un autre, je me suis exécutée de bon cœur. La lecture était mon moment préféré à la maternelle : j'adorais que tous les enfants soient rassemblés en cercle autour de moi, le menton dans les mains, assis en tailleur sur le tapis. Je changeais de voix à chaque nouveau personnage, et tournais le livre face à eux pour qu'ils puissent voir les images. Pendant que

je lisais, Harper s'est calée sous mon bras, pelotonnée contre moi. À la dernière page, ses yeux étaient fermés.

Violet et moi sommes sorties de la chambre sur la pointe des pieds, elle a refermé doucement la porte derrière nous, et nous sommes redescendues au salon sans un bruit. Violet s'est affalée d'un côté du canapé, moi de l'autre.

— J'ignore quel acte de bonté j'ai bien pu commettre dans une vie antérieure pour mériter une fille qui fait encore la sieste à son âge, soupire-t-elle, tête en arrière et paupières lourdes. Mais ce devait être drôlement charitable !

— Une Mère Teresa.

— Ou Jeanne d'Arc ? propose-t-elle en relevant la tête, yeux ouverts.

— Peut-être Eleanor Roosevelt. Elle a beaucoup œuvré pour le mouvement des droits des femmes, entre autres choses. Elle n'était pas très belle, la pauvre, mais ça ne l'a jamais arrêtée. L'héritage qu'elle a laissé est impressionnant.

Violet s'esclaffe.

— Bon, peut-être quelqu'un d'un peu moins honorable, comme...

La vibration puissante de son téléphone sur la table basse l'empêche de terminer sa phrase. Nous nous tournons d'un seul mouvement vers lui.

— Désolée, dit-elle en attrapant l'appareil.

Elle consulte l'écran en fronçant les sourcils et souffle de dépit.

— Jay a oublié la clé USB avec sa présentation pour son client. Je n'en ai pas pour longtemps. Trente minutes, quarante-cinq au maximum. Sauf si je m'écroule de chaleur en chemin.

— Pas de problème, dis-je, conciliante. Je suis là pour ça.

— Vous êtes la meilleure ! s'exclame Violet. Je reviens vite.

Elle se précipite à l'étage et redescend quelques minutes plus tard, une clé USB à la main.

— À tout de suite ! lance-t-elle. Appelez-moi s'il y a quoi que ce soit.

Elle referme la porte derrière elle, la verrouille, et tout à coup, la maison se drape de silence. Seul le bourdonnement du réfrigérateur me parvient depuis la cuisine. Je regarde autour de moi, réfléchis. Puis je me lève.

Je suis rarement toute seule ici, sans Harper qui colorie dans un coin ou qui mange un en-cas à la table de la cuisine. L'atmosphère me semble différente. J'ai l'impression d'avoir la maison pour moi.

Je déambule dans le salon : je m'approche d'abord de la petite table près de la fenêtre, j'y prends un par un les magazines empilés, puis je vais vers la bibliothèque et laisse courir mes doigts sur les tranches des livres. Des thrillers connus, des mystères populaires. Il y a quelques classiques aussi : *Orgueil et Préjugés*, *Le soleil se lève aussi*, *À l'est d'Éden*, et... *Gatsby le Magnifique*. Le cœur en joie, je sors le livre qui craque au moment où je l'ouvre, comme s'il ne l'avait pas été depuis longtemps. Il dégage le parfum des vieux ouvrages, une odeur de poussière et de naphthaline. Je l'approche de mon nez et inspire profondément. Je consulte la page de garde.

À l'encre noire, en lettres déliées, une dédicace : *À mon Gatsby. Tu fais battre mon cœur. Aux nombreux prochains anniversaires. Je t'embrasse.*

C'est un cadeau de Violet à Jay.

Je l'imagine en train de le lui offrir, enveloppé d'un beau papier et d'une ficelle, pour son anniversaire à lui ou celui de leur mariage peut-être. Ils sont encore au lit, ils viennent de se réveiller et elle le sort de sous le coussin. Ils sont en pyjamas, elle porte un T-shirt à lui, trop grand, lui est en caleçon. Il ouvre son paquet avec un sourire, elle le dévore des yeux, mains jointes en prière.

Puis ils se recouchent et se lisent des passages à voix haute ; Jay a sa tête sur le ventre de Violet qui lui caresse les cheveux. Peut-être qu'ils ne quittent pas le lit de la journée, sinon pour préparer du café, ouvrir la porte au livreur qui leur apporte la pizza qu'ils mangent dans le lit, tout comme la crème glacée, à même le pot.

Je referme le livre avec précaution. L'espace vide où il était rangé ressort comme une dent qui manque. Je suis troublée et mal à l'aise. Pourtant, ce n'est pas ce trou dans la bibliothèque qui me dérange, pas vraiment.

C'est la question que Jay m'a posée dans la cuisine il y a quelques semaines. *Est-ce qu'elle vous a parlé de nous ?* Leur mariage bat-il de l'aile ? Ça paraît si peu probable, mais que comprendre, sinon ? Est-ce qu'ils se disputent ? L'idée qu'il y ait un secret entre nous, que Violet me cache quelque chose, ne me plaît pas. J'ai voulu l'interroger sur le sujet mais ce moment que j'ai partagé avec Jay semblait privé, et j'aurais eu l'impression de le trahir en mentionnant quoi que ce soit. Du coup, je suis coincée entre elle et lui, chacun me tirant par un bras. Je voudrais me dédoubler, me couper en deux et offrir une moitié de mon corps à chacun d'eux.

Je remets le livre sur l'étagère et me rends dans la cuisine. Je prends une canette d'eau gazeuse dans le frigo. Le claquement de l'opercule quand je l'ouvre résonne dans le silence. Je bois une gorgée, observe la pièce autour de moi. L'horloge du micro-ondes indique 14 h 15. Violet n'est partie que depuis cinq minutes. Je retourne dans le salon. Je devrais me rasseoir. Je sais que je le devrais. Mais non.

Je résiste à la tentation le plus longtemps possible. Puis, je pose ma canette sur la table basse et avance sans me presser vers l'escalier. Là, je retire mes baskets, les range côte à côte sur la première marche ; je pose la main sur la rampe avec la même délicatesse que si elle était en verre.

J'expire lentement et commence à gravir les marches. La moquette qui les recouvre étouffe mes pas. Arrivée en haut, je marque une pause. Sur ma gauche, la chambre d'Harper dont la porte est fermée. Je m'en approche, un léger vrombissement me parvient, celui de sa machine à bruits. Violet l'a allumée juste avant qu'on ne redescende. Je crois que c'est le bruit des vagues, ou celui d'un cœur qui bat, quelque chose de régulier et d'apaisant.

Au milieu du couloir, il y a une autre porte fermée, et au bout, une troisième qui est entrebâillée. Je marche vers celle-ci. Petit à petit, je distingue un pied de lit : c'est la chambre de Violet et de Jay. Avec précaution, je pousse la porte.

Le parquet aux lames caramel craque sous mes pas quand j'entre. La chambre est lumineuse et spacieuse avec ses deux grandes fenêtres qui donnent sur la rue. Il y a un vélo d'appartement dans un coin, un short en recouvre l'écran. En dehors du lit ancien en bois, tout est blanc. Les rideaux voluptueux, les draps en lin, le dessus-de-lit, les coussins décoratifs. Je passe la main sur la couverture douce et inspire profondément. Le parfum de Violet flotte ici, son odeur de gardénias en fleur et de lilas au printemps.

Le lit est flanqué de deux chevets surmontés chacun d'une lampe dorée. D'un côté, quelques livres et une boîte de mouchoirs. De l'autre, une coupelle avec des bijoux, un tube de crème pour les mains. Je m'avance vers le côté de Violet, celui le plus près de la fenêtre, et m'assieds. Le matelas s'enfonce sous mon poids. Avec précaution, je m'allonge et pose la tête sur son oreiller et étends les jambes sur le lit. Les draps sentent le propre, comme s'ils venaient d'être changés. Je ferme les paupières et absorbe toutes les sensations.

Je rouvre les yeux et me tourne sur le flanc, vers le côté de Jay. Je fixe son oreiller en essayant de l'imaginer près de moi, si proche que je pourrais le toucher. Je me rappelle son torse contre mon dos sur le bateau. Large et puissant. Je ne l'ai croisé qu'à quelques reprises depuis, mais je n'ai pas oublié sa façon de me taquiner, ses mains sur les miennes, nos cuisses qui se frôlent.

Je me redresse et descends du lit pour m'approcher des fenêtres. J'écarte les rideaux et contemple la vue. Des enfants jouent sur le trottoir d'en face. À travers la vitre, je perçois leurs cris étouffés.

Je pourrais rester à cette fenêtre pendant des heures, à suivre la vie de quartier qui défile sous mes yeux. On dirait une scène, éclairée par les

rayons du soleil qui percent à travers les branches d'arbres et illuminent certains points comme des projecteurs.

C'est sûrement la première chose que Violet voit lorsqu'elle sort du lit. Elle s'étire, bras levés au-dessus de la tête, puis va à la fenêtre et ouvre les rideaux pour faire entrer à flots la lumière du matin. Peut-être que Jay pousse un grognement et remonte la couverture sur lui.

Que fait-elle ensuite ? Elle s'habille ? Je parcours la pièce des yeux. En face du lit, il y a deux portes, toutes les deux fermées. Je m'avance vers la plus proche, celle de droite.

C'est un petit dressing. À gauche, les affaires de Jay, à droite, celles de Violet. Du côté de Jay, tout est organisé en catégorie : les pantalons, les jeans, les joggings, puis les chemises et les vestes. Chez Violet, c'est rangé par couleur. Il y a deux tiroirs sous les cintres. J'ouvre celui du haut et découvre les sous-vêtements de Violet. Des dizaines de strings en dentelle, des ensembles de soutien-gorge et de brassières. J'en caresse les coutures. Est-ce que c'est ce que Jay aime ? J'imagine Violet en lingerie noire. Bien sûr que c'est ce qu'il aime. Une pointe de jalousie me traverse, suivie aussitôt d'une vague de culpabilité. Je referme le tiroir.

Du côté intérieur de la porte, deux robes de chambre sont accrochées à une patère. Une en soie couleur lavande brodée de fleurs, celle de Violet, et une en coton gaufré blanc, celle de Jay. Je prends celle de Violet et l'enfile par-dessus mon T-shirt. Je resserre la ceinture autour de ma taille. Le tissu est frais contre ma peau.

Au-dessus de la penderie de Violet, des boîtes à chaussures s'alignent sur une étagère. J'en attrape une pour regarder à l'intérieur. Une paire de talons aiguilles beige à lanières, Tom Ford écrit en lettres épaisses sur la semelle. Ils doivent coûter l'équivalent d'un mois de loyer. Je remets le couvercle et range la boîte sur l'étagère avant d'en prendre une autre. Elle fait un bruit quand je la penche, il y a quelque chose à l'intérieur qui a

bougé. Je l'ouvre et découvre, entre deux escarpins Manolo Blahnik, un téléphone.

C'est un petit portable à clapet en plastique gris. Je le fixe avec perplexité. Puis, j'ai un flash. Je revois Violet dans le salon en train de parler au téléphone, le jour où je l'observais depuis l'autre côté de la rue, cachée derrière un grand orme. Violet qui raccroche, qui rabat le clapet. Il ne s'agissait pas de son iPhone, mais de ce portable-ci.

Avec précaution, je le prends et l'ouvre. L'écran est noir. Il est éteint. J'hésite, une seconde seulement. J'enfonce le bouton de démarrage. L'écran s'allume et une fenêtre de sécurité apparaît. Il faut un mot de passe. L'anniversaire d'Harper ? Celui de Violet ? Je commence à entrer les chiffres puis secoue la tête. Non, je ne peux pas faire ça. Je ne devrais pas. Pourtant, je continue.

J'entre la date d'anniversaire d'Harper et retiens mon souffle. Non, ce n'est pas ça. J'essaie celui de Violet. Non plus. Celui de Jay ? Le 4 janvier, juste après les fêtes. Violet m'a un jour raconté qu'il était très difficile de trouver une nouvelle idée de cadeau si peu de temps après Noël. Après avoir appris ça, j'ai passé le reste de la journée à imaginer ce que je lui offrirais si j'étais elle : une montre avec nos initiales gravées au dos, un pull de marin en laine d'une couleur qui rappellerait celle de ses yeux. Puis je l'ai imaginé en train d'ouvrir mon cadeau, de me serrer dans ses bras en me disant combien il l'aime. Zéro quatre zéro un. Mon estomac se noue.

Ce n'est pas non plus l'anniversaire de Jay. Je relâche mon souffle. Je décide de laisser tomber. Je vais le remettre dans la boîte et la ranger sur l'étagère. Mais au moment où je m'apprête à l'éteindre, le téléphone vibre. Tout mon corps se crispe. C'est une notification de texto. J'ouvre le clapet.

Je ne peux voir que le début du message. Il provient d'un contact enregistré. Pas de nom, juste des initiales : DS. Je lis : *Il faut que tu me dises quel jour...*

Je fixe l'écran jusqu'à ce que les lettres deviennent floues. Qui est DS ? Quel jour Violet fera quoi ? J'essaie d'ouvrir le SMS, mais la fenêtre du mot de passe ressurgit. *Merde.*

Ce message vient-il de la même personne avec qui elle parlait l'autre jour ? DS... DS... Je prononce ces lettres tout bas. D... pour Danny ? Le prénom de l'amoureux de jeunesse de Violet ? Le garçon qu'elle aime depuis toujours ? Elle a dit qu'ils avaient perdu contact, mais peut-être se sont-ils retrouvés récemment et prévoient de se revoir ? Ont-ils une liaison ?

Sloane, tais-toi ! Dépitée, je me sermonne : *Tu fais tout le temps ça, tu inventes des histoires, tu laisses ton imagination s'emballer.* Il existe sans doute une explication tout à fait plausible, même si, pour l'heure, je ne vois pas laquelle. Il y a des tas de personnes dont l'initiale du prénom est D, et les raisons d'envoyer un texto à Violet sont multiples et n'ont pas forcément à voir avec un amant secret. Pigé ?

J'attends, des fois qu'un autre message arriverait. Une minute s'écoule, puis une autre. Le portable reste silencieux. Au bout d'un moment, je l'éteins et le remets là où je l'ai trouvé.

Ça n'a aucun sens. Si elle n'a pas de liaison, pourquoi Violet aurait-elle un deuxième téléphone caché dans une boîte à chaussures ? Je ne peux pas vraiment lui poser la question. *Au fait, Violet, c'est quoi ce téléphone que j'ai trouvé pendant que je fouillais dans tes affaires ?* Je sais que je lui cache des choses, mais je déteste qu'elle ait des secrets pour moi. Je ressorts du dressing, mal à l'aise.

De retour dans la chambre, je tends l'oreille pour vérifier qu'Harper dort toujours. La maison est silencieuse. Je redescendrai dans une minute, une toute petite minute. Je referme la porte du dressing et ouvre l'autre en songeant que, peut-être, j'aurai les réponses que je cherche. Elle donne sur une grande salle de bains attenante qui semble avoir été rénovée

récemment, avec ses carreaux noir et blanc au motif géométrique et ses surfaces en marbre.

Il y a deux vasques, chacun la sienne, chacune surmontée d'un miroir et d'une applique ronde. À gauche des lavabos, des toilettes et une douche à l'italienne. Pas de baignoire.

La salle de bains est plus en désordre que je n'aurais cru, plus encombrée. Ce que je remarque d'abord, c'est une boîte de coloration pour cheveux, châtain foncé, la teinte de Violet. Je m'empare du carton, il n'a pas été ouvert, encore moins utilisé. Ça m'étonne de découvrir qu'elle se teint elle-même les cheveux. La femme sur la boîte est souriante, sa chevelure soyeuse. Je place la coloration près de ma tête et regarde dans la glace. À côté du mannequin, mes cheveux sont ternes et rêches, ni vraiment blonds, ni vraiment châains. Ils n'ont pas toujours été de cette couleur, ça fait longtemps que je ne les ai pas colorés.

Avant de reposer la boîte, je note la teinte – châtain foncé véritable – et la marque, qu'on trouve en supermarché. Puis je poursuis ma fouille.

Je ne devrais pas être là, je le sais au plus profond de mes entrailles, mais c'est comme si j'avais 5 ans et qu'il y avait un bonbon sur la table devant moi et qu'au moment de sortir de la pièce, on me disait, *surtout ne le mange pas*. Comment résister ? C'est tellement bon.

J'examine le plan de vasque et remarque un tube de crème pour l'acné près du lavabo ainsi que plusieurs lotions. J'ai du mal à imaginer Violet avec des boutons. Sa peau est laiteuse et sans défaut, comme une pierre polie. Peut-être parce qu'elle en prend plus soin que moi. Je m'observe dans le miroir. La lumière douce dispensée par le globe au-dessus est plus flatteuse que le néon jaune de ma salle de bains. Malgré tout, j'ai le teint inégal. Par endroits, ma peau est sèche, à d'autres, elle est grasse. Je me penche pour regarder de plus près. J'ai des petits boutons rouges sur le menton. Je prends le tube de crème et en mets une noisette sur le bout de mon doigt avant de l'étaler sur les rougeurs. Je referme le tube et le repose.

À côté, sur la droite du lavabo, il y a une trousse à maquillage. Je farfouille dedans, en sors un mascara, une brosse à blush et de la poudre. J'envisage de m'en servir puis me ravise. Je remets le tout dans la trousse avant de changer d'avis.

Le parquet craque de nouveau lorsque je reviens dans la chambre. Un rayon de soleil éclaire un point près de la fenêtre. Je m'en approche et m'appuie à l'encadrement pour observer les enfants qui jouaient au ballon.

La peur me saisit. Ce ne sont pas les petits voisins que j'aperçois, mais Violet qui remonte la rue en direction de la maison. *Merde*. D'un rapide coup d'œil autour de moi, je vérifie que tout est en place. Il y a une marque sur son oreiller, là où j'ai posé la tête, et des plis sur le dessus-de-lit. Je lisse le tout.

Une fois que j'ai la certitude que tout est en ordre, je sors de la chambre et longe le couloir en trotinant. Au moment où je vais descendre l'escalier, je me rends compte que je porte toujours son peignoir. Ma gorge se serre. Je fais demi-tour et me tortille pour le retirer tout en revenant dans la chambre. J'ouvre la porte du dressing à la volée et tente de l'accrocher à la patère, en vain.

Je n'ai pas de temps à perdre, je le laisse par terre, et fonce dans le couloir, dévale les marches deux par deux.

Je suis juste au pied de l'escalier quand la porte d'entrée s'ouvre et que Violet apparaît. Je prends une profonde inspiration, tente de calmer les battements de mon cœur.

— Salut, dis-je avec un sourire forcé.

— Salut, répond-elle. Tout va bien ?

J'acquiesce puis me penche pour remettre mes chaussures.

— J'avais cru entendre Harper, alors je suis montée voir. Mais elle dort toujours. Ce devait être dans la rue.

— Merci de l'avoir surveillée. Et d'être restée. C'est très gentil.

— Pas de problème, dis-je avec un haussement d'épaules nonchalant.

— Je vais prendre une eau gazeuse, je suis assoiffée. Vous en voulez une ? demande-t-elle. Nous pourrions regarder un film. Harper devrait dormir jusqu'à 15 heures au moins.

Je secoue la tête.

— En fait, j'avais oublié, mais ma mère a un rendez-vous médical cet après-midi. Ça ne vous ennuie pas si je pars plus tôt ?

Mon cœur continue de jouer du tambour dans ma poitrine.

— Bien sûr que non.

Violet me raccompagne à la porte et me salue de la main sur le perron. Je m'oblige à lui rendre son sourire en me retenant de partir en courant.

Je m'éloigne d'un pas normal, au cas où Violet m'observerait, et arrivée au bout de la rue, j'ai retrouvé une respiration régulière. *Ce n'est pas grave*, me dis-je. *Ok, j'ai fouiné un peu à l'étage, dans son placard, et alors ? Nous sommes amies.* Je relâche dans un souffle toute la tension accumulée. Je détends mes épaules. *Ce n'est pas grave.*

Pourtant, je n'arrête pas de penser au téléphone dans la boîte à chaussures, et je me demande ce qu'elle cache. Qui elle cache.

Et aussi à la boîte de coloration dans la salle de bains.

Sur le chemin du retour, je fais un rapide crochet par Duane Reade, la parapharmacie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Au moment de payer, le vendeur, un adolescent aux yeux vitreux et à l'air las, me regarde à peine lorsque je pose devant lui la coloration capillaire, châtain foncé véritable, et le tube de crème pour l'acné, le fond de teint et la palette de fard à paupières. Mes achats ne représentent rien pour lui, mais ils sont tout pour moi. Je prends un risque, mais c'est différent cette fois. J'en suis sûre.

Je repars en me demandant de quoi je vais avoir l'air en brune. J'ai beau me répéter que je n'ai pas encore décidé si je vais sauter le pas ou non, je sais que je vais le faire.

La forme de flatterie la plus sincère n'est-elle pas l'imitation ?

1. *Karma*, Taylor Swift, 2022.

Le soir, après le dîner, ma mère s'endort avec son assiette sur les genoux et se met à ronfler doucement. Sa poitrine se soulève et s'abaisse au rythme de ses respirations lentes et régulières. Prenant garde à ne pas la réveiller, je ramasse son assiette que je dépose dans l'évier.

Je ne veux pas qu'elle sache ce que je m'apprête à faire. Elle me regarderait d'un air déçu et dépité. Elle refuserait de croire que c'est différent cette fois. Ça n'en a pas l'air, mais ça l'est. Ce n'est pas comme la dernière fois, avec la teinture rouge, si rouge qu'elle en a taché nos serviettes. Ma relation avec Violet est différente. Différente, différente, différente. Même malgré cette histoire de portable secret, j'ai l'impression de la connaître mieux que quiconque depuis longtemps. Elle m'encouragerait, j'en suis convaincue.

Dans la salle de bains, je tiens l'emballage à côté de mes cheveux, comme je l'ai fait chez Violet. Ça paraît plus foncé que cet après-midi, au moins trois ou quatre tons plus sombres que ma couleur actuelle. J'hésite, une seconde seulement. J'ouvre la boîte.

Trente minutes plus tard, je rince mes cheveux sous la douche. L'eau et la coloration capillaire coulent sur mon visage et s'échappent par la bonde, aussi noire que l'encre. Mon cœur bat d'excitation. Je l'ai fait ! La vapeur s'élève en volutes autour de moi tandis que j'imagine à quoi je vais ressembler. Une fois que l'eau à mes pieds est redevenue claire, je ferme le robinet et enroule une serviette en turban sur mes cheveux.

Je file mettre mon pyjama et reviens dans la salle de bains pour la grande révélation, qui tourne à la déception. Mes cheveux pendent en touffes fines et humides. Ils sont presque noirs et le contraste avec mon visage pâle est saisissant. Ça n'a rien à voir avec la teinte chocolat, douce et riche de Violet. Je ressemble à Mercredi Addams, ce qui n'est évidemment pas le look que je recherchais.

Je décide qu'ils sont trop longs. Ça irait mieux avec une coupe plus courte, comme celle de Violet. Et il me faut une frange.

Remotivée, j'attrape les ciseaux dans le tiroir puis peigne mes cheveux de devant jusqu'à ce qu'ils recouvrent mes yeux. Ma main ne tremble pas quand je coupe. Les ciseaux se ferment avec un bruit étouffé. Les mèches tombent dans le lavabo.

Puis je les rassemble en deux nattes. Je retiens mon souffle et j'ampute la première de six bons centimètres. Je fais subir le même sort à la deuxième. Mes cheveux s'amoncellent en deux gros tas dans la vasque. Je retire les élastiques et grimace. Le côté droit est plus court d'au moins un centimètre que le gauche. Je tente d'égaliser et coupe toujours plus.

Au bout d'un moment, je repose les ciseaux et fixe mon reflet dans le miroir. J'ai envie de pleurer. La longueur, comme on peut s'en douter, n'était pas le problème. Désormais, la couleur est affreuse et la coupe une horreur. La frange est de travers et trop longue mais j'ai peur d'empirer le carnage si je taille encore.

Je devrais me sécher les cheveux au sèche-cheveux pour les mettre en forme mais il est déjà tard. La coloration m'a pris plus de temps que je ne pensais alors je me contente de les brosser et de les attacher en queue-de-cheval basse. Je suis épuisée tout à coup. Ce sera peut-être mieux demain matin, une fois sec. Ou pas.

Je me couche abattue.

Sitôt réveillée, je file me regarder dans la glace. J'ai un mouvement de recul en me voyant.

Mes cheveux ont frisé et se sont emmêlés au cours de la nuit. Maintenant qu'ils sont secs, ma très mauvaise application de la coloration est encore plus flagrante : les racines sont plus claires que les pointes, certaines mèches sont plus prononcées que d'autres. La teinte est un ton ou deux trop foncé pour ma peau. J'ai l'air livide, comme un fantôme. La fatigue creuse mes yeux et les cernes me font ressembler à un raton laveur vieillissant. On dirait la fille du film d'horreur *Le Cercle*.

Avec un soupir, je les remonte en chignon sur le haut de mon crâne. La frange tombe mollement sur mes yeux. Magnifique. Au fond d'un tiroir, je trouve un bandeau et l'enfile pour dégager mon visage. Je peux alors me maquiller un peu. J'utilise le crayon à sourcils que m'a donné Violet, le fond de teint et le fard que j'ai achetés à Duane Reade. Une fois que j'ai terminé, j'ai un peu meilleure mine, mais ce n'est quand même pas terrible.

J'entre dans le salon et m'arrête net. Ma mère est dans la cuisine, en train de remplir le filtre de la cafetière. Mon estomac se serre. Je ne suis pas prête à ce qu'elle me voie comme ça, qu'elle voie ce que j'ai fait à mes cheveux. Je devrais retourner dans la salle de bains, attendre qu'elle soit dans sa chambre, mais elle ne m'en laisse pas le temps et se tourne vers moi.

Son regard file vers mes cheveux puis revient croiser le mien. Elle sort de la cuisine, traverse le salon jusqu'à moi. Elle soupire, lèvres serrées.

— Sloanie, dit-elle en secouant la tête.

Elle a vu des photos de Violet, elle sait de quoi il s'agit.

Je me mords la lèvre, fais rouler la peau tendre entre mes dents. Soudain, l'air devient lourd, étouffant.

— Ce n'est pas pareil, dis-je, regard baissé.

Et c'est vrai. La dernière fois que je me suis teint les cheveux, ça a tout gâché.

Je ne referai pas la même erreur. Je ne supporterais pas que Violet me regarde comme Allison l'a fait : mâchoire pendante, yeux écarquillés,

horrifiée par ce qu'elle voyait. Par moi.

Je n'oublierai jamais l'expression sur le visage d'Allison. Je la revois encore clairement, comme si c'était hier. J'étais chez elle, assise en tailleur sur le parquet de leur dressing immense, dos à la porte. Un parfum de lessive, frais et réconfortant, flottait et me donnait l'impression d'être à la maison. En fait, j'étais tellement à mon aise que je n'ai pas entendu Allison entrer. Lorsque je me suis retournée, elle était dans l'embrasure de la porte, agrippée à l'encadrement comme pour se donner du courage.

— Qu'est-ce que vous foutez ? s'est-elle écriée avec stupeur.

Sa voix était bizarre, confuse.

Je n'avais pas de bonne réponse à fournir. Je suis restée sans bouger, sa robe sur le dos, ses chaussures aux pieds, ses boucles aux oreilles, mes cheveux tout juste teints luisant sous la lumière.

— Vos cheveux...

Pendant quelques secondes, elle n'a rien ajouté. Puis :

— Ce sont mes vêtements.

— Je... Je...

J'ai bégayé. Que pouvais-je dire ? Comment expliquer ?

— Vous êtes rentrée plus tôt, ai-je fini par répondre.

Ma voix était faible, implorante. Je voyais qu'elle était en colère même si je ne voulais pas lui faire de mal.

Je l'adorais. Je la vénérais. Et je voulais seulement être comme elle. Pourquoi ne comprenait-elle pas qu'il s'agissait de flatterie, rien de plus ?

Elle a parcouru des yeux le reste du dressing. Tous les tiroirs étaient ouverts. J'étais venue y dénicher un foulard pour compléter la tenue, mais j'avais été incapable de m'arrêter de fouiller. J'étais tombée à genoux et j'avais passé en revue tous les tiroirs, à la recherche de je ne sais quoi. Dans l'un d'entre eux, j'avais découvert la cachette de vieilles photographies. Des souvenirs qui s'étaient étalés sur des années, certains de l'époque de la fac. Allison, jeune et pimpante, serrant des amis dans ses bras, riant aux éclats ;

sur d'autres, elle était avec son mari au début de leur relation, pendant leur lune de miel. Ils étaient nus, ou elle en lingerie sexy. Toutes les photos étaient à présent éparpillées autour de moi comme des confettis. Son regard s'est arrêté sur l'une d'elles où on la voyait allongée sur le lit, vêtue seulement d'une petite culotte noire. Mon estomac s'est retourné.

Elle n'était pas censée rentrer avant lundi. Aucun d'entre eux. Ils passaient un long week-end chez ses parents. Toute la famille devait assister à un match des Red Sox le soir même. J'étais présente le jour où elle avait acheté les billets. *Est-ce qu'on prend des places ici ou là ?* m'avait-elle demandé en me montrant les sièges sur l'écran de son ordinateur.

Son regard était revenu sur moi. Le sang avait déserté son visage.

J'ai cru que j'allais m'évanouir. J'étais si absorbée dans ce que je faisais que je n'avais pas entendu la porte d'entrée s'ouvrir. Je l'ai déjà dit, n'est-ce pas ?

J'étais venue nourrir leur chat, vérifier qu'il y avait de l'eau dans sa gamelle. Allison m'avait proposé 100 dollars de supplément sur ma paie de la semaine suivante si je passais, mais j'avais refusé d'un geste de la main. Je n'avais pas de projet, j'étais ravie de dépanner une amie. C'est important, ne l'oubliez pas : je croyais que nous étions amies.

J'avais prévu de repartir sitôt le chat nourri. Il a juste fallu que je passe aux toilettes d'abord. D'habitude, j'allais dans celles du couloir, mais ce jour-là, je suis entrée malgré moi dans la salle de bains de la chambre d'Allison.

Quand j'ai eu terminé, je me suis lavé les mains et, plantée devant le lavabo, je me suis contemplée dans le grand miroir ovale. Je ressemblais à quelqu'un d'autre, avec ma chevelure rouge feu qui brillait sous les lumières de la salle de bains.

J'avais teint mes cheveux la veille. Ce n'était pas prévu, ça non plus. Rien de tout ça n'était planifié. J'ai l'air d'essayer de me dédouaner mais c'est la vérité. Nous avons terminé l'école plus tôt, ce vendredi avant un

long week-end férié. La fête du Travail, je crois. C'est pourquoi Allison et sa famille partaient en voyage. Alors j'avais décidé de m'arrêter faire quelques achats : du shampoing, des disques démaquillants, une nouvelle pince à épiler, car j'avais perdu la mienne.

Avant d'arriver à la caisse, une boîte de coloration pour cheveux avait attiré mon attention : une femme à la crinière de feu sur l'emballage. Ce n'était pas la première fois que je m'interrogeais sur l'allure que j'aurais en rousse. Face à Allison, il était difficile de ne pas s'imaginer avec des cheveux aussi flamboyants que les siens, de rêver à la personne qu'on serait si on avait sa classe.

D'un geste nonchalant, presque automatique, j'ai mis la coloration dans mon panier. Ce n'était pas exactement la même teinte qu'Allison mais elle s'en approchait. Une heure plus tard, je retirais la serviette autour de mes cheveux humides tout juste colorés.

En me voyant, j'ai été heureuse. Évidemment, la couleur n'était pas aussi flatteuse sur moi que sur elle, mais c'était joli. Et voilà l'étendue de ma bêtise : j'ai cru qu'Allison serait flattée. Je l'imaginais s'exclamer avec plaisir : *Les gens vont croire que nous sommes sœurs !* Je l'ai dit, j'étais complètement stupide.

Puis, dans la salle de bains d'Allison, j'ai vu son tube de mascara et je me suis demandé à quoi je ressemblerais un peu maquillée. Alors je l'ai pris. Une chose entraînant une autre, j'ai aspergé son parfum sur mes poignets, passé sa brosse dans mes cheveux, enfilé une paire de ses boucles d'oreilles. Avant que je ne m'en rende compte, j'ôtai mon jean pour essayer une de ses robes.

C'était marrant, de prétendre, rien qu'un moment, que j'étais elle, de savourer la sensation de porter ses vêtements, ses chaussures, ses bijoux. Il n'y avait aucune intention cachée, vraiment.

J'ai voulu lui expliquer tout cela, alors qu'elle était figée dans l'embrasement de la porte, mais j'étais incapable d'ouvrir la bouche.

L'expression dans son regard m'en empêchait. Puis elle a pris la parole :

— Foutez le camp. Foutez le camp de chez moi ! a-t-elle hurlé d'une voix étranglée.

Je me suis relevée tant bien que mal, je tremblais de tous mes membres. Alors que je me dirigeais vers la porte, toujours vêtue de sa robe et ses talons aiguilles aux pieds, j'ai marché sur le tissu trop long et je suis tombée en avant. D'instinct, j'ai tendu les bras pour me raccrocher à quelque chose, à n'importe quoi. Ce n'est qu'un pur hasard si j'ai attrapé le support à bijoux en marbre qui se trouvait sur sa commode. J'ai fait un autre pas avant de recouvrer l'équilibre, vacillant sur les talons hauts et fins, bras tendus en avant, vers elle.

Allison et moi avons toutes les deux regardé le lourd poids dans ma main. Lorsqu'elle s'est de nouveau tournée vers moi, j'ai lu la peur dans ses yeux. La mâchoire m'en est tombée. J'ai secoué la tête, pour lui assurer que jamais je ne ferais ça. Mais ensuite, l'espace d'une milliseconde, j'ai pensé : si je le faisais, elle ne pourrait raconter à personne ce qu'elle croit que je fabriquais dans son placard.

Non, je ne ferais jamais ça. J'ai desserré la main et le présentoir à bijoux est tombé dans un bruit sourd, étouffé par l'épaisse moquette. J'ai filé sans demander mon reste et nos épaules se sont frôlées quand je suis sortie du dressing. Je me suis demandé si elle avait senti son parfum sur moi et j'ai eu envie de vomir.

Aussitôt chez moi, je me suis enfermée dans ma chambre. J'ai verrouillé la porte, chose rare, et je n'ai pas répondu quand ma mère est venue frapper. Lorsqu'enfin j'ai ouvert plus tard, elle m'a serrée dans ses bras et je lui ai tout raconté.

Le lendemain, je me sentais mieux, rassurée. Tout cela n'était qu'un malentendu, c'était ce que ma mère et moi ne cessions de répéter pendant le petit déjeuner. Par-dessus la table, elle m'a pris la main et l'a tapotée. Un simple malentendu. Même si, pas tout à fait.

Lorsque je suis retournée à l'école, après ce long week-end, la directrice m'attendait devant ma classe. Son visage d'ordinaire enjoué était grave. Elle a contemplé mes cheveux teints puis a détourné les yeux comme si elle regrettait d'avoir vu ça. De nervosité, j'ai fait une plaisanterie idiote sur le fait de tomber l'une sur l'autre. Ça ne l'a pas déridée. Elle m'a annoncé qu'elle m'avait trouvé une remplaçante et m'a demandé de la suivre. Nous avons marché dans le couloir, côte à côte, sans prononcer un mot.

Dans son bureau, j'ai tenté d'expliquer, en vain. Elle m'en a empêchée d'une main levée en secouant la tête. Elle a péroré mais je l'ai à peine entendue, je n'ai écouté qu'un mot sur trois. À un moment, elle a dit qu'elle n'avait pas le choix et elle a parlé d'un comportement inacceptable. Puis, j'ai entendu « à effet immédiat ». J'ai relevé les yeux du point que je fixais sur son bureau. Elle a fui mon regard. J'avais la possibilité de dire au revoir à ma classe, puis je serais escortée vers la sortie.

Cette fois, lorsque nous avons longé le couloir, je marchais derrière elle, plus à côté, honteuse et au bord des larmes. Je travaillais dans cette école depuis six ans. Six années et un malentendu, et c'était fini.

Lorsque j'ai quitté l'établissement, que j'ai poussé les lourdes portes, j'ai cru que le pire était passé. Je pensais retrouver du travail, dans une autre école, un autre quartier. J'avais tort. Le lendemain, deux policiers sont venus frapper à notre porte et m'ont inculpée pour harcèlement et menace au troisième degré.

Au poste, ils m'ont informée que je pouvais joindre l'avocat de mon choix ou accepter celui que le tribunal m'attribuerait. J'ai pris l'avocat commis d'office puisque je n'avais pas les moyens d'en payer un, d'autant que j'étais désormais au chômage. La première fois que j'ai rencontré mon avocat, c'était dans un bureau miteux du centre-ville. Il était jeune et son costume était trop grand, avec des épaules trop larges et les revers de pantalon qui traînaient par terre. Il portait une énorme sacoche en

bandoulière à l'épaule. J'ai cru qu'il pourrait m'aider. J'ai cru qu'il en avait envie.

— Je ne suis pas entrée par effraction, ai-je insisté avant même qu'il n'ouvre la bouche. Elle m'avait donné une clé. Je venais nourrir le chat. Nous étions amies. Jamais je ne lui ferais de mal.

Et ce n'était pas un mensonge, je pensais que nous étions amies. Parfois, lorsque les enfants dormaient à son retour, elle ouvrait une bouteille de vin et se servait un verre, me préparait un thé et, assise à l'îlot central, elle me racontait sa journée, m'interrogeait sur la mienne. Nous parlions de nos familles, de notre enfance, certaines choses étaient vraies, d'autres pas. Puis, quand il était tard, elle me raccompagnait à la porte et me serrait brièvement dans ses bras pour me dire au revoir. Nous étions amies.

Mon avocat écoutait, acquiesçait à mes explications, mais je ne crois pas qu'il m'entendait. Il avait le regard vide, comme une ampoule défectueuse qui n'éclaire que d'une lumière vacillante. Il était surchargé de travail, j'en suis sûre, il croulait sous les dossiers tels que le mien, il était épuisé et sous-payé. Lorsque je me suis tue, il a pris une inspiration et m'a annoncé qu'il avait trouvé un accord avec l'avocat d'Allison et que je devais l'accepter. Ils consentaient à abandonner les charges de menaces si je plaçais coupable pour harcèlement au quatrième degré, un délit mineur. Pas de peine de prison, mais une injonction d'éloignement à la place, évidemment. *Évidemment*. Assené ainsi comme si c'était la seule chose logique.

— Une injonction d'éloignement ? ai-je répété la voix rauque.

Il a acquiescé.

— Tout contact entre vous et Mme McIntyre sera prohibé.

Je l'ai prié de m'excuser un instant. La semelle de mes chaussures crissait sur le lino moucheté du couloir quand je suis allée vomir dans les toilettes. Mes haut-le-cœur ont résonné sur les murs.

Dès que je suis revenue, il a répété que je devrais accepter l'accord. Les employeurs ne vérifient pas les casiers judiciaires pendant la période d'entretien. C'était le meilleur scénario. Si cela devait passer en jugement, je risquais d'être reconnue coupable de crime pire encore.

— Acceptez l'offre, a-t-il répété pour la troisième fois.

Je l'ai dévisagé, bouche ouverte, incapable de parler, comme un poisson hors de l'eau. Avait-il déjà oublié le métier que j'exerçais ? J'étais enseignante. N'importe quelle école un peu sérieuse vérifierait mes antécédents. Un délit ressortirait. N'importe quoi ressurgirait. Et personne n'engagerait une enseignante accusée de harcèlement, encore moins d'un parent d'élève. Accepter l'accord revenait à me passer un nœud coulant autour du cou.

Au bout du compte, c'est ce que j'ai fait. Quelle autre possibilité avais-je ? Voilà pourquoi je suis restée si longtemps au chômage, que j'ai fini par m'occuper d'ongles au lieu d'une classe. À cause d'une coloration pour cheveux. Plus ou moins.

Je comprends donc pourquoi ma mère me dévisage ainsi. Je me jetterais le même regard à sa place. Mais mon amitié avec Violet est différente.

— Ce n'est pas pareil, je répète.

Il y a une pointe de supplique dans ma voix.

Ma mère n'ajoute rien. Elle pose avec douceur sa main sur ma joue puis hoche la tête avant de retourner dans la cuisine.

Mes épaules s'affaissent. J'aimerais pouvoir lui faire comprendre. J'aimerais pouvoir mettre des mots sur la solitude qui était la mienne avant de rencontrer Violet. Allison et ses enfants étaient comme ma famille. L'école Mockingbird était ma maison. Sans eux, j'ai eu l'impression de me noyer.

Je commençais enfin à refaire surface lorsque j'ai rencontré Violet. Elle était là, telle une bouée de sauvetage, ballottée par les flots. Je m'y suis

accrochée et j'ai pu respirer, amener de l'air dans mes poumons pour la première fois depuis des mois.

Mais le meilleur avec Violet, c'est qu'elle a besoin de moi comme j'ai besoin d'elle. Elle me l'a dit. Elle me l'a répété plusieurs fois. Peut-être que j'ai mal interprété la situation avec Allison, que j'ai confondu politesse et amitié, mais je ne me trompe pas cette fois. Je le sais.

Je me redresse et souris. Cette fois, c'est différent.

12 h 45 et je me tiens sur le perron des Lockhart. La certitude qui m'animait ce matin, que Violet serait flattée par ma nouvelle couleur de cheveux, se dissipe à vitesse grand V. Et si elle déteste ? Je m'apprête à entrer directement, sans frapper, ainsi qu'elle me l'a proposé des semaines plus tôt, puis me ravise.

La nervosité me fait danser d'un pied sur l'autre. Mon haut est trempé au niveau des aisselles et le tissu colle à ma peau dans mon dos. La chaleur estivale me gêne pour respirer.

Même si Violet n'est pas Allison, ce que je n'ai cessé de me répéter sur le trajet ce matin, maintenant que je suis là, à sa porte, l'idée qu'elle me voie comme ça me noue l'estomac. Mais que faire ? Partir ? Lui téléphoner et prétendre que je suis malade ? Même si je le faisais, je n'ai aucune chance de retrouver ma couleur naturelle sans décolorer mes cheveux, et ce serait une décision encore pire que celle que j'ai prise hier soir. Je crois que l'expression qui colle à ma situation est « comme on fait son lit, on se couche ». J'aurais juste aimé être prévenue que le matelas serait à ce point défoncé.

Allez ! Il faut retirer le pansement d'un coup sec ! J'ouvre la porte et pénètre dans la maison où il fait frais.

Violet est en train de descendre l'escalier au moment où j'entre.

— Oh ! s'écrie-t-elle en me voyant.

Elle s'immobilise sur la dernière marche et me fixe. Sa main gauche se crispe sur la rampe. Une expression que je n'arrive pas à déterminer passe en un éclair sur son visage. Ce n'est pas de la surprise, pas vraiment, mais ses sourcils se haussent, sa bouche s'ouvre. Puis ses lèvres s'étirent en un immense sourire.

— J'avais besoin de changement, dis-je d'un ton que je veux détaché.

C'est ce que je me suis rabâché hier soir quand j'ai enfilé les gants et que j'ai mélangé les composants de la teinture.

— C'est sympa ! s'exclame-t-elle en me rejoignant pour m'entraîner dans le salon. Qui aurait cru que vous seriez aussi spectaculaire en brune !

Une vague de soulagement me submerge. Elle n'est pas fâchée. J'en pleurerais.

Je m'assieds sur leur canapé, genoux repliés sous moi.

— C'est très mal fait. Je suis nulle pour me teindre les cheveux toute seule, dis-je comme un aveu. Ça ne ressort jamais bien. Mais votre couleur est si belle, j'ai cru...

Je me tais, gênée. Puis conclus :

— Ce n'est pas aussi beau que sur vous.

— Non, je trouve que c'est bien, affirme Violet. Ça vous va bien, vraiment. Défaites votre chignon, que je voie ça.

J'hésite. Me teindre les cheveux de la même couleur que les siens, c'est une chose. Les couper, c'en est une autre.

— Allez, insiste-t-elle.

Adviennne que pourra. Je retire mon chouchou et laisse mes cheveux retomber, puis j'enlève le bandeau et la frange me couvre les yeux.

Elle m'observe avec attention, main sur la bouche, sourcils froncés. Puis elle tend le bras et vient peigner les cheveux sur mon front pour lisser la frange.

— Elle n'est pas droite, dis-je en montrant une mèche.

— C'est... bien, déclare-t-elle sans conviction.

Elle serre les lèvres. Je l'interroge du regard.

Et d'un coup, Violet éclate de rire. Pas méchamment, mais de bon cœur. Je commence à ricaner moi aussi. Très vite, nous rions à en pleurer.

— Oh mon Dieu, je ne peux plus respirer ! gémit-elle en se tenant le ventre.

— C'est la cata, finis-je par admettre quand nos rires se calment et que je m'essuie les joues de la manche. Un code rouge. Ou noir même. Du genre alerte à la bombe.

— C'est vrai, approuve Violet qui continue de glousser. Je vais appeler mon coiffeur. C'est le meilleur. Je vais voir s'il peut vous prendre en urgence et arranger ça.

— Maintenant ? Où est Harper ?

Je regarde autour de moi, me rendant compte seulement maintenant qu'elle n'est pas là.

— Oui, je voulais vous envoyer un message pour vous prévenir, répond-elle avec un hochement de tête. Elle joue chez une copine cet après-midi.

D'un geste, elle montre la cuisine où des manuels et des fiches sont étalés sur l'îlot central. Son ordinateur portable est ouvert.

— Qu'en dites-vous ? Je l'appelle ?

Avec un sourire, j'accepte avec reconnaissance. J'avais raison. Elle n'est pas fâchée.

Une heure plus tard, je suis installée dans le fauteuil du salon de coiffure, une blouse en nylon sur les épaules tandis que Nolan, le coiffeur de Violet, passe les doigts dans mes cheveux.

— Alors..., commence-t-il en s'adressant au miroir.

Il est grand et mince, et très beau avec sa peau cuivrée et ses pommettes ciselées. Ses doigts accrochent un nœud.

— Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?

— Comme moi, intervient Violet. Aux épaules, avec la frange. Je pense que ça lui irait bien. Nous avons la même forme de visage, tu ne trouves

pas ? Et un petit rattrapage couleur. Comme ça.

Elle s'approche de moi et tient une mèche de ses cheveux à côté des miens.

— Tu te rappelles la teinte que tu as préparée pour moi la semaine dernière ?

Nolan acquiesce.

— Avec les nuances chaudes. Ce sera parfait pour elle.

Violet est ravie et tape dans ses mains. J'aime bien cette façon qu'ils ont de parler de moi comme si je n'étais pas là, la douceur avec laquelle Nolan me caresse les cheveux tandis qu'il écoute Violet.

Je le suis jusqu'aux bacs où il incline mon siège et m'invite à fermer les yeux. Une petite brume me chatouille le visage lorsqu'il mouille mes cheveux avec la douchette. Il me masse le crâne tout en faisant mousser le shampoing, rince puis applique des soins. Quand il a fini, il enveloppe mes cheveux dans une serviette et me ramène à son fauteuil.

Violet m'apporte des magazines et nous bavardons pendant qu'il applique la teinture au pinceau, mèche par mèche. Après le temps de pose, je le suis de nouveau aux bacs où il rince la coloration. De retour dans son fauteuil, il me fait pivoter vers lui, dos au miroir.

— On ne regarde pas tant que je n'ai pas fini, m'avertit-il.

Il travaille avec sérieux, sourcils froncés, tandis qu'il joue du ciseau et que mes cheveux tombent avec légèreté par terre.

À côté de moi, Violet me rassure :

— C'est déjà tellement beau.

Je lui renvoie son sourire.

Lorsque, enfin, Nolan tourne le fauteuil et que je me découvre, je n'en reviens pas ; je me penche vers le miroir pour mieux voir. Je suis partie. En tout cas, le moi qui est entré ici deux heures avant. Bye bye Sloanie, qui joue la comédie. La couleur est désormais un châtain chaud et profond, presque doré sous l'éclairage du salon. Elle est aussi lumineuse que celle de

Violet, brillante et douce. Je tourne la tête de droite à gauche. Mes cheveux sont plus courts de deux bons centimètres et caressent mes épaules. J'ai une frange comme la sienne qui encadre mon visage.

— Ça vous plaît ? s'enquiert Nolan.

Il passe les doigts dans mes cheveux, redonne du volume aux boucles.

— Vous êtes magnifique, affirme-t-il.

J'acquiesce, sans voix. Avec précaution, je touche mes cheveux. Ils sont doux comme de la soie.

Violet se penche à côté de moi, son visage près du mien.

— On dirait des jumelles ! s'exclame-t-elle avec excitation.

Elle a raison, nous nous ressemblons, maintenant que nos cheveux sont de la même couleur, de la même longueur, avec la même frange sur les yeux. Des bulles de joie pétillent dans mon ventre. Je ne pensais pas du tout que je pouvais ressembler à ça. À Violet.

Avec cette coupe plus courte, mes yeux paraissent plus grands, mes pommettes plus hautes. Bizarrement, ma peau semble plus belle aussi. J'ai appliqué la crème anti-acné hier soir avant de me coucher, et les boutons à mon menton se sont déjà un peu estompés. Je n'arrive pas à me quitter des yeux. Ni à ôter le sourire à mes lèvres. Je me demande ce que Jay va penser quand il me verra.

Nolan nous accompagne jusqu'à l'entrée du salon. Il nous serre l'une après l'autre dans ses bras pour nous saluer.

— Merci, dis-je encore et encore.

Il me presse la main une dernière fois avant de s'éloigner.

La fille à l'accueil est toute jeune, elle me demande si tout s'est bien passé.

— Oui, parfaitement.

Je fouille dans mon sac à la recherche de mon portefeuille, redoutant la note.

— Non, non, intervient Violet en repoussant ma main. C'est pour moi.

Je la dévisage avec surprise.

— Quoi ? Pas du tout. Vous n'avez pas à payer.

— Je sais mais j'en ai envie. C'était mon idée, c'est moi qui offre.

Lorsqu'elle sort sa carte de crédit pour la tendre à la jeune hôtesse, quelque chose tombe de son sac. C'est une carte de visite. Violet n'a rien remarqué, aussi je me penche pour la ramasser. Quand je lis ce qui est écrit dessus, mon cœur s'arrête. Soudain, j'ai la gorge sèche et le souffle coupé.

Est-ce que c'est... ? Oui, c'est ça. J'ai les doigts engourdis. C'est une carte de Rose & Honey. Que fait-elle dans le portefeuille de Violet ? Y est-elle déjà allée ? Cette idée me provoque des palpitations, me soulève l'estomac. Elle ne m'y a pas vue, quand même ? Si ?

Lorsque je relève la tête, toujours accroupie, je vois que Violet et la réceptionniste me fixent.

— Tout va bien ? demande Violet avec inquiétude.

J'acquiesce faiblement.

— Oui, pardon. Tenez.

Je me lève et lui tends la carte.

— C'est tombé de votre sac.

Les mots collent à ma gorge comme des mouches à du papier collant, leurs petites pattes engluées. Ma voix est enrouée, lourde.

— Oh, merci, dit Violet en prenant la carte.

Elle la regarde et la range dans son portefeuille.

— Vous y êtes déjà allée ? dis-je de cette même voix râpeuse.

— Où ça ? demande-t-elle avec étonnement.

— Dans ce salon de beauté. Celui de la carte.

Je n'arrive pas à prononcer le nom.

— Non, répond-elle en secouant la tête. Pas encore. Et vous ? C'est une maman à l'école d'Harper qui m'en a parlé.

Son expression est avenante, innocente.

Elle n'y est pas allée. Je peux respirer. Elle n'y est pas allée. Mais quelqu'un d'autre à Mockingbird, oui. Peut-être la même personne qui a parlé du salon à Allison. C'est peut-être pour ça qu'elle avait pris rendez-vous. De qui s'agit-il ? J'aurais reconnu n'importe quelle maman, surtout si elle venait régulièrement au point de recommander l'institut autour d'elle.

— Vous êtes sûre que ça va ? insiste Violet. Vous êtes un peu pâle.

— Oh, oui, ça va. Ce doit être à cause des émanations de la coloration. J'ai un peu la tête qui tourne.

Je fais de mon mieux pour ne pas avoir l'air au bord de l'évanouissement.

— Et ça fait longtemps que je n'ai pas plané en plein après-midi. Depuis la fac.

Je force un petit rire.

Violet s'esclaffe aussi, puis elle passe son bras dans le mien.

— Sortons d'ici, alors. Nous devrions aller faire du shopping ! Vous trouver une nouvelle tenue pour aller avec votre nouvelle coupe !

Elle me guide vers la porte.

Je lui souris. J'en ai envie, vraiment, mais la vue de cette carte m'a mise mal à l'aise, j'ai l'impression que le sol tremble sous mes pieds. J'ai envie de m'agripper à quelque chose. Mon comportement est absolument stupide et inconscient. J'ai oublié comme ce quartier est petit, comme il est courant d'y croiser des gens qu'on connaît. Je voyais souvent des parents d'élèves le week-end au marché, aux terrasses des restaurants, dans la rue. Quelqu'un pourrait nous voir ensemble, quelqu'un de Mockingbird. Ça ne m'avait pas traversé l'esprit avant maintenant. Si on nous voyait, ma couverture serait fichue. Cette vie que je me suis construite s'effondrerait. Il faut que je sois plus prudente. Je devrais rentrer chez moi.

— Violet, je...

Je n'arrive pas à terminer ma phrase, happée par le reflet de nous deux dans le miroir qui court sur le mur du salon.

La ressemblance est troublante. Nous nous ressemblons tellement. Comme des jumelles, ainsi que l'a dit Violet. Nos colliers similaires avec le pendentif en étoile scintillent sous la lumière. Peut-être que l'idée qu'on soit sœurs n'est pas si grotesque. Il arrive des choses plus étranges encore. La semaine dernière, j'ai lu un article sur des triplets séparés à la naissance qui se sont retrouvés dans la même fac.

— Vous savez quoi ? reprend Violet. J'ai une meilleure idée. Rentrons chez moi plutôt. J'ai des affaires qui selon moi devraient vous aller à merveille. Je n'accepterai aucun refus.

Je quitte le miroir des yeux pour regarder Violet, son expression enthousiaste et ouverte, qui m'est aussi familière que la mienne. Je lui souris. Si quelqu'un de Mockingbird me voit, il ne saura pas qui je suis.

— D'accord, allons-y.

Sloanie, qui joue la comédie, est partie.

VIOLET

La tête de Sloane lorsqu'elle voit la carte du salon Rose & Honey est magique ! Elle va faire une syncope ! Je me mords l'intérieur de la lèvre pour m'empêcher de sourire. J'ai trouvé que ce serait une attention délicate, de la laisser négligemment échapper de mon portefeuille, de la voir tomber par terre en prétendant ne rien remarquer. Je l'ai ignorée, et j'ai attendu que Sloane la ramasse.

Elle a le teint livide, l'air nauséeux, lorsqu'elle me la tend. Son visage a viré au vert olive.

— Tout va bien ? dis-je d'un ton que j'espère inquiet.

En réalité, je le suis, inquiète. Elle a l'air d'être sur le point de vomir.

Sloane hoche la tête sans conviction. L'expression qu'elle affiche est sans équivoque. Elle se demande si je suis déjà allée dans ce salon où elle travaillait. La réponse est oui, j'y suis allée.

— Oui, ça va, répond-elle. Ce doit être à cause des émanations de la coloration. J'ai un peu la tête qui tourne.

Elle lâche un petit rire, plus haut perché que d'habitude.

— Et ça fait longtemps que je n'ai pas plané en plein après-midi. Depuis la fac.

Je ris comme si c'était la plaisanterie la plus drôle du monde.

— Sortons d'ici, alors ! dis-je d'un ton enjoué. Nous devrions aller faire du shopping ! Vous trouver une nouvelle tenue pour aller avec votre nouvelle coupe !

Je passe mon bras dans le sien et commence à la guider vers la porte.

Elle me lance un sourire hésitant. Elle est nerveuse. Tant mieux. Cependant, hors de question de la laisser rentrer chez elle tout de suite. Son relooking n'est pas terminé. Lorsque j'en aurais fini avec elle, elle me ressemblera plus que moi-même.

— Violet, je...

Elle tente de protester puis se tait en nous voyant côte à côte dans le miroir du salon. Des jumelles. Nos visages sont interchangeable. Nous sourions toutes les deux, ravies. Mais pas pour les mêmes raisons, de toute évidence.

— Vous savez quoi ? J'ai une meilleure idée. Rentrons chez moi plutôt. J'ai des affaires qui selon moi devraient vous aller à merveille. Je n'accepterai aucun refus.

Et elle ne refuse pas. Trente minutes plus tard, nous sommes dans ma chambre : Sloane, dans un haut sans manches au crochet Carolina Herrera, s'admire dans le miroir en pied et moi je l'observe, appuyée à l'encadrement de la porte. Avec sa nouvelle coupe, c'est comme si c'était moi que je regardais. Ça me donne envie de danser, de sauter et de faire des claquettes.

— Je ne peux pas accepter, affirme-t-elle sans quitter des yeux son reflet.

— Faisons un échange, alors. Ce haut contre votre chemise.

D'un geste, je montre la surchemise en flanelle qu'elle porte autour de la taille, même s'il fait plus de 32 °C aujourd'hui et que cette horreur aurait dû être jetée à la poubelle depuis des années tant elle est usée, délavée et élimée. Elle continue pourtant de la porter tout le temps. Et je la veux.

Sloane hausse des sourcils perplexes.

— Vous voulez ça ? demande-t-elle, incrédule, en soulevant une manche de la chemise. En échange d'une pièce Carolina Herrera ?

Je m'esclaffe. C'est un échange absurde, en effet, pour qui ignore mes raisons.

— J'ai deux chemises comme celle-ci, mais aucune en flanelle. Que voulez-vous ? J'aime votre style. Alors, c'est d'accord ?

— Évidemment.

Elle dénoue la chemise et me la tend.

Je la prends, surprise de la facilité avec laquelle je l'ai obtenue, puis je montre le reste de mon armoire.

— Il y a autre chose qui vous plaît ? J'ai tant de vêtements. Bien trop. Je voulais justement faire du tri.

Sloane me considère d'un œil sceptique. Je poursuis :

— Allez ! Un nouveau jean, peut-être ?

Je la taquine en pointant du doigt les trous béants qu'il y a aux genoux de celui qu'elle porte.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec celui-ci ? plaisante Sloane. Un jean de 2005, c'est vintage, non ? Je croyais que les jeans déchirés, c'était à la mode.

— Heu... Les jeans déchirés, oui ; les jeans en lambeaux, non. En plus, il me paraît un peu grand pour vous.

Tête penchée, j'ajoute d'un ton flatteur :

— Vous avez minci, non ? Ça vous va bien. À part ce jean.

Sloane rougit, consciente que c'est moi qu'elle doit remercier pour sa remise en forme. Lorsque nous nous sommes rencontrées, elle était un peu plus grosse que moi, pas beaucoup, quatre ou six kilos tout au plus. Pour réduire l'écart, j'ai commencé à manger plus, mais je l'ai aussi invitée à m'accompagner marcher aussi souvent que possible, l'entraînant d'un pas vif. Je lui ai demandé de prendre Harper sur ses épaules et de la promener dans le parc, je l'ai initiée au yoga. Ça a porté ses fruits. J'ai remarqué que la plupart de ses pantalons lui sont trop grands maintenant, ils sont lâches à

la taille et autour des cuisses. Ses T-shirts déjà amples m'empêchaient de mesurer à quel point elle avait maigri. Jusqu'à maintenant.

— Tenez.

J'attrape un jean brut dans l'armoire et le lui propose.

— Essayez-le. Et ça aussi.

Je décroche un chemisier Trina Turk de la tringle et le lui mets entre les mains.

Sloane passe l'heure suivante à essayer mes vêtements. J'applaudis avec enthousiasme quand une tenue lui sied et que je me reconnais dans sa pose devant le miroir. La pile de hauts, de robes et de pantalons, qui sur mon insistance lui appartiennent désormais, ne cesse de grossir. Je suis ravie de me débarrasser de ces vêtements ; ils sont élégants et hors de prix, ils me vont bien et je devrais les porter, mais ils ne sont pas moi.

Je les déteste tous. J'aimerais pouvoir craquer une allumette et mettre le feu à toute mon armoire. Puisque c'est impossible, le mieux est de les donner à Sloane.

Elle repart de chez moi dans une toute nouvelle tenue : jean ajusté, taille haute, et le débardeur Carolina Herrera qu'elle a essayé en premier. Elle emporte avec elle un sac rempli à ras bord de vêtements. J'ai insisté pour qu'elle me laisse les siens, ils sont pliés sur ma commode. J'ai proposé de les donner à la fin de la semaine à une œuvre de charité en même temps que des affaires trop petites pour Harper. Ce n'est pas de la haute couture : un jean usé jusqu'à la corde et un vieux T-shirt trop longtemps porté, mais elle a hésité à s'en défaire. Nous avons ri toutes les deux devant sa réticence, puis sa concession. Ce qu'elle ignore, c'est qu'au lieu de les donner, je vais les ranger soigneusement.

Je la regarde s'éloigner sur le trottoir. De dos, on dirait moi. Une fois qu'elle a disparu, je referme la porte et vérifie l'heure. 16 h 30. Harper ne rentre pas avant 18 heures. Et Jay est en déplacement professionnel, il ne sera de retour que demain. C'est toujours trop tôt.

Dans la cuisine, je monte avec précaution sur un tabouret pour attraper la bouteille de Grey Goose cachée derrière une réserve de papier essuie-tout dans le placard au-dessus du frigo. Je verse la vodka dans un verre rempli de glaçons qui craquent sous le contraste de température, et ajoute un zeste de citron.

Je vais m'installer sur le canapé avec ma boisson. L'alcool est frais et doux. Toute cette histoire est presque drôle. Sloane et moi qui nous mentons l'une à l'autre. Elle ne boit pas d'alcool ? Oh mon Dieu ! Moi non plus ! Son père est originaire de Philadelphie ? Quelle coïncidence, le mien aussi ! Grande fan de Taylor Swift ? Allons, qui ne l'est pas ?

Depuis le début, elle croit s'être insinuée dans nos vies par le mensonge, mais la vérité, c'est que c'est moi qui ai infiltré la sienne en lui mentant.

Voilà comment tout a commencé : Il y a un an, alors que j'amenais Harper à l'école un matin, j'ai surpris la conversation d'un groupe de mamans dans la cour. Nous étions encore nouvelles à Mockingbird, Harper et moi, un peu timides ; je saluais avec gêne les autres parents, et elle serrait ma main de plus en plus fort à mesure que nous approchions. Nous avions pourtant tout à fait notre place ici : moi dans ma robe d'été Marni, Harper dans une robe à volants Pepa London. Cependant, nous n'étions pas encore à l'aise.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, pestait une des mamans. Elle était chez moi ! Elle portait mes vêtements !

La rousse qui se tenait au centre d'un cercle de femmes aux yeux écarquillés d'incrédulité avait une voix forte et véhémence qui portait jusqu'à l'autre bout de la cour. Ses traits étaient fins et ciselés, son teint de porcelaine. Elle serrait les bras sur elle comme pour se protéger.

Elle a prononcé ces mots au moment où je passais à côté d'elles et elle a croisé mon regard. Son public s'est retourné et m'a vue qui les écoutais.

— Une ancienne enseignante, a-t-elle expliqué en haussant le ton pour m'inviter à rejoindre leur conversation.

Je me suis avancée vers elles en incitant Harper à aller jouer. Les femmes se sont écartées pour me faire une place.

— Je m'appelle Allison, a déclaré la rousse en posant avec délicatesse la main sur son cœur.

Une par une, elles se sont présentées avec une poignée de main molle.

— Violet, ai-je répété à chacune avec un sourire poli.

Toutes se réjouissaient d'avoir du sang neuf avec qui partager cette incroyable histoire et elles m'ont raconté comment, quelques mois auparavant, une des maîtresses de maternelle avait été obsédée par Allison. Cette dernière l'avait retrouvée chez elle, dans son dressing, vêtue d'une de ses robes de soirée – une Jason Wu, qui plus est ! –, les cheveux teints du même roux auburn qu'elle. Allison a tressailli à ce passage du récit.

— Je lui ai confié mes enfants ! s'est-elle écriée avec horreur.

Les autres mamans ont marqué leur désapprobation d'un claquement de langue et murmuré des paroles de consternation inintelligibles.

— C'était tellement perturbant. Je crois qu'elle voulait être moi, a conclu Allison d'une voix feutrée.

J'ai ravalé mon rire devant cette prestation dramatique. Ça me paraissait un peu exagéré. Cette anecdote me rappelait l'époque du lycée où je faisais du baby-sitting pour mes voisins. Quand les enfants dormaient, je m'introduisais en douce dans la chambre de leurs parents et j'empruntais le maquillage de la mère, j'essayais ses bijoux, les boucles d'oreilles en diamant et les bagues serties d'émeraudes. Je croyais que tout le monde faisait ça lorsqu'il était seul chez quelqu'un d'autre. Mais j'avais 14 ans, et je n'étais pas enseignante dans une école maternelle. J'ai donc affiché une expression de dégoût et imité les réactions effarées des autres mamans.

Je n'ai plus repensé à cette histoire pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que mon monde explose, éclats d'obus dans tous les sens, et que je sois pulvérisée et désespérée, allongée dans mon lit à 3 heures du matin, le clair de lune perçant par la fenêtre de notre chambre. Jay était en bas, dans son

bureau. Je l'entendais ronfler à travers les murs. Moi, je ne dormais pas du tout. Comment aurais-je pu avec toute cette rage qui grondait dans mon cœur et fusait dans mes os ?

Les paroles d'Allison tournaient dans ma tête. *Je crois qu'elle voulait être moi.* J'imaginai cette enseignante comme une version plus jeune d'Allison, à la peau claire, à l'expression perdue, avec ses longs cheveux teints en rouge vif. Peut-être que l'ennui avait eu raison d'elle un soir et qu'elle avait décidé de se déguiser ; la couleur de cheveux n'était peut-être que pure coïncidence. Ou alors Allison avait raison. Elle avait franchi la ligne, transformé l'admiration en autre chose. Quelque chose de plus sombre. Ça m'a donné une idée. Une idée comme on n'en a qu'au creux de la nuit noire.

Sur mon téléphone, j'ai cherché les anciennes lettres d'information sur le site de Mockingbird. J'ai trouvé très vite ce que je voulais : un article annonçant l'arrivée en milieu d'année d'une nouvelle maîtresse de maternelle. Il concluait ainsi : *l'enseignante précédente, Sloane Caraway, ne reviendra pas.* J'ai tapé son nom dans Google et facilement trouvé une photo d'elle. Elle ne ressemblait pas du tout à Allison. Elle avait les cheveux châtain clair, un visage en forme de cœur, un nez fort, un peu comme le mien. Elle n'était pas particulièrement jolie, mais elle n'était pas vilaine du tout non plus.

J'ai étudié sa photo sur l'écran de mon téléphone, seule lumière dans la chambre plongée dans l'obscurité. Elle avait l'air si *ordinaire*. J'ai voulu en savoir plus. Je n'ai pas mis longtemps à découvrir qu'elle travaillait dans un institut de beauté situé dans un quartier voisin, grâce à son profil dans la section « À propos de nous » du site internet du salon. De là, j'ai trouvé sa page Instagram, celle de TikTok. Je me suis endormie en faisant défiler ses photos et je me suis réveillée le lendemain avec le portable encore dans la main.

Après avoir déposé Harper à l'école, j'ai pris la direction du salon de beauté. J'ai ralenti le pas et me suis arrêtée devant pour regarder à travers la grande vitrine. Derrière l'accueil, j'ai vu des fauteuils de pédicure alignés contre le mur de gauche. Elle était là, en chair et en os, penchée sur les pieds d'une femme à qui elle appliquait avec soin du vernis sur les orteils.

À un moment, elle a levé la tête, s'est tournée vers sa collègue manucure et j'ai pu discerner son visage. J'ai failli m'étouffer de rire en repensant aux paroles d'Allison. Elles ne pouvaient pas être plus différentes l'une de l'autre. En revanche, j'ai remarqué avec plaisir que si elle ne ressemblait pas à Allison, elle me ressemblait un peu. Profil similaire, même teint, malgré les boutons d'acné sur sa peau. Ses cheveux étaient plus clairs que les miens et elle était plus enrobée que moi et portait des lunettes, mais la ressemblance était bien réelle. Mon idée née de ma fureur nocturne pouvait fonctionner.

Puis la raison m'est revenue et j'ai tourné les talons pour rentrer chez moi. *Non, c'est complètement fou*, ai-je pensé en m'éloignant. *Ça ne marchera jamais*. Et l'instant d'après : *Ou peut-être que si*.

Je suis revenue au salon le lendemain, et le jour d'après. Ensuite, je l'ai suivie chez elle. Je l'ai suivie partout où elle allait jusqu'à connaître son emploi du temps, savoir à quelle heure et où elle prenait sa pause – le petit parc à l'angle. Jusqu'à repérer le carré de pelouse où elle s'installait pour lire.

Et puis, sur une impulsion, j'ai envoyé Jay avec Harper dans ce même parc. Je lui ai assuré que c'était son nouveau parc préféré, et j'ai croisé les doigts pour que Sloane y soit et qu'elle le remarque. Un pari pas très risqué, tout le monde remarque Jay. Avec de la chance, elle allait trouver une raison de l'aborder. Les femmes en trouvent toujours, surtout depuis qu'il ne porte plus son alliance. Et Jay a toujours aimé qu'on lui prête attention. Ce n'est pas un homme particulièrement perspicace. Si Sloane l'abordait, il

l'accueillerait avec plaisir, poussé par son ego et prêt à être caressé dans le sens du poil.

Si aucune rencontre fortuite avec Jay n'avait lieu, je prévoyais d'emmener Harper au parc la semaine suivante et de me présenter moi-même à elle sous un prétexte quelconque : je l'aurais bousculée par inadvertance en jouant à chat avec Harper, ou j'aurais buté contre ses chaussures, qu'elle ôtait et laissait toujours traîner dans l'herbe. Je considérais malgré tout que Jay faisait un meilleur appât. En tout cas, il attirait l'attention. Ensuite, j'aurais dit : « Vous avez dû voir mon mari, ici ? Il est grand, brun ? » Son regard aurait pétillé, et tout à coup, je lui aurais paru intéressante. Il ne m'en fallait pas plus.

J'ai suivi Jay et Harper au parc. Je me suis assise sur un banc dans un coin, les cheveux dissimulés sous un foulard et les yeux derrière d'énormes lunettes de soleil façon *Diamants sur canapé*, pour qu'on ne me reconnaisse pas. Sloane fidèle à elle-même lisait à son endroit habituel. À un moment, elle a regardé autour d'elle et s'est arrêtée sur Jay. J'ai souri intérieurement. Elle n'a rien fait, alors j'ai donné à Harper une poignée de M&M's pour qu'elle supplie son père de la ramener au parc le lendemain, et le jour suivant. Plutôt que de lire son livre, Sloane les observait, pendant que moi, je l'observais, elle.

J'étais là quand Harper a marché sur l'abeille. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il se passait mais je l'ai entendue crier. Il m'a fallu rassembler toute ma volonté pour ne pas accourir et la prendre dans mes bras. Je l'aurais fait si Sloane n'était pas intervenue la première. Dès qu'Harper a cessé de pleurer, je suis rentrée. Je voulais être à la maison à leur retour, pressée d'entendre l'histoire de leur rencontre.

— J'ai été piquée ! a annoncé Harper sitôt le seuil franchi.

Elle a levé son pied pour me montrer. Je l'ai prise sur mes genoux et j'ai examiné avec soin la piqûre avant de la couvrir de bisous jusqu'à ce qu'elle se tortille de rire.

— Tu veux qu'on mette un pansement, ma puce ? J'en ai avec Minnie.

— Une infirmière nous a aidés, m'a informée Jay tandis que je me levais, Harper dans les bras.

— Une infirmière ? ai-je répété, perplexe.

Sloane avait-elle prétendu être infirmière ? J'ai dû faire une tête bizarre parce que Jay m'a décroché un regard curieux.

— Je veux dire, où as-tu trouvé une infirmière ? Quelle chance !

Il a haussé les épaules.

— Elle était là, dans le parc. Elle s'appelle Caitlin et elle a été très gentille.

Quelle menteuse ! C'est là que j'ai décidé que mon plan pouvait vraiment marcher.

— Je la remercierai si je la vois la prochaine fois que j'irai au parc.

Et vous connaissez la suite, comme on dit.

Je vide mon verre, appréciant l'alcool qui fuse dans mes veines. Je souris. J'attends ce jour depuis longtemps. Sloane dans mes vêtements, avec mon maquillage, ma coupe de cheveux et ma couleur. Sloane qui est moi. J'hésite à me servir un autre verre pour fêter ça, puis décide qu'il est préférable de s'arrêter là. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. À la place, j'emporte mon verre dans la cuisine, le lave, l'essuie et le range dans le placard où je l'ai pris. Moi, boire de l'alcool ? Jamais !

Le lendemain après-midi, lorsque j'ouvre la porte à Sloane sur le perron, je suis aux anges. J'ai l'impression de regarder dans un miroir. Elle est tellement différente de ce à quoi elle ressemblait encore quelques jours plus tôt.

Elle porte des vêtements que je lui ai donnés hier, un jean brut et un haut couleur crème. Et elle est maquillée, aussi. Pourtant, il n'y a pas que la nouvelle coupe, la tenue, le mascara et le blush qui la changent. Elle se tient plus droite, épaules en arrière, poitrine en avant, armée d'une nouvelle confiance en elle.

Sloane marque un arrêt avant d'entrer ; tête penchée sur le côté, elle m'observe. J'ai une allure plus décontractée que d'habitude. En jogging et débardeur de sport, les cheveux, que je n'ai pas lavés, remontés en chignon, la frange retenue par des barrettes. La transformation n'est pas totale – je suis tout de même maquillée et mes vêtements sont de marque et ajustés à ma morphologie –, mais c'est un début.

Parce que voilà l'autre pièce du puzzle : je ne veux pas seulement que Sloane me ressemble, je veux aussi lui ressembler.

— Regardez-moi ça ! dis-je avec emphase. J'ai failli ne pas vous reconnaître. Vous êtes splendide dans ce haut. Jay va être fou, c'est son préféré !

C'est un chemisier en soie qu'il m'a offert peu après la naissance d'Harper. C'est son préféré, mais ça n'a jamais été le mien. Il n'est ni

pratique ni confortable. Je suis soulagée de m'en débarrasser.

Sloane rougit jusqu'aux oreilles.

— C'est grâce à vous. J'étais à deux doigts de me raser la tête hier matin, quand je me suis vue dans le miroir. Et je sais que ç'aurait été une bêtise encore pire.

Je chasse ses remerciements d'un geste de la main comme si ce n'était rien. En vérité, j'avais promis 500 dollars de pourboire à Nolan s'il se rendait disponible dès que je l'appelais. J'ai laissé la boîte de coloration capillaire de supermarché dans ma salle de bains exprès, dans l'espoir que ça la motiverait. Elle a mordu à l'hameçon et même avalé la ligne.

— Entrez, entrez.

Je guide Sloane à l'intérieur et l'invite à me suivre dans la cuisine.

— Je viens de faire du café, vous en voulez ? Un petit boost de milieu d'après-midi ? Je sais que le jeudi est une grosse journée.

Les jeudis, Sloane récupère Harper à la gym, l'emmène à la piscine, puis au parc, pour que je bénéficie de quelques heures de plus pour « étudier ». En général, je rentre à la maison, étale les manuels de droit que j'ai commandés, puis écoute un podcast. Ceux sur les crimes et faits divers sont mes préférés. Pour l'inspiration, vous voyez. Aujourd'hui, je l'ai fait venir à la maison sous prétexte d'avoir oublié de préparer le sac de piscine d'Harper. En réalité, j'ai une chose à lui demander. Une chose d'une importance capitale.

Sloane acquiesce et s'assied sur un tabouret en posant son sac sur celui d'à côté.

— Harper est-elle déjà allée à Coney Island ? me demande-t-elle. J'adorais y aller quand j'étais petite, j'aimerais beaucoup l'y emmener.

Puis l'inquiétude lui fait froncer les sourcils.

— Est-ce qu'elle peut faire des manèges avec son cœur ?

Je hoche la tête.

— Oui, d'ailleurs nous y sommes allés l'année dernière et elle a adoré ! Pas de problème pour faire du manège.

Surtout parce qu'elle a un cœur en très bonne santé, en réalité. Depuis toujours. Nous avons eu une petite frayeur quand elle était bébé, le pédiatre a cru entendre un battement irrégulier, mais l'échocardiogramme n'a rien révélé. Puisque Sloane avait prétendu être infirmière, je n'ai pas pu m'en empêcher. C'était l'excuse parfaite pour l'engager.

— Super ! s'exclame-t-elle. Nous pourrions peut-être y retourner ? Harper est en vacances tout le mois d'août, n'est-ce pas ? Elle finit l'école vendredi, non ? Nous pourrions y aller ce week-end !

Je sens mon cœur s'emballer. On y est. C'est l'ouverture que j'attendais.

— Quelle idée formidable ! dis-je en posant une tasse de café devant elle. Mais...

Doucement, Violet, prends ton temps. Joue-la fine, sois prudente.

— Nous ne serons pas là ce week-end. Ni celui d'après d'ailleurs.

— Oh.

La déception se lit sur son visage. Ses traits se liquéfient, sa bouche tombe. On dirait qu'elle vient de recevoir un coup de poing à l'estomac. Exactement la réaction que j'espérais.

— Où allez-vous ? s'enquiert-elle d'une voix blanche.

— Dans le nord, au large de Rhode Island. Une petite île du nom de Block Island. C'est minuscule, un millier d'habitants tout au plus, mais c'est magnifique. Nous y avons passé un week-end l'été dernier après notre emménagement et je rêve d'y retourner. Ce seront nos dernières vacances avant qu'Harper n'entre en grande section.

Je pousse un soupir digne d'un Oscar.

— Je n'arrive pas à croire que ma fille va avoir 5 ans.

Sloane se force à sourire.

— Ça a l'air chouette, parvient-elle à maugréer. Nous pourrions peut-être aller à Coney Island à votre retour ?

— Eh bien, je suis ravie que l'idée vous plaise, car je voulais justement vous proposer...

Je marque une pause pour ménager mon effet. *Attention, roulement de tambour.*

— De nous accompagner.

— Vous accompagner ? répète Sloane, les yeux grands comme des soucoupes.

— Oui, dis-je avec un hochement de tête frénétique. Nous avons loué une très grande maison, avec trois chambres, alors vous ne seriez même pas obligée de partager celle d'Harper.

Comme elle ne répond pas, j'ajoute :

— Vue sur l'océan ! À deux minutes à pied de la plage. Qu'en dites-vous ? Des vacances nous feraient du bien à tous !

Je retiens ma respiration, j'attends, j'espère que je n'ai pas l'air trop empressée.

Sloane déglutit avec difficulté.

— J'adorerais, mais...

Elle remue, mal à l'aise, sur son siège. Je suis sonnée. Elle va refuser ?

— Je ne suis pas sûre d'en avoir les moyens.

Oh, c'est ça ? Je me détends. J'ai augmenté son nombre d'heures quand j'ai découvert qu'elle avait été virée, afin qu'elle s'intègre au mieux à notre famille. C'était mon objectif le jour où j'ai donné à Allison la carte de Rose & Honey, en lui assurant que j'avais déniché la meilleure manucure de la ville. « C'est un petit salon adorable, il faut absolument y aller. Le lundi, c'est le meilleur jour. » J'espérais un esclandre, une dispute. Allison semblait bien du genre à se plaindre en hurlant. J'ai téléphoné au salon plus tard dans la semaine pour prendre un rendez-vous avec Sloane, et lorsqu'on m'a répondu qu'elle ne faisait plus partie du personnel, j'ai été transportée de joie. Elle était désormais libre de devenir notre nounou à plein temps. Et de nous accompagner dans notre séjour à Block Island.

J'ai laissé tomber la carte du salon chez le coiffeur hier en guise de nouvelle provocation. *Regardez comme il serait facile de vous démasquer*, voulais-je lui rappeler. *Ici, on vous connaît. On sait que vous êtes Sloane et pas Caitlin. Tant que vous resterez à Brooklyn, il y a un risque que je le découvre moi aussi.* Mais je ne pensais pas qu'elle demanderait à être convaincue. La chaleur estivale à elle seule fait fuir tous les citadins, de la vapeur s'élève presque du bitume, toute la ville cuit à petit feu.

— Mais je vous paierai ! dis-je avec un sourire d'excuses. Désolée, si ce n'était pas clair. Enfin, vous seriez notre invitée, bien sûr, mais j'aurais quand même besoin de vous pour m'aider avec Harper. Même tarif. Jay devra travailler pendant notre séjour, alors j'apprécierais d'avoir de la compagnie en plus. Et...

Le visage de Sloane s'illumine.

— Alors d'accord, répond-elle sans me laisser finir. J'adorerais !

Son sourire est immense.

— Vraiment ? Oh, je suis tellement contente !

Elle n' imagine pas à quel point. Tout mon corps vibre d'excitation. Mon plan devient réalité.

— Jay aussi va être content, dis-je pour lui faire plaisir. C'est lui qui en a eu l'idée, d'ailleurs. Il sait l'aide précieuse que vous m'avez apportée ces derniers temps, et quand je lui ai dit que vous me manqueriez pendant les vacances, il a suggéré de vous inviter. D'après lui, ce serait idiot de ne pas proposer.

Les joues de Sloane s'empourprent à la mention de Jay. Elle est accro. Elle croit que personne ne s'en doute mais c'est écrit en gros sur son visage. Ça ne me dérange pas. Au contraire, ça me facilite la tâche. Je veux qu'elle le désire. En fait, j'en ai besoin. C'est aussi la raison pour laquelle je lui ai parlé de Danny, pour la faire déculpabiliser en lui révélant les fissures de notre mariage en déclin. Si on peut encore appeler ça un mariage. Ce mot dans ma bouche me donne envie de vomir.

Évidemment que Jay n'a pas suggéré d'inviter Sloane. Il appréhende ce voyage. En fait, le convaincre d'y aller a été la partie la plus délicate de mon plan.

J'ai amené le sujet sur le tapis la semaine dernière alors qu'il prenait le petit déjeuner avec Harper. Tous les deux étaient occupés à enfourner des cuillerées de céréales, lui sur son téléphone et Harper qui fixait le dessin sur la boîte de corn-flakes.

— Et si on partait en vacances ? ai-je lancé avec nonchalance.

Il m'a dévisagée avec perplexité.

— On pourrait retourner à Block Island, ai-je ajouté avec un sourire.

Tête inclinée, il m'a couvée d'un œil soupçonneux.

— Ensemble ? a-t-il demandé.

Quelques mois plus tôt, peu après l'arrivée de Sloane dans nos vies, je lui avais dit que je voulais arranger les choses. Il avait accepté mais il était resté méfiant. Il avait raison de l'être. En fait, s'il savait combien il m'est difficile ne serait-ce que de le regarder, combien penser à lui me hérisse, il serait terrifié.

J'ai acquiescé. Puis, tout en me mordant la lèvre, j'ai adouci les traits de mon visage, dans l'espoir de feindre une expression nostalgique.

— Je crois que ça plairait à Harper. Nous nous étions tant amusés la dernière fois.

Toi, en tout cas, pauvre nase. Jay s'amuse toujours. Il ne peut pas s'en empêcher. En tout cas, c'est son excuse.

Puis, à voix haute, j'ai poursuivi :

— Harper, ma puce, tu veux aller à la plage avec papa et moi ?

C'était un coup bas, je le savais. Jay aussi. Il a pincé les lèvres tandis qu'Harper se tournait vers moi, cuillère suspendue dans les airs, une expression d'excitation à l'état pur au visage.

— Allez, Jay. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu as adoré Block Island.

Nous y avons passé un long week-end peu après notre emménagement à New York. Harper avait presque 4 ans à l'époque, Jay et moi étions optimistes quant à notre avenir. Nous espérions avoir laissé derrière nous, à San Francisco, les moments difficiles, les disputes, les engueulades. Nous passions nos journées sur la plage, Harper jouant dans le sable à côté de nous. Nous déambulions dans la petite ville quand l'envie nous prenait, en quête de sandwiches au homard et de glaces artisanales, bronzés et heureux.

C'était la première fois que Jay venait sur l'île, mais pas moi. Loin de là. J'y ai passé tous mes étés, enfant et adolescente, depuis la première semaine de vacances en juin jusqu'à la dernière en août, chez ma grand-mère. Elle aussi y venait petite fille. Elle s'y est installée à la mort de mon grand-père, quand elle a été à la retraite.

Au début, nous y séjournions en famille, puis mes parents m'accompagnaient en avion, restaient une semaine ou deux, et rentraient à San Francisco, ce qui me convenait parfaitement. *Bon débarras*, avais-je envie de leur crier quand ils tiraient leurs valises à roulettes dans l'allée pour monter dans leur voiture de location. J'étais heureuse de les voir partir et moi de rester. J'adorais cet endroit. À tel point que pour ma dernière année de lycée, j'y ai emménagé. À la fin de l'été, j'ai défait ma valise et rangé mes affaires dans la commode de la chambre d'amis de ma grand-mère. J'avais l'impression d'y être chez moi plus que n'importe où ailleurs.

J'adorais ma grand-mère. Elle n'était pas de ces dames âgées à la permanente figée et à la lèvre supérieure encore plus raide. Contrairement à mes parents, elle se fichait que mes T-shirts soient tachés de sorbet ou que mes cheveux aient besoin d'un coup de brosse, que ma peau soit collante de crème solaire. Ses chemisiers étaient tachés aussi, ses cheveux emmêlés. Elle portait des shorts en jean qu'elle avait coupés elle-même et marchait pieds nus. Elle faisait du bateau, savait ouvrir les huîtres, riait à gorge déployée. Nous étions sur un pied d'égalité et partenaires dans nos

aventures insulaires. Avec elle, je pouvais être moi-même, et elle m'aimait telle que j'étais.

Nous démarrions la journée sur la véranda de devant, à lire le journal en sirotant un café, le mien avec beaucoup de lait et de sucre. Puis nous allions en ville à vélo pour acheter de quoi dîner le soir. Nous passions le reste de notre temps à nous baigner dans l'océan, à chercher des coquillages dans le sable, à lire, allongées sur des serviettes de plage. Je lui racontais tout, je lui parlais de ma vie à la maison, du métier que j'envisageais, de ma déception quand Caroline, que je croyais être ma meilleure amie, ne m'avait pas invitée à son anniversaire, et que j'avais prétendu m'en ficher.

Elle a été la première personne à qui j'ai confié que Danny m'avait embrassée. Je suis tombée amoureuse de lui le premier jour où j'ai posé le pied à Block Island. Nous avions 6 ans quand nous nous sommes rencontrés sur la plage, devant la maison de ma grand-mère.

— Tu veux faire un château de sable avec moi ? avait-il demandé.

Il avait des yeux couleur ambre, une tignasse de cheveux bouclés de la même couleur, et des taches de rousseur sur le nez. Et déjà à l'époque, sa voix profonde et mélodieuse faisait chanter toutes ses paroles. J'ai attendu dix longues années qu'il m'embrasse. Dix années pendant lesquelles nous nous courions après à travers l'île, où nous pêchions sur son bateau, où nous sortions en douce de chez nous pour un bain de minuit, où nous sautions sur mon lit en chantant les chansons de Prince à tue-tête. *I would die for you, yeah, darling if you want me to!*¹ Il me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même. La véritable moi, pas celle que je prétendais être pour mes parents, toujours tirée à quatre épingles et souriante, jamais un cheveu de travers.

Danny faisait partie des quelques vrais autochtones dont la famille résidait sur l'île. Son père était médecin, sa mère serveuse dans le restaurant de sa tante. Ils n'étaient pas riches, et même s'ils ne manquaient de rien, ça n'empêchait pas mes parents de le toiser et de m'encourager à trouver

mieux. Mais personne ne valait mieux que Danny ; personne n'avait aussi bon cœur.

Puis, quelques semaines après notre premier baiser, juste après l'anniversaire de mes 16 ans, il m'a annoncé qu'on ne pouvait plus être ensemble. Il avait rencontré quelqu'un d'autre. Ma grand-mère a séché mes larmes et m'a rassurée : « Tu comprendras un jour », m'a-t-elle chuchoté à l'oreille. Et elle avait raison. Elle avait tout compris, comme d'habitude. Elle était une bouée de sauvetage pour tout le monde, elle tendait la main à tous ceux qui se débattaient dans des eaux troubles.

J'étais en première année de fac quand elle est décédée. Elle a succombé à une crise cardiaque deux semaines avant que j'aie lui rendre visite pour Noël. Ma mère, à qui je n'avais pas parlé depuis des mois, m'a téléphoné à 6 heures du matin un dimanche pour m'annoncer la nouvelle. Je me revois décrocher, les yeux bouffis, encore ensommeillée, le reste de mascara de la veille ayant coulé. Lorsque j'ai saisi le sens de ses paroles, j'ai été dévastée. J'ai écrit un discours pour les funérailles, que je n'ai jamais lu. Je pleurais si fort que j'étais incapable de parler. Jay et moi sortions ensemble depuis peu, et assis à côté de moi sur le banc, il m'a serrée dans ses bras.

Lorsque Jay et moi avons emmené Harper à Block Island en mai dernier, c'était la première fois que j'y revenais depuis mes 18 ans. Mon cœur a saigné quand nous sommes descendus du ferry. J'avais l'impression de rentrer à la maison. L'île était bondée, contrairement à ma dernière visite : plus de touristes, plus d'hôtels et de maisons le long de la côte. Mais l'odeur était la même, comme une barbe à papa d'eau de mer, et la qualité de vie y était toujours aussi idyllique, l'ambiance douce et légère.

Sur le chemin pour la location, j'ai demandé à Jay de passer par la maison où avait habité ma grand-mère. La confusion m'a envahie quand je ne l'ai pas vue, puis la surprise lorsque j'ai compris qu'elle avait été démolie et qu'un immeuble immonde de trois étages avait été construit à la

place. La colère a supplanté la surprise. Quel genre d'individu démolirait un bâtiment historique ? J'avais envie de briser à coups de batte de base-ball les immenses baies vitrées, de sortir les résidents par les cheveux. Cette terre ne vous appartient pas ! voulais-je hurler. Mais je suis restée sagement dans la voiture, à serrer les poings. Jay n'a rien remarqué.

Je pensais que j'allais reconnaître tout le monde, que tout le monde me reconnaîtrait. Pourtant, j'étais anonyme, une touriste parmi tant d'autres, une New-Yorkaise de passage. Je faisais se retourner les gens sur mon passage dans mon déguisement de grand couturier, mes bikinis taille haute, mais ce n'était pas parce qu'on savait qui j'étais. Trop de temps s'était écoulé, mes liens avec cet endroit s'étaient élimés.

L'après-midi avant notre départ, je suis allée traîner dans les boutiques du centre pendant qu'Harper faisait la sieste, et j'ai pris un verre de vin dans un petit café avant de rentrer. La serveuse, une dame aux cheveux gris et à l'expression avenante m'a aussitôt lancé :

— Violet ? La petite-fille de Rebecca ?

J'ai acquiescé avant de comprendre que c'était la tante de Danny, la sœur de sa mère. Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre et elle m'a présenté ses condoléances pour ma grand-mère.

— Attends que Danny apprenne que tu es là ! Il a toujours eu un faible pour toi.

Je ne lui avais pas parlé depuis l'enterrement de ma grand-mère, plus de dix ans auparavant. J'avais refermé ce chapitre de ma vie, de moi. J'avais remisé cette période dans un placard, je l'avais enfouie sous des vêtements qui n'étaient pas mon style, une vie que je reconnaissais à peine. Je croyais y être obligée. Je croyais que c'était comme ça que les gens m'aimaient. En fait, Harper était le seul rappel de celle que j'avais été sur l'île : son insouciance, ses rires, ses boucles folles étaient le fantôme de mon ancien moi.

Désormais, j'avais besoin d'y retourner. C'était le seul endroit qui avait du sens. Alors, j'ai affiché une expression aimable, esquissé mon plus beau sourire et j'ai insisté :

— Allez, tu te rappelles les sandwiches au homard ?

— Je vais y réfléchir, a répondu Jay.

Il a fini par accepter, quand je lui en ai reparlé, cette fois dans l'obscurité de notre chambre, alors qu'il avait sa main entre mes cuisses. Je me suis mordu l'intérieur de la joue si fort que ça a saigné, mais je voulais lui rappeler comment c'était avant, comment ça pourrait redevenir, s'il disait oui. J'ai fermé les paupières avec force quand il m'a caressée, et je me suis imaginée ailleurs, n'importe où.

À présent, avec Sloane, je poursuis :

— Harper va être si contente d'apprendre que vous venez. Elle vous adore, vous savez.

Sloane sourit de toutes ses dents, flattée.

— Moi aussi, je l'adore.

Je la crois. J'avais des appréhensions, au début, à laisser Harper seule avec Sloane, et je m'occupais du linge pendant qu'elles jouaient dans la pièce à côté, je trouvais des excuses pour les accompagner au parc. Mais plus je les voyais ensemble, plus il devenait évident que Sloane aimait être avec Harper, et qu'elle savait très bien s'en occuper. Ce sont des petits détails qui m'ont fait l'apprécier : qu'elle s'accroupisse pour parler à Harper afin d'être à sa hauteur, qu'elle invente des chansons idiotes si Harper est sur le point de piquer une crise, qu'elle prépare des goûters en formes d'animaux : des papillons en bretzels ou des tartines de beurre de cacahuètes qu'elle découpe en tête de chat, une moitié de fraise pour chaque oreille. Bizarrement, je ne la déteste pas. On pourrait croire que si, compte tenu de ce que je prévois de faire, mais non. D'une certaine manière, je lui suis reconnaissante. Elle est un moyen d'arriver à mes fins. La réponse à un problème. Et elle me fait rire.

— Bien, c'est entendu, alors ! Vous venez. Tout ce qu'il me faut, c'est votre permis de conduire. Pour le billet.

Sloane change de couleur.

— Mon permis ? répète-t-elle d'une voix aiguë.

Pendant une minute, je ne comprends pas son hésitation, puis le déclic. Il y a son vrai nom sur son permis, elle ne veut pas que je le découvre.

— Oui, c'est une nouvelle règle de sécurité pour prendre le ferry, dis-je en guise d'explication. Et comme ça, je pourrai aussi vous rajouter comme conductrice sur la voiture de location. Pour conduire Harper quelque part, au besoin.

Je vois Sloane déglutir avec difficulté.

— Oui, bien sûr, répond-elle lentement. Pas de problème.

Elle ouvre son sac et commence à chercher dedans. Puis elle relève la tête et fronce les sourcils pour feindre la surprise.

— Je ne l'ai pas. J'ai dû le laisser chez moi. Je peux vous l'apporter demain ?

— Bien sûr.

J'ai hâte d'entendre l'excuse qu'elle va invoquer au moment de me le donner.

Une fois Sloane partie récupérer Harper, j'allume mon ordinateur portable dans la cuisine et me sers un grand verre de vin. Assise à l'îlot central, je consulte mes mails. Il y en a un de l'agence de voyages que j'ai contactée. Je l'ouvre avec excitation.

Bonne nouvelle. Appelez-moi.

Ravie, je prends mon téléphone.

Ces dernières semaines, j'ai passé des heures à contacter différents voyagistes pour m'assurer que nous logerions à côté d'une autre famille avec de jeunes enfants. La plupart des agences de location ont refusé de me fournir des informations sur les autres occupants, mais j'ai fini par rencontrer Gina, qui était plus que disposée à m'aider quand elle a su le

montant de la commission qu'elle toucherait sur la location. J'étais prête à payer le prix fort pour la perle rare qu'elle me dénicherait. Pour l'argent, comme je l'ai appris il y a fort longtemps, les gens sont prêts à faire presque n'importe quoi.

— J'ai trouvé la location idéale, m'annonce Gina lorsque je l'appelle. Il y aura une famille dans la maison voisine pendant toute la durée de votre séjour. Deux enfants, de 4 et 6 ans. Trois chambres, comme vous le souhaitiez. En face de la plage. Elle vient juste de sortir, c'est une annulation de dernière minute. C'est un peu plus cher que prévu...

— On la prend, dis-je.

Je me fiche du prix.

Au bout du fil me parvient le bruit du clavier sur lequel on tape.

— C'est fait ! s'exclame Gina.

Je raccroche et bois une longue gorgée de vin pour fêter ça. Ça devient réalité.

1. « Je mourrais pour toi, ouais, bébé, si c'est ce que tu veux ! » *I Would Die 4 U*, Prince and the Revolution, 1984.

Le lendemain matin, après avoir déposé Harper à l'école, je reçois un texto de Sloane. *Quand est-ce que je peux passer vous apporter mon permis ?*

Maintenant ? Si vous êtes dispo, je réponds. Le plus tôt sera le mieux.

Trente minutes plus tard, je lui ouvre la porte. Elle n'a pas l'air en forme. Elle a toujours les cheveux brillants et la peau nette, mais ses yeux sont injectés de sang et cernés comme si elle n'avait pas dormi de la nuit. Ce qui est sûrement le cas. Elle a dû se torturer les méninges pour trouver comment expliquer le nom sur son permis de conduire différent de celui qu'elle m'a donné. Elle devait redouter que je le reconnaisse.

— Entrez. Vous voulez un café ?

Elle en a bien besoin, de toute évidence. Pourtant elle refuse. Elle sort de la poche arrière de son jean son permis qu'elle me tend.

— Voilà.

Elle le fourre presque de force dans ma main.

— Merci, dis-je en baissant les yeux dessus.

En voyant la photo, j'en oublie le nom. Elle est horrible et de mauvaise qualité. Dessus, Sloane a la bouche à demi ouverte, lèvres retroussées, dents visibles, comme si elle s'apprêtait à parler. Le chignon au sommet de sa tête penche d'un côté et une mèche sur le devant s'est échappée. Elle a le teint blafard sous l'éclairage du Photomaton, et un œil plus gros que l'autre. C'est la pire photo d'identité que j'aie jamais vue !

Je ravale mon rire.

— Waouh, dis-je. Eh bien.

— Quoi ? rétorque Sloane, au bord de la panique.

Je tourne le permis vers elle et lui montre la photo du doigt. Elle se crispe.

— Ah oui. J'avais oublié comme elle était moche. J'ai pris l'habitude de ne plus la regarder pour ne pas mourir de honte. J'ai l'air d'une figurante dans *The Walking Dead*, là-dessus. Donnez-moi des cerveaux...

Elle roule des yeux et tire la langue façon zombie.

Je rigole. Je l'ai dit, je la trouve drôle. Puis, je m'intéresse de nouveau au permis et feins de ne remarquer que maintenant :

— Oh, le nom, ce n'est pas le vôtre.

Je la dévisage d'un air interrogateur.

— Oui, je sais, répond Sloane en poussant un grognement censé passer pour un rire. J'étais un peu bizarre, enfant.

Je la laisse poursuivre, étonnée. Je me demande où elle veut en venir.

— J'ignore pourquoi mais, quand j'étais petite, je racontais à tout le monde que je m'appelais Caitlin. Je trouvais ce prénom joli. Et ça m'est resté. Visiblement.

Elle laisse échapper un rire aigu et se frotte la nuque.

— J'étais bizarre, répète-t-elle.

Le coin de sa bouche penché m'indique qu'elle est en train de se mordre l'intérieur de la lèvre. J'ai repéré ces tics révélateurs chez elle : la main sur la nuque, le tressaillement de la lèvre. Parfois aussi, elle remue sur son siège, croise et décroise les chevilles.

Elle attend avec anxiété ma réaction. Est-ce que je vais me fâcher ? Reconnaître son nom ?

Je laisse s'écouler quelques secondes avant de répondre, de peur d'éclater de rire si j'ouvre la bouche. Elle n'a pas trouvé mieux comme excuse ? C'est nul ! Franchement, je suis déçue, j'espérais plus de créativité de sa part. Au bout d'un moment, je parviens à articuler :

— Eh bien, moi, je prétendais être un chat quand j'étais au CP, ce qui m'a rendue très populaire comme vous vous en doutez. Alors vous n'étiez pas la seule enfant bizarre.

Les épaules de Sloane s'abaissent de soulagement. Elle me sourit.

Ce chapitre clos, je feins une légère nervosité et lui lance :

— Si vous avez le temps, j'aimerais vous parler de quelque chose...

J'ai besoin qu'elle me rende un service. Un immense service.

— Bien sûr, répond Sloane d'un air interrogateur, sans aucune idée de ce qui l'attend.

— On s'assied ? dis-je en lui montrant le canapé.

Nous nous installons l'une en face de l'autre dans le salon. La maison est silencieuse. Je ne prends pas la parole tout de suite, je laisse la tension s'installer.

— Que se passe-t-il ? demande Sloane avec inquiétude.

Elle essuie ses paumes moites sur son pantalon.

— Eh bien, dis-je après m'être éclairci la voix et avoir inspiré profondément. Je voulais savoir si... s'il devait m'arriver quelque chose, ou à Jay, nous nous demandions si vous accepteriez de vous occuper d'Harper. D'en prendre la garde.

Mon regard est rivé au sien, je ne cille pas. Elle me dévisage sans comprendre.

— La garde ? répète-t-elle, incrédule. Vous voulez me donner la garde d'Harper ?

— Je sais, dis-je avec un sourire contrit. C'est un énorme service que je vous demande là, monumental. Mais les parents de Jay ont plus de 70 ans. Dans quelques années, ils ne seront plus en capacité de s'occuper d'elle.

Sans compter qu'ils n'ont jamais eu la capacité de s'occuper de leurs propres enfants... Voyez comme Jay a tourné.

— Mais..., proteste Sloane, toujours ébahie. Et votre famille à vous ?

— Nous ne sommes pas très proches, dis-je d'un ton léger avec un haussement d'épaules.

C'est l'euphémisme du siècle : nous ne sommes plus en contact depuis que j'ai quitté San Francisco. Je prévois de ne jamais leur reparler de ma vie.

J'ai toujours eu, même enfant, une relation tendue avec mes parents. Petite, j'étais trimballée de nounous en tuteurs, de cours de piano en cours de danse, avec équitation le week-end. Je dînais avec la gouvernante en regrettant de ne pas avoir de frère et sœur avec qui partager mes repas, pendant que mes parents travaillaient. Mon père était associé principal dans son cabinet juridique, ma mère négociante en art très réputée. Ils ne venaient pas m'embrasser dans mon lit lorsqu'ils rentraient tard à la maison, ils ne me bordaient jamais. Les rares étreintes que j'ai reçues étaient raides et froides. Je n'étais qu'un accessoire dans leur vie bien remplie, un objet de collection de chez Christie's, un fauteuil Porta Volta qu'on admire mais dans lequel on ne s'assied jamais. Nos échanges étaient cordiaux en public car c'était ce qu'on attendait de moi. La moindre suspicion d'irrespect était sanctionnée d'une gifle. Et dans la sphère privée, nous étions complètement distants. Mon rôle était clair : je jouais celui de la fille parfaite avec mes uniformes scolaires repassés et mes cheveux bien coiffés, pendant qu'ils tenaient ceux d'individus respectables, élégants et souriants. Mon père était séduisant, ma mère très belle, tous deux sociables.

J'ai supporté cela aussi longtemps que j'ai pu, rongée de l'intérieur par le ressentiment, jusqu'à ne plus pouvoir respirer. Je venais d'avoir 17 ans, j'allais entrer en terminale, lorsque la coupe a été pleine.

Un jour où je rentrais plus tôt du lycée – j'avais la migraine, je crois –, j'étais garée dans l'allée à lire un SMS que je venais de recevoir avant de descendre de voiture lorsque le bruit de notre porte d'entrée m'a fait lever la tête. Une femme aux cheveux blonds est sortie de chez nous. Je ne l'avais jamais vue.

Mon père est apparu derrière elle. Il l'a prise par la taille, elle s'est tournée vers lui avec un sourire aguicheur. Il l'a embrassée, voracement, tout en caressant sa hanche. Mon sang s'est glacé et j'ai eu la nausée.

Le soir, plantée dans l'embrasure de la salle de bains de mes parents, à me ronger les ongles, j'observais ma mère qui se démaquillait. Mon père était à un dîner avec des clients.

— Arrête, a-t-elle assené sans se retourner.

Elle détestait que je me ronge les ongles. J'ai laissé retomber mes bras sur le côté et me suis éclairci la voix.

— J'ai vu papa, ai-je commencé avec hésitation. Cet après-midi. Avec...

— Je sais, m'a-t-elle interrompue.

Sans un regard pour moi, elle est restée concentrée sur le miroir pendant qu'elle appliquait sa crème antirides, tapotant délicatement le contour de ses yeux.

— Je sais, a-t-elle répété avec plus de fermeté en me fixant cette fois.

J'ai compris. C'était un écart qu'elle tolérait. Pourtant, sa bouche a tremblé, légèrement. Elle a reporté son attention sur son reflet. Elle le tolérait, mais elle n'aimait pas ça. Fin de la discussion.

À ce moment-là, je l'ai détestée autant que je détestais mon père. Lui, je le haïssais parce qu'il était infidèle, elle parce qu'elle l'acceptait. Je leur en voulais à tous les deux de leurs mensonges. Leur mariage, comme tout le reste, était un écran de fumée. Je ne pouvais pas le supporter une seconde de plus. Je ne voulais pas participer à leurs faux-semblants. Lorsque j'ai demandé à déménager, à m'installer chez ma grand-mère dès la fin de l'été au lieu de rentrer, ils ont accepté d'un haussement d'épaules. C'était comme de mettre du sel sur une plaie ouverte. Même si c'était moi qui voulais partir, que ça leur importe si peu me faisait du mal. Ils avaient dit oui sans une hésitation, sans question ni regret. Ils ont rarement pris des nouvelles

cette année-là. Ils ont téléphoné pour Thanksgiving, à Noël et pour mon anniversaire. C'est tout.

Après mon entrée à la fac, je ne leur ai plus parlé jusqu'à ce que ma mère me prévienne du décès de ma grand-mère. Je crois que c'est une des raisons qui m'a fait tomber amoureuse de Jay. Je vivais dans un désert sans amour ; son désir me paraissait sincère après une vie de mensonges. Quelle idiote j'ai été ! Certes, son désir était bien réel, mais c'était presque tout.

Quatre mois après les funérailles, alors que j'étais rentrée pour les vacances de Pâques, ils m'ont convoquée dans le bureau de mon père à la maison. Ils étaient en ligne avec un avocat. À travers le haut-parleur, celui-ci m'a informée que ma grand-mère m'avait légué des dizaines de millions sur un fidéicommiss à mon nom. Je pourrai le toucher à mes 25 ans. La fureur se lisait sur le visage de mes parents, leur mâchoire crispée trahissait leur rancœur. Tout ce qui m'importait, cependant, c'était la maison de Block Island. Et elle était au nom de ma mère.

Le temps que je découvre cet élément, ils l'avaient déjà vendue et avaient investi l'argent de la vente dans leur abonnement au country club. J'étais furieuse. Ils savaient combien j'aimais cette maison, ce qu'elle représentait pour moi. C'était leur manière de me punir de l'amour que me portait ma grand-mère. Ça a été la goutte d'eau, le dernier clou du cercueil. Je leur ai dit que je les détestais, j'ai hurlé à m'en casser la voix, j'ai claqué la porte si fort en partant que j'ai cru qu'elle allait se briser.

Ils étaient cependant la seule famille qu'il me restait. Aussi, lorsque mon père a téléphoné au bout de trois ans de silence, ma colère a vacillé. J'ai accepté un stage dans son cabinet et un poste à plein temps après mon diplôme. Leurs efforts s'intensifiaient à mesure que mon vingt-cinquième anniversaire approchait, mon père me faisait participer à des dossiers majeurs, ma mère multipliait les invitations à dîner. Il a proposé de me nommer associée principale ; elle m'a invitée à rejoindre le comité exécutif d'une fondation qu'elle dirigeait.

Leurs manigances n'avaient rien de subtil. Je ne les intéressais que parce qu'il y avait de l'argent à la clé. Mais j'ai joué leur jeu, parce qu'ils me donnaient enfin ce que j'avais toujours voulu : leur attention, leur amour. Ce n'était peut-être pas sans condition, mais c'était déjà ça.

J'ai bêtement cru que ce temps passé ensemble était une chance, les prémices d'une relation sincère. Alors je les ai laissés entrer dans ma vie, jouir de notre intimité. Après la naissance d'Harper, lorsque j'ai évoqué l'idée de déménager à New York et l'opportunité professionnelle de Jay, l'illusion a éclaté en mille morceaux. Jay et moi étions mariés depuis cinq ans à l'époque, je l'avais rencontré à la fac, ainsi que je l'ai dit à Sloane, mais mes parents ne l'ont jamais aimé. Ils m'ont suppliée de ne pas partir, ils ont tout essayé pour me faire changer d'avis, la flatterie d'abord, puis les menaces amères et vaines.

J'ai vu leur désespoir pour ce qu'il était vraiment. Ils craignaient que leur filon s'épuise, que Jay s'empare de ce qu'ils considéraient comme leur appartenant. Pas *moi*, mais mon argent. J'étais écoeurée.

À notre arrivée à New York, j'ai changé de numéro de téléphone, j'ai supprimé mes réseaux sociaux. Je ne leur ai pas communiqué notre nouvelle adresse. Nous n'avons eu aucun contact depuis.

Mais tous ces détails, bien sûr, Sloane n'a pas besoin de les connaître.

Je lui adresse un sourire timide.

— La vérité, c'est que ces derniers mois, vous êtes devenue un membre de la famille.

Je détourne le regard, puis reviens le poser sur elle quand j'ajoute :

— J'ai l'impression que vous êtes de ma famille.

C'est une réplique que j'attends de sortir depuis des semaines, au moment adéquat.

Sloane me considère, ébahie.

— Je ressens la même chose, répond-elle d'une voix rauque.

C'est bien ce que je pensais. J'abats alors une autre carte.

— Ça va vous paraître dingue, dis-je en me penchant vers elle. Mais vous avez déjà envisagé que ça pourrait être le cas ?

— Quoi ? Qu'on soit de la même famille ?

Sloane se penche aussi en avant. Elle semble au bord de l'apoplexie.

— Qu'on soit sœurs, oui. Je ne sais pas, c'est juste que la seule chose que vous sachiez de votre père, c'est qu'il est originaire de Philadelphie. Et mon père vient de Philadelphie. Et puis, nous nous ressemblons, c'est encore plus flagrant maintenant que nous avons la même coupe.

Je lâche un petit rire, comme incrédule.

— Bon, il y a peut-être une chance sur un million, mais je crois que c'est pour ça que vous confier la garde d'Harper s'il nous arrivait quelque chose me paraît si logique. Si naturel.

Je passe la langue sur mes lèvres, et conclus.

— Mais si vous trouvez que c'est une trop grande responsabilité, je comprendrai parfaitement.

Sloane me dévisage, les yeux brillants. J'ai dit exactement ce qu'il fallait, ce qu'elle voulait entendre : nous, qui serions sœurs. C'est une autre brique à la maison des mensonges que je construis. Je ne crois pas que mon père ait jamais mis les pieds à Philadelphie, encore moins à Daytona Beach, où elle a été conçue. Sloane hoche la tête.

— Évidemment que j'accepte.

— Vous êtes sûre ?

— À cent pour cent.

Je pose ma main sur la sienne.

— Merci. Merci du fond du cœur.

Je me lève et récupère une liasse de papiers agrafés et un stylo dans mon sac. Je pose les documents sur la table basse et débouchonne le stylo.

— Tenez, dis-je en lui montrant une ligne vierge. C'est là que vous signez.

Je retiens mon souffle lorsque Sloane s’empare du stylo. Elle le pose contre la feuille. L’encre bleu marine imprègne le papier et luit. Je me réjouis de lire que, d’instinct, elle a signé de son vrai nom. C’est aussi son vrai nom qui est indiqué dans tout le document, mais j’ai supposé, à raison, qu’elle ne le lirait pas, trop emballée par le fantasme que je venais de lui servir.

J’ai téléchargé le formulaire – un addendum à notre testament – sur un site juridique hier soir et j’ai imité la signature de Jay ce matin, en le superposant à un vieux chèque pour décalquer son écriture. C’est un point crucial de mon plan, tout comme l’autre document juridique que je vais emporter avec moi sur l’île. Celui-ci, cependant, je n’ai pas eu besoin de le télécharger, ni d’imiter la signature de Jay. Mon avocat l’a préparé et me l’a fait livrer par coursier hier. J’ai déjà caché dans ma valise l’enveloppe en papier kraft, je l’ai glissée entre les pages d’un magazine dans une poche fermée.

Plus tard, quand Sloane sera partie, je me connecterai à la boîte mail de Jay et j’enverrai, depuis son compte, les documents fraîchement signés à notre avocat, en me mettant en copie. Puis je bloquerai l’adresse électronique de l’avocat afin que Jay ne reçoive pas sa réponse. Jay n’y verra que du feu. Qui se fait berner maintenant, hein ?

Sloane termine de signer et recapuchonne le stylo.

— Sérieusement, merci, dis-je une nouvelle fois avec autant de sincérité que possible.

Je tasse les documents en une pile bien nette, puis je me lève et lui lance, tout en allant chercher quelque chose dans le placard de l’entrée :

— Avant que j’oublie. C’est pour vous.

Je lui tends un grand sac cadeau des magasins Bloomingdale duquel jaillissent des feuilles de papier de soie rose.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Ouvrez-le, dis-je avec un haussement d’épaules innocent.

D'un geste précautionneux, Sloane plonge la main dedans et en sort un paquet mou qu'elle déballe avec douceur. C'est une robe-chemise blanche en coton, douce et élégante, avec des coutures délicates et une ceinture tressée. Elle me contemple, émerveillée.

— C'est une robe de plage, à mettre par-dessus le maillot. Ouvrez le reste.

Elle replonge la main et en sort un autre paquet. Cette fois, c'est un maillot de bain noir lisse et brillant. D'une pièce, il est très sexy avec son décolleté plongeant.

— Encore ! dis-je avec un clin d'œil.

Quand elle a fini de tout déballer, elle est l'heureuse détentrice de trois maillots de bain au total, d'une autre robe de plage, d'un pantalon large en lin avec des motifs clairs, d'un short, d'un chemisier en coton, et de deux paires de lunettes de soleil. J'ai passé l'après-midi à Bloomingdale avec Harper dimanche dernier pour composer une garde-robe estivale à l'intention de Sloane. Je voulais être sûre qu'elle aurait les costumes adéquats pour endosser le rôle de Mme Lockhart. J'ai un certain style, après tout. Soigneusement cultivé, destiné à plaire. À plaire à mon mari, pour être exacte. En parlant de Jay, il va adorer Sloane dans ces tenues.

À l'instar de mes parents, Jay s'est toujours montré très clair sur ce qu'une femme devait porter selon lui, sur la silhouette qu'elle devait avoir, le poids qu'elle devait peser, les vêtements qu'il préférerait. Bien sûr, ses goûts différaient de ceux de mes parents, même si, comme pour eux, plus le prix sur l'étiquette est élevé, mieux c'est. J'adorais ça, au début, qu'il vienne faire les boutiques avec moi, qu'il me dévore des yeux quand je tournais dans la tenue qu'il avait repérée pour moi. « Essaie ça, maintenant », disait-il et je m'exécutais avec joie. Une fois, il m'a suivie dans une cabine d'essayage, a fermé la porte et m'a fait jouir. Vite et fort, tandis que j'agrippais d'une main ses cheveux et que de l'autre je m'empêchais de crier. Il a toujours su comment me caresser, ce que

j'aimais. J'étais heureuse de remplir mon armoire de vêtements qui lui plaisaient, de garder un ventre plat, un corps musclé, heureuse de savoir qu'il se languissait de me déshabiller. C'était avant de découvrir qu'il aimait déshabiller d'autres femmes.

— Violet, c'est..., commence Sloane.

— Pour les vacances ! dis-je avec détachement. Une façon de vous remercier de nous accompagner.

— C'est moi qui devrais vous remercier !

Non, elle ne devrait pas. Vraiment.

Je l'invite à profiter du reste de sa journée pour préparer sa valise puis je la raccompagne à la porte, la serre rapidement dans mes bras avant qu'elle ne sorte sur le perron.

— Soyez là dimanche à 9 heures. On part à 9 h 30 !

Une fois Sloane partie, je consulte ma montre. Il n'est que 10 heures, j'ai donc presque trois heures devant moi avant d'aller chercher Harper. Largement le temps de m'occuper du permis de conduire de Sloane.

Je me change et enfile les habits qu'elle m'a laissés pour que je les donne, puis je me démaquille, attache mes cheveux en chignon et chausse une paire de lunettes en plastique que j'avais planquée dans un sac de courses au fond de mon placard.

Dans la salle d'attente mal éclairée du centre des véhicules à moteur de la ville, j'attends presque une heure et demie qu'on appelle mon numéro.

— J'aurais voulu refaire la photo, dis-je à l'agent en lui glissant le permis de Sloane.

La femme de l'autre côté de la paroi vitrée me jette à peine un coup d'œil avant de m'envoyer patienter dans une autre file. Là, un autre employé à la mine lasse m'ordonne de regarder droit dans l'objectif. Nous nous ressemblons, oui, mais je veux que la photo sur son permis de conduire soit la mienne. Ça facilitera les choses, les rendra plus crédibles.

Je modifie l'adresse de Sloane pour une boîte postale sur Block Island et règle les 35 dollars de frais de livraison rapide. Comme ça, quand ils l'enverront, c'est moi qui le recevrai. Le nouveau permis devrait arriver à la fin de la semaine prochaine. Je repars avec le sourire et tout juste le temps de remettre mes vêtements et de me maquiller pour aller chercher Harper à l'école.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à préparer les valises.

D'ordinaire, je suis levée avant Harper mais aujourd'hui, le jour de notre départ, je n'ai pas mis le réveil. Aujourd'hui est officiellement mon premier jour en tant que Sloane, pas Violet. J'offre Violet à Sloane, je sors de ma vie et lui laisse ma place. La connaissant, et je la connais plutôt bien maintenant, elle acceptera avec joie de se glisser dans ma peau. Nous débarquerons du ferry en étant chacune quelqu'un d'autre, chacune l'autre. Sauf que Sloane ne le sait pas encore.

Je me réveille en entendant Harper trotter dans le couloir pour venir dans notre chambre. Je me redresse dans le lit au moment où elle saute dessus, enfonçant le matelas. Je n'ai fermé l'œil qu'au petit matin. J'ai revu mon plan encore et encore jusqu'à sombrer alors que le soleil pointait. Je suis dans un état vaseux et mes yeux me piquent.

— Papa a dit que c'était l'heure de se lever ! s'écrie Harper en tirant la couverture. On va à la plage aujourd'hui, tu te rappelles ?

— Je me rappelle, ma puce.

Je lui souris, les paupières toujours closes, et tends la main pour lui caresser les cheveux. Je ressentais cette même excitation, petite, lorsqu'on bouclait les valises et qu'on partait pour l'aéroport. C'était la meilleure sensation du monde.

— Tu as pris toutes tes affaires ? Des livres ? Tu veux emporter ton lecteur de CD ?

— Oh oui !

Mes parents ont offert à Harper un vieux Discman avant notre départ, ainsi que des dizaines de CD de musiques Disney et des livres audio pour enfants. Harper l'adore. Elle l'écoute pendant des heures, couchée par terre. Elle change les disques, les range avec précaution dans leur boîtier en plastique. C'est une des choses les plus attentionnées qu'ils aient faites en tant que grands-parents.

Elle bondit hors du lit, repart en courant dans le couloir vers sa chambre.

— Je vais le mettre dans mon sac à dos ! crie-t-elle.

Je m'extirpe du lit et me rends dans la salle de bains. Contrairement à d'habitude, je ne me douche pas. Je me brosse les dents mais ne me maquille pas. Je rassemble mes cheveux en chignon négligé. Puis j'enfile rapidement un pantalon de yoga noir et un T-shirt ample. Aux pieds, je mets la vieille paire de Converse que j'ai dénichée dans une friperie la semaine dernière. Pour la touche finale, je noue la chemise en flanelle de Sloane autour de ma taille, celle que je lui ai échangée contre le haut Carolina Herrera.

Une fois terminé, je me plante devant le grand miroir en pied posé contre le mur. Et je souris. J'ai l'air plus jeune que d'habitude, plus nounou que maman, exactement comme Sloane le jour de notre première rencontre au parc. La transformation n'est pas drastique, je suis toujours moi, mais c'est un bon début.

— Maman ! appelle Harper depuis sa chambre. Maman, je ne trouve pas mes chaussures.

Je jette un regard vers mon armoire. J'ai fini de préparer ma valise hier soir. Ou presque. J'ai encore quelques petites choses à y glisser, mais je veux attendre le dernier moment pour le faire. Je réponds à Harper :

— J'arrive !

Je suis toujours dans sa chambre, à passer au peigne fin sa penderie, lorsque la sonnette retentit. Sloane est arrivée. *Pile à l'heure.*

— Tu veux bien ouvrir ? je lance à Jay, au rez-de-chaussée.

Peu après, j'entends la porte s'ouvrir et se refermer, puis la voix de Sloane dans l'entrée.

— Je vais saluer Caitlin, dis-je à Harper. Continue de chercher tes chaussures, ma puce, d'accord ?

Je descends les marches d'un pas lourd mais Sloane me remarque à peine. Appuyée contre la porte, elle dévore Jay des yeux. Le rouge lui monte aux joues quand il sort une plaisanterie, une remarque sur le nombre de bagages amassés au pied de l'escalier. Sloane arbore un de mes jeans, clair, à taille haute, il lui fait des hanches fines, et le chemisier couleur ivoire qui est le préféré de Jay. Elle a les cheveux brillants, le regard lumineux.

C'est la première fois que Jay la voit avec sa nouvelle coupe de cheveux et son nouveau style vestimentaire. À la façon dont il la couve de son regard insistant, il est clair qu'il apprécie la transformation. Il doit sûrement l'imaginer les fesses en l'air, penchée sur le bord du lit. Sa position préférée.

— Bonjour, Caitlin ! dis-je d'une voix forte en m'arrêtant à quelques marches avant le bas de l'escalier.

Sloane et Jay se retournent brusquement vers moi.

Sloane bat des paupières, comme si elle ne me reconnaissait pas. Puis elle sourit.

— Bonjour, répond-elle d'un ton enjoué. Je peux vous aider pour quelque chose ?

J'ouvre grand les deux bras dans un geste vague.

— Pour tout ! dis-je avec un petit rire. Mais surtout, pouvez-vous aider Harper à retrouver ses chaussures ? J'ai regardé partout !

— Je les ai vues juste là, intervient Jay en pointant le doigt vers une paire près du canapé.

Je me penche à la rampe pour vérifier et secoue la tête en apercevant les baskets blanches.

— Non, ce sont les sandales rouges en plastique qu'elle veut. Celles pour marcher dans l'eau. Elle refuse de sortir de la chambre tant qu'elle ne les aura pas.

— Je m'en occupe, assure Sloane en déposant ses sacs avec les nôtres.

Je joins les mains pour mimer une prière de gratitude.

— Merci. Il me reste quelques affaires à prendre. Vous voulez bien veiller à ce qu'Harper aille aux toilettes avant de partir ?

Elle acquiesce et je remonte à la hâte.

— Quinze minutes ! lance Jay dans mon dos. Le taxi sera là dans quinze minutes. Nous allons rater le ferry si nous ne partons pas à 9 h 30 !

Je lui réponds d'un grommellement. Comme si quoi que ce soit pouvait m'empêcher d'embarquer sur ce bateau.

Je retourne dans ma chambre, verrouille la porte derrière moi. Il y a des affaires dans le placard dont j'ai besoin. D'abord, le téléphone prépayé que j'ai planqué dans une boîte à chaussures, un Nokia bas de gamme que j'ai acheté dans un petit magasin d'électronique du centre il y a quelques mois. Je l'ai payé en liquide, avec des minutes intégrées. Et ensuite, le pistolet. Avant qu'on ne cesse de se parler, ma mère a insisté et me l'a donné pour New York. Malgré son caractère ouvertement libéral d'amoureuse de l'art, ses valeurs conservatrices perçaient souvent à travers les craquelures de sa carapace. Elle m'a débité les statistiques en matière de criminalité, a dénoncé l'augmentation des cambriolages avec effraction dans toute la ville. J'ai levé les yeux au ciel : San Francisco affichait un taux exponentiel de crimes, une des augmentations les plus rapides du pays. Mais j'ai accepté de le prendre. Nous le conservons à l'abri dans un coffre verrouillé tout en haut du placard, la clé est cachée sur une autre étagère, hors de portée d'Harper. L'arme est enregistrée à nos deux noms, Jay et moi.

Une fois le pistolet emballé, je m'enferme dans la salle de bains avec le téléphone. J'ouvre les robinets, m'assieds sur le siège des toilettes et clique sur le seul numéro de mes contacts.

Il décroche à la première sonnerie. Sa voix est profonde, rassurante, comme un baume apaisant. Elle l'a toujours été.

— Salut, dis-je tout bas.

Je lui explique que les valises sont faites et que nous sommes sur le point de partir. Que j'ai hâte de le retrouver.

— Bientôt, dis-je avant de lui demander s'il est prêt.

Il répond que oui et je souris même s'il ne peut pas le voir.

Dix minutes plus tard, j'ouvre la porte de ma chambre au moment où Sloane et Harper sortent de la salle de bains. Harper a aux pieds les sandales rouges que j'avais dissimulées sous un tas de peluches pour occuper Sloane pendant que je finissais mes bagages.

— Vous êtes prêtes ?

Elles hochent toutes les deux la tête.

— Et vous ? interroge Sloane d'une voix un peu plus haut perchée que d'habitude.

Elle n'ose pas faire de remarque, mais elle ne m'imagine pas une seconde quitter la maison dans cette tenue : on dirait que je sors du lit. C'est à l'opposé de la Violet qu'elle croit connaître.

Je n'ai pas menti lorsque je lui ai expliqué à notre première promenade ensemble que je passais un temps fou à prendre soin de mon apparence. C'est une habitude de longue date. J'étais une enfant dégingandée, avec de grandes oreilles, de grandes dents et un grand nez. Les proportions se sont arrangées à l'adolescence et j'ai fini par accepter mon physique. Mais pendant ces longues et pénibles années, ma mère se tenait derrière moi face au miroir, un fer à boucler dans une main, une brosse à sourcils dans l'autre.

— C'est important de faire des efforts, répétait-elle en lissant mes cheveux, tirant dessus jusqu'à ce que j'en aie les larmes aux yeux.

Le sous-entendu – si tu ne fais pas attention à ton apparence, personne ne fera attention à toi – m’a été rabâché un million de fois au cours de ma vie. À présent, j’espère que c’est vrai. Déjà, je me sens plus légère.

— Oui, je suis prête ! dis-je. Allons-y !

Sloane dissimule sa surprise avec brio. Nous descendons l’escalier en file indienne, Sloane, puis Harper, puis moi. La porte d’entrée est ouverte, toutes les valises, sauf la mienne, sont déjà sur le trottoir. Je serre les doigts sur la poignée de mon bagage.

Jay se tient à côté d’une berline noire, concentré sur son téléphone.

— Allez ! crie-t-il en ouvrant la portière arrière. En voiture !

Harper et Sloane s’approchent de lui, mais je les appelle et tous se retournent vers moi.

— Attendez ! Prenons une photo ! Ça ne vous dérange pas, monsieur ? dis-je en m’adressant au chauffeur.

— Maintenant ? s’étonne Jay avec un regard sur sa montre. Nous ferions mieux d’y aller.

— Ce sera rapide. Là, sur le perron, ça ira très bien. Allez, rassemblez-vous.

Je leur fais signe de me rejoindre.

Avec un soupir, Jay prend Harper dans ses bras et la ramène vers la maison. Sloane ne bouge pas et reste près de la voiture.

— Qu’est-ce que vous faites ? Venez aussi, voyons ! On peut utiliser votre portable ?

Sloane confie son téléphone au chauffeur et se dépêche de nous rejoindre.

— *Cheese* ! dis-je, tandis que le chauffeur lève le portable vers nous.

La photo prise, nous nous entassons dans la voiture. Harper est assise entre Sloane et moi, ses écouteurs sur les oreilles, penchée sur les dessins animés qui défilent à l’écran de l’iPad. Par-dessus sa tête, Sloane et moi

nous sourions. Nous sommes toutes les deux surexcitées, même si une seule d'entre nous devrait l'être.

Quatre heures plus tard, la voiture nous dépose sur un quai ensoleillé, grouillant d'autres touristes. Nous sortons les bagages du coffre et commençons à avancer vers le bateau.

— Regardez-moi, toutes les deux !

J'appelle Sloane et Harper pour les prendre en photo. Sloane s'accroupit et passe un bras autour des épaules d'Harper. Je veux avoir un maximum de photos d'elles d'eux et d'Harper avec Jay et Sloane. Je veux des preuves qu'ils sont une famille.

La traversée en ferry dure moins d'une heure. Alors que Jay reste dans la cabine, à feindre de travailler, Sloane, Harper et moi profitons du trajet sur le pont supérieur, à compter les mouettes et à tenter d'apercevoir des baleines. Il fait chaud et frais en même temps, le soleil nous brûle et le vent nous fouette, les embruns salent notre peau. Lorsqu'un nuage passe au-dessus de nous, nous frissonnons et nous serrons les unes contre les autres pour nous réchauffer.

Je n'arrête pas de prendre des photos, en majorité d'Harper et de Sloane, et quelques selfies de nous trois, rejetant les propositions de Sloane de nous photographier ensemble, Harper et moi.

— Non, non, dis-je en me cachant le visage derrière les mains. J'ai une mine affreuse, je ne suis pas bien réveillée. Ne me prenez pas en photo.

Peu après, le ferry accoste et tout le monde débarque, à la queue leu leu sur la passerelle. Je m'arrête en bas, inspire le bon air iodé. Ma grand-mère nous attendait sur le quai, bras grands ouverts. Je ferme les yeux et visualise son immense sourire, sa main sur son chapeau de soleil pour l'empêcher de s'envoler. Il fait chaud ici, autant qu'en ville, mais la sensation est différente. Là-bas, la chaleur donne envie de s'extirper de sa propre peau, mais sur l'île, elle donne envie de retirer ses vêtements, de déboutonner lentement sa chemise, de baisser son short, de descendre sa culotte à ses

pieds. C'est une chaleur lourde et voluptueuse, qui détend tout le monde et amollit tout.

Nous patientons avec les valises pendant que Jay va récupérer la voiture de location. Lorsqu'il revient, j'insiste pour que Sloane monte à l'avant avec lui.

— Pour que vous puissiez profiter au mieux du paysage !

Je m'installe à l'arrière avec Harper. La pauvre petite a l'air épuisé, ses yeux sont vitreux et ses paupières lourdes. Je la serre contre moi et pose sa tête au creux de mon épaule.

La voiture roule au pas dans l'allée gravillonnée qui nous fait quitter la zone portuaire, vitres baissées, pour laisser entrer l'air marin vif et chaud. Je suis chez moi.

Très vite, nous rejoignons la rue principale où s'alignent les glaciers, les boutiques de souvenirs, les restaurants proposant des sandwiches au homard et des palourdes frites. Les touristes en vêtements légers, lunettes de soleil et chapeaux à larges bords arpentent avec nonchalance les trottoirs, lèchent les sorbets qui fondent trop vite, se désaltèrent de granités au citron. On dirait presque un décor de cinéma. Au bout de la rue, je guide Jay vers la route qui longe l'océan. Sur notre gauche, l'eau, sur la droite, les maisons alignées avec leurs vérandas en bois et les maillots de bain et serviettes de plage qui sèchent sur les rambardes.

À mesure que nous roulons, les habitations sont plus espacées, séparées par des bandes de plantes marines, des tiges comme des épis qui ondulent avec le vent. D'un rapide coup d'œil, je vois qu'Harper s'est endormie, bouche ouverte, corps lourd et tête qui dodeline. Sloane croise mon regard dans le rétroviseur et nous nous sourions.

Quelques minutes plus tard, nous ralentissons et, après avoir consulté le GPS sur mon téléphone, j'informe Jay :

— C'est la prochaine. Celle avec les volets.

Il tourne lentement dans l'allée gravillonnée puis coupe le moteur. Avec précaution, je détache la ceinture d'Harper que je prends sur ma hanche, sa tête sur mon épaule. Elle remue puis enfouit son nez dans mon cou.

Jay, Sloane et moi marquons une pause dans l'allée pour admirer la maison. C'est une charmante villa à un étage, avec une façade recouverte de chaume teinté en bleu, un toit blanchi par le soleil, et des volets blancs aux fenêtres. Elle n'est pas si différente de celle de ma grand-mère. Une véranda couverte avec deux fauteuils Adirondack se faisant face la complète. De l'autre côté, un sentier mène à une bande de sable blanc et à l'océan.

Nous remontons le chemin dallé jusqu'à la véranda, les uns derrière les autres, en silence. Il y a une boîte à clés près de la porte, ainsi que Gina m'en avait avertie. Je donne le code à Jay qui nous fait tous entrer.

Gina a tenu ses promesses. L'intérieur de la maison est aussi pittoresque que l'extérieur. C'est spacieux et aéré, avec un parquet blanchi et du lambris clair, du mobilier en rotin, des coussins bien dodus, rayés, dans les tons pastel. La décoration est typique des maisons de bord de mer : photos encadrées de poste de secours sur la plage et vieux combi Volkswagen garé près du sable. Une ancre rouillée est accrochée au mur près de la porte, une coupe avec des coquillages et une étoile de mer orne la table basse. La bibliothèque propose des lectures idéales pour les vacances : romans à l'eau de rose ou à suspense. Les couvertures des livres sont craquelées et délavées. La cuisine, à l'arrière de la maison, est d'un chic vintage adorable avec son carrelage noir et blanc rétro, sa cuisinière à l'ancienne et son réfrigérateur assorti, et ses placards bleu canard. Une table ronde et quatre chaises complètent la pièce et une porte extérieure ouvre sur une terrasse. Je m'attends presque à voir ma grand-mère entrer, un pichet de thé glacé à la main.

D'un geste de la tête, j'informe Jay et Sloane que je monte coucher Harper et je gravis chaque marche avec précaution. À l'étage, la chambre sur ma gauche fait face à l'océan, avec à côté une autre plus petite. Sur la

droite, au bout du couloir, il y a une autre grande chambre. J'emmène Harper dans la petite avec le lit simple et la dépose sur les couvertures. Elle roule sur le ventre, pousse un soupir, et se rendort.

Je ferme la porte derrière moi et redescends. J'arrive dans le salon au moment où Jay et Sloane reviennent en portant les bagages.

— On les monte ? demande Jay.

— Non, laisse-les là pour le moment, dis-je en lui indiquant un coin du salon. Nous le ferons quand Harper sera réveillée. La pauvre, elle est épuisée.

Je me laisse tomber sur le canapé.

— Moi aussi, d'ailleurs. Je voulais aller faire quelques courses, mais... ça t'embête d'y aller à ma place ?

Je décoche un sourire plein d'espoir à Jay.

— Non, c'est bon, répond-il avec un haussement d'épaules.

— Merci. On pourrait faire des hot-dogs pour le dîner ? Il nous faut aussi du lait, des œufs, du pain pour demain matin.

— Autre chose ?

Je secoue la tête.

— Non, je crois que c'est tout. Mais tiens, tu pourrais emmener Caitlin, histoire de lui faire visiter l'île ! Il doit y avoir des vélos dans le garage. Vous pourriez même vous arrêter chez le petit glacier, ou prendre un café près du magasin de location de kayaks.

— Oh, ce n'est pas nécessaire..., commence à protester Sloane.

Elle semble nerveuse et nous fixe à tour de rôle.

— Il n'est pas obligé...

— Ça ne le dérange pas, n'est-ce pas, Jay ?

Sans lui laisser la possibilité de répondre, je poursuis :

— Le tour de l'île à vélo se fait en moins de deux heures. Vous pouvez vous arrêter au marché sur le retour. Vous savez faire du vélo, Cait ?

Sloane hoche la tête.

— Parfait, alors ! J’emmènerai Harper à la plage quand elle se réveillera de la sieste, et nous pourrons dîner à votre retour.

— Vous êtes sûre ? insiste Sloane. Parce que je peux rester avec Harper si vous préférez.

— Oui, absolument. Vraiment, je suis éreintée. Et ça me laissera le temps de défaire les valises. Amusez-vous bien tous les deux ! Profitez bien de l’île !

Je feins de ne pas remarquer le regard que me jette Jay. Il ne comprend pas mon enthousiasme et ne sait pas comment réagir. Mais je ne laisse rien paraître et il finit par se tourner vers Sloane.

— Très bien, allons-y.

Il lui tient la porte ouverte. Elle lui sourit, rougit légèrement. Elle est complètement folle de lui, la malheureuse.

Une fois la porte refermée derrière eux, je laisse mon sourire s’épanouir à mes lèvres. Il est primordial qu’ils soient vus ensemble dès le premier jour. M. et Mme Jay Lockhart.

Une fois seule, je monte ma valise à l'étage, jusque dans la suite parentale. C'est une chambre magnifique, inondée de lumière avec ses deux grandes fenêtres qui donnent sur l'océan et le sable qui s'étire jusque dans l'eau mousseuse. Le lit king size est flanqué de deux portes, l'une ouvre sur un grand dressing, l'autre sur la salle de bains. En face, il y a une commode avec un fauteuil de chaque côté.

Je pose ma valise sur le lit. Avant toute chose, Gina, la voyageuse, m'a assuré qu'il y aurait un coffre-fort dans la maison. Je le trouve dans le placard à linge de la salle de bains. Je choisis l'anniversaire de ma grand-mère comme code de sécurité, le même que pour le portable, et j'y entrepose trois choses : le pistolet, le téléphone et l'enveloppe kraft envoyée par mon avocat, avec les papiers du divorce dedans.

Après avoir reverrouillé le coffre, je ne sors qu'une seule pièce de ma valise, une robe rouge Hervé Léger que j'ai achetée la semaine dernière, et je la suspends dans le dressing. Le reste – deux maillots de bain, des shorts et des T-shirts –, je n'y touche pas. Je veux pouvoir facilement tout déplacer dans la chambre de Sloane plus tard dans la semaine.

Je redescends pour récupérer le reste des bagages : les affaires de Jay dans notre chambre, celles de Sloane dans la sienne et celles d'Harper devant sa porte. Au moment où je les pose, j'entends remuer à l'intérieur.

— Maman ? appelle-t-elle.

Elle a la voix endormie et pâteuse. Je pousse doucement la porte.

— Tu as fait une bonne sieste, ma puce ? Tu t’es endormie sur le chemin de la maison des vacances.

Harper s’assied au milieu du lit, les yeux bouffis et les cheveux emmêlés.

— On est à la plage ?

— Oui. Tu veux aller jouer dans le sable ?

Trente minutes plus tard, nous sommes installées sur un drap de plage, la peau luisante de crème solaire. Harper creuse un trou avec une petite pelle en plastique à côté de moi, à la recherche de crabes. Je suis couchée sur le dos, les bras croisés sous la tête, en songeant, pleine d’espoir, que Jay se fera peut-être renverser par une voiture sur le chemin du retour.

Nous nous prélassons sur la plage depuis une heure lorsque je vois Jay et Sloane revenir sur leurs vélos.

— Regarde ! dis-je à Harper. Il y a papa et Caitlin !

Je leur fais signe et Harper m’imite.

Jay et Sloane nous répondent à leur tour avec de grands gestes. Puis Jay dit quelque chose à Sloane et tous deux descendent de vélo. Il prend un sac en papier dans son panier et se dirige vers la maison pendant que Sloane s’engage sur le sentier qui mène à la plage.

Elle approche de nous la mine radieuse. Elle semble grisée, ses yeux brillent, ses joues sont roses. Ils ont passé un bon moment, ça se voit. Je m’en doutais. Jay, avec son sourire facile et ses regards appuyés, donne l’impression qu’on est en haut du grand huit, prêt à s’envoler. Excitation et jouissance anticipée, le ventre qui se noue, le cœur qui bat la chamade. C’est comme une drogue. Si on n’est pas prudent, on devient accro, avec les marques de piqûres sur les bras et les veines sclérosées.

C’est ce que j’ai ressenti le jour où je l’ai rencontré. Il s’est assis à la table à côté de la mienne au début de ma première année de fac, il m’a souri en s’enfonçant dans sa chaise. Les cours avaient commencé depuis deux semaines.

— Cette place est libre ? a-t-il demandé.

— Plus maintenant, ai-je répondu.

Il m'a raccompagnée à mon dortoir et n'est pas reparti. Nous nous sommes assis sur mon lit, nos cuisses l'une contre l'autre. J'arrivais à peine à respirer quand je me trouvais près de lui. Il était tellement beau que c'en était douloureux. Et il était drôle, il me faisait rire à en avoir mal aux abdos. Mais en réalité, c'était la façon dont il ne me quittait jamais des yeux, la façon dont le reste du monde disparaissait autour de nous, qui m'a séduite. Il m'a demandé d'être sa copine deux semaines plus tard et après l'obtention de notre diplôme, d'être sa femme. Les deux fois, j'ai dit oui avant même qu'il finisse de poser sa question. Je savais que jamais je ne me lasserais de sa façon de me regarder. Il ne m'était pas venu à l'esprit que lui se lasserait de me regarder. J'ai fait pourtant de gros efforts pour m'assurer que ça n'arrive pas, à en maltraiter mon corps.

— Jay va allumer le barbecue, m'annonce Sloane en approchant. D'après lui, ce sera bon dans une heure.

— Vous vous êtes bien amusés ?

Je l'invite à me rejoindre sur la couverture.

Elle acquiesce tout en s'asseyant, les jambes tendues dans le sable.

— C'est magnifique, ici, commente-t-elle en inspirant profondément. On a l'impression que rien de mal ne peut arriver ici, non ?

Elle me regarde avec un sourire.

Je hoche la tête. Je sais ce qu'elle veut dire. Sauf que le mal survient ici aussi. Des noyades, des overdoses, des accidents de la route en état d'ébriété. Plus qu'on ne croit, d'ailleurs, des dizaines chaque été, des touristes imprudents qui ont trop d'argent et ne prêtent pas assez attention aux autres et à leur personne.

Des drames se produisent, mais ils sont vite arrangés, balayés, oubliés grâce au pouvoir de l'argent et de l'influence. On n'y regarde pas de trop près par ici. Il n'y a jamais que des décès accidentels ou des morts

naturelles, confirmés par la signature maladroite – comme lui – du légiste. D’après la rumeur, il est disposé à fermer les yeux et à approuver ce qu’on veut sans poser de questions tant que ça lui profite.

Comme la fois où une stagiaire a disparu comme par magie alors qu’elle séjournait dans la résidence secondaire d’un sénateur. Tout le monde les avait vus ensemble au cours de l’été, et avait remarqué combien elle était belle et jeune. Surtout comparée à son épouse. Sa brusque absence n’a jamais reçu d’explication rationnelle, tant pis pour les hurlements que nous avons tous entendus la veille de sa disparition et pour l’équipe de nettoyage qui s’est présentée le lendemain. C’était un secret connu des seuls habitants de l’île, un secret bien gardé, un « accident de Chappaquidick » propre à Block Island. Nul ne souhaite préserver la beauté de l’île plus que les insulaires, pas même ceux qui signent les chèques. Personne n’est parfait. Rien n’est idyllique. Même ce que nous aimons le plus. Plus jeune, je n’arrivais pas bien à comprendre comment un lieu aussi lumineux pouvait être aussi sombre, mais aujourd’hui, c’est exactement ce dont j’ai besoin. C’est d’ailleurs une des raisons de notre présence ici.

Je tends le bras vers Sloane et lui presse la main.

— Merci d’être venue, Cait.

Elle serre ma main à son tour.

— Merci de m’avoir invitée.

Lorsque nous revenons à la maison, la peau rougie par le soleil et couverte de sel, Jay est dans le patio, devant un barbecue fumant.

— Qui veut un hot-dog ? demande-t-il en nous voyant. Harper ?

— Oui ! s’exclame celle-ci. Mais je veux du ketchup, pas de moutarde, parce que je n’aime pas ça.

Elle s’adresse à Sloane qui acquiesce avec ferveur comme si elle venait de recevoir une information capitale. Un élan de tendresse pour Harper et pour Sloane me saisit. Puis j’ai un regain de colère envers Jay. Il oublie tout

le temps qu'Harper déteste la moutarde et lui en propose à chaque fois, peu importe qu'elle le lui rappelle sans cesse.

Nous mangeons à la petite table du coin cuisine, encore en maillots de bain, nos serviettes à la taille. Jay a pris une bière et nous autres sirotons de la limonade bien fraîche dans des verres à vin en plastique.

Sloane peine à détacher son regard de Jay. Elle rit à gorge déployée dès qu'il ouvre la bouche, et boit chacune de ses paroles. Il apprécie l'attention qu'elle lui porte – évidemment, il a toujours aimé ça – et me jette quelques coups d'œil pour étudier ma réaction. Je feins de ne rien remarquer et ris aussi, un sourire plaqué au visage.

Vers 19 heures, nos hot-dogs avalés – j'en ai mangé trois – et nos verres vidés, je me tourne vers Harper :

— Allez, c'est l'heure de prendre un bain, mon lapin. Jay, tu es prêt ?

Harper fait la moue et proteste.

— Mais je veux que tu me donnes le bain, pas papa !

C'est bien, ma fille. Je lui ai dit tout à l'heure que j'avais une idée pour rendre son bain super amusant ce soir.

Je décoche à Jay un regard impuissant, du genre « qu'est-ce qu'on peut y faire ? ». Il lève les mains en signe de reddition.

— Je m'occupe de la vaisselle, ça me va, réplique-t-il.

— Je vais l'aider, s'empresse d'ajouter Sloane.

Elle jette un bref regard à Jay, puis détourne les yeux. En mon for intérieur, je me félicite. Elle est tombée dans le piège à pieds joints.

— Super, dis-je. Merci.

Plus ils passent de temps ensemble, mieux c'est. J'invite Harper à me suivre, puis, m'adressant à Jay et à Sloane :

— J'irai sans doute me coucher tout de suite après avoir bordé Harper. Je suis encore fatiguée. À demain ?

Ils hochent tous les deux la tête.

Pendant que je suis dans la salle de bains avec Harper qui s’amuse dans l’eau, j’entends le cliquetis de la vaisselle qu’on lave, la porte du frigo qu’on ouvre et qu’on ferme. Si je devais deviner, je dirais que Jay frotte les assiettes et que Sloane essuie et range. Il y a des éclats de rire, des bribes de conversations, des petits cris amusés de temps en temps. Il doit sûrement lui souffler des bulles de savon au visage et elle s’écarte d’un bond, se venge en lui donnant un petit coup de torchon en riant. Ils sont tous les deux grisés par leur après-midi ensemble. J’imagine le courant électrique qui les traverse quand il lui passe un verre, que leurs mains se frôlent. Avec Jay, il y a toujours de l’électricité, une étincelle et la chaleur, la promesse de quelque chose de plus.

Je suis en train de lire une histoire à Harper dans son lit lorsque la porte s’ouvre tout doucement. Jay passe une tête.

— Bonne nuit, Harper, lance-t-il quand il voit qu’elle ne dort pas.

Il entre et dépose un baiser au sommet de son crâne. Elle tend les bras et les enroule autour de son cou.

— Bonne nuit, papa. Je t’aime.

Mon cœur se serre. Il va lui manquer quand il sera parti. Mais je la consolerai. Je l’aimerai pour deux.

Il ressort de la chambre et je l’entends redescendre l’escalier. Je ne crois pas que Sloane soit montée. Ils vont peut-être regarder un film tous les deux sur le canapé, au chaud sous un même plaid. Je me demande qui va déboutonner son pantalon en premier. Pourtant, lorsque je regagne le couloir et que je ferme la porte de la chambre d’Harper, Sloane est en train de monter les marches.

— Elle dort ? chuchote-t-elle en montrant la porte.

— Comme un bébé, dis-je. Et inutile de baisser la voix. Une fois qu’elle est partie pour la nuit, rien ne peut la réveiller.

Rien. Pas même les cris, le verre qui se brise, les sirènes. Je ne comprendrai jamais comment elle a pu ne pas se réveiller cette nuit-là, il y a

presque un an. Mais je m'en réjouis, j'en suis tellement reconnaissante que je pourrais m'agenouiller et embrasser le sol.

— Bonne nuit, à demain alors, dit Sloane. Je suis épuisée aussi.

Elle m'adresse un petit signe de la main en entrant dans sa chambre, puis ferme la porte derrière elle.

Trente minutes plus tard, Jay entre dans notre chambre. Je ralentis ma respiration, feins de dormir. Il se déshabille et se met au lit, à côté de moi, le matelas s'enfonce.

— Violet, murmure-t-il dans le noir. Violet ?

Il s'approche de moi, et presse son corps contre le mien. Je sens son désir. Il s'immobilise, se serre encore un peu plus, souffle dans mon oreille, dans mes cheveux. Comme je ne réagis pas, il se tourne de l'autre côté.

Même si j'avais voulu – ce qui n'est pas le cas, je préférerais me taper un cactus –, je l'aurais repoussé. La brûlure du rejet a toujours été cuisante pour Jay, il aura besoin de l'apaiser ailleurs. Avec quelqu'un d'autre plutôt.

Une chance pour lui, il n'aura pas à chercher bien loin.

Le lendemain matin, je me réveille sous un soleil éclatant qui inonde la chambre de lumière. La luminosité est telle que je dois me couvrir les yeux avant de m'y habituer. Jay dort encore, la bouche entrouverte.

Sans bruit, pour ne pas le réveiller, j'attrape mon portable sur la table de nuit et consulte l'heure. Il n'est pas encore 7 heures. Je sors du lit, récupère quelques affaires dans la valise – un maillot de bain à rayures et bretelles larges, un débardeur délavé, un short et une casquette –, et m'habille rapidement dans la salle d'eau attenante. Je ne me nettoie pas le visage, je ne me maquille pas.

Au moment de sortir, je saisis mon reflet dans le miroir. Ce que je ressens en me voyant ainsi, au naturel et sans artifice, me surprend. J'ai l'impression d'un gros soupir de soulagement, comme si, enfin, je respirais après avoir retenu mon souffle trop longtemps, que tout mon corps se détendait. Je me sens de nouveau comme la fille que j'étais sur l'île. Ce n'est pas à cause de ce que je porte, le T-shirt trop grand et le maillot confortable, mais parce que pour la première fois depuis je ne sais combien d'années, je ne suis pas habillée pour quelqu'un d'autre. Je me fiche de ce qu'on va penser de moi en me voyant. Je suis sortie de la boîte dans laquelle m'avait enfermée Jay. Je suis libre.

C'était ce que je cherchais à la fac : l'indépendance et le libre arbitre, les ambitions de mes parents reléguées au fond de mon placard avec mon uniforme d'écolière. Sauf qu'avant d'avoir pu me trouver, j'avais trouvé

Jay. J'ai cru qu'il était mon antidote, celui qui me guérirait de la petite fille sage et collet monté qu'on voulait que je sois à la maison, qu'il me libérerait avec son amour authentique et sincère pour celle que j'étais. Je me trompais. Plutôt que de devenir la personne que je souhaitais, je suis devenue celle qu'il voulait que je sois. La fille de l'île s'est retrouvée une nouvelle fois évincée, comme chez ses parents. Mais aujourd'hui, elle reparaît. Elle est là. Je souris à mon reflet. *Bienvenue chez toi, Violet. C'est bon de te revoir.*

En bas, je prépare un sac de plage : serviettes et drap de bain, bouteilles d'eau et canettes de soda, casse-croûte, crème solaire. Je déniche deux chaises pliantes et un parasol dans le garage que je pose sous la véranda.

Un peu avant 8 heures, j'entends la porte de la chambre d'Harper s'ouvrir. Je glisse deux tranches de pain dans le toaster et vais l'attendre au pied de l'escalier. Elle a les yeux encore tout endormis et bâille.

— Salut mon cœur, dis-je avec douceur. Tout le monde dort encore. Va chercher ton maillot et allons à la plage !

Elle hoche la tête et me suit quand je lui fais remonter l'escalier. Je parviens à l'habiller sans trop de résistance, son petit corps mou et lourd de fatigue.

De retour en bas, je tartine de beurre le pain un peu trop grillé en espérant qu'Harper ne se plaindra pas. Évidemment que si.

— Il y a du cramé, geint-elle en plissant le nez.

Je cède sans difficulté.

— Ok, je vais le manger. Tu veux celui-ci ?

Je lui montre l'autre tranche, tout aussi noircie.

— Non, il est cramé aussi !

Elle me jette un regard furieux, ses cheveux emmêlés par la nuit pointant dans tous les sens. Mon petit cœur n'est pas du matin.

D'ordinaire, j'insisterais, je lui ferais la leçon sur l'importance de ne pas gaspiller la nourriture, mais je veux être sur la plage tôt et à moins de

capituler, je vais avoir droit à un caprice corsé. Je mets deux autres tranches de pain à griller.

Pendant qu'Harper mange ses toasts parfaitement dorés, je farfouille dans les tiroirs et déniche un stylo et un bout de papier. Je laisse un petit mot à l'attention de Sloane que j'accroche sur le frigo avec un aimant. *Sur la plage, rejoignez-nous quand vous êtes prête !*

— Allez, on y va, dis-je à Harper.

Il est vital d'être sur la plage avant que Sloane ne se réveille.

Nous sommes installées sur le sable depuis une heure environ lorsque je repère une femme et ses deux enfants qui sortent de la maison voisine de la nôtre et se dirigent vers la plage. Je connais déjà son nom et celui de sa progéniture, grâce à un pourboire conséquent à Gina, ma merveilleuse voyageuse. Ils sont arrivés il y a deux jours. Ils sont la raison pour laquelle j'ai lâché tous ces gros billets pour avoir cette maison.

Je regarde la femme étaler une immense couverture et déplier un siège avant de sortir d'un sac tout un tas de jouets de plage.

— Viens, Harper. On va se faire des amis.

Je la prends par la main et l'entraîne vers le coin où se sont installés nos voisins.

— Bonjour ! dis-je en approchant.

La femme lève les yeux d'un livre de poche écorné, le visage dissimulé sous un chapeau de paille.

— Nous sommes vos voisins, dis-je en indiquant la maison. Nous sommes arrivés hier soir. J'ai vu vos enfants et j'ai pensé que ce serait chouette qu'Harper ait des petits copains pour jouer. Harper, tu veux bien dire bonjour ?

— Bonjour, répète-t-elle, timide.

La femme sourit et se lève. Elle a l'air d'une jeune maman avec ses cheveux blonds, sa peau claire et piquée de taches de rousseur. Elle est grande et mince, la silhouette un peu carrée, et elle a un nez d'aigle, mais

elle est jolie. Elle porte une chemise bleu délavé trop ample ouverte sur un bikini, les manches roulées aux coudes. Les os de ses hanches saillent des ficelles de son maillot.

— Bonjour. Je m'appelle Anne-Marie. Et voici Rooney et Claire.

Elle montre les deux enfants qui jouent au bord de l'eau, d'abord le garçon, puis la fille.

Je m'agenouille près d'Harper.

— Harper, tu as envie d'aller jouer avec eux ?

Elle hoche la tête et s'éloigne en sautillant. Je la suis du regard, le cœur gonflé de bonheur et de fierté. C'est ma fille, mon petit papillon ami du monde entier.

— Quel âge a-t-elle ? demande Anne-Marie.

— Cinq ans à la fin du mois, dis-je. Je suis Caitlin, au fait. La nounou d'Harper.

Je tends la main et elle la serre. Sa paume est fraîche, ses doigts fins.

— Ravie de vous rencontrer. Vous êtes arrivés hier, alors ? D'où ça ?

— New York. Et vous ?

— Nous venons de Charlotte, en Caroline du Nord. Nous sommes ici depuis vendredi. Vous avez de la chance, vous avez évité l'orage. Il y a eu des pluies torrentielles les deux premiers jours de notre séjour. Les enfants ont failli péter les plombs ! Et puis, d'un coup, ça s'est dégagé. Je craignais que nous restions coincés à l'intérieur pendant toutes les vacances ou de devoir rentrer à la maison. Et à l'idée de reprendre l'avion avec ces deux-là...

Elle secoue la tête d'un air dramatique.

— Eh bien, disons qu'il me faut un verre rien que d'y penser.

Anne-Marie, ainsi que je le découvre, est une pipelette. Elle jacasse à n'en plus finir sur leur vol, sur Rooney qui a le mal des transports et a vomi, ce qui a aussi donné la nausée à sa sœur, et son mari qui ne lui était d'aucune aide, vu qu'il avait gobé deux Valium et un verre de vin avant le

décollage pour pallier sa peur de l'avion et qu'il était évanoui, le front contre le hublot.

— J'ai eu toutes les peines du monde à le faire descendre de l'avion, explique-t-elle. Et pendant ce temps, les enfants et moi, nous étions couverts de vomi.

Elle prend un air dépité comme pour dire : *Vous savez, les maris...* Oh oui, je sais. Le mien s'avère encore pire, même si Fitz – je ne tarde pas à apprendre son prénom – semble être un sacré numéro lui aussi.

Lorsqu'elle se tait enfin pour reprendre son souffle, Anne-Marie met sa main en visière au-dessus de ses yeux et demande :

— Est-ce que c'est la maman d'Harper ?

Je me tourne et vois Sloane qui se dirige vers notre parasol. Je constate avec plaisir qu'elle porte la robe de plage que je lui ai achetée et les grosses lunettes de soleil Dior. Elle est élégante et pleine d'assurance. Une véritable maman new-yorkaise en vacances.

— Oui, c'est elle. Violet Lockhart. Vous allez l'adorer. Je dois ramener Harper, mais si vous venez chez nous cet après-midi pour que les enfants jouent ensemble, je vous présenterai toutes les deux.

— Oui, formidable ! s'écrie Anne-Marie avec enthousiasme.

— Harper, tu viens ? Nous allons prendre un petit goûter du matin !

Puis je me tourne vers Anne-Marie pour la saluer.

— Ravie de vous avoir rencontrée.

Harper revient en courant, comme prévu, à la promesse d'un en-cas. Nous repartons vers nos affaires en saluant Anne-Marie de la main.

— Bonjour ! dis-je à Sloane quand nous arrivons à sa hauteur.

Elle s'est installée sous le parasol, les jambes tendues devant elle.

— Bonjour ! répond-elle avec un immense sourire.

Je m'assieds à côté d'elle sur la couverture et fouille dans mon sac à la recherche d'une barre de céréales pour Harper.

— Désolée, dis-je à Sloane. Nous étions en train de discuter avec les voisins. Ils séjournent dans la maison juste à côté de la nôtre.

J'indique la bâtisse rose pâle pourvue du même toit grisé que la nôtre avant d'ajouter :

— Ils ont deux enfants de l'âge d'Harper.

— Ils s'appellent Rooney et Claire ! intervient Harper. Claire est plus grande que moi. Et Rooney est un garçon. Dans ma classe, il y a une fille qui s'appelle Rooney.

Sloane se crispe à la mention de Mockingbird, sa mâchoire se contracte légèrement. Elle connaît sans doute la petite ; la mère de Rooney m'a appris que sa fille avait intégré la garderie de l'établissement dès ses dix-huit mois. Puis le visage de Sloane se détend, son sourire s'élargit.

— Quelle chance !

— N'est-ce pas ? Je les ai invités plus tard pour que les enfants puissent jouer ensemble. Et vous pourrez rencontrer la mère. C'est un cas. Une vraie pipelette. Je n'ai quasiment pas pu en placer une.

Sloane s'esclaffe.

— Tant mieux si Harper se fait des copains de jeu.

J'acquiesce et ajoute :

— Il s'est passé un truc bizarre, en revanche. Elle a cru que c'était moi, la nounou.

Sloane prend un air étonné.

— C'est bizarre, oui. Qu'est-ce qui lui a fait penser ça ?

— Il me semble qu'elle vous a vus avec Jay en ville hier et elle a supposé que vous formiez un couple.

Aussitôt, le visage de Sloane vire au rouge.

— Qu'a-t-elle dit quand vous lui avez expliqué que c'était votre mari ?

— Je ne l'ai pas corrigée ! Je vous l'ai dit : impossible d'en placer une ! Je me cache le visage dans les mains, faussement honteuse.

— Et je ne voulais pas qu'elle se sente gênée, alors j'ai joué le jeu. Je lui ai dit que je m'appelais Caitlin lorsqu'elle a demandé.

— Quoi ? s'écrie Sloane avec un rire. Donc elle croit que vous êtes la nounou et que je suis la mère d'Harper ?

Je ris aussi, comme si c'était un imbroglio de vaudeville. Hilarant, non ?

— Oui ! J'imagine qu'on ne les verra pas souvent, alors ce n'est pas bien grave.

— Vous les avez invités à venir tout à l'heure ! s'exclame Sloane.

— Je sais, je sais. C'est ma faute. Mais faites semblant avec moi, d'accord ? Je vais passer pour une imbécile ou une folle si je lui révèle la vérité maintenant.

Sloane cède, résignée.

— D'accord, mais c'est un peu dingue, quand même, vous vous en rendez compte ? insiste-t-elle, un sourcil haussé.

— Oui, je m'en rends compte ! dis-je en riant de nouveau. Est-ce qu'on peut parler d'autre chose, s'il vous plaît ? Est-ce que vous avez bien dormi ?

— Comme une bûche ! Vous auriez dû me réveiller ce matin !

Je réponds d'un geste vague de la main.

— C'est les vacances. Et si le caprice d'Harper au sujet de ses toasts brûlés ne vous a pas réveillée, je n'aurais pas pu non plus !

— Il était cramé ! s'indigne Harper. Ça m'aurait griffé le palais.

— Eh bien, je ne me lève pas aussi tard, d'habitude, réplique Sloane. J'ai très bien dormi. Sauf que je me suis réveillée avec un méchant coup de soleil.

Elle tire le col de sa robe pour me montrer ses épaules rougies.

— Aïe. Nous irons acheter de l'aloe vera tout à l'heure. Tenez, ne faisons pas la même erreur aujourd'hui.

Je lui donne la bombe de crème solaire.

— Si vous voulez bien m'en passer dans le dos, je ferai le vôtre. Harper, viens, on va remettre de l'écran total.

Une fois parfaitement crémées, nous nous installons confortablement sur les chaises, visages levés, protégés par nos chapeaux.

Au bout de quelques minutes, Sloane finit évidemment par demander, d'un ton détaché :

— Et Jay... ?

Je réponds sans ouvrir les yeux.

— Il travaille. Il a dit qu'il essaierait de nous rejoindre plus tard.

Je n'ai pas parlé à Jay avant de venir sur la plage, mais je suppose qu'il sortira à un moment ou à un autre, ravi d'avoir une excuse pour se montrer torse nu. Et ça donne à Sloane quelque chose à espérer. L'optimisme qu'elle dégage est palpable.

Et juste avant midi, il apparaît. Je suis au bord de l'eau avec Harper, à sauter et courir au gré des vagues qui vont et viennent. Elle pousse des cris dès que l'eau lui lèche les chevilles. Je le vois franchir la petite dune et descendre le sentier jusqu'à notre parasol. Il porte un gros sac en papier marron dans une main et il nous fait signe de l'autre.

Harper bondit de joie lorsqu'elle l'aperçoit. Elle court jusqu'à lui et lui saute dans les bras. Il la fait tourner et elle rit aux éclats. Je plaque un grand sourire à mes lèvres.

— J'ai apporté des sandwiches ! annonce Jay en montrant le sac. J'espère que tout le monde a faim !

Il adore ça, passer pour le sauveur, le type sur qui on peut compter, le papa parfait. Quel sale hypocrite ! Je lui souris de toutes mes dents en m'emparant du plus gros sandwich.

Notre repas terminé, Harper demande avec excitation à son père d'aller se baigner avec elle. Il lui adresse un sourire peiné.

— Je dois retourner travailler, Harper. Désolé, chérie.

La lèvre inférieure d'Harper se met à trembler.

— Mais tu viens juste d'arriver !

Mon estomac se noue. *Oui, Jay, tu viens juste d'arriver. Et nous savons tous les deux ce que tu fais dans ce bureau ; rien ne t'empêche de passer dix minutes avec ta fille.* Ça me tue, la façon qu'il a de la rejeter, la peine sur son petit visage d'ange. Il mérite d'être puni, torturé, écartelé. Les quatre membres arrachés en même temps.

Jay pousse un soupir et répond.

— Je vais essayer de finir un peu plus tôt ce soir, d'accord ?

Elle lui jette un regard noir.

— Je veux me baigner maintenant !

— Je vais venir avec toi, Harper, intervient Sloane.

— Je veux y aller avec papa !

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je t'accompagne ? Je pourrais te montrer comment attraper une sirène, continue Sloane. Enfin, si tu en as envie.

Je dissimule un sourire. Je dois le lui concéder : elle est douée avec les enfants.

Sans un regard pour Sloane, Harper se met à donner des coups de pied dans le sable.

— Les sirènes n'existent pas, peste-t-elle d'un ton peu convaincu.

— Comment tu le sais ? demande Sloane.

Les lèvres d'Harper tressaillent. Sloane se lève, lui tend la main. Elle la prend.

— Tu en as déjà vu une ? demande Harper.

Sloane me regarde, puis Jay. Il lui murmure merci, et elle rougit.

— Une fois, oui, répond-elle à Harper. Viens, allons-y !

Elles courent main dans la main jusqu'au bord de l'eau et Harper pousse un cri au moment de sauter dans les vagues.

— Merci pour les sandwiches, dis-je à Jay. Où les as-tu achetés ?

— À l'épicerie près du marché, juste avant la rue principale. J'ai fait quelques courses. Pour un ou deux jours. J'ai pris de quoi préparer des

burgers ce soir. Et des glaces à l'eau.

— Super.

Je lui avais demandé de la crème glacée, mais c'est bien son genre de croire qu'il sait mieux que tout le monde. Je retournerai à la supérette plus tard. Je la connais bien ; j'y allais chaque jour lors de mes étés ici, avec ma bande de copains, les pieds nus et recouverts de sable, à traîner près des frigos portes ouvertes jusqu'à ce que M. Menna nous hurle de dégager. Nous prenions des bouteilles de jus de fruits Snapple et des sachets de bonbons doux et acidulés que nous rapportions sur la plage et dégustions sur nos serviettes. Il n'y avait aucun échange d'argent, pas de billets mouillés coincés dans nos maillots de bain. Quand on était de l'île, on avait une ardoise partout, qui était réglée à un moment ou à un autre, d'une façon ou d'une autre. M. Menna devait avoir dans les 70 ans à l'époque. Je me demande s'il est toujours là, ridé et les cheveux blancs.

— Est-ce que c'était un vieux monsieur qui tenait l'épicerie ? je demande à Jay.

— Je ne sais pas, répond-il avec indifférence.

J'acquiesce d'un mouvement sec. Évidemment qu'il n'en sait rien. Il faut une allure spécifique pour attirer l'attention de Jay, et un vieux caissier n'est pas son genre.

— En tout cas, merci encore pour le déjeuner, dis-je avec un sourire forcé. On remonte dans quelques heures.

Jay s'en va et je me réinstalle sur mon siège pour observer Sloane et Harper qui jouent dans les vagues.

L'après-midi s'étire, sous un soleil chaud et lumineux. Nous écoutons de la musique sur une enceinte Bluetooth, un mix de Taylor Swift préparé par Sloane, sur lequel nous chantons toutes en chœur. « Bad Blood », la chanson préférée d'Harper, passe en boucle, et chaque fois, je souris intérieurement. Comme c'est approprié. Je prends un million de photos d'Harper, son petit ventre rebondi d'enfant ressort dans son maillot de bain

deux pièces, ses cheveux frisent avec l'humidité et lui font un halo au-dessus de la tête, les grains de sable sont comme des taches de rousseur sur sa peau collante. Elle s'accroupit au bord de l'eau, y cherche des coquillages, revient en courant jusqu'à nous dès qu'elle en a trouvé un beau. Elle prend la pose quand elle me voit sortir le portable, sourit, la main sur la hanche comme si elle avait 15 ans et pas 5. Tout n'est pas facile dans le fait d'être mère, mais là, à ce moment précis, c'est magique.

Aux alentours de 17 heures, lorsque la chaleur du soleil commence à faiblir, j'appelle Harper pour rentrer.

— Non ! Pas tout de suite ! répond-elle, occupée à creuser un trou dans le sable.

— Papa a acheté des glaces à l'eau, dis-je pour l'amadouer. Tu pourras en prendre une pendant que je préparerai le dîner.

Elle se lève aussitôt.

— J'adore les glaces à l'eau.

— Je sais, ma puce. Et vous, Cait, vous voudrez une glace à l'eau ? dis-je en me tournant vers Sloane. Jay a prévu des burgers pour le dîner.

— Avec plaisir, répond-elle en se levant pour s'étirer.

Son coup de soleil aux épaules s'atténue déjà et sa peau prend une coloration dorée, elle luit de crème solaire.

Nous replions les chaises, refermons le parasol, puis commençons la remontée vers la maison, à travers le sable puis les hautes herbes fines.

Nous venons de nous installer toutes les trois dans la cuisine, Harper assise à table dans l'attente de sa glace à l'eau, balançant ses petites jambes sous sa chaise, lorsqu'on frappe trois coups secs à la porte d'entrée.

— Il y a quelqu'un ? lance une voix de femme.

Je m'avance dans le salon et découvre Anne-Marie et ses deux enfants sous la véranda.

— Ce sont nos voisins ! dis-je en repassant la tête dans la cuisine. Venez, je vais vous les présenter.

Je fais signe à Harper et à Sloane de me suivre et lorsque cette dernière me rejoint, je lui murmure, avec un clin d'œil :

— N'oubliez pas, vous êtes moi.

— Oui, je me souviens, répond-elle avec une mimique.

J'ouvre la moustiquaire métallique de la porte.

— Bonjour ! Entrez, entrez !

— On ne vous dérange pas ? s'inquiète Anne-Marie.

— Pas du tout. Nous espérons bien vous voir ! Violet, dis-je en me tournant vers Sloane, voici Anne-Marie. Anne-Marie, Violet. Ils séjournent dans la maison voisine.

— Enchantée, s'exclame Anne-Marie en tendant la main à Sloane.

— Harper, tu veux montrer ta chambre à Rooney et à Claire ? lui dis-je.

— Et ma glace à l'eau ? rétorque-t-elle, sourcils froncés.

J'adresse un sourire d'excuses à Anne-Marie.

— Nous allons manger une glace. Il y en a pour tout le monde, si vous êtes d'accord.

— Bien sûr, répond-elle avec détachement. Ils adorent ça, pas vrai les enfants ?

Tous deux acquiescent timidement.

Je conduis tout ce petit monde dans la cuisine et sors le carton de glaces pour faire la distribution.

— Allez les manger sur la terrasse, dis-je en ouvrant la porte.

Les trois enfants filent à la queue leu leu.

— Vous voulez quelque chose ? Du thé glacé, de l'eau, une bière ? Une glace ? je propose à Anne-Marie.

— Une glace, oui, répond-elle.

Je lui en donne une, en tends une autre à Sloane et en prends une pour moi.

— Où l'avez-vous dénichée ? demande Anne-Marie à Sloane en me désignant d'un geste du menton pendant qu'elle déballe sa glace. Je peux

déjà m'estimer heureuse quand ma baby-sitter lâche son portable pour aller chercher les enfants à l'école. Je ne plaisante pas, elle les oublie au moins deux fois par mois.

Sloane m'adresse un sourire que je lui renvoie.

— Un coup de chance, je suppose, répond-elle avant d'enchaîner : D'où êtes-vous originaires ?

Malin, Sloane, de changer de sujet.

— Nous venons de Charlotte. Vous connaissez ?

Et sans attendre que l'une de nous lui réponde, elle poursuit :

— Je viens du Vermont, mais mon mari est né et a grandi en Caroline du Nord. Nous nous sommes rencontrés à un séminaire commercial, et une chose en entraînant une autre... Il était catégorique sur le fait d'élever ses enfants près de ses parents et comme les miens profitent d'une retraite heureuse à Boca, je me suis dit, pourquoi pas ? Ça va bientôt faire dix ans que nous y vivons. C'est une jolie ville, qui se développe de plus en plus.

Je glisse un regard à Sloane. *Qu'est-ce que je disais ?* Elle réprime un sourire.

Anne-Marie poursuit son monologue.

— Ce n'est pas aussi grand que New York, bien sûr. Caitlin m'a dit que vous habitiez la Grosse Pomme ?

Avant que Sloane ait le temps de répondre, on entend des pas dans l'escalier. Nous nous tournons toutes en même temps pour voir Jay arriver dans le salon.

Mon sourire se fige sur mon visage. Je supposais qu'il ne ferait pas d'apparition. Quelle idiote ! J'aurais dû proposer d'aller manger nos glaces dehors avec les enfants. *Merde.*

Je réagis au quart de tour.

— Anne-Marie, je vous présente Jay. Le père d'Harper. Jay, voici Anne-Marie, et ses enfants, Claire et Rooney, qui sont dehors avec Harper. Ils séjournent dans la maison d'à-côté.

— Bonjour, lance Jay en entrant dans la cuisine pour serrer la main d'Anne-Marie. Je venais juste chercher quelque chose à boire.

Il lui adresse son sourire de star de cinéma et conclut :

— Ravi de faire votre connaissance.

Anne-Marie se passe la main dans les cheveux, glisse une mèche derrière son oreille.

— Ravie également, minaudé-t-elle.

Puis Jay, tête penchée, lui demande :

— Il me semble vous avoir vue ce matin. C'était vous qui couriez ?

— C'est possible. Je cours huit kilomètres tous les jours avant le petit déjeuner.

— Tous les jours ? répète Jay, impressionné.

Anne-Marie acquiesce, flattée.

— J'essaie. Parfois, c'est un peu moins. Parfois j'arrive à en faire quinze, si je pars assez tôt. J'ai couru le marathon de Boston il y a quelques années. J'étais à la fac, là-bas. À l'université de Boston. Je m'entraîne pour un autre marathon au printemps prochain.

— Eh bien ! s'exclame Sloane tandis que Jay fait une moue admirative.

— C'est une bonne excuse pour sortir de la maison. Fitz, mon mari, précise-t-elle pour nous tous, laisse les enfants regarder des dessins animés dès qu'ils se lèvent. « C'est les vacances ! » répète-t-il. Et ce sont de vrais petits démons quand il faut éteindre. Alors je le laisse se débrouiller. C'est son problème. Vous courez ?

Sloane et moi secouons la tête mais Jay répond par l'affirmative.

— Quand j'ai le temps, oui. J'adore ça. D'ailleurs, j'espérais bien profiter d'être ici pour faire quelques joggings.

Je fais appel à toute ma volonté pour ne pas rouler des yeux. Je ne l'ai pas vu enfiler une paire de baskets depuis que nous avons emménagé à New York. Mais Jay, égal à lui-même, ne rate jamais une occasion de flatter les ego. Et Anne-Marie lui en a livré une sur un plateau.

— Vous devriez venir avec moi ! s'exclame Anne-Marie.

Jay hoche la tête, songeur.

— Pourquoi pas ? Vous partez vers quelle heure ?

— 7 heures, plus ou moins. Avant qu'il ne fasse trop chaud et avant que ces petits monstres affamés ne réclament leur petit déjeuner. Fitz serait incapable de faire cuire un œuf, même si sa vie en dépendait.

Elle prend un air blasé.

— Mais en parlant de monstres affamés, et de Fitz, nous ferions mieux de rentrer. Il ne va pas tarder à revenir de son golf et va se demander où est le dîner.

— Et moi, je ferais mieux de remonter, réplique Jay, tout sourire. J'ai encore un peu de travail.

Il attrape une canette d'eau gazeuse dans le frigo et repart en la saluant d'un geste de la main.

— Ravi de vous avoir rencontrée, Anne-Marie. Peut-être à demain, pour courir.

Nous le regardons toutes les trois partir vers l'escalier. Je pousse un soupir de soulagement, ravi que Jay n'ait rien révélé de compromettant.

— Mon mari ne vient jamais courir avec moi, se plaint Anne-Marie, avec un rire. Vous pourriez dire au vôtre d'en toucher un mot à Fitz ?

Elle s'adresse à Sloane. Puis, encore une fois sans attendre de réponse, elle ouvre la moustiquaire et appelle ses enfants.

Nous les raccompagnons tous à la porte d'entrée. Harper et Claire gloussent entre elles, déjà amies.

— Merci pour les glaces. Dites merci, les enfants.

Anne-Marie sort sur le perron et ajoute :

— Rendez-vous sur la plage, demain ?

— Entendu. À demain ! je réponds.

— Ravie de vous avoir rencontrée ! lance Sloane lorsqu'ils sont arrivés au bout de l'allée.

Je referme la porte.

— Ce Fitz a l'air d'être un sacré numéro ! commente Sloane.

— Le mari de l'année !

Enfin, en second après Jay, bien sûr.

Le soir, je me couche avec le sourire. La rencontre avec Anne-Marie n'aurait pas pu mieux se dérouler. Elle va me servir de témoin, même si elle l'ignore. Encore un truc que je peux cocher sur ma liste, une nouvelle étape franchie.

On approche du but. Bientôt, ce sera terminé.

Les jours suivants se fondent avec douceur, le ciel bleu de l'après-midi remplaçant celui de la veille. Nous passons la plupart de notre temps sur le sable blanc, installant chaque matin le parasol, dépliant les sièges et étalant le drap de plage avant de donner sa pelle et son seau à Harper.

Nous nous badigeonnons de crème solaire, chacune enduisant le dos de l'autre, couche après couche jusqu'à ce que la peau luise. Chacune notre tour, nous accompagnons Harper dans l'eau, nous nous éclaboussons dans les vagues. Taylor Swift passe en boucle pendant que nous feuilletons des magazines, lisons un article à voix haute pour l'autre, discutons de tout et de rien. Quand Harper crie « maman », nous regardons toutes les deux et lui adressons un geste de la main.

Anne-Marie et ses enfants nous rejoignent de temps en temps pour jouer dans le sable, partager une brique de jus de fruits ou une barre chocolatée. Anne-Marie ne cesse de commérer sur les familles présentes sur l'île, de se plaindre de son mari et, à l'instar de Sloane, de dévorer Jay des yeux lorsqu'il vient se baigner avec Harper.

Jay reste le plus souvent cloîtré dans son bureau improvisé, à savoir la spacieuse buanderie. Il nous retrouve pour le déjeuner et le dîner et fait quelques apparitions sur la plage sous prétexte de venir voir Harper. Il en profite pour flirter avec Sloane, comme prévu. Il a accepté l'invitation d'Anne-Marie de courir avec elle et tous les matins, il disparaît pendant une heure et revient le front en sueur et le T-shirt qui lui colle au dos et au torse.

Sa peau commence déjà à prendre une teinte cuivrée. Si c'est possible, il devient encore plus séduisant, hâlé par le soleil. Bientôt, il sera mûr, prêt pour la cueillette. Alors je le presserai, je laisserai le jus couler le long de mes bras, tacher mes vêtements.

Le soir, il va coucher Harper pendant que Sloane et moi faisons la vaisselle. Une fois la cuisine rangée, nous nous mettons en pyjama et regardons *Les Chroniques de Bridgerton*. Jay redescend souvent pour prendre une bière avant de repartir s'enfermer dans son bureau.

J'ai rempli le frigo de crème glacée et de sorbets, et je me sers une large part à chaque dîner. Je ne tarde pas à prendre du poids, mes joues s'arrondissent, mon ventre se relâche. Je ne me nettoie plus le visage le soir et me réjouis dès qu'un nouveau bouton apparaît sur mon menton. Je ne m'épile plus les sourcils, ne me sèche plus les cheveux. Je ressemble de moins en moins à mon ancien moi. Un jour, je surprends Jay en train de m'observer pendant que j'enfile mon maillot, mais il ne dit rien. Il n'en a pas besoin.

Les choses ont aussi changé entre Sloane et moi, ici. Un changement subtil, presque imperceptible. À New York, nous étions proches ; ce n'était pas réel, mais je commençais sincèrement à apprécier sa compagnie. Elle est drôle, pleine d'autodérision, bienveillante. C'est une menteuse, oui, mais elle ment surtout parce qu'elle a terriblement besoin que les gens l'aiment. Et elle voulait que je l'aime, elle pensait que j'étais spéciale. Ça m'a donné l'impression de l'être, spéciale. Je n'avais pas ressenti ça depuis longtemps. Je me sentais seule à New York. Je lui ai dit la vérité ce premier soir ; je ne m'étais pas fait beaucoup d'amies depuis notre emménagement, je passais la plupart de mon temps avec Harper, ou toute seule. Avant notre départ pour Block Island, j'en étais venue à l'attendre avec impatience. J'avais hâte de la voir chaque jour.

À présent, elle regarde Jay comme elle me regardait, moi. Elle s'illumine lorsqu'il entre dans une pièce, son regard brille. Ce qu'elle veut

désormais, c'est qu'il la désire, pas que je sois son amie. Je ne lui reproche rien, d'autant que je l'ai discrètement poussée vers lui. Mais ça a beau être une nécessité, ça reste difficile à avaler. Ça me laisse un goût amer dans la bouche, un nœud à l'estomac.

On est jeudi soir, c'est notre cinquième jour ici. Sloane et moi venons de terminer de ranger la cuisine lorsque Jay redescend après avoir mis Harper au lit. D'habitude, il reste en haut, prétextant encore une ou deux heures de travail. Mais ce soir, il a bu trois bières au dîner. Je comprends qu'il est agité, qu'il va s'en ouvrir une quatrième, peut-être même une cinquième, las d'être seul. Je veux dormir lorsqu'il viendra se coucher, ou en tout cas je ferai semblant.

Je pousse un bâillement sonore, étire mes bras au-dessus de ma tête.

— Je monte. On regardera la suite de Bridgerton demain ? dis-je à Sloane en feignant de réprimer un autre bâillement. Je suis épuisée. Je crois que je vais prendre un bain et me coucher.

— Pas de problème, répond-elle.

Elle jette un regard à Jay. Sa présence l'excite, tout comme le champ des possibilités.

— Allez, bonne nuit !

D'un geste de la main, je les salue et gravis l'escalier. Un moment plus tard, je les entends bavarder. Sloane glousse.

Je suis en train d'enfiler un pantalon de survêtement lorsque j'entends le grincement de la porte d'en bas qui s'ouvre et se referme. Je passe la tête dans le couloir pour tendre l'oreille. La maison est silencieuse. Ils sont sortis dehors tous les deux ?

Je rentre dans la chambre et ouvre sans bruit la fenêtre. Le roulis de l'océan est puissant, mais je distingue leurs voix. Ils sont sous la véranda. J'essaie de les écouter mais ne comprends qu'un mot par-ci par-là. Il faut que je me rapproche.

À pas de loup, je sors dans le couloir et gagne le haut de l'escalier, plongé dans l'obscurité. Je retiens mon souffle et commence à descendre une marche après l'autre. Depuis la dernière, j'ai une vue dégagée sur la fenêtre qui donne sur la véranda. Je m'en approche. Elle est ouverte et je peux les entendre parfaitement. Je suis bien cachée dans l'ombre de l'intérieur de la maison, mais même si ce n'était pas le cas, ils ne me verraient pas. Ils me tournent le dos, chacun installé dans un fauteuil Adirondack.

— Juste là, dit Jay. Vous voyez, dans l'herbe ?

Il se penche vers Sloane, le bras tendu, pour lui indiquer quelque chose.

Plusieurs secondes s'écoulent, puis elle s'écrie :

— Oh oui ! Je crois que j'en vois une. Et une autre. Il y en a des tas !

Même si moi je ne discerne rien, je sais qu'ils parlent des lucioles qui illuminent la côte, scintillent comme des guirlandes électriques. Il lui montre comme je le lui ai montré l'année dernière. Quand j'étais petite, ma grand-mère et moi descendions sur la plage après le dîner et nous les chassions en courant dans le sable. Un cri de joie nous échappait si nous en attrapions une, avec leurs ailes délicates qui nous chatouillaient les paumes.

Jay s'esclaffe.

— C'est la première fois que vous en voyez ?

— Non, mais ça fait une éternité. J'étais petite la dernière fois que j'en ai vues. Ma mère et moi vivions en Floride, il y en a par milliers là-bas.

Ils gardent le silence un moment ; je perçois la tension sexuelle entre eux depuis ma cachette. Je me rappelle cette sensation : l'intimité, l'air chargé de promesses. Son cœur bat la chamade, j'en suis sûre.

— Je suis content que vous soyez venue, déclare Jay.

Il a baissé la voix, Sloane se tourne vers lui.

— Moi aussi, répond-elle.

Alors, lentement, très lentement, il penche la tête vers elle. Comme mue par une force magnétique, elle s'avance vers lui aussi. Je retiens mon

souffle.

Au moment où leurs lèvres sont sur le point de se toucher, Sloane recule, secoue la tête.

— Non, je ne peux pas...

Pourtant, j'entends dans sa voix combien elle en a envie.

— Je ne peux pas faire ça à Violet.

Je me mords l'intérieur de la joue pour ne pas hurler. *Allez, fais-le !* crie avec force ma voix intérieure.

Jay recule dans sa chaise et l'observe d'un air surpris.

— Vous n'êtes pas au courant, n'est-ce pas ?

— Au courant de quoi ? demande Sloane.

— Nous sommes séparés. Violet et moi. Je déménage à notre retour en ville.

J'inspire profondément. Nous avons parlé de divorce, c'est vrai, mais il a accepté qu'on essaie d'arranger les choses. C'est pour ça qu'il se croit bienvenu dans mon lit pendant ces vacances. Je ne suis pas étonnée qu'il passe cette partie-là sous silence.

Sloane ne répond rien pendant un moment puis demande :

— Pourquoi ?

C'est une excellente question, Sloane. Pourquoi, Jay ? Vas-tu lui raconter ce qui nous a poussés à envisager le divorce ? Dis-lui, si tu l'oses. J'ai envie de lui cracher tout cela au visage par la fenêtre ouverte.

Jay lâche un soupir. Il appuie la tête contre le dossier de son fauteuil.

— Il y a plusieurs raisons. Mais surtout, parce qu'elle a changé. Nous avons tous les deux changé. Nous nous disputons beaucoup. Il semblerait que nous n'ayons plus les mêmes attentes. Elle n'est pas heureuse ici. À New York, je veux dire. Je crois qu'elle m'en veut d'avoir dû quitter San Francisco.

J'enfonce mes ongles dans mes paumes pour ne pas crier. Il n'a pas tort, mais il n'a pas raison non plus. Loin de là. C'est vrai que nous nous

disputons, depuis toujours, mais cette nuit-là, la nuit où on s'est tout dit, où on a parlé de divorce, c'était différent des autres fois. La limite avait été franchie.

— Tu n'es pas la femme que j'ai épousée ! s'était-il justifié.

Comme si j'étais une vieille serpillière, autrefois neuve et d'un blanc éclatant, et que maintenant j'étais jaunie, tachée, plongée dans un seau d'eau croupissante pour nettoyer le sol une dernière fois avant d'être jetée à la poubelle.

À cette réplique, je lui avais lancé mon verre de vin au visage, submergée par la colère, enragée par sa nonchalance, son air blasé. Le verre avait explosé en mille morceaux contre le mur à droite de sa tête, et le cabernet avait dégouliné.

Non, je n'étais pas la femme qu'il avait épousée. La femme qu'il avait épousée était une version édulcorée et soigneusement travaillée de moi-même, une poupée de 24 ans, aux fesses rondes et aux robes moulantes, qui portait des strings et des soutiens-gorge en dentelle, qui lui faisait des fellations dans les toilettes des bars, bourrée et désinhibée. Désormais, j'étais la mère de son enfant. Mais il n'aurait pas dû m'en tenir rigueur, si ?

Je n'étais pas naïve. Je savais que les choses seraient différentes avec Harper. Que *je* serais différente. Je pensais que Jay aussi le savait. Qu'il comprendrait que nos vies allaient changer, notre relation évoluer. Je croyais que c'était ce qu'il voulait. Je le voulais, moi.

Mais il n'était pas heureux. « Tu ne veux plus jamais rien faire. Tu n'as plus jamais envie de moi, tu es tout le temps fatiguée ! »

Évidemment que j'étais fatiguée. J'avais un bébé qui me réveillait trois fois par nuit et le matin à 5 h 30, parfois plus tôt. Un bébé que j'emmenais partout, qui exigeait quelque chose de moi à chaque seconde. J'étais gonflée, bouffie, avant et après la naissance, j'avais les traits tirés par le manque de sommeil, les émotions à fleur de peau, les nerfs en pelote à cause de ses pleurs, et des miens. Ce n'était pas que je ne voulais pas sortir,

que je n'avais pas envie de lui, c'était que je ne pouvais pas. J'étais consumée par Harper, par son odeur de lait, sa peau douce comme de la soie, la chaleur de son petit corps, par son besoin vital de moi.

Et puis, si nous sortions, qui se lèverait au milieu de la nuit pour elle ? Qui lui préparerait son biberon au matin si nous buvions un verre de trop, que nous avions la gueule de bois, que nous étions trop mal pour sortir du lit ? Pas lui. Jamais lui. À quel sacrifice consentait-il ? C'était moi qui avais, volontairement certes, laissé tomber mon corps. Qu'avait-il abandonné, lui ? Rien. Rien du tout.

Pourtant, j'ai essayé. Lorsqu'Harper a commencé à faire ses nuits, que j'ai cessé de l'allaiter, je me suis remise dans la boîte. Dans sa boîte. Je me suis habillée, et j'ai souri. J'ai recommencé à le sucer. Et j'ai accepté de déménager, de nous déraciner. J'ai quitté mon travail et mes amis, mon réseau de soutien. Pour lui. Pour nous. Parce qu'il a promis que les choses seraient différentes. Qu'elles seraient mieux. Au lieu de quoi, il a arraché mon cœur de ma poitrine et l'a écrasé au rouleau compresseur.

Alors quand il m'a lancé que je n'étais plus la femme qu'il avait épousée, comme si c'était une chose qu'il ne pouvait plus supporter, j'ai cassé un verre et j'ai hurlé. La dispute s'est prolongée pendant des heures, il y a eu les coups, les cris, les insultes, puis les gyrophares. À la fin, alors que le soleil se levait, j'ai su que plus rien ne serait comme avant. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Je l'ignorais, répond Sloane à Jay d'une voix feutrée.

Il poursuit :

— Nous nous sommes mis d'accord pour rester sous le même toit pendant la procédure de divorce, mais nous faisons chambre à part, nous vivons chacun notre vie. Nous ne nous adressons la parole qu'en présence d'Harper, ou pour parler d'elle. Jusqu'à récemment – à peu près au moment où elle vous a rencontrée, maintenant que j'y pense –, elle ne me regardait

même plus dans les yeux. Ces derniers temps, ça va mieux. Elle est plus agréable et amicale qu'elle ne l'a été depuis longtemps.

Il croit que c'est ce que Sloane a besoin d'entendre pour se convaincre de coucher avec lui. Si seulement il se regardait moins le nombril ! S'il était un tout petit peu plus malin, il pourrait comprendre. Mais ce ne serait pas juste qu'il soit beau *et* intelligent, n'est-ce pas ?

— Vous croyez qu'elle veut que vous vous remettiez ensemble ? demande Sloane.

Je manque éclater de rire. Même si c'est ce que je prétends, je préférerais m'étouffer en avalant ma langue.

Jay hoche lentement la tête.

— Peut-être. Mais c'est terminé. Pour moi, en tout cas. Je crois qu'elle le sait. J'ai été très clair.

Vous voyez que je suis un type bien, sur qui on peut compter, essaie-t-il de lui dire. Ça y est, vous êtes prête à enlever votre culotte ?

Sloane garde le silence pendant quelques minutes puis elle demande :

— Pourquoi êtes-vous venu ici, en vacances ?

Jay pousse un soupir.

— Pour Harper. Violet veut préserver un semblant de normalité le plus longtemps possible. J'ai refusé mais elle m'a supplié. Elle voulait offrir à Harper un dernier souvenir de famille heureuse.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ne m'ait rien dit, murmure Sloane si bas que je dois m'approcher de la fenêtre pour entendre. J'aurais aimé le savoir.

Est-elle fâchée que je lui aie caché la vérité pour Jay et moi ? Que je lui aie menti ? Sérieux, Sloane ? C'est le comble !

— Vous êtes une bonne amie, répond Jay.

Il tend la main et glisse une mèche de cheveux de Sloane derrière son oreille. Mon estomac se retourne. Je n'arrive pas à croire que cette arnaque avait marché sur moi.

Ils se taisent tous les deux. Une minute passe, puis deux. Au bout d'un moment, Sloane commence à se lever.

— Je ferais mieux d'aller me coucher, annonce-t-elle.

— Moi aussi, réplique Jay en hochant la tête.

Je remonte à pas de loup l'escalier. Mon sang bout dans mes veines, la colère me consume. Les mensonges de Jay s'insinuent sous ma peau comme une tique, qui s'accroche et m'aspire, m'empoisonne. Il a raconté à Sloane une infime partie de la vérité, tout le reste n'était que des conneries.

Je viens à peine de refermer la porte lorsque j'entends Sloane monter dans sa chambre. Je me couche en me demandant fugacement si Jay l'y a suivie. Mais peu après, la poignée de notre porte tourne. Je ferme les yeux ; je sens le matelas s'enfoncer quand il se met au lit à côté de moi.

Le moment est venu. J'allais lui accorder encore quelques jours, mais je n'en peux plus.

Il faut battre le fer tant qu'il est chaud, non ?

Le lendemain matin, nous sommes tous dans la cuisine, à nous affairer. Sloane est descendue peu après moi et m'a saluée d'un sourire hésitant. J'ai attendu qu'elle m'interroge sur le divorce, sur ce que Jay lui avait appris la veille sur la véranda, elle n'a rien dit.

Si elle l'avait fait, je prévoyais de confirmer : nous nous disputons beaucoup et avons décidé de mettre un terme à notre couple. Je lui aurais ensuite expliqué que j'avais trop honte pour me confier, que j'étais encore en train d'assimiler notre rupture. Ça ne change pas grand-chose qu'elle sache ou non, à ce stade ; en fait, c'est peut-être même exactement ce qu'elle a besoin d'entendre, la permission qu'elle n'osait pas demander.

Jay vient juste de rentrer de son jogging avec Anne-Marie, il est dégoulinant de sueur dans son short et un vieux T-shirt délavé de notre fac. L'odeur de sa transpiration est salée, amère. Je suis en train de préparer des œufs brouillés, Sloane s'occupe du pain grillé. Harper est déjà installée à table et s'amuse à donner à manger à ses Barbie. Elle approche une fourchette vide de la bouche de l'une puis de l'autre.

Sloane et Jay font de leur mieux pour ne pas croiser le regard, mais je vois Sloane rougir quand ils se frôlent accidentellement. Elle se tourne, se met à beurrer les tartines, prétendument concentrée sur sa tâche. De toute évidence, leur conversation d'hier soir a changé leur relation.

Une fois les œufs cuits, je rejoins Harper, la sers et pose le bol avec le reste au centre de la table.

— Vous en avez envie ?

— Quoi ? demande Sloane après une hésitation, surprise.

— Des œufs ? Vous en voulez ?

— Ah oui, merci, répond-elle en s'asseyant en face de moi.

Jay se prépare un café à la machine puis sort un bagel d'un sachet en papier et se dirige vers l'escalier, il caresse les cheveux d'Harper, lisse sa frange lorsqu'il passe devant elle.

— Bonne journée, ma puce.

— Avant que tu partes..., dis-je en le retenant. J'ai réservé une table ce soir pour le dîner, à 17 h 30. Pour nous quatre.

Je regarde Harper et Sloane

— À la maison du homard, Chez Murph.

Puis je me retourne vers Jay et ajoute :

— Et ne me dis pas que tu dois travailler tard. Tu peux bien prendre une soirée.

Jay lève les mains en signe de reddition, le chevalier blanc toujours si galant.

— Ok. Dîner au restaurant à 17 h 30.

Je veux qu'on les voie ensemble. Avec Harper, comme une famille. Ce n'est pas vraiment nécessaire mais ça rendra les choses plus crédibles, ça appuiera mon histoire. Chez Murph, c'est l'endroit parfait.

Jay sorti de la cuisine, je me tourne vers Sloane et Harper avec un grand sourire.

— Et si on allait faire les boutiques ? Tu voudrais une nouvelle robe pour ce soir, Harper ?

— Une verte ? s'écrie-t-elle, ravie. Comme celle de Tiana. Dans *La Princesse et la Grenouille*.

Elle énonce cela comme une évidence dont nous devrions tous être informés ; c'en est une pour moi, bien sûr, vu le nombre de fois où elle l'a regardé. C'est son nouveau dessin animé préféré, qui a remplacé *Vaiana*.

— On va essayer de t'en trouver une verte.

Elle tape dans ses mains, ravie.

— Et j'ai une robe pour vous, Cait, dis-je en m'adressant à Sloane. Elle m'est un peu trop petite mais je pense qu'à vous, elle vous ira à merveille.

La robe rouge Hervé Léger. Je l'ai achetée avant de venir, le même jour où je lui ai pris toutes ces autres tenues. J'ai dit à la vendeuse qu'il me fallait une robe à faire tourner les têtes. Elle a compris et opiné du menton avant de me la présenter. Une fois à la maison, j'ai coupé les étiquettes et l'ai portée pendant quelques heures pour qu'elle n'ait pas l'air trop neuve.

— Merci, répond Sloane.

Elle n'ose pas me regarder. Est-ce qu'elle se sent coupable de leur « presque » baiser ? Elle ne devrait pas. Je l'ai pratiquement jetée dans ses bras. Je l'ai transformée en une personne qu'il ne pourrait pas s'empêcher de tripoter.

— Génial, dis-je. Je vais m'habiller. On se retrouve en bas dans dix minutes ? Ça ne vous embête pas de vous occuper d'Harper ?

Elle acquiesce. Je me penche pour embrasser Harper.

— N'oublie pas de te brosser les dents, ok ?

En haut, j'enfile un T-shirt et un short en jean puis chausse les Converse. C'est la première fois que nous allons en ville toutes les trois et je veux que chacune tienne son rôle. Moi, la baby-sitter décontractée, Sloane la maman new-yorkaise, tirée à quatre épingles. Je m'attache les cheveux en queue-de-cheval et sors de ma trousse de toilette les lunettes en plastique que j'ai achetées pour la photo du permis de conduire. Je les mets. Encore une chose qui sépare la Violet d'avant de celle que je suis maintenant.

Dans l'allée, je lance les clés de voiture à Sloane.

— Vous voulez bien conduire ? J'ai enlevé mes lentilles car elles me gênaient et ces vieilles lunettes datent un peu.

— Pas de problème, répond-elle. Je ne savais pas que vous portiez des lunettes.

— J'ai les lentilles d'habitude. Mais là, je ne les supportais plus.

— Ok.

Elle n'est pas convaincue. Elle se méfie de moi maintenant qu'elle croit que je lui ai menti à propos de Jay. C'est délirant.

Depuis le siège passager, je guide Sloane vers la petite rue principale de l'île. C'est une journée magnifique, sans nuage, le ciel est d'un bleu azur, l'air est chaud et moite. Il y a plus de monde qu'à notre arrivée, ce qui est bien. Ils seront plus nombreux à nous voir ensemble, moi en Sloane et Sloane en moi.

La rue est bordée de petites boutiques chics, avec dans leurs vitrines des mannequins bien habillés qui portent des sacs à main énormes, des sautoirs, des bracelets jongs. Par-ci par-là, on trouve des magasins d'ameublement à la décoration insulaire, des cafés avec terrasse et des glaciers. Nous remontons la rue, Harper nous tient la main à toutes les deux, et nous entrons et sortons des commerces sans rien acheter jusqu'au magasin pour enfants où les mannequins dans la vitrine sont plus petits.

— Allons voir dans celle-ci ! dis-je en ouvrant la porte pour Harper et Sloane.

Les yeux d'Harper se mettent à briller dès qu'elle aperçoit les rangées de vêtements colorés. Elle se précipite vers des T-shirts à sequins.

— J'adore celui-ci ! Et celui-là !

Elle court entre les portants.

Au bout du compte, Harper se décide pour une robe verte avec un jupon en tulle arc-en-ciel qui s'évase quand elle tourne. Elle insiste pour la porter tout de suite mais je la persuade de renfiler son short et son T-shirt en lui promettant une glace.

Tandis que nous nous dirigeons vers la caisse avec la robe, Harper file vers un présentoir de bandeaux à cheveux et nous supplie du regard.

— Est-ce que je peux en avoir un ? demande-t-elle à chacune d’entre nous. S’il vous plaît, s’il vous plaît, s’il vous plaît.

C’est ma plus grande faiblesse en tant que parent : dire oui, jamais non. J’adore les petits cris qu’elle pousse quand elle est heureuse, la manière dont ses joues se gonflent, l’espace entre ses dents de devant qui apparaît dès qu’elle sourit. J’adore la rendre heureuse. Jay trouve que je devrais être plus stricte, mais je n’y arrive pas. Impossible quand elle tape des mains comme ça, que ses yeux brillent ainsi.

— Bien sûr, ma puce.

Puis m’adressant à Sloane, j’ajoute :

— Elle risque de mettre un moment à choisir celui qu’elle veut. Je vais aller nous prendre une table au restaurant en face pendant que vous restez avec elle, d’accord ?

Je cherche dans mon sac et sors ma carte de crédit de mon portefeuille. Je la tends à Sloane.

— Tenez. Rejoignez-moi quand vous aurez fini. Ça vous va ?

— Très bien, répond Sloane.

J’aime l’idée que Sloane et Harper soient vues ensemble, une mère et sa fille qui font les magasins.

Je traverse la rue et me dirige vers un café avec terrasse. La serveuse m’installe dans un coin à l’écart des passants mais avec une vue dégagée sur le magasin de l’autre côté de la rue.

Dix minutes plus tard, Sloane et Harper en sortent. Je leur fais signe et elles traversent, main dans la main, le sac avec la robe et le bandeau se balançant au bras de Sloane. Elles ont vraiment l’air d’une mère et de sa fille, avec leurs cheveux foncés et leurs visages en forme de cœur.

— Ça a été ? je demande quand elles s’asseyent l’une à côté de l’autre en face de moi. Tu as choisi un bandeau ?

Harper acquiesce.

— Il est vert, pour aller avec ma robe. La dame l’a enveloppé comme un cadeau.

— J’ai hâte de le voir, lui dis-je avec un sourire. Allez, commandons. Je meurs de faim.

Je décris à Sloane le restaurant de homard, Chez Murph, où j’ai fait la réservation pour ce soir. Je lui explique qu’il a les meilleurs avis de toute l’île. C’est l’endroit où se montrer, un repaire d’autochtones et de touristes, où j’allais avec ma grand-mère pour les occasions spéciales. Dans la robe rouge que je lui ai trouvée, Sloane va être renversante ; Jay et elle vont être le centre de l’attention.

À la fin du repas, au moment de régler l’addition, je lance à Sloane :

— C’est vous qui avez ma carte, je crois.

— Ah oui, c’est vrai. Tenez.

Elle cherche dans son sac et me la tend par-dessus la table. Je ne la prends pas.

— En fait, vous devriez la garder, dis-je. Au cas où vous auriez besoin d’acheter quelque chose à Harper tant qu’on est là.

— Vous êtes sûre ?

— Oui. Ce sera plus simple. On ne sait jamais quand cette petite chipie aura envie d’une glace.

Je pince la joue d’Harper avec tendresse. Elle me repousse.

— D’accord, accepte Sloane, indifférente.

— C’est vous qui régalez, alors, dis-je avec un clin d’œil.

— Avec plaisir.

Elle pose la carte dans le livret en cuir qu’elle lève pour appeler le serveur. Au moment où elle se retourne vers nous, Sloane se fige, son attention portée de l’autre côté de la rue. Ses yeux sont exorbités, le sang a déserté son visage.

Je suis son regard. Sloane fixe une femme sur le trottoir opposé qui sort de la boutique pour enfants où nous étions un peu plus tôt, les bras chargés

de sacs. Elle porte une robe de marque dont le décolleté dévoile la lourde poitrine, et des sandales dorées à lanières. Sa chevelure blonde est impeccablement coiffée. Elle doit avoir 50 ou 60 ans et est couverte de bijoux. Elle ne détonne pas dans ce cadre : l'île regorge de femmes riches qui viennent le week-end y faire les boutiques. Pourtant Sloane ne la quitte pas des yeux.

Elle se crispe lorsque la femme traverse et marche dans notre direction. Arrivée de notre côté, elle contemple la terrasse du café et sourit de toutes ses dents en apercevant Sloane. J'ai l'impression qu'elle va venir à notre table, mais elle se contente de nous adresser un signe de la main avant de reprendre son chemin.

— Qui est-ce ? je demande.

Quelles sont les chances que Sloane connaisse un vacancier sur l'île ? Ils appartiennent à des cercles mondains qu'elle ne fréquente pas. Mais si c'était le cas, cela poserait problème. Tout mon plan repose sur son anonymat, sur le mien.

— Personne, s'empresse de répondre Sloane. Juste une femme avec qui nous avons discuté dans la boutique. Elle cherchait un cadeau pour sa petite-fille et a demandé son avis à Harper.

Je l'observe avec attention. On dirait encore un mensonge. Je cherche ses tics révélateurs, le tremblement de la lèvre, la main sur la nuque, mais son sourire est inébranlable et ses mains immobiles sur ses genoux. Est-ce qu'elle dit la vérité ? Si elle ne connaît pas cette femme, pourquoi a-t-elle paru si inquiète ?

Je décide de laisser tomber. Elle a sûrement menti à cette femme dans la boutique et craint que je le découvre. Je lui renvoie son sourire puis me tourne vers Harper.

— Et si on allait acheter cette glace que je t'ai promise ?

Alors que nous déambulons dans le centre, nos cônes à la main, je reste aux aguets, au cas où nous recroiserions cette femme ; cependant, je ne la

vois nulle part. Sloane semble avoir oublié l'incident. Les traits de son visage sont détendus tandis qu'Harper et elle goûtent chacune la glace de l'autre. Une pointe de compassion envers Sloane me traverse. Les vacances sont bientôt finies.

De retour à la maison, je demande à Sloane d'aller coucher Harper pour la sieste, et de la préparer plus tard pour le dîner.

— Je suis lessivée, dis-je dans un soupir en m'affalant sur le canapé. Je vais m'allonger un peu si ça ne vous dérange pas.

Je ferme les yeux pour plus de réalisme.

— La robe pour ce soir est dans mon armoire, Cait. Vous pouvez la prendre. Et des chaussures aussi, s'il vous en faut.

— Pas de problème, répond-elle en prenant Harper par la main. Allez, viens.

J'entends leurs pas dans l'escalier, puis au-dessus de ma tête dans le couloir. La porte de la chambre d'Harper qui se ferme. Une heure plus tard, elle s'ouvre de nouveau. Elles s'affairent à l'étage, entrent et sortent de la salle de bains, de ma chambre, de celle de Sloane. J'entends la douche, le sèche-cheveux.

Au bout d'un moment, Sloane lance du haut de l'escalier :

— Nous sommes prêtes !

Elles descendent, main dans la main. Harper porte sa nouvelle robe au jupon en tulle et une magnifique natte africaine lui tombe dans le dos. Sloane a revêtu la robe rouge que j'ai achetée la semaine dernière, moulante aux hanches et décolleté plongeant. Elle est bien coiffée, son teint est hâlé par le soleil, sa peau lumineuse. Elles sont éblouissantes toutes les deux.

Harper lâche la main de Sloane et saute sur le canapé, passe ses bras autour de mon cou. Je l'étreins, puis me recule pour caresser sa tresse, ses cheveux sont doux comme de la soie.

— J'adore ta coiffure ma puce. Et ta robe !

Puis je tourne mon attention sur Sloane.

— Cette robe est incroyable sur vous !

Surtout, Jay va l'adorer. Ce chien pourrait même essayer de la tripoter sous la table.

Sloane sourit, flattée, puis lorsqu'elle remarque que je ne suis pas habillée, elle fronce les sourcils.

— Est-ce que... ?

— Je ne me sens pas très bien, en fait, dis-je en remontant les genoux sur ma poitrine, les bras serrés sur le ventre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiète Sloane. Vous voulez que j'appelle un médecin ?

— Non, non, dis-je à la hâte pour la rassurer. Ce n'est pas la bonne période du mois, c'est tout. J'ai des règles assez douloureuses. J'ai juste besoin d'un ibuprofène et d'une bouillotte. Pas de homard pour moi, ce soir.

J'affiche une expression déçue. Les traits de Sloane se liquéfient.

— Eh bien, nous irons dîner quand vous vous sentirez mieux.

— Non, non. Allez-y tous les trois, dis-je en me redressant un peu. C'est très difficile d'obtenir une réservation là-bas, vous devriez en profiter.

— Ce n'est pas grave, nous pourrons..., tente de protester Sloane mais je l'interromps.

— Non, sérieusement. Harper serait déçue qu'on annule. Tu es d'accord pour aller au restaurant avec papa et Caitlin, ma puce ?

Elle acquiesce. Je regarde Sloane. Elle a une drôle d'expression au visage, comme un sourire réprimé. Elle est heureuse que je ne vienne pas, tout excitée d'avoir Jay pour elle seule, d'autant qu'elle sait maintenant que nous ne sommes plus ensemble. *Tant mieux, Sloane, fais-toi plaisir.*

Pile à ce moment-là, Jay apparaît. Il est en pantalon et chemise chic dont il a roulé les manches, une bière à la main. Il sort de la douche, ses cheveux sont encore humides, et il est rasé de près. Sloane s'empourpre déjà rien qu'à sa vue. Il me faisait aussi cet effet-là avant. Maintenant, j'ai envie de lui planter un couteau dans le cou.

Harper bondit hors du canapé.

— Regarde ma nouvelle robe, papa !

Elle tourne pour faire danser le jupon.

— Waouh ! Tu es magnifique !

Il la prend dans ses bras et lui demande si elle est prête. Quand elle hoche la tête, il me regarde, puis Sloane, en s'attardant un peu plus sur elle, sur son corps moulé dans la robe, puis revient sur moi.

— On y va ?

Il ne remarque même pas que je ne suis pas habillée.

— Vous y allez sans moi. Je ne me sens pas bien. Je vais rester ici me reposer.

Jay acquiesce lentement.

— On peut vous rapporter à manger ? propose Sloane. Un dessert ou autre chose ?

— Non merci, c'est gentil. Je vais aller me coucher tôt. Je dormirai sûrement à votre retour. Ça ira mieux demain, promis. Viens me faire un bisou, ma puce.

Harper court m'embrasser puis rejoint Jay et tous les trois sortent de la maison. Je me lève, les suis du regard le long de l'allée depuis l'embrasure de la porte. Ils ont l'air de la famille parfaite. Juste avant de monter en voiture, Sloane marque une pause, se tourne vers moi. Je lève la main pour la saluer.

— Passez une bonne soirée ! dis-je.

Elle agite la main, un sourire hésitant aux lèvres.

Je rentre et referme la porte. La maison est plongée dans un silence inhabituel. Je perçois le grondement de l'océan, le tic-tac de l'horloge dans la cuisine.

Depuis la fenêtre du salon, je regarde la voiture s'éloigner sur la route en direction du centre-ville. Dès que je ne la vois plus, je file à l'étage, dans la suite principale, puis dans la salle de bains, où je tape le code à quatre chiffres sur le coffre-fort. Il émet deux bips vifs et s'ouvre.

J'y prends le téléphone prépayé et l'allume. L'écran s'illumine. Je presse la touche d'appel. Il répond à la seconde sonnerie.

— Salut, Danny, dis-je.

Danny Shepherd, mon premier amour, mon premier baiser, mon premier petit ami. Le garçon qui m'a brisé le cœur quand il m'a dit qu'il ne ressentait pas la même chose que moi, qu'il n'éprouvait ce genre de sentiments pour aucune fille. Ma grand-mère n'a pas été surprise. Avec le recul, je n'aurais pas dû l'être non plus. Après tout, il était encore plus fan de Prince que moi. Le jour où il a fait son coming out auprès de ses parents, peu après notre rupture, ils l'ont viré de chez eux. Sans nulle part ailleurs où aller, il est venu chez ma grand-mère qui l'a accueilli à bras ouverts.

« Il a besoin de nous », m'a-t-elle expliqué et d'un seul coup d'œil sur lui, j'ai compris qu'elle avait raison. Je suis restée assise à côté de lui sur le canapé pendant qu'il nous racontait que son père l'avait surveillé, bras croisés sur le torse, tandis qu'il faisait son sac. Il n'avait pas prononcé un mot quand Danny était parti.

Il a dormi avec moi dans mon lit cette nuit-là. Je me suis réveillée à 2 heures du matin en l'entendant pleurer. Son oreiller était trempé, sa place vide. Je l'ai retrouvé dans la salle de bains, une lame de rasoir entre les doigts, près de son poignet. Je la lui ai ôtée en douceur et l'ai ramené dans la chambre. Je lui ai tenu la main jusqu'à ce qu'il se rendorme. Ma grand-mère l'a invité à rester aussi longtemps qu'il le voulait, aussi longtemps qu'il en aurait besoin. Au moment où il a déménagé un mois plus tard, pour

habiter avec un cousin, il était devenu ma famille, mon frère. Nous nous sommes étreints pour nous dire au revoir en nous murmurant l'un à l'autre « Je mourrais pour toi », les paroles que nous chantions enfants, poing serré autour d'un micro imaginaire.

Après notre séjour sur l'île, à Jay et à moi, lorsque j'ai compris que notre mariage était terminé, je lui ai téléphoné. Sa tante m'avait donné son numéro, c'était toujours le même. J'avais envie d'entendre une voix familière, de me confier à quelqu'un qui ne me jugerait pas. Quelqu'un qui me connaissait avant que je ne sois la femme de Jay. Lorsqu'il a décroché, j'ai failli fondre en larmes.

Nous avons discuté pendant plus de deux heures. Je lui ai parlé de Jay et de notre déménagement de San Francisco. Il m'a appris que lui était resté à Block Island, qu'il s'était réconcilié avec ses parents et avait décidé de faire médecine, comme son père. Il avait commencé à travailler en tant qu'ambulancier à mon entrée à la fac, et il aimait tellement son métier qu'il n'en avait jamais changé. Il dirigeait le service désormais, et ce depuis quelques années. Il avait envisagé de partir, mais ses parents avaient pris de l'âge, la santé de sa mère déclinait, et le moment ne lui paraissait pas propice. Il ne s'était jamais marié et venait juste de rompre avec son compagnon de longue date.

Je l'ignorais, mais il nous avait vus en mai, lors de ma visite avec Jay et Harper, alors que nous mangions une pizza dans un resto réputé. Il avait voulu venir nous saluer, mais nous avions l'air si concentrés sur notre repas, sur nous-mêmes, qu'il n'avait pas souhaité nous importuner. J'étais plus mince que dans son souvenir, les joues creuses et les pommettes saillantes. Ma tenue semblait hors de prix et le bracelet à mon poignet valoir plus cher que sa voiture. J'étais une version déformée de la fille avec laquelle il avait grandi.

Il était donc resté au bar, dos tourné, une pinte à la main. C'est de là qu'il avait surpris Jay et la serveuse, même pas trente minutes plus tard. Ils

étaient dans le couloir peu éclairé qui menait aux toilettes. Jay était penché sur elle, la bouche contre son oreille. Elle, jeune et jolie, en minijupe, gloussait. Danny a compris en voyant ça le genre d'homme auquel j'étais marié, pourquoi j'avais autant minci. Ça lui a brisé le cœur. Il a laissé sa bière à moitié pleine sur le comptoir et il est parti.

Depuis, il attendait mon appel, il attendait que je voie la vérité en face. Il savait que ça arriverait. Et ça a été le cas, le lendemain de cette affreuse nuit, avec les flics et le sang, cette foutue nuit.

Nous nous sommes parlé presque tous les jours depuis. Il est le seul à être au courant de tout. La première fois que j'ai vu Sloane, c'est son numéro que j'ai composé. C'est à lui que j'ai exposé mon idée.

Au début, il m'a suivie dans mon délire, puis lorsqu'il a compris que je ne plaisantais pas, il a tenté de m'en dissuader. Quelques jours après que j'ai invité Sloane dans notre vie, il m'a téléphoné pour m'annoncer qu'il ne voulait pas aller au bout. Il ne pouvait pas m'aider, ne pouvait pas participer. « Je t'en supplie », l'ai-je imploré la voix brisée. « Je ne peux pas continuer à vivre ainsi. J'ai besoin de toi. » Mais il a raccroché.

De rage, j'ai jeté le téléphone sur le canapé. De nouveau j'étais seule. Et j'étais en train de me noyer. Heureusement, il a rappelé quelques heures plus tard, calmé. « D'accord », a-t-il murmuré. « Je le ferai. Ta grand-mère et toi, vous m'avez sauvé cet été-là. Maintenant, c'est à moi de te sauver. » *Bébé, si c'est ce que tu veux...*

J'ai souri à travers mes larmes. « Merci », ai-je répondu tout bas. « Merci. »

Retour dans le présent. Au téléphone, je lui annonce :

— Demain. Je vais le faire demain après-midi. Tu es prêt ?

Il répond oui et je lui dis que je l'aime avant de raccrocher. Je range le portable dans le coffre que je verrouille.

Vers 20 heures, j'éteins toutes les lumières, ferme la porte de ma chambre. Je veux que la maison soit plongée dans l'obscurité et le silence à

leur arrivée, qu'ils me croient endormie.

À 20 h 50, j'aperçois la lueur des phares et entends le crissement des pneus sur le gravier de l'allée. Pliée en deux pour plus de discrétion, je m'approche de la fenêtre et soulève une lame du store. Les phares s'éteignent mais personne ne descend de voiture.

J'attends. Toujours aucun mouvement. L'habitable est sombre et je ne distingue rien. Deux minutes puis cinq s'écoulent. Qu'est-ce qu'ils fabriquent là-dedans ?

Enfin, les deux portières avant s'ouvrent en même temps : Jay sort du côté conducteur, Sloane du côté passager. Jay va ouvrir la portière arrière et se penche à l'intérieur. Lorsqu'il se redresse, Harper est dans ses bras, toute pelotonnée, comme quand elle était bébé. Ma gorge se serre. Je me rappelle cette époque comme si c'était hier. Harper, si minuscule, emmaillotée dans un linge en mousseline, calée contre le torse de Jay qui la contemplait avec tendresse, caressant du bout du doigt sa petite joue. Je me sentais si chanceuse. Je croyais avoir tout pour être heureuse.

Sloane remonte l'allée derrière Jay. J'entends vaguement le craquement de la porte d'entrée, des pas dans l'escalier. J'attends d'entendre Sloane entrer dans sa chambre, mais rien.

Je ressors du lit et gagne à pas de loup ma porte que j'entrebâille sans bruit. Je retiens mon souffle et épie à travers le mince interstice.

Par une petite fenêtre, le clair de lune filtre faiblement dans le couloir. Sloane se tient devant la chambre d'Harper, dos tourné vers moi, immobile. Elle attend Jay. Je l'observe sans oser respirer.

Un moment plus tard, Jay sort de la chambre d'Harper, referme doucement derrière lui. Il se tourne vers Sloane, fait un pas vers elle. Au début, ils restent sans bouger, l'un en face de l'autre. Puis elle lève le visage vers lui, Jay approche ses lèvres des siennes, la main sur sa nuque pour l'attirer à lui. Ils s'embrassent, avec hésitation d'abord, puis avec plus de

fougue et d'avidité, pressés l'un contre l'autre. Jay la plaque contre le mur. Il embrasse bien, il sait se servir de sa langue et de ses mains.

« Vous croyez qu'elle veut que vous vous remettiez ensemble ? » a demandé Sloane à Jay. *Jamais !* voulais-je hurler. Il me dégoûte. Et pourtant... Pourtant, le voir avec elle me tord le ventre, fait monter la bile à ma gorge, me donne un mauvais goût dans la bouche.

Je m'éloigne de la porte. Ça suffit. Je commençais à culpabiliser à cause de mon plan, du pistolet dans le coffre. Mais plus maintenant.

De retour dans le lit, je m'allonge de mon côté et fixe le mur, dos tourné à la porte. Quelques minutes plus tard, elle grince en s'ouvrant en grand. J'entends Jay retirer sa ceinture, son pantalon qui tombe au sol.

Il me veut. Il se colle à moi, presse ses hanches en rythme contre mes fesses. Il est déjà en érection, après ses préliminaires avec Sloane dans le couloir. Son corps contre le mien me donne envie de vomir. Je m'écarte de lui. Lorsqu'il se rapproche encore, je repousse les couvertures, attrape mon oreiller et vais m'enfermer dans la salle de bains.

Il mérite tout ce qui va lui arriver. Quant à Sloane... Eh bien, elle n'est pas si innocente que ça non plus, n'est-ce pas ?

Je me lève tôt le lendemain matin. Jay ronfle encore lorsque je quitte la chambre. Je me retiens de toutes mes forces de ne pas l'étouffer avec un oreiller.

En bas, je me prépare un café et attends qu'Harper se réveille. Nos affaires pour la plage sont déjà prêtes. Une grosse journée nous attend.

J'emporte mon mug sur la terrasse, longe l'allée en direction de l'océan. La matinée est chaude, la température plus élevée que les autres jours, l'air moite. Le souffle du vent est léger, les herbes hautes ondulent mollement. Yeux plissés, je scrute la plage. Anne-Marie et ses enfants sont déjà installés.

À 8 h 30, je monte réveiller Harper. La porte de Sloane est encore fermée. La pauvre doit être épuisée après sa grande soirée en ville et le tripotage nocturne dans le couloir. C'est exténuant d'agir en douce.

Tant mieux. Je dois parler à Anne-Marie. Et je préfère le faire sans témoin.

Une fois Harper habillée et nourrie, nous descendons jusqu'à la plage. Je plante le parasol et déplie les chaises, puis invite Harper à me suivre.

— Tu veux jouer avec Rooney et Claire ?

Nous suivons le rivage jusqu'à leurs serviettes étalées sur le sable et recouvertes de jouets. Un peu plus haut sur la plage, Anne-Marie me fait signe depuis sa chaise sous son parasol.

— Bonjour, dis-je en m'approchant. Où est Fitz aujourd'hui ?

Je me laisse tomber sur le siège à côté du sien. Fitz est à la fois le sujet qu'Anne-Marie préfère et déteste le plus. Elle le prend clairement pour un imbécile fini qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Elle apprécie l'argent qu'il rapporte à la maison, mais pas grand-chose d'autre. Dès qu'il est question de lui, elle est comme une poupée automate : il suffit de tourner la clé et elle jacasse pendant des heures, ne se taisant que pour reprendre son souffle.

Anne-Marie pousse un grognement.

— Au golf. Encore. Ça va faire dix jours que nous sommes là, et il a bien dû en passer neuf avec un club à la main. Ça me dépasse. Le golf, franchement ? C'est d'un ennui ! Je sais que ce sont ses vacances à lui aussi, mais tout de même ! L'année dernière, nous sommes allés à la Barbade et...

Et voilà, elle est lancée.

Les yeux mi-clos, je surveille Harper qui joue sur le sable mouillé avec Rooney et Claire. Je pourrais la regarder pendant des heures. Compter les petites taches de rousseur sur son nez, couvrir ses joues de baisers, écouter ses histoires sans fin, son rire. Elle est la plus belle chose qui me soit jamais arrivée. La raison de mon existence. Tout ce qu'il y a de bon en moi distillé dans ce petit être parfait.

Je m'extirpe de mes rêveries et vois qu'Anne-Marie me considère d'un air interrogateur.

— Pardon, quoi ?

— Je disais que Jay, lui, n'a pas l'air d'être ce genre d'homme, déclare-t-elle avec un regard en direction de notre maison. Le genre qui joue au golf toute la journée. Il a l'air d'être un super papa. Très impliqué.

— Oh, oui, dis-je avec un sourire poli. Il est super. Très amical, aussi. Très, très amical.

Je lâche un petit rire nerveux.

— Un peu trop, parfois, si vous voyez ce que je veux dire.

Je ris à nouveau, mal à l'aise, comme si je ne voulais pas en faire toute une histoire tout en étant très claire sur mes sous-entendus.

Anne-Marie écarquille les yeux.

— Jay ? Vous voulez dire que... ?

— Je ne suis pas sûre, dis-je à la hâte. Il est possible que j'aie mal interprété la situation. Il n'a sans doute pas fait exprès de mettre sa main...

Je secoue la tête, comme pour chasser le souvenir, rejeter cette idée.

— Il ne s'est rien passé, en fait. Je n'aurais rien dû vous dire. N'en parlez à personne, d'accord ?

Elle acquiesce : évidemment qu'elle ne dira rien. Comme si Anne-Marie savait garder des choses pour elle ! Mais je vois ses méninges s'activer. Lorsqu'elle apprendra qu'il y a eu un meurtre, son sang se glacera dans ses veines, elle se remémorera notre conversation. Elle ne sera pas surprise. Les hommes infidèles sont capables de tout.

— Au fait, j'ai failli oublier, dis-je avec naturel. Violet voulait que je vous demande si vous seriez d'accord pour qu'Harper dorme chez vous ce soir ? La petite la supplie de faire une soirée pyjama. Et nous pourrions inverser et accueillir vos enfants un autre soir ?

— Absolument ! s'exclame Anne-Marie. Plus on est de fous ! Claire et Rooney sont tellement plus faciles à gérer quand Harper est avec eux.

— Formidable ! dis-je. Je la ferai déjeuner à la maison et peut-être que Violet pourra vous la déposer ensuite ?

— Elle peut déjeuner avec nous. Il paraît qu'il va faire plus de 32 °C cet après-midi, alors j'avais prévu de rester à l'abri de la chaleur. Je préparerai un croque-monsieur en plus pour elle.

— Parfait.

Plus tard, lorsqu'Harper et moi repartons vers nos affaires, Sloane y est installée sur une chaise de plage. Elle lève la main et nous adresse un signe hésitant.

— Salut, lance-t-elle.

Elle ne me quitte pas du regard tandis que nous approchons. Elle cherche à lire dans mes yeux si je sais.

Je la fixe un moment, savoure ma joie de la voir suer à grosses gouttes. Puis j'affiche une expression détendue. *Si je sais quoi, Sloane ?*

— Salut ! dis-je avec un grand sourire. Alors, vous avez passé une bonne soirée, hier ?

— Très bonne, oui, répond-elle un peu mal à l'aise. Je crois qu'Harper s'est bien amusée, non ?

Celle-ci confirme d'un geste de la tête.

— Le homard était délicieux, poursuit Sloane. Je n'en avais jamais mangé.

— Vraiment ? dis-je avec surprise. Une bonne soirée, alors ? C'est mon restaurant de homard préféré. Est-ce que vous avez pris le mi-cuit au chocolat en dessert ? C'est le meilleur que j'aie jamais mangé.

Je pousse un soupir nostalgique.

— Oui, nous en avons partagé un. Jay craignait qu'Harper ne puisse pas dormir si elle en mangeait un entier.

Ça alors, quel bon papa ! Je devrais l'applaudir, peut-être ? Les exigences qu'on a envers les hommes sont tellement basses parfois... J'esquisse un mince sourire. Sauf que ce n'est pas vraiment la raison pour laquelle ils ont partagé un dessert. C'est marrant de voir à quel point Sloane pense connaître Jay, alors qu'en vérité, elle ne sait rien de lui en dehors des mensonges que nous lui avons racontés tous les deux.

— Est-ce que vous vous sentez mieux ? me demande-t-elle pour changer de sujet.

Elle doit être mal à l'aise de parler du rendez-vous qu'elle a eu avec mon mari. Un rendez-vous qui s'est achevé sur un baiser. Enfin, plus d'un.

— Beaucoup mieux, oui, merci. J'ai pris un cachet et il m'a assommée. J'ai dormi d'une traite. Je ne vous ai même pas entendus rentrer.

Le soulagement de Sloane est palpable. Est-elle restée éveillée toute la nuit, à s'inquiéter que je les aie surpris dans le couloir, à se demander si j'étais dans mon lit, l'oreille tendue ? Puis d'un coup, son visage se crispe, ses sourcils se froncent. Elle se mord la lèvre.

Voilà. C'est le moment où elle va m'interroger sur Jay, sur notre divorce. Je jette un œil à Harper, qui est en train de creuser dans le sable à quelques mètres de nous.

Sloane se racle la gorge.

— Vous m'avez dit que vous ne buviez pas.

Elle a prononcé ces mots d'un ton léger, prudent, comme si elle traversait sur la pointe des pieds un vieux parquet qui craque.

Je la dévisage avec surprise. Qu'est-ce que Jay lui a raconté ? Est-ce qu'il lui a parlé de la nuit où tout s'est terminé ? Du verre de vin brisé ? Des policiers sur notre perron ?

Je force un sourire impassible à mes lèvres. *Reste calme.*

— Je ne bois pas.

Elle hésite une seconde puis :

— Mais Jay a dit...

Elle ne sait pas comment terminer sa phrase sans que ça passe pour une accusation.

— Qu'est-ce qu'il a dit exactement ?

J'arque un sourcil interrogateur. *Ne sois pas sur la défensive, Violet.*

— Qu'il vous arrivait de boire, répond Sloane avec un haussement d'épaules. Et je ne comprends pas parce que vous m'avez dit que vous ne buviez pas d'alcool.

Je passe la langue sur mes lèvres, je souffle par le nez. Bats des paupières plusieurs fois, pour gagner du temps, réfléchir.

— Eh bien je buvais avant. Mais justement, plus maintenant. Ça fait plusieurs mois que j'ai arrêté. À notre arrivée à New York, je me sentais seule et je trouvais les journées longues. J'ai commencé à prendre un verre

de vin avant le dîner plutôt que pendant. Et ensuite, je buvais de plus en plus tôt, et sans m'en rendre compte, je buvais sans discontinuer de midi jusqu'à ce que je mette Harper au lit.

Ce n'est pas totalement faux. C'est vrai que je buvais plus que je n'aurais dû. N'importe qui aurait aussi noyé son chagrin dans l'alcool si son mari avait fait ce que le mien a fait.

Je pousse un soupir avant de continuer.

— Bref, j'ai fini par comprendre qu'il fallait que ça change.

Je ne lui raconte pas pourquoi j'ai ralenti, pourquoi j'ai caché la bouteille de vodka, pourquoi je ne m'autorise plus qu'un verre ou deux à l'occasion. Ce qui est arrivé cette nuit-là ne la concerne pas.

— Alors, j'ai arrêté, dis-je simplement. Un soir, j'ai vidé toutes les bouteilles dans l'évier, comme dans les films.

Je lui adresse un sourire.

— Je n'ai rien dit à Jay parce que sinon j'aurais dû admettre que j'avais un problème. Et qui veut ça ? Mais... Ça ne m'étonne pas qu'il n'ait rien remarqué. Il a été un peu occupé.

Je soutiens son regard sans faillir en prononçant ces mots. *Toi, tu me traites de menteuse, Sloane ? C'est la meilleure !*

Elle cille, ses joues s'empourprent. Elle baisse les yeux sur le sable entre ses pieds.

Puis, sans prévenir, elle lance :

— J'ai un peu faim, en fait. Je n'ai pas déjeuné avant de venir ici. Je vais remonter à la maison grignoter un truc. Vous voulez quelque chose ?

— Non, merci, dis-je avec calme.

Je la regarde s'éloigner. Sa démarche est plus raide que d'habitude, ses épaules plus droites, en arrière.

C'est une certitude désormais. Notre amitié, ou quelle que soit la relation que Sloane et moi avions, est terminée. Elle se dissipe comme une volute de fumée au-dessus d'une bougie qu'on vient de souffler. Elle laisse

une fine traînée grise dans les airs, puis plus rien. Elle a choisi Jay. Bien. C'est un soulagement. Ça va me faciliter la tâche.

Trente minutes plus tard, lorsque je vois Anne-Marie et ses enfants remonter chez eux, je ramasse nos affaires et préviens Harper que nous rentrons. L'adrénaline coule à flots dans mes veines, tout mon corps vibre de tension. La journée paraît plus chaude, plus vive, plus lumineuse que d'habitude ; les bandes de sable herbeux plus affûtées, pâles à côté de l'azur du ciel. On se croirait dans un four, le thermostat tourné à fond.

Arrivée à la maison, j'ouvre la porte et me fige. Je tends la main derrière moi pour empêcher Harper d'entrer.

Depuis le seuil, j'ai une vue dégagée sur la cuisine. Sloane et Jay se tiennent face à face près de l'évier. Elle me tourne le dos et a le visage levé vers lui. Je ne vois pas s'ils sont en train de s'embrasser, mais ils sont si proches que ça pourrait bien être le cas. Ils ne nous ont pas entendues, trop absorbés par leur pelotage ou leurs messes basses.

Je fais claquer la porte. Sloane et Jay s'écartent d'un bond. Elle regarde dans notre direction, l'air coupable, prise en flagrant délit, la main jusqu'au coude dans le pot de confiture.

— Salut ! s'écrie-t-elle un peu trop fort. Je ne pensais pas que vous remonteriez si tôt !

Elle a les joues en feu. Jay, sans surprise, ne pipe pas un mot.

J'attends un peu avant d'esquisser un sourire forcé et prends Harper par la main.

— Nous allons nous rincer, dis-je. Allez, viens Harper.

À l'étage, nous préparons un sac avec ses affaires. Même si elle est censée ne découcher qu'une nuit, il y a de fortes chances que sa soirée pyjama se prolonge, alors je fourre des T-shirts, des culottes et des shorts en plus dans son sac à dos.

— Au cas où tu aurais envie de te changer, lui dis-je en caressant ses cheveux.

Harper sautille dans toute la chambre, excitée à l'idée de sa première nuit chez des copains.

— Quel genre de pyjama porte Claire, à ton avis ? je lui demande en glissant celui de *La Reine des neiges* dans son sac.

— Peut-être qu'elle a Elsa, comme moi. Ou peut-être qu'elle a Anna et on sera les deux sœurs. Ou alors elle n'a pas de pyjama de *La Reine des neiges*. Peut-être qu'elle a celui d'*Encanto*. Tu crois qu'elle a vu *Encanto* ?

Je hoche la tête avec un rire. Je suis prête à parier que tous les enfants de 5 ans au monde l'ont vu.

Puis, juste avant d'ouvrir la porte de sa chambre, je m'accroupis et passe les bras autour de sa petite taille.

— Tu sais quoi ? Quand je viendrai te récupérer chez Claire, on jouera à un jeu, d'accord ?

— D'accord. À quel jeu ?

— On va faire semblant que je suis Caitlin. Et chaque fois que tu m'appelleras Caitlin, je te donnerai un M&M's. Ça marche ?

Elle acquiesce de nouveau. Je l'attire contre moi et la serre fort dans mes bras.

— Bravo. Ça, c'est bien ma fille. Je suis sûre que tu vas être super douée à ce jeu et tu vas gagner un sachet entier !

Nous redescendons ensemble au salon. Sloane est toujours dans la cuisine, assise à table. Elle est en train de se ronger un ongle, sourcils froncés. Elle sursaute à notre arrivée et se lève si vite de sa chaise qu'elle manque la renverser.

— Ah, salut.

Elle est nerveuse. Elle croit que je les ai surpris, Jay et elle, en train de s'embrasser, ou en tout cas elle le redoute. La culpabilité peint son visage comme un masque.

— Vous voulez bien emmener Harper chez Anne-Marie ? Elle va y passer l'après-midi et y dormir ce soir pour jouer avec ses copains.

— Je fais une soirée pyjama ! annonce Harper.

Elle porte son sac sur le dos. Il est presque aussi gros qu'elle, rempli à ras bord.

Sloane prend un air étonné.

— D'accord. Est-ce que tout va bien ? demande-t-elle, méfiante.

Pour moi, oui. Pour toi, Sloane, pas trop.

— Très bien.

J'essaie de garder un ton neutre. Mon cœur se met à tambouriner dans ma poitrine. *On y est.*

— Alors, vous pouvez l'emmener ?

— Oui. Maintenant ?

— Oui. Tu es prête, Harper ?

Celle-ci répond avec enthousiasme que oui, elle est prête. Je me penche pour l'embrasser, mais elle a déjà filé à la porte et commence à descendre l'allée. Mon cœur se serre. J'ai envie de lui courir après, de la prendre dans mes bras et de la serrer contre moi une dernière fois, de l'étreindre si fort qu'elle se tortillera en criant « Maman, lâche-moi ! ». Mais je ne bouge pas. Bientôt, il n'y aura plus qu'elle et moi. Ensemble.

— À bientôt ! je lui lance en lui faisant au revoir de la main.

Sloane se retourne.

— À bientôt, répète-t-elle.

Je ferme la porte et grimpe les marches deux par deux pour me poster à la fenêtre de ma chambre où je suis du regard Sloane et Harper qui se dirigent vers la maison d'Anne-Marie. C'est à cinq minutes à pied, dix aller-retour, plus si elles bavardent.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas beaucoup de temps.

J'apporte mon bagage dans la chambre de Sloane. Elle non plus n'a pas rangé ses affaires dans l'armoire, les vêtements jaillissent pêle-mêle de son énorme valise ouverte dans un coin. Je repousse tout à l'intérieur et la fais rouler jusque dans la suite parentale.

Dans le placard, je prends le sac de voyage vide de Jay et commence à y fourrer ses affaires rangées dans les tiroirs de la commode en essayant d'en mettre un maximum dans le peu de temps qui m'est imparti. Je surveille l'allée par la fenêtre, vérifie que Sloane ne revient pas.

Dans la salle de bains, j'attrape sa brosse à dents, son rasoir électrique. Lorsque j'en sors, je jette un nouveau coup d'œil par la fenêtre. Mon cœur rate un battement. Sloane est en train de repartir de chez Anne-Marie, elle marche en direction de la route, revient ici.

On y est.

Je me mets à crier :

— Jay ! Jay !

Sans réponse de sa part, j'appelle une troisième fois :

— Jay !

— Quoi ? me parvient enfin sa voix lointaine depuis la buanderie.

Je ne réponds pas.

Je l’entends sortir de la pièce au bout du couloir et une seconde après, il apparaît dans l’encadrement de la porte.

— Quoi ? répète-t-il avant de s’arrêter net.

Il balaie la chambre du regard, voit son sac à moitié rempli, les tiroirs ouverts, ses vêtements empilés.

— Qu’est-ce que tu fais ? demande-t-il en me dévisageant, confus.

— J’ai changé d’avis.

Je fourre un de ses shorts de bain dans le sac, en boule, puis j’ajoute une pile de chemises.

— Je veux que tu t’en ailles.

— Tu plaisantes ? rétorque-t-il, le visage assombri. Tu m’as supplié de venir ici.

— Oui, eh bien maintenant je ne veux plus de toi ici.

Je m’immobilise un instant, les bras croisés sur la poitrine.

— Prends tes affaires et va-t’en.

— Pourquoi. Qu’est-ce que j’ai fait ?

— Je t’ai vu avec Caitlin.

Jay secoue la tête, lève les mains dans une posture défensive.

— Violet, commence-t-il en baissant la voix. C’est elle qui m’a cherché, et je...

Je me retiens de rire. Il a déjà utilisé cette excuse.

La première fois que je l’ai entendue, c’était après la fête de Noël de son boulot, à l’époque où nous vivions à San Francisco. J’étais enceinte de deux mois. Ça ne se voyait pas, mais j’avais la nausée tout le temps, et vomissais mes tripes presque tous les matins. Jay venait juste d’être embauché et je voulais le soutenir dans son nouveau travail, alors j’avais enfilé une robe et plaqué un sourire à mes lèvres pour l’accompagner à la fête.

Au milieu de la soirée, je me suis rendu compte qu'une femme le fixait, une jeune commerciale avec qui il travaillait. Jolie, avec des cheveux bouclés caramel. Jay prétendait ne rien remarquer, mais je voyais ses regards furtifs dans sa direction et les sourires qu'il réprimait.

Lorsqu'il a prétexté aller aux toilettes, je l'ai vu la retrouver au bar où elle buvait un verre de vin. Et puis ils ont disparu tous les deux, pas longtemps, cinq minutes tout au plus, mais c'était déjà ça. Une petite pipe rapide, ou une main sous sa jupe et l'autre sur ses seins. Quelque chose de vite fait. Je le savais au plus profond de moi. Il était agité à son retour, il a remis son bras autour de ma taille, nerveux.

Je l'ai interrogé une fois à la maison, il m'a répondu que j'étais parano, que c'était à cause des hormones. « J'ai bien vu la manière dont elle te regardait », ai-je insisté. Les mains levées en signe de reddition, il a répliqué : « Bon, tu as raison. Elle m'a dragué, mais je... »

Mais je... Il y a toujours un *mais je*. Ce n'est jamais sa faute, ce n'est jamais lui, le responsable. Je l'ai cru à ce moment-là. Parce que je l'aimais. Parce que je voulais que ce soit la vérité. Parce que j'étais enceinte et chargée d'hormones. Parce que j'étais une idiote. Je ne le suis plus.

À présent, c'est moi qui lève la main, pour le faire taire.

— Je m'en fous. En fait, je suis heureuse pour vous deux. C'est exactement ce que j'espérais.

Jay me fusille du regard.

— Tu es complètement tarée, ma pauvre. Tu le sais ?

Je le fixe à mon tour avec fureur. Il est tellement beau. J'adorais son visage autrefois. Maintenant je le hais.

— Peut-être bien.

Il a probablement raison. Je suis folle. Mais toutes les mères ne le sont-elles pas dès lors qu'il est question de leurs enfants ? Il n'y a rien que nous ne ferions pas pour eux.

— Maintenant, fous le camp ! dis-je en tirant la fermeture Éclair de son sac avant de le lui jeter aux pieds.

L'espace d'une minute, il ne bouge pas, puis il le ramasse d'un geste brusque.

— Espèce de salope ! crache-t-il en me jaugeant de la tête aux pieds avec un rictus de dédain. Comment me le reprocher ?

La voilà, son excuse préférée. Si j'étais différente, plus belle, si je faisais plus d'efforts, il n'aurait pas agi comme ça. C'est pathétique.

— Dégage.

— Où est Harper ? demande-t-il, la mâchoire crispée.

— Chez les voisins, pour une soirée pyjama. Elle t'en voudra si tu la fais partir plus tôt. Rentre à New York. Je la ramènerai dimanche.

— On se verra au tribunal.

Il claque la porte en partant, elle tremble sur ses gonds.

Oh non, on ne se verra pas.

Il descend l'escalier d'un pas lourd. J'entends la moustiquaire métallique de l'entrée se refermer dans un battement, puis le moteur de la voiture et le crissement des pneus sur les graviers.

Le silence retombe alors. Il est parti. Il n'y a plus que le bruit de ma respiration et le tic-tac de l'horloge au mur, son rythme régulier comme un métronome. Je retourne dans la salle de bains, entre une dernière fois le code du coffre-fort.

J'en sors le pistolet et les papiers du divorce, que mon avocat a rédigés avant notre départ.

Mon fidéicommiss, puisqu'il date d'avant notre mariage, n'est pas considéré comme un bien conjugal. En cas de divorce, Jay n'y a pas droit. Je lui devrais peut-être une pension alimentaire à cause des intérêts que j'ai touchés dessus, mais le compte en lui-même restera à mon nom. La seule façon pour que l'argent lui revienne serait qu'il m'arrive quelque chose : il est le bénéficiaire principal de notre assurance-vie, tant que nous sommes

mariés au moment de mon décès. En revanche, si nous divorçons, tout revient à Harper. Il est dans l'intérêt de Jay que nous restions mariés. Ce sera une évidence pour tout le monde : ces papiers de divorce l'auront rendu furieux et fou.

J'imagine sa surprise lorsqu'il apprendra leur existence ; peut-être qu'elle reflétera la mienne quand j'ai découvert que mon mariage, à l'instar de celui de mes parents, n'était qu'une imposture depuis le début.

J'avais le cœur brisé à notre arrivée à New York, triste de la perte de mes parents. Certes, c'était moi qui avais rompu les liens, mais la séparation restait tout de même très douloureuse. J'avais l'impression d'être orpheline.

Je me répétais que ce n'était pas grave parce que j'avais Jay. Il était tombé amoureux de moi avant de savoir que j'étais riche. Il se préoccupait de moi. Et lorsque je lui avais enfin avoué le montant de l'héritage, après sa demande en mariage, après trois ans de relation, il m'avait embrassée en m'assurant que ça ne changeait rien. Qu'il voulait réussir par lui-même, gagner son propre argent. Il aurait peut-être juste besoin d'un investissement initial et ensuite, il se débrouillerait.

Il paraissait si sérieux, je l'ai cru. Même alors qu'il passait d'un boulot à un autre, démissionnant au bout de quelques mois, multipliant les entreprises. J'étais heureuse de le soutenir, de financer ses start-up, de signer des chèques avec plein de zéros. Je croyais qu'il était brillant.

Et puis j'ai découvert qu'il savait depuis le début pour l'argent. Un soir, peu après notre emménagement à New York, je l'ai surpris au téléphone avec sa sœur, avec quelques whiskeys dans le nez. Leur père avait un problème de santé et risquait de ne pas passer la nuit. J'étais à l'étage avec Harper, lui dans le salon, mais il parlait si fort que je pouvais parfaitement suivre son côté de la conversation. Sa sœur a dû mentionner le testament de leur père car Jay a rétorqué : « N'en sois pas si sûre. La mère de Violet n'a hérité que d'une bicoque de vacances au décès de la grand-mère. Et encore, ça a été après être passé en jugement. »

J'étais sous le choc. *Quoi ?* Comment savait-il que mes parents avaient sollicité un jugement ? Je l'ignorais moi-même.

Penaud, il a reconnu plus tard qu'il avait entendu mes parents discuter du partage des biens de ma grand-mère à ses funérailles. Un échange feutré et houleux. « Tout ? » s'était récrié mon père. « À Violet ? » Puis : « La maison ne vaut pas un dixième de ça » et « Oui, nous contesterons. On verra si ça tient au tribunal. » Ça avait tenu.

Je m'étais assise sur le lit, mes jambes se dérochant sous moi. Jay savait pour l'argent depuis le début. Il m'a juré que ça ne changeait rien, il s'est agenouillé devant moi et a plongé son regard dans le mien. Mais pour moi, ça faisait une différence. Évidemment ! Comment ne pas tout remettre en question ?

New York était censé être un nouveau départ pour nous. Une occasion de réussite pour Jay. Je voulais tellement que ça marche. Pour nous, pour lui. Et nous avions déjà déménagé, j'avais déjà perdu ma famille. Alors j'ai décidé de lui accorder le bénéfice du doute. De lui offrir une chance de faire ses preuves. « Ça va marcher, tu verras », m'a-t-il assuré, agenouillé devant moi. J'ai hoché la tête. « D'accord, je te crois », lui ai-je dit pour la millièème fois à propos de la millièème chose.

Ce ne sera une surprise pour personne : ça n'a pas marché. On était loin de l'opportunité professionnelle qu'il avait promise. Il est vite devenu évident que « start-up de jeux en ligne » était un euphémisme pour un site brouillon de paris. Il avait intégré un groupe d'investisseurs intermédiaires qui pensaient profiter de la frénésie d'Internet, alors qu'aucun d'eux n'avait d'expérience en la matière. Tout ce temps que Jay passait cloîtré dans son bureau pour travailler, il le consacrait à jouer dans des salles de poker virtuelles – étude de marché, prétendait-il. En vérité, comme toujours, il s'adonnait à sa pulsion du moment. Aujourd'hui, le jeu, hier, une ligne de coke dans les toilettes, une inconnue qu'il sautait à une soirée. Jay ne pensait jamais qu'à lui, à ce qui lui faisait plaisir, ce qui rendait bien. Au

bout de trois mois à New York, il m'a réclamé un autre chèque. Rien n'avait changé.

Tout comme mes parents, il ne sera jamais capable de faire la distinction entre son amour pour moi et son amour pour mon argent. Cette prise de conscience a été pour le moins percutante. J'espère que lorsque tout sera fini, il sera aussi accablé que je l'ai été. Que son cœur se brisera en mille morceaux sous le poids de cette révélation.

Je place les papiers du divorce sur la commode et retourne dans la salle de bains avec le pistolet. Puis j'attends.

Une minute ou deux s'écoulent, et la porte d'entrée s'ouvre et se referme. Je retiens mon souffle.

— Violet ? appelle Sloane.

J'arme le pistolet, relâche l'air de mes poumons.

Sloane monte l'escalier, traverse le couloir. Je m'éclaircis la gorge.

— Ici ! dis-je.

Ma voix résonne sur les murs carrelés de la salle de bains. Elle est aiguë, faible. Le sang se met à battre furieusement à mon cou.

La porte de la chambre s'ouvre puis la poignée de celle de la salle de bains tourne. Je suis de dos, face à la coiffeuse, tête baissée.

— Violet ? répète Sloane, presque dans un murmure cette fois. Est-ce que ça va ?

J'ouvre les yeux et la contemple derrière moi dans le miroir. Le visage qui ressemble tant au mien désormais. Nos regards se croisent. Un instant, aucune de nous ne bouge, nous nous fixons dans la glace. Je prends une inspiration, expire bruyamment puis me retourne.

— Non, ça ne va pas.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine.

— Ça ne va pas depuis un moment.

Sloane fronce les sourcils, inquiète. Ses traits s'adoucissent.

— Je suis désolée, réplique-t-elle, aimable. Y a-t-il quoi que ce soit...

Elle se tait brusquement, les yeux sur ma main droite le long de ma cuisse. Elle voit le pistolet. Le sang déserte son visage, sa bouche s'ouvre.

Ses yeux s'écarquillent quand elle les repose sur moi. Ses pupilles sont dilatées, si noires qu'on dirait des puits d'encre. Je la dévisage sans ciller. C'est comme regarder dans un miroir déformant à une fête foraine. C'est une version altérée, presque vraie, de moi.

— C'est à propos de Jay ? demande-t-elle d'une voix tremblante.

J'acquiesce.

Elle bat des paupières.

— Je suis désolée, dit-elle. C'est arrivé comme ça. Je n'ai jamais voulu vous faire de mal.

Je ne peux pas m'empêcher de lâcher un rire, comme un petit aboiement.

— Vous croyez que c'est parce que je suis jalouse ? Non, je ne suis pas jalouse. Ce n'est pas pour ça.

Elle pousse un soupir. Puis, avec douceur, elle réplique :

— Il m'a tout raconté, Violet. Il m'a dit qu'il vous quittait et que vous aviez du mal à l'accepter...

— Il ment. Vous croyez le connaître mais vous vous trompez. C'est un menteur. Tout comme vous, *Sloane*.

Lorsque je prononce son prénom, son vrai prénom, l'expression de son visage change. Elle déglutit avec difficulté, ouvre la bouche pour parler mais rien n'en sort.

Je lui décoche un sourire peiné.

— Nous nous sommes tous menti les uns aux autres, n'est-ce pas ?

— Depuis quand savez-vous ? demande-t-elle, avec nervosité.

— Depuis le début.

Elle serre les lèvres, ses yeux se remplissent de larmes. On dirait un petit chiot blessé. J'ai envie de vomir. Je ravale la bile qui me monte à la gorge. *Pense à Harper. C'est pour elle.*

— Mais..., commence-t-elle d'une voix tremblante. Pourquoi voulez-vous me tuer ? Si vous n'êtes pas jalouse ?

— Je ne vous tue pas, dis-je. Regardez dans la glace, *Violet*. C'est moi que je tue.

Sloane me dévisage sans comprendre, les traits déformés par la confusion. Puis, lorsque la lumière se fait dans son esprit, la panique et l'horreur la saisissent.

— Enfin, officiellement, c'est Jay qui vous tue. C'est en tout cas ce que je raconterai à la police.

Une pointe de tristesse me traverse. La vérité, c'est que j'aimerais ne pas avoir à la tuer. Je regrette de ne pas pouvoir pointer cette arme sur le torse de Jay, tirer là où son cœur devrait se trouver. J'y ai pensé. Encore et encore. Je voulais le tuer, de tout mon être, mais c'était trop risqué. Si je me faisais arrêter – et je serais le suspect n° 1 ; sans doute le seul suspect, même –, je perdrais tout. Tout ce que Jay menaçait déjà de me prendre.

Et j'ai rencontré Allison. Qui m'a parlé de Sloane. Ça m'a donné une idée. Et si au lieu de tuer Jay, c'était lui qui me tuait ? Et si tout le monde croyait que j'étais morte et qu'il était coupable ? Alors, quand j'emmènerais Harper, personne ne poserait de question. Elle serait sous la garde, bienveillante et légale, de notre nounou adorée. Jay serait en prison, à sa place.

Mais pour que ça fonctionne, il me fallait un cadavre. Il me fallait Sloane. Je pouvais la faire s'habiller comme moi, se comporter comme moi, me ressembler. Comme ça, à l'arrivée de la police sur la scène de crime, je leur dirais que la victime, c'était *moi*, et ils n'auraient aucune raison de ne pas me croire. Violet Lockhart serait morte, Jay Lockhart l'aurait assassinée. En tout cas, c'est lui que j'accuserais.

Ce serait mon visage sur le permis de conduire de Sloane. Et j'aurais toutes les photos d'Harper et Sloane ensemble pour preuve. Et s'ils interrogeaient Anne-Marie, devant une photo de Sloane, elle confirmerait :

Oui, c'est Violet Lockhart. Ça paraissait tout simple, et ça l'était. Parce que c'est toujours le mari, le coupable, même quand ce n'est pas lui. Qu'y aurait-il à réfuter ? Il y aurait un corps et un mobile. Les enquêteurs découvriraient la police d'assurance-vie et la clause d'annulation en cas de divorce, puis ils trouveraient les papiers du divorce posés sur la commode. Affaire classée.

Jay irait en prison, et je resterais avec Harper : l'avenant à notre testament nomme Sloane Caraway comme tutrice légale. Avec le portable de Sloane, j'enverrais un message à sa mère pour lui apprendre ce qui était arrivé à Violet Lockhart, puis Sloane ramènerait Harper sur la côte ouest. Peut-être que je l'appellerais en visio de temps en temps – sa mère a la vue et l'ouïe qui baissent –, juste assez longtemps pour qu'elle pense que Sloane va bien. Il y avait peu de risque qu'elle pose problème, même si elle nourrissait quelques soupçons. D'après Sloane, elle ne sort pas de chez elle : elle ne pourrait pas faire grand-chose depuis son fauteuil. Alors nous partirions. Nous retournerions peut-être en Californie, ou sur la côte du Nord pacifique, une petite ville en Oregon.

— Pitié, gémit Sloane, la voix étouffée derrière sa main.

Elle a peur, elle est terrifiée.

— Je vous en prie, ne faites pas ça.

— Désolée, dis-je.

Et je le suis. Sincèrement. Je n'en ai pas envie, mais je dois le faire. La douleur dans mon ventre est de plus en plus violente.

— Il n'y a pas d'autres solutions.

Mon index vient se poser sur la gâchette. Je lève le canon.

Sloane se met à reculer, les jambes flageolantes, les bras tendus devant elle comme pour se protéger. La terreur brûle dans son regard.

J'ai l'impression de sortir de mon corps, de flotter au-dessus. Le sang bat à mes oreilles. Je vois sa bouche bouger mais je n'entends rien d'autre que de l'électricité statique.

Elle pivote pour s'enfuir. *Maintenant, Violet. Maintenant. Pour Harper.*

Je ferme les yeux et presse la détente. Le coup de feu est assourdissant, tranchant et vif comme un coup de fouet, mais beaucoup plus fort. Mes oreilles bourdonnent, douloureuses.

Lorsque je rouvre les yeux, Sloane est étendue par terre.

Je lâche le pistolet qui rebondit sur le carrelage, et tombe à genoux.

JAY

— Elle a dit quoi ?

J'arque les sourcils de surprise. Au loin, j'entends le faible hurlement des sirènes.

Anne-Marie affiche une mine effrontée puis hausse les épaules, écarte une mèche de cheveux blonds de ses yeux.

— Que vous lui faisiez des avances.

— Que je lui faisais des avances ? Caitlin a dit ça ? Quand ?

J'essaie de paraître moins énervé que je ne le suis en réalité. Pourquoi Caitlin aurait-elle parlé de nous à Anne-Marie ?

— Hé, je ne fais que répéter, plaisante-t-elle en allant chercher une autre bière dans le frigo. Mais ne vous inquiétez pas, je ne l'ai pas crue. Toutes les baby-sitters pensent que le père les drague. Depuis que Ben Affleck est parti avec la sienne. Ça va avec le job.

Avec un clin d'œil, elle remplace ma bouteille vide par une nouvelle, pleine et fraîche. Je bois une longue gorgée, puis une autre. La bière me détend. À mon arrivée ici, il y a quarante-cinq minutes, juste après ma dispute avec Violet, j'avais envie de cogner, j'aurais pu donner un coup de poing dans le mur. Une chance qu'Anne-Marie ait été là, sous la véranda. Elle m'a fait signe de m'arrêter quand je suis passé en voiture.

— Les enfants sont en haut, a-t-elle annoncé en m'invitant à l'intérieur. Ils somnolent devant la télé.

Je l'entends à présent, volume monté au maximum.

Et là, même par-dessus la télé qui hurle, je perçois les sirènes, de plus en plus fort, qui se rapprochent. Je me rends compte que c'est la première fois que j'en entends depuis que nous avons quitté New York. Là-bas, c'est un élément constant de l'environnement sonore, un gémissement perpétuel, qui s'intensifie et se réduit tout au long de la journée, plus effacé à certains moments, mais toujours présent. Ici, où la seule rumeur continue est le roulis des vagues, c'est un son discordant, dérangeant.

D'un geste du menton en direction de la rue, je lance en plaisantant :

— Vous croyez que Caitlin a appelé les flics ?

Anne-Marie me dévisage, amusée. Elle s'apprête à répondre mais n'en a pas l'occasion car soudain, les sirènes sont juste là. Ébahis, nous voyons deux véhicules de police, gyrophares en action, s'arrêter devant la maison. Les portières s'ouvrent, les sirènes hurlent toujours.

— Je vais voir les enfants, lui dis-je en posant ma bière sur le plan de travail. Peut-être que l'un d'eux a joué avec un téléphone ?

Je n'ai pas le temps de faire un pas qu'on tambourine à la porte. Des coups forts, insistants. Nous nous dévisageons sans comprendre.

La porte s'ouvre à la volée. Nous reculons tous les deux loin de l'entrée, jusqu'à nous retrouver acculés dans le salon. Trois agents de police surgissent, armes braquées devant eux.

— Jay Lockhart ? tonne l'un d'eux.

D'instinct, je lève les mains.

— Oui, c'est moi.

— Monsieur, vous êtes en état d'arrestation pour tentative de meurtre sur la personne de Violet Lockhart.

Il approche de moi avec une paire de menottes, me fait pivoter sans ménagement. Le métal des bracelets est froid et dur contre ma peau.

Tentative de meurtre ? C'est quoi, ce bordel ? J'ai la tête qui tourne, le corps lourd. Je le dévisage, sous le choc.

— Vous avez le droit de garder le silence, continue le flic. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous dans un tribunal.

— C'est une erreur, dis-je enfin.

J'essaie de me tourner pour lui parler en face, mais il me pousse vers la porte.

— S'il vous plaît !

Je crie à présent, pris de panique.

Je jette un regard à Anne-Marie. Elle est livide, et me fixe bouche bée, bras croisés.

— C'est une erreur ! dis-je avec force une nouvelle fois. Anne-Marie, appelez un avocat. Vous devez m'aider !

Elle ne bouge pas. Elle reste les yeux écarquillés, sans ciller.

Dehors, je suis jeté à l'arrière d'une voiture de police dont le gyrophare tourne toujours. Ma tête cogne contre la carrosserie.

Personne ne m'adresse la parole de tout le trajet. Je dodeline comme une poupée de chiffon sur la banquette arrière, engourdi, accablé, incapable de respirer, de réfléchir. Tentative de meurtre ? Sur Violet ? Il y a forcément une erreur.

Au commissariat, on me jette dans une cellule défraîchie et terne, qui empeste l'humidité. Il n'y a ni fenêtre ni climatisation. Ma chemise colle à ma peau, trempée et sale. Je m'assieds sur le banc, puis me lève, puis me rassieds. Je ne devrais pas être là. Je ne comprends pas ce qu'il se passe, mais je sais que je n'ai rien à faire ici.

Deux fois, je réclame un verre d'eau dans l'espoir que quelqu'un me parle, me regarde, mais personne ne vient. Au bout de ce qui me semble être une éternité, un gardien ouvre la cellule et appelle mon nom.

Il me conduit le long d'un couloir en ciment jusque dans une salle d'interrogatoire. Tout comme la pièce où j'étais détenu, elle est décrépite et étouffante de chaleur. Il y a une table en aluminium flanquée de deux sièges au milieu. La chaise est inconfortable, trop petite.

Le gardien s'en va et je me retrouve seul, encore, mais pas longtemps cette fois. J'entends le bourdonnement d'une serrure automatique, la porte s'ouvre.

Un homme entre. Il porte un pantalon, une chemise dont les manches sont remontées et le col déboutonné. J'aperçois en dessous le haut d'un T-shirt blanc passé. Il tire la chaise en face de moi et s'y installe. Il doit avoir la quarantaine, la cinquantaine tout au plus. Il est mince, ses traits sont ciselés.

— Je suis l'inspecteur Edgerton, se présente-t-il, d'un ton brusque mais pas grossier. Vous êtes filmé, ok ?

Du doigt, il me montre derrière lui une petite caméra dans l'angle supérieur droit. Puis il reporte son attention sur moi.

— Vous voulez me raconter ce qu'il s'est passé ?

Je secoue la tête.

— Il ne s'est rien passé. C'est un malentendu, forcément !

Je suis au bord de l'hystérie mais je poursuis :

— Vous vous trompez de personne ! Je n'ai jamais fait de mal à Violet. Jamais je ne lui en ferai ! Je...

— Jay, m'interrompt-il en levant une main. Revenons en arrière. Quand avez-vous parlé à votre femme pour la dernière fois ?

Je pousse un soupir en tremblant.

— En début d'après-midi.

— Et que s'est-il passé ?

J'avale ma salive avec difficulté. J'ai conscience que les apparences sont contre moi.

— Nous nous sommes disputés. Elle m'a demandé de partir.

— À quel sujet vous êtes-vous disputés ?

— Elle croyait...

Je me tais. Je me masse la tempe. La sueur dégouline sur mon front.
Merde.

— Elle croyait m’avoir vu avec la baby-sitter.

Les élancements dans ma tête s’intensifient, la douleur irradie de ma nuque à mon front.

— Je pourrais avoir à boire ?

Le policier m’ignore.

— Et c’était le cas ?

Son expression est grave, imperturbable. Je remue, mal à l’aise, sur mon siège.

— Écoutez, ma femme et moi, nous avons quelques problèmes. Nous avons parlé de nous séparer.

Je sais que ça ne répond pas à sa question mais je veux qu’il comprenne que ce n’est pas ce qu’il croit.

— Qui a suggéré la séparation ?

— Je ne sais pas, dis-je en haussant les épaules. Nous étions tous les deux d’accord pour dire que ça ne fonctionnait pas.

Ça non plus, ce n’est pas l’exacte vérité. Mais la vérité ne va pas m’aider.

— Mais au départ, c’est Mme Lockhart qui a voulu mettre un terme à votre mariage ?

Je ne sais pas trop où il veut en venir. Ni qui lui a raconté ça.

— Elle était en colère, et oui, c’est sans doute elle qui a été la première à l’évoquer. Mais nous tentions d’arranger les choses...

Il m’interrompt.

— Donc, elle voulait que vous partiez et pas vous. C’est pour ça que vous lui avez tiré dessus ?

Je le fixe avec incrédulité.

— Quoi ? Lui tirer dessus ? Non ! Je n’ai pas tiré sur elle ! C’est ce qu’elle prétend ? Elle ment ! Oh bon sang !

Je me prends la tête dans les mains. Je sais que Violet était en colère contre moi, bien évidemment. Les choses sont un peu compliquées entre

nous depuis un moment. C'est vrai que je n'ai pas toujours été le meilleur mari du monde, mais ce n'est pas facile d'être celui qu'elle veut que je sois. Je me suis senti seul et, je le reconnais, j'ai été faible. Cette dernière année à New York a été particulièrement difficile. Nous avons tous les deux fait des choses, dit des choses, pour nous blesser. Mais ça ? Qu'elle invente que je lui ai tiré dessus. *Putain, Violet !*

— Bon, dis-je en relevant la tête – je suis épuisé, mon corps pèse une tonne. Est-ce que je peux lui parler ? Si je pouvais avoir cinq minutes pour lui parler, ça permettrait d'éclaircir toute cette situation. S'il vous plaît. Un petit coup de fil rapide.

Voilà que je le supplie. J'ajoute, désespéré :

— Elle vous dira elle-même que c'est une erreur !

L'inspecteur Edgerton pousse un soupir puis se renfonce sur sa chaise. Lui aussi a l'air au bout du rouleau.

— Je crains que ce ne soit pas possible.

— J'ai le droit de passer un appel téléphonique ! Je ne l'ai pas utilisé encore ! S'il vous plaît, laissez-moi lui parler.

Le policier se racle la gorge. Un long silence pesant s'étire avant qu'il ne reprenne la parole.

— Malheureusement, Mme Lockhart est décédée dans l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital, il y a deux heures.

Je le fixe sans y croire. *Quoi ? Non. Non. Elle ne peut pas...*

— Ce qui signifie, poursuit-il après s'être de nouveau éclairci la voix, que vous encourez maintenant une inculpation de meurtre au premier degré. Vous êtes prêt à me raconter ce qu'il s'est vraiment passé la dernière fois que vous avez vu Mme Lockhart ? Si je connais la vérité, je pourrai vous aider.

La salle d'interrogatoire semble brusquement s'agrandir puis se rétrécir. Ma vision s'assombrit. J'ai soudain l'impression d'être sous l'eau, où tout

est déformé. Je coule, mes vêtements sont imbibés et lourds, les sons autour de moi sont étouffés, mes yeux me piquent.

— Monsieur Lockhart ?

La voix de l'inspecteur Edgerton jaillit d'un coup, m'arrache des profondeurs.

— Qu'on apporte de l'eau ! crie-t-il. Monsieur Lockhart, est-ce que ça va ?

— Je veux un avocat, m'entends-je répondre.

Personne ne vient me voir avant le lendemain après-midi. J'ai le corps raide et douloureux, la tête qui m'élance. Mes yeux me brûlent de ne pas avoir dormi. Après mon interrogatoire avec l'inspecteur, j'ai été officiellement mis en détention : on a pris mes empreintes, ma photo, mes vêtements qu'on a remplacés par un jogging trop grand et un T-shirt taché, puis on m'a conduit dans une cellule pourvue d'un fin matelas dans un coin et d'une cuvette de toilettes en acier dans l'autre. Il faisait une chaleur insoutenable et ça puait la pisse.

Éreinté, je me suis allongé sur le matelas. J'ai somnolé, me suis réveillé en sursaut alors que je commençais à m'endormir, la poitrine comprimée en me souvenant. *Violet est morte. Morte. Morte. Morte.*

Un gardien a tambouriné à ma porte ce matin pour signaler le petit déjeuner. Quatre heures plus tard, le déjeuner. Les deux repas servis sur un plateau en plastique, les deux immangeables.

Enfin, le gardien vient ouvrir ma cellule.

— Votre avocat est là, annonce-t-il d'un ton amorphe. Levez-vous.

Avant de quitter la salle d'interrogatoire hier, après m'être ressaisi et avoir relevé la tête d'entre mes jambes, l'inspecteur Edgerton m'a glissé sur la table une liste de noms.

— Les avocats officiant sur l'île. Au cas où vous n'en auriez pas.

J'ai indiqué du doigt le premier que j'ai lu. Javier Delgado. J'aurais pu contacter Kathleen, la spécialiste du divorce que j'ai rencontrée plusieurs

fois, mais à quoi m'aurait servi une avocate en droit des familles dans le cas présent ? Et puis, je préférerais quelqu'un de local. Quelqu'un qui pourrait me faire sortir d'ici au plus vite.

Le gardien me conduit dans la même salle d'interrogatoire qu'hier. Javier est assis sur la même chaise que l'inspecteur, un dossier ouvert devant lui sur la table. Il se lève à mon entrée, m'adresse un sourire poli tout en me serrant la main.

Javier est élégamment vêtu d'un costume gris sur-mesure agrémenté d'une cravate onéreuse et d'une paire de mocassins en cuir. Il a 35 ans, 40 peut-être, des cheveux poivre et sel, une paire de lunettes à monture métallique, et il est rasé de près.

Je sais de quoi j'ai l'air à côté de lui, crasseux et en sueur, les yeux injectés de sang, des cernes comme des valises. Et je pue, en plus. Je dégage une odeur acide de transpiration et d'urine, la puanteur de la cellule me colle à la peau. J'ai besoin d'une douche. De rentrer chez moi, de foutre le camp de cette île.

— Monsieur Lockhart, commence Javier, une expression affable au visage.

— Je n'ai rien fait ! dis-je sans lui laisser le temps d'aller plus loin.

Il faut qu'il le sache. C'est la seule chose qu'il a besoin de savoir.

— Nous nous sommes disputés, mais quand je suis parti, Violet allait bien. Je le jure, je n'ai rien à voir avec ça !

Il me gratifie d'un sourire bienveillant, hoche la tête. Il me croit. Je me radosse à ma chaise. Pour la première fois depuis que je suis ici, je me sens soulagé. Il va m'aider.

— J'ai discuté avec la procureure ce matin, avant de venir ici, déclare Javier. Elle propose un accord.

Il me considère comme si c'était une bonne nouvelle. Devant mon manque de réaction, il continue :

— Si vous plaidez coupable, elle révisé l’inculpation en homicide volontaire. Quinze ans de prison.

Je le dévisage d’un air absent. *Quoi ?*

— Mais puisque je vous dis que je n’ai rien fait ! Pourquoi est-ce que je plaiderais coupable ?

Javier pousse un soupir. Il retire ses lunettes et se passe la main sur le visage, du front jusqu’au menton, comme s’il était déjà épuisé par cette affaire.

— Monsieur Lockhart, je vais être honnête avec vous. Ça ne se présente pas bien. Si nous allons au procès, vous risquez fort d’écoper d’une peine à perpétuité.

— Mais je n’ai rien fait, je répète bêtement.

— Peut-être bien, mais il pourrait être difficile de le prouver.

J’abats mon poing sur la table.

— C’est votre boulot, ça, non ?

L’expression impassible sur son visage ne vacille pas une seconde. Il baisse les yeux sur le dossier devant lui.

— Avant de mourir, votre épouse a dit à la police que vous lui aviez tiré dessus. Mme Caraway a corroboré cette version. Ça fait deux témoins. Ensuite, il y a l’assurance-vie.

Je ne sais pas qui est cette foutue Mme Caraway, mais la mention de l’assurance-vie me désarçonne trop pour m’en soucier pour l’instant.

— De quoi vous parlez ? je demande, penché en avant, les mains à plat sur la table.

— De l’assurance-vie qui fait de vous l’unique bénéficiaire de son fidéicommiss, sauf en cas de divorce bien sûr.

Javier pousse une liasse de papiers vers moi.

— Qu’est-ce que c’est ?

Je commence à feuilleter les pages.

— Les papiers du divorce. Ils rendent caduque l'assurance-vie. Mme Lockhart les a fait rédiger avant votre départ en vacances. Le parquet soutiendra que vous vous êtes mis en colère lorsqu'elle vous les a présentés. Vous avez essayé de la dissuader, en vain, et la situation s'est envenimée.

Je secoue la tête avec véhémence.

— Non, ce n'est pas ce qu'il s'est passé ! C'est la première fois que je les vois ! Mais...

J'observe ces documents, tente de leur donner un sens.

— Même si c'était vrai, je n'aurais jamais tué Violet. Je ne lui aurais jamais fait de mal !

— Il y a des antécédents d'altercations physiques, n'est-ce pas ? La police est bien intervenue à votre domicile à la suite d'un appel pour violence conjugale, l'année dernière ?

— Parce qu'elle m'a jeté un verre au visage !

Je passe la main dans mes cheveux, nerveux et confus. J'ai l'impression de perdre la raison.

— Les voisins nous ont entendus nous disputer et ont prévenu la police. Je ne l'ai jamais touchée !

— Écoutez, je ne dis pas le contraire. Mais on pourrait croire à un comportement type. C'est en tout cas ainsi que la procureure le présentera. Et le fait qu'on vous ait appréhendé chez la voisine, où vous prévoyiez de récupérer votre fille et de l'emmener sans le consentement de sa mère...

Les bras m'en tombent.

— L'emmener ? Je n'étais pas là-bas pour emmener Harper. Je...

Je me tais. La véritable raison pour laquelle j'étais chez Anne-Marie ne va pas arranger mon cas.

— Le dossier contre vous est accablant, monsieur Lockhart, conclut Javier avec un haussement d'épaules.

Je le dévisage, incrédule. Il se fiche que je sois coupable ou non. Il n'en a absolument rien à faire.

— Réfléchissez-y, insiste-t-il. Quinze ans si nous acceptons l'accord de la procureure. Vous n'en ferez sans doute que douze pour bonne conduite. Vous serez en mesure d'assister à la remise de diplôme de votre fille. Si vous allez au procès, vous ne serez sans doute pas sorti pour la conduire à l'autel.

Il ramasse les papiers étalés sur la table et les range dans une chemise.

— Pensez-y. Je reviendrai dans quelques jours.

Il se lève, se dirige vers la porte.

— Attendez ! Ne partez pas !

L'idée qu'il s'en aille, qu'il me laisse seul dans cette cellule me remplit d'angoisse.

Il s'arrête, hausse un sourcil. *Oui ?*

— Quand est-ce que je pourrai sortir d'ici ?

J'ai envie de courir vers lui, de m'agripper à sa veste, de le supplier.

Emmenez-moi avec vous !

Il me fixe un long moment avant de répondre.

— Désolé, monsieur Lockhart, répond-il d'un air peiné. Il n'y a pas de caution. Pas en cas d'homicide.

Il se passe deux jours avant que Javier ne revienne. Deux nuits sans dormir dans cette cellule humide. J'ai l'impression que mon esprit se délite. Je n'arrive pas à comprendre comment et pourquoi j'en suis arrivé là.

Pour tuer le temps, je me rejoue en boucle ma dispute avec Violet. Les gouttes de sueur s'accumulent sur mes sourcils, sous mes aisselles, dans ce trou suffoquant.

Lorsque je suis entré dans la chambre, elle préparait un bagage. À la va-vite, selon toute vraisemblance : vêtements éparpillés, tiroirs de la commode ouverts. Elle n'avait pas l'air en colère, pas au début. Elle s'agitait avec frénésie, fourrant des affaires dans un sac. J'ai mis une minute à comprendre qu'il s'agissait de mes affaires et de mon sac.

Elle s'est rendu compte de ma présence et le coin de sa lèvre a tremblé. « Je veux que tu partes. » « Je t'ai vu avec Caitlin. » Il n'y avait aucune émotion dans sa voix, comme si elle était en train de m'annoncer que nous étions à court de lait.

Rien à voir avec la dernière fois, la nuit où elle m'avait jeté un verre au visage. Elle avait le regard fou, les traits déformés par la fureur. Pas cette fois. Là, c'était presque comme si elle s'amusait.

Qu'avait-elle dit d'autre ? Ah oui. « C'est exactement ce que j'espérais. » Puis elle avait esquissé le plus bref des sourires, aussi vite effacé qu'il était apparu. J'ai cru que je l'avais rêvé.

C'est exactement ce que j'espérais.

Pourquoi ? Pourquoi ?

Je n'en sais rien. Tout ce dont je suis sûr, c'est que lorsque je suis parti de la maison, Violet était en vie. Que s'est-il passé après mon départ ? Comment a-t-elle fini morte ? Cette question tourne dans ma tête et bat à mes tempes comme un tambour.

Alors que je suis sur le point de devenir fou, un gardien vient enfin déverrouiller ma cellule et me ramène dans la salle d'interrogatoire. Javier m'y attend, mains croisées sur la table.

Je m'assieds en face de lui. Il me sourit d'un air plein d'optimisme.

— Alors, vous avez... ?

Je ne le laisse pas finir sa phrase :

— Il faut que vous me racontiez ce qu'il s'est passé. Après mon départ. Je jure que lorsque je suis parti, Violet était en vie ! Quelqu'un est-il entré dans la maison ? Est-ce que c'est là qu'elle a été tuée ?

Javier m'observe comme s'il hésitait à me répondre, comme s'il pensait que je me fous de lui. Au bout d'un moment, il se lance :

— Votre baby-sitter a déclaré vous avoir entendus vous disputer, Mme Lockhart et vous. Puis il y a eu un coup de feu. Une fois qu'elle a considéré que le danger était passé, elle est sortie de sa chambre et a trouvé Mme Lockhart à terre, blessée, dans la suite parentale. À l'arrivée de la police, Mme Lockhart a confirmé que c'était vous qui lui aviez tiré dessus.

Je secoue la tête.

— Il y a eu un coup de feu après notre dispute ?

Javier consulte ses papiers.

— Selon Mme Caraway, oui. Elle a déclaré à la police que...

— Attendez, dis-je en l'interrompant à la seconde mention de ce nom.

Qui est Mme Caraway ?

— Sloane Caraway. Votre baby-sitter.

Quoi ?

— Non, dis-je. Notre baby-sitter s'appelle Caitlin. Je ne connais pas cette Sloane.

Javier sort un document de son dossier et me le tend. C'est une photo de Violet et Harper sur la plage en compagnie de Caitlin.

— Oui, c'est Caitlin, dis-je avec certitude.

— Elle a déclaré à la police qu'elle s'appelait Sloane Caraway, réplique Javier, indifférent. Je suis convaincu qu'ils ont vérifié son identité.

Je fixe la photo. Sloane Caraway ? Pourquoi nous avoir dit qu'elle s'appelait Caitlin ?

— Écoutez, poursuit Javier. Ils ont un dossier solide contre vous. La procureure m'a envoyé un e-mail ce matin. Ils ont retrouvé l'arme avec laquelle on a tiré sur Mme Lockhart. Il n'y a pas d'empreintes, mais elle est enregistrée à votre nom. Je comprends que vous ne souhaitiez pas plaider coupable, mais cet élément ajouté au témoignage de Mme Caraway...

— C'est la mère de Violet qui lui a donné cette arme ! Je n'y ai jamais touché.

Ma voix est tendue lorsque j'ajoute :

— Je ne plaiderai pas coupable. Je ne peux pas. Je n'ai rien fait.

Les traits de Javier se durcissent, sa bouche se plisse. Il soupire.

— Je pense que c'est une erreur. Comme je vous l'ai conseillé lors de notre dernière entrevue, c'est votre meilleure chance d'obtenir une réduction de peine. Ce n'est pas idéal, je le conçois, mais vous devez envisager l'autre possibilité. Si vous allez au procès et que vous êtes condamné, vous ne sortirez pas avant des dizaines d'années. Pensez à votre fille, Jay.

Mes épaules s'affaissent. Harper. Ma magnifique petite fille aux yeux chocolat. Je me prends la tête entre les mains.

— Où est-elle ? Est-ce qu'elle va bien ? Il faut que je prévienne ma sœur. Elle viendra. Elle pourra s'occuper d'elle.

Je n'ai pas parlé à Denise depuis des mois, malgré le fait qu'elle me téléphone toutes les semaines. J'ignore ses appels et ne les retourne jamais. J'y pense et je prévois de le faire, sans jamais parvenir à m'y résoudre, pas disposé à rejeter ses sempiternelles sollicitations pour que je lui prête de l'argent. Elle vit dans l'Ohio avec ses trois enfants, son deuxième mari et ses deux enfants à lui. Elle est toujours à court pour payer le loyer, les courses, les habits pour les gosses. « J'aimerais tant offrir des cours de danse classique à Penny », m'a-t-elle lancé d'un ton irrité la dernière fois que nous nous sommes parlé. Comme si c'était ma faute si elle n'avait pas les moyens.

Javier ouvre son dossier en kraft, feuillette les pages et en sort une.

— C'est Mme Caraway qui en a la garde.

Je sursaute, perplexe.

— Caitlin ? Pourquoi Harper est-elle avec elle ? Elle devrait être avec sa famille.

— Eh bien, il semble que Mme Caraway, réplique Javier en prononçant le nom très lentement pour me corriger, soit nommée tutrice légale d'Harper. Dans votre testament. Dans le cas malheureux où ni vous ni Mme Lockhart ne pourriez plus vous en occuper.

— Quoi ? dis-je avec hargne car ça n'a aucun sens. Non, non. Il doit y avoir une erreur. C'est ma sœur qui est désignée comme tutrice.

C'était d'ailleurs un point de discorde à la naissance d'Harper, qu'il m'a fallu faire accepter à Violet comme à Denise. Sans surprise, les deux ne s'appréciaient guère. Denise trouvait que Violet était snob, Violet pensait que Denise était un parasite. Elles n'avaient pas vraiment tort, ni l'une ni l'autre. Ceci étant, je ne supportais pas l'idée qu'Harper aille vivre chez les parents de Violet, ni chez les miens d'ailleurs. « Elle devrait être avec ses cousins », avais-je argumenté auprès de Violet. « Auprès d'autres enfants, de sa famille. Et de toute façon, quelles sont les chances qu'il nous arrive quelque chose à tous les deux ? » Violet avait fini par céder, tout comme

Denise, lorsqu'elle avait compris que la garde de sa nièce s'accompagnerait d'un gros chèque. Violet avait-elle modifié notre testament sans m'en parler ? Pourquoi ?

— Il y a votre signature sur les documents, de même que celle de Mme Lockhart, poursuit Javier.

Il sort une autre page qu'il me montre, en tapant du doigt sur le cachet en bas.

— C'est votre avocat à New York qui nous les a fait parvenir. D'après lui, c'est vous qui les lui avez envoyés.

Je fixe, sans voix, mon nom, à côté de celui de Violet, à l'encre bleue.

Je finis par relever les yeux, secouer la tête.

— Je n'ai jamais signé ça ! Et je les lui ai encore moins envoyés ! Je ne veux pas qu'Harper soit avec Caitlin, ou Sloane, quel que soit son nom. Laissez-moi appeler Denise !

— Il semblerait que Mme Caraway ait sollicité les services d'un avocat, poursuit Javier avec un soupir. Une pointure. Si vous voulez contester le testament, nous devons le faire selon la procédure. Cela pourrait prendre des mois.

Il referme son dossier et assène :

— Je peux tout à fait me charger de la demande, si vous le souhaitez.

J'ai la tête qui tourne. *Mais que se passe-t-il ?*

— Oui, je le souhaite ! Harper n'a rien à faire avec elle !

Il acquiesce.

— Très bien, je m'en occuperai. Mais pour l'accord, alors... Vous êtes sûr ?

— Combien de fois faut-il que je vous le répète ? Je ne vais pas passer quinze années derrière les barreaux pour un crime que je n'ai pas commis !

Je crie avec une telle rage que je postillonne sur la table.

Javier opine de nouveau du chef.

— Je comprends. Laissez-moi reparler à la procureure, que je voie si on peut négocier.

Il se lève, les pieds de sa chaise raclent sur le sol bétonné.

— En attendant, essayez de vous reposer, d'accord ?

Sa voix s'est adoucie. Je hoche lentement la tête, le souffle lourd. Que je me repose, bien sûr. J'ignore si je pourrais de nouveau me reposer un jour.

— Jay ? lance Javier en posant la main sur mon épaule.

Je lève les yeux vers lui et lis la pitié dans les siens. Il me prend pour un moins que rien.

— J'ai vu Harper avec Mme Caraway lorsqu'elles ont quitté le commissariat. Votre fille semble entre de bonnes mains. Elle était souriante et dévorait un énorme sachet de M&M's.

De retour dans ma cellule, je m'assieds dos au mur. J'ai l'impression d'être au bord d'un puits sans fond, sur le point d'être avalé tout cru.

La main dans les cheveux, je me torture les méninges. Pourquoi Violet aurait-elle confié les droits parentaux à Caitlin ? Pourquoi Caitlin aurait-elle menti sur son nom ?

Pour la centième fois, je repasse notre dernière dispute dans ma tête, comme un disque rayé. Sa voix résonne avec force dans mon crâne, se répercute sur les murs en ciment de ma prison.

C'est exactement ce que j'espérais.

Que voulait-elle dire ? Qu'elle souhaitait que j'aie une liaison avec Caitlin ? Pourquoi aurait-elle confié la garde de notre fille à une femme avec qui j'aurais eu une liaison ?

Ce qu'il s'était passé entre Caitlin, ou Sloane, et moi n'était même pas une liaison. C'était un petit flirt innocent, tout au plus ; des regards aguicheurs, quelques baisers. Une distraction, rien d'autre. Nous le savions tous les deux. C'est juste que Violet n'a cessé de jouer le chaud et le froid ces derniers mois, et elle est devenue glaciale dès qu'on est arrivés dans la

maison de la plage, avec ses sourires pincés, à faire semblant de dormir chaque fois que je venais me coucher. Forcément, j'étais tendu et agité. Et Caitlin était là, à attendre.

Qui pourrait me le reprocher ? Je ne reconnaissais plus Violet. Et pas parce qu'elle avait changé de look, ce qui était le cas. Je repense à la photo que Javier m'a montrée, celle de Violet et Caitlin sur la plage, Harper entre elles deux. Elle avait grossi depuis quelques semaines, je ne l'avais jamais vue aussi enrobée en dehors des derniers mois de sa grossesse. Et elle avait plein de boutons, au front et au menton. La Violet que je connaissais, celle avec qui j'avais partagé ma vie et ma salle de bains pendant plus de dix ans, surveillait sa ligne et prenait soin de sa peau. Elle n'hésitait pas à utiliser tous les produits nécessaires pour ça. Les crèmes de nuit, de jour, les gommages, les masques. Mais d'autres choses avaient changé aussi : sa façon de s'habiller, pour commencer. Elle mettait désormais des vêtements trop grands, moches et usés. Et le plus choquant peut-être de sa transformation : la façon dont elle se tenait, comme si elle était intouchable, comme si, en voulant l'attraper, on n'aurait saisi que du vide.

Sur l'île, Violet s'est effacée et Caitlin s'est révélée. Caitlin, avec ses regards langoureux et ses rires rauques. Elle me regardait comme Violet me regardait avant.

D'une certaine manière, d'ailleurs, Caitlin me rappelait Violet. L'ancienne Violet, en tout cas. C'est drôle, maintenant que j'y pense, le matin de notre départ, lorsque Caitlin est arrivée chez nous, un bref instant, j'ai cru que c'était Violet sur le perron. Ses cheveux étaient plus foncés et plus courts que la dernière fois que je l'avais vue, elle avait la même coupe que Violet et portait des vêtements typiques de sa garde-robe. Elle a rougi lorsque je l'ai complimentée, et m'a appris que c'était Violet qui lui avait donné ce haut, toute sa tenue, d'ailleurs. Sur le coup, je n'y ai pas prêté attention. N'est-ce pas ce que font les femmes ? Se prêter des vêtements et échanger des conseils de beauté ?

À présent, ça me turlupine. Caitlin était-elle jalouse de Violet ? Est-ce qu'elle s'est habillée comme elle, s'est comportée comme elle, parce qu'elle voulait être elle ? Un mauvais pressentiment me saisit, suivi d'une vague de nausée. Est-ce qu'elle aurait pu être jalouse au point de la tuer ?

Je me masse les tempes. *Non*. Si c'était Caitlin qui avait tiré sur Violet, pourquoi Violet aurait-elle raconté à la police que c'était moi ? Ça n'avait aucun sens. Je passe à côté de quelque chose. Mais quoi ? Allongé sur le dos à même le sol, les os douloureux contre le ciment, je fixe les fissures du plafond. Je sens que la réponse est tout près, à portée de main.

Au bout d'un moment, je m'endors, les paupières lourdes, la tête lancinante. Je tourne et vire, le corps en souffrance. Je dors sans faire de rêve.

Et d'un coup, au milieu de la nuit, je me réveille et me redresse d'un bond. La sueur me colle le T-shirt à la peau.

Javier a dit que Caitlin nous avait entendus nous disputer. Mais elle n'était pas à la maison. Je l'ai croisée : quand je suis parti, elle rentrait.

Comment peut-elle savoir qu'on s'est disputés, dans ce cas ? Sauf si ce n'est pas Caitlin qui a parlé de la dispute aux flics. La vérité me percute comme un train lancé à pleine vitesse.

Caitlin n'a pas tué Violet. Violet a tué Caitlin. Elle lui a tiré dessus et a prétendu être Caitlin en affirmant que c'était Violet Lockhart qui gisait au sol. Que c'était moi qui l'avais assassinée.

Caitlin n'essayait pas d'être Violet ; c'était Violet qui cherchait à être Caitlin. Elle voulait que Caitlin lui ressemble. Que Caitlin et moi passions du temps ensemble pour que les gens croient que Caitlin était Violet Lockhart, ma femme. *C'est exactement ce que j'espérais.*

Tant bien que mal, je me relève et me mets à taper du poing sur la porte.

— S'il vous plaît ! Quelqu'un ! J'ai besoin d'aide !

Je frappe et je frappe encore jusqu'à ce qu'enfin on m'ouvre. Le gardien me toise d'un œil irrité.

— Il faut que vous appeliez mon avocat, lui dis-je.

— Il est 4 heures du matin. Vous l'appellerez demain.

La porte se referme d'un coup sec.

— Non ! Attendez !

Mais personne ne revient. Je m'affale au sol. Au bout d'un moment, je me traîne jusqu'au matelas mais ne parviens pas à dormir tant je suis énervé. Violet n'est pas morte. Pas morte. Pas morte. Pas morte.

Je suis en train de faire les cent pas quand le gardien vient enfin me chercher. Tout mon corps est en tension, comme si je venais de sniffer une ligne, la tête me tourne mais tout est d'une clarté absolue.

Sitôt dans la salle d'interrogatoire, menottes retirées, je me précipite vers Javier et le saisis par les épaules.

— Violet n'est pas morte ! C'est Caitlin ! Enfin Sloane. Violet l'a tuée !

Javier recule d'un pas, rajuste sa veste, puis m'indique la chaise de la main.

— Asseyez-vous donc, réplique-t-il avec calme. Vous avez dormi ?

Il me prend par l'épaule, dans une tentative de me guider vers la table.

— Non !

Je me dégage d'un mouvement brusque. Il me croit fou, c'est sûr. Je le penserais moi aussi à sa place. Je sais de quoi j'ai l'air, mais je suis convaincu d'avoir raison. J'en mettrais ma main à couper.

— Écoutez, dis-je en baissant d'un ton. Violet m'a tendu un piège. Elle a tiré sur Caitlin et prétendu que c'était moi. Maintenant elle se fait passer pour Caitlin. C'est pour ça qu'elle s'habillait comme ça. Je croyais que Caitlin essayait d'être Violet, mais c'était le contraire ! Vous pouvez la faire venir ici ?

Je suis à bout de souffle, haletant et en sueur. Je le fixe en attendant une réponse. Il n'a pas besoin de me croire, juste de m'écouter et de me donner une chance de prouver ce que j'avance.

Javier secoue lentement la tête.

— Je ne peux pas faire venir un témoin jusqu'à vous. Même si elle acceptait...

Une autre idée me frappe alors. Un point qui me taraudait.

— Les M&M's ! Vous avez dit que Caitlin en avait donné à Harper ! Mais c'est Violet qui lui en donne ! En récompense. C'était elle. Vous ne vous en êtes pas rendu compte parce qu'elle était habillée différemment, mais croyez-moi !

— Jay, je ne vais pas accuser Mme Caraway de voler l'identité de votre femme parce qu'elle donne des M&M's à votre fille...

— Ce n'est pas Mme Caraway ! je crie. Vous m'avez entendu ? C'est Violet ! S'il vous plaît, vous devez trouver un moyen pour qu'on se rencontre. Ou non, j'ai une meilleure idée. Le corps ! Demandez un test ADN sur le corps. Ce sera celui de Caitlin, ou Sloane, peu importe son nom.

— Jay, asseyez-vous, je vous en prie.

Je m'assieds, même si je n'en ai pas envie. Sous la table, mes genoux tressautent nerveusement. Javier s'installe en face de moi. Pendant un moment, il ne dit rien.

— Le corps a été incinéré hier, déclare-t-il.

— Quoi ?

— Je suis désolé.

J'ai l'impression qu'on vient de me frapper à l'estomac. Comment Violet a-t-elle pu orchestrer tout ça ? Je commence à rire, incrédule puis hystérique. La garce. Elle se croit plus maligne que moi ; elle l'a toujours cru. C'était sa chance de le prouver. Mais je ne vais pas la laisser faire. Je me calme, cesse de rire aussi vite que j'ai commencé.

— Je veux aller au procès, dis-je.

— Jay..., tente Javier, réticent.

— Non ! Si Caitlin est le seul témoin, alors elle devra venir à la barre. Violet sera obligée de se montrer.

Javier pousse un soupir.

— La procureure vous offre douze ans si vous acceptez l'accord.

Il ne me croit pas. Absolument pas.

— Non. Est-ce que je dois engager un autre avocat ? Je veux un procès. Avec ou sans vous.

Un long silence s'ensuit.

— Si c'est votre décision, nous irons devant le tribunal, consent enfin Javier. Mais la procédure pénale pourrait prendre des mois, un an même, ou plus.

— Je m'en fiche.

Je me fous du temps que ça prendra. Je ne laisserai pas Violet s'en tirer comme ça. Je ne la laisserai pas tout me prendre.

— D'accord, répète Javier. Je vais informer la procureure. Et si vous changez d'avis...

— Ça n'arrivera pas.

Trois mois s'écoulent. À ma demande, Javier a obtenu que le procès se tienne à Brooklyn et j'ai donc été transféré dans un centre de détention du Queens. Ainsi, je suis plus près d'Harper, même si personne ne l'amène me rendre visite. Je suis aussi plus près de Violet. Je sais qu'elle est là, quelque part, je la sens, je l'entends rire, se moquer de moi.

Et un jour, je reçois des nouvelles. Dans une autre salle d'interrogatoire sinistre, Javier m'apprend que Sloane Caraway a accepté de me rencontrer. Elle sera accompagnée de la procureure. Javier aussi sera là.

— Est-ce que vous accepterez son offre si c'est bien Sloane Caraway et non pas votre femme ? veut savoir Javier.

J'acquiesce. Ce sera Violet. Je le sais. Elle ne peut pas s'en empêcher. Elle veut se vanter, me montrer qu'elle me punit pour ce que j'ai fait.

— Bien, conclut Javier.

La procureure et lui ont le même objectif : éviter le procès et régler cette affaire en dehors du tribunal. Je me fous de leur motivation. Tout ce qui

compte pour moi, c'est qu'elle va venir. Je ne l'ai pas tuée, mais quand je la verrai, je pourrais bien passer à l'acte.

Deux jours plus tard, je suis assis à côté de Javier dans une pièce sans fenêtre du centre de détention, deux chaises vides attendent en face de nous. Mes chevilles sont attachées aux pieds de la chaise. Un gardien est posté dans un coin.

Un silence étouffant règne dans la pièce.

Je ne quitte pas la porte des yeux. À tout moment, elle va entrer.

Mon cœur bat violemment dans ma poitrine. C'est comme être en haut d'une montagne russe, les pieds dans le vide, à attendre la descente. Ça arrive, on sait que ça arrive, mais on ne sait pas quand. Maintenant ? Maintenant ?

Enfin, le bourdonnement de la porte qu'on déverrouille. Mon cœur s'arrête.

La porte s'ouvre. Deux femmes entrent : la procureure d'abord, grande, vêtue d'un tailleur élégant, des cheveux blonds tirant sur le gris, et derrière elle, Violet, tête baissée, ses cheveux bruns doux et soyeux. J'ai le souffle coupé, la gorge sèche. C'est elle. Un sourire triomphal s'épanouit à mes lèvres, l'adrénaline fuse dans mes veines.

Elle relève la tête. Nos regards se croisent et mon sourire s'évanouit. La procureure et elle s'asseyent de l'autre côté de la table.

La femme en face de moi n'est pas ma femme. Elle lui ressemble. Même coupe de cheveux, même frange, même visage en forme de cœur. Elle porte ses vêtements, une robe-chemise à fines rayures que j'ai toujours adorée, les deux boutons du col défaits. Autour de son cou, son collier avec le pendentif en étoile.

Mais ce n'est pas Violet.

C'est Sloane.

SLOANE

Je tourne la clé dans la serrure, pousse la porte de la maison en grès rouge des Lockhart. Dans le hall d'entrée, je marque une pause pour humer le parfum des pivoines fraîchement cueillies et contemple le salon et la cuisine.

Une dizaine de cartons de déménagement à moitié pleins jonchent le sol, l'îlot central, la table de la salle à manger. Les livres ont été retirés des étagères, les cadres ôtés des murs, la vaisselle sortie des placards. Le tout est enveloppé de papier bulle et soigneusement emballé. Il y a deux semaines, j'ai mis la maison en vente, et j'ai déjà reçu six propositions, dont deux au-dessus du prix demandé. Selon l'agente immobilière, nous pourrions conclure la vente à la fin du mois. À ce moment-là, Jay aura accepté de plaider coupable et sera derrière les barreaux pour de bon.

Dans l'escalier que je commence à gravir, je lance :

— Je suis rentrée !

Sur le palier, la porte de la chambre au fond du couloir s'ouvre. Violet apparaît.

— Comment ça s'est passé ? s'enquiert-elle.

— Si tu avais vu sa tête ! dis-je avec un grand sourire. J'aurais aimé le prendre en photo pour te montrer.

Elle me renvoie mon sourire, son visage le reflet du mien. Violet, ma jumelle astrologique.

J'ai failli la perdre, alors que je venais à peine de la trouver. Nous avons été imprudentes, toutes les deux : nous avons laissé Jay se mettre entre nous, nous avons permis à nos sentiments – une amourette pour ma part, la haine en ce qui la concerne – de nous détourner de ce qui compte vraiment. Mais à la fin, au moment crucial, nous nous sommes choisies.

Trois mois plus tôt, j'ai vu avec horreur Violet pointer un pistolet sur moi. Au moment où son doigt s'est posé sur la gâchette, j'ai fait volte-face, prête à courir. Le coup de feu est parti. La détonation était si puissante que j'ai eu l'impression que mes tympanes avaient explosé. Je me suis jetée au sol, me couvrant la tête des mains.

Lorsque j'ai compris qu'elle m'avait ratée, j'ai voulu m'enfuir et j'ai rampé à même le sol, paniquée, puis je me suis relevée tant bien que mal.

C'était une tactique que j'avais apprise pendant la formation de prévention attentat-intrusion en tant que professeure à Mockingbird. La seule chance qu'on ait d'échapper à un tireur, c'est la fuite : il est plus difficile d'atteindre une cible mouvante qu'immobile. Alors j'ai fui. Je suis sortie en courant de la chambre, j'ai dévalé l'escalier et j'ai quitté la maison. Sans un regard en arrière.

Arrivée sur la route, je haletais et je pleurais en même temps, j'ai appelé à l'aide. Je n'avais ni téléphone ni clé de voiture.

Complètement éperdue, je me suis précipitée vers la maison d'Anne-Marie, tout en jetant des regards par-dessus mon épaule. Personne. J'ai quand même continué à courir, le visage inondé de sueur et de larmes.

J'ai ralenti, à bout de souffle, les poumons en feu, pour remonter l'allée d'Anne-Marie. Et là, j'ai marqué un arrêt en notant la voiture qui y était garée. C'était la nôtre, celle que nous avions louée sur l'île. Le soulagement m'a submergée. Jay était là. Il était là avec Harper.

Je l'avais entendu se disputer avec Violet alors que je rentrais à la maison après avoir déposé Harper chez Anne-Marie. Les cris de colère m'étaient parvenus alors que j'approchais de la véranda. Ils hurlaient tous

les deux, comme enragés. Au moment où j'allais entrer, Jay est sorti comme un boulet de canon, son sac de voyage à l'épaule, le visage fermé et furieux. Il est passé à côté de moi, presque sans me voir, en grommelant qu'il rentrait en ville. J'étais sous le choc, un peu blessée aussi, mais surtout confuse. Maintenant, je comprenais. Évidemment, il était venu ici. Jamais il ne partirait sans Harper.

Secouée de sanglots, j'ai gravi les marches du perron d'Anne-Marie. Sur la dernière, je me suis figée net, le souffle coupé, la main serrée sur le cœur. De là, je pouvais voir par la fenêtre du salon. Non. Non, ce n'était pas possible. Je voulais hurler de douleur, mais je n'ai rien dit.

À travers la vitre, j'ai vu Jay. Et Anne-Marie. Ensemble. En train de s'embrasser. Il pressait son corps contre le sien collé au mur, et Anne-Marie caressait le devant de son pantalon. Je les ai regardés bouche bée, abasourdie, mon cerveau n'arrivant pas à traiter l'image qu'il recevait.

Jay avec Anne-Marie. Jay qui embrassait Anne-Marie. Qui l'embrassait comme il m'avait embrassée la veille. J'ai ressenti comme un coup de poignard, ou comme si on m'arrachait les entrailles en passant par la gorge. Cinq minutes plus tôt, j'avais cru mourir ; à présent, en voyant Jay avec Anne-Marie, je regrettais de ne pas être morte. Depuis combien de temps est-ce que ça durait ? Quand est-ce que ça avait commencé ? Au cours de leurs joggings matinaux ? Ou au creux de la nuit, lorsque nous étions toutes couchées ?

Depuis notre arrivée sur Block Island, mes sentiments pour lui n'avaient cessé de s'intensifier, au point que je brûlais de désir pour lui. J'avais le corps en feu et je croyais avoir trouvé mon âme sœur.

Le premier jour, lors de notre tour de l'île, pour entrer dans un restaurant, il avait posé sa main dans le bas de mon dos. Sur la banquette, nos cuisses se touchaient. L'alchimie entre nous était palpable, vibrante. Il me dévorait des yeux, me lançait des sourires taquins. Je me répétais que

c'était mon imagination, mais chaque nuit, dans mon lit, j'espérais que non. Je n'arrêtais pas de penser à lui, et je ne voulais penser qu'à lui.

Et puis, le soir où nous sommes allés dîner en ville, dans la voiture au retour, Harper endormie sur la banquette arrière, il a murmuré à mon oreille :

— Je n'ai jamais ressenti ça avant.

— Moi non plus, ai-je répondu dans un souffle.

À ce moment-là, il m'avait parlé du divorce, et même si j'avais conscience que ça signerait la fin de mon amitié avec Violet, j'étais trop accro.

Je croyais que Jay et moi serions ensemble à notre retour à New York. C'est ce qu'il m'avait dit. « J'ai hâte que nous soyons seuls. Que nous n'ayons plus à nous cacher. »

Quelle imbécile j'avais été ! Tandis que je l'observais à travers la fenêtre, que je voyais sa bouche avide sur celle d'Anne-Marie, je me suis rappelé les paroles de Violet. « Vous croyez le connaître, mais vous vous trompez. C'est un menteur. Tout comme vous. »

J'ai supposé que c'était la colère qui parlait, parce qu'il la quittait. Elle, l'épouse amère qui était rejetée. Mais en le voyant avec Anne-Marie, j'ai compris ce qu'elle voulait dire vraiment. Il ne m'avait servi que les paroles que je voulais entendre. C'est ce qu'il faisait avec tout le monde. Comment avais-je pu être aussi aveugle ?

Alors je suis rentrée. Auprès de Violet.

Avant que Jay et Anne-Marie ne devinent ma présence, en toute discrétion, j'ai redescendu les marches et je suis retournée chez nous.

— Violet ? ai-je appelé en ouvrant la porte d'entrée. Vous avez raison. Je suis une menteuse. Très douée. Laissez-moi vous aider.

Je n'avais plus peur. Elle ne voulait pas me faire de mal. Elle voulait en faire à Jay. Et moi aussi, maintenant.

Elle était toujours dans la chambre principale, à genoux, le pistolet par terre à côté d'elle. Elle avait le teint blême, les yeux rouges et gonflés. Elle paraissait si jeune et vulnérable. Elle a levé la tête vers moi, les larmes roulaient sur ses joues.

Je me suis assise en face d'elle et je lui ai expliqué ce que j'avais vu. Alors, elle m'a tout raconté.

Jay avait commencé à la tromper alors qu'elle était enceinte d'Harper. C'était en tout cas la première fois qu'elle en avait eu la preuve. Lorsqu'elle l'avait interrogé, il lui avait rétorqué qu'elle était jalouse et inventait des histoires. Il avait presque réussi à la convaincre, mais ensuite elle avait vu des messages sur son portable. Des photos dénudées de sa collègue de travail, des projets de retrouvailles dans un hôtel.

Il avait pleuré lorsqu'elle lui en avait parlé. Il lui avait expliqué qu'il se sentait seul, que devenir père lui faisait peur, que ça n'arriverait plus. Sauf que ça s'était reproduit. Quand Harper avait six mois. Et encore un an plus tard. Et ça, ce n'étaient que les tromperies dont elle était au courant. Chaque fois, il jurait que les choses allaient changer. Elle voulait le croire. Elle en avait besoin.

Aussi, lorsqu'il lui avait proposé de recommencer à zéro avec lui à New York, elle avait accepté. Il lui avait promis que ce serait pour lui l'occasion d'être le soutien de famille, de se prouver à lui-même qu'il pouvait s'occuper d'elle et d'Harper. Ils vivaient sur la fortune familiale de Violet depuis si longtemps qu'il en avait perdu de vue l'homme qu'il était. C'était la raison pour laquelle il recherchait une sorte de validation auprès d'autres femmes. À New York, les choses seraient différentes, meilleures. Promis, juré.

Elles l'ont été, même après qu'elle a découvert qu'il était au courant depuis le début pour son fidéicommiss. Il se montrait impliqué, concentré sur la création de sa start-up. C'était ce qu'elle croyait en tout cas. Puis, il lui avait demandé d'injecter de l'argent dans sa société, et il avait admis avoir

perdu aux jeux et mis la société à sec. Et quelques semaines plus tard seulement, le coup de grâce.

Violet est rentrée plus tôt que prévu un après-midi et elle a trouvé la maison apparemment vide. La télé du salon était allumée sur un dessin animé de Disney. Nina, la baby-sitter, n'avait pas mentionné qu'elle sortirait avec Harper.

— Il y a quelqu'un ? a appelé Violet.

Elle a entendu du bruit dans la cuisine et y a trouvé Harper debout sur le plan de travail en train de fouiller dans le placard où ils rangeaient les gâteaux. Harper s'est tournée en entendant Violet, elle a chancelé et failli tomber. Elle affichait un sourire coupable, elle savait qu'elle n'avait pas le droit de grimper sur le plan de travail.

— J'avais faim, a-t-elle expliqué.

Elle ignorait où était Nina.

Violet a ramené Harper sur le canapé, avec un bol de Cheerios, puis elle est partie à la recherche de Nina. La porte du bureau de Jay était fermée. Retenant son souffle, tout doucement, elle l'a ouverte. Jay était dans son fauteuil, tête en arrière, yeux fermés, Nina à genoux devant lui. Violet a refermé la porte sans bruit et elle est redescendue. Elle a préparé un sac et a emmené Harper au parc.

Soudain, tout s'est éclairé, comme lorsqu'on craque une allumette dans une pièce sombre. Elle vivait la vie de ses parents. Celle qu'elle s'était efforcée de fuir. Elle était devenue sa mère, la tête enfoncée si profondément dans le sable qu'elle s'étouffait, mariée au même genre d'homme que son père. Au détriment de sa fille. Sa merveilleuse Harper. Elle était furieuse, enragée. Contre elle, oui, mais contre Jay aussi. Enfin contre Jay. Il était temps.

Elle a attendu qu'Harper soit endormie ce soir-là avant d'aller dans leur chambre. Il était déjà couché, penché sur son téléphone. À envoyer des

messages à Nina, sûrement ; une photo de son sexe qu'il aurait prise plus tôt dans la journée.

— Quoi ? a-t-il demandé quand il a vu l'expression sur son visage.

— Comment as-tu pu faire ça ? a-t-elle hurlé d'une voix stridente. Tu l'as laissée toute seule ! Et pour quoi ? Une petite gâterie ?

Au début, il a joué la consternation. Harper allait bien ; il ne lui était rien arrivé. Et Violet se trompait, ce n'était pas ce qu'elle croyait. Au bout d'un moment, il a cessé de mentir, mais cette fois, il n'éprouvait plus aucun remords.

Il l'a regardée l'air de dire *qu'est-ce que tu croyais ?*

— Tu n'es plus la femme que j'ai épousée, a-t-il assené.

Comme si c'était la faute de Violet s'il sautait sur tout ce qui bouge, s'il faisait ce que bon lui semblait, quand bon lui semblait. *Ce n'est pas moi qui ai un problème*, disait-il en réalité. *Je ne fais rien de mal. C'est toi qui débloques.*

Là, elle a vu rouge. Elle lui a dit qu'elle voulait divorcer. Et la dispute s'est intensifiée. Il l'a suivie en bas, où elle a brisé chaque cadre contenant une photo d'eux deux, où elle a hurlé si fort que les voisins ont appelé la police. C'est là qu'elle lui a jeté un verre au visage. En se brisant, un éclat a entaillé la joue de Jay. La coupure n'était pas profonde, mais le sang a jailli, coulé dans son cou. Il en a fait des caisses, la main plaquée sur sa plaie, comme un animal blessé. Personne n'a été arrêté mais un rapport d'incident a été rédigé. Violet avait bu, et même si Jay aussi, c'était elle qui avait jeté le verre et lui qui saignait.

Jay aurait pu porter plainte, mais il ne l'a pas fait. Il n'hésiterait pas cependant, lui a-t-il assuré une fois les policiers repartis alors que le soleil se levait, si elle essayait de divorcer. L'agent lui avait expliqué qu'il avait un an pour porter plainte s'il changeait d'avis. Et il demanderait la garde exclusive. Quel juge accorderait la garde à une mère avec des antécédents de violence conjugale ? Il lui prendrait Harper et autant d'argent qu'il

pourrait. Si elle le quittait, il menaçait de la laisser seule et ruinée. Il la tenait en otage, pieds et poings liés, un chiffon sale en guise de bâillon. Leur mariage, comme son enfance, était sa prison.

Elle a cherché une solution légale, mais son avocat lui a fait comprendre que Jay pouvait gagner, qu'il était possible qu'un juge la déclare inapte et lui retire ses droits parentaux. Et qu'en plus, il pourrait ordonner qu'elle verse une pension alimentaire pour lui et pour Harper. Elle possédait ce fidéicommiss légué par sa grand-mère, après tout. Oui, il lui appartenait, mais Jay pourrait trouver un moyen de toucher les intérêts qu'il engendrait. Ça ne valait pas la peine de courir le risque, selon son opinion à 600 dollars de l'heure. *Ne pouvait-elle pas essayer d'arranger les choses ?*

Sauf qu'elle avait déjà essayé. Pendant des années, elle avait essayé parce qu'elle l'aimait, parce qu'elle le croyait chaque fois qu'il lui promettait qu'il allait changer. Parce qu'en dépit de tout – l'infidélité, l'argent, ses remarques sur ses tenues et son physique –, elle pensait qu'il était un bon père.

Tout du moins qu'il pourrait l'être, si elle lui montrait comment aimer d'un amour inconditionnel et sans attentes.

Elle avait cependant désormais la preuve irréfutable qu'elle se trompait. Il ne serait jamais un bon père. Jamais un bon père ne se préoccuperait plus d'assouvir ses pulsions que d'assurer la sécurité de sa fille. Et pire, un bon père ne volerait jamais son enfant à sa mère. Harper avait besoin d'elle ; autant la démembrer.

Enfin, elle discernait la forêt derrière l'arbre. Elle voyait Jay pour qui il était et pourquoi il ne changerait jamais. Au plus profond de lui, il ne s'intéressait qu'à l'argent et aux apparences. À lui-même. Et Violet, mieux que quiconque, savait les conséquences de ce genre de comportement sur une enfant. Peut-être qu'en étant présente, elle pourrait protéger Harper, amoindrir l'impact, mais s'il restait seul avec leur fille, qui pouvait prévoir les dégâts qu'il causerait ?

Sur ça aussi, elle avait fermé les yeux. Cette influence si subtile qu'elle n'avait rien vu, mais pour combien de temps ? Jay ne cessait de faire des commentaires sur la quantité de nourriture que mangeait Harper, la fréquence. Il détestait les M&M's, il fusillait Violet du regard chaque fois qu'elle lui en donnait. Il veillait toujours à ce qu'Harper soit bien coiffée, ses cheveux brossés, sa tresse bien régulière, sa frange bien lisse, à ce que ses habits soient de marque. Pour le spectateur ignorant, ça pouvait passer pour de la prévenance. C'est ce que je croyais. Mais Violet voyait clair. Jay enseignait à Harper – comme il le lui avait enseigné, et ses parents avant lui – que sa valeur était inextricablement liée à la façon dont elle se présentait au monde.

La réponse était donc non, elle ne pouvait pas essayer d'arranger les choses. Jay avait brisé le cœur de Violet, à de multiples reprises, et le jour viendrait où il briserait celui d'Harper, Violet en était convaincue. C'était la seule et unique chose qu'elle refusait de laisser arriver.

Alors, toutes les deux, dans la salle de bains de la maison de la plage, nous avons élaboré un plan. Il n'y avait qu'une seule règle : plus de mensonges. En tout cas, l'une envers l'autre. Jamais plus l'une envers l'autre.

Une fois que nous avons été d'accord, Violet m'a tendu le pistolet. Plutôt qu'elle me tire dessus, c'était moi qui tirerais sur elle.

Avant ça, Violet a appelé Danny avec le téléphone prépayé. Lorsqu'il a décroché, elle s'est remise à pleurer.

— Je n'ai pas pu le faire, lui a-t-elle expliqué.

Elle sanglotait, ses épaules tressautaient, son nez coulait, sa voix se brisait.

— Je n'ai pas pu.

À l'autre bout du fil, une voix a répondu :

— Je sais, bébé.

C'était pour cela qu'il avait accepté de jouer le jeu. Il avait compris avant elle que lorsqu'elle braquerait son arme, elle serait incapable de me tuer. Ce n'était pas le genre de personne qu'elle était.

Le pistolet était plus lourd que je n'aurais cru. Je sentais les battements de mon cœur dans ma paume serrée dessus. J'ai pris une grande inspiration, expiré en tremblant. Violet se tenait à un ou deux mètres de moi, dos tourné comme si elle s'enfuyait, comme moi un peu plus tôt. Je devais tirer à bout portant, pour ne pas rater. Danny nous avait conseillé de viser la cuisse. Il y aurait beaucoup de sang, mais ce serait assez éloigné de tous les organes vitaux et il pourrait prétendre que l'artère fémorale avait été touchée. Personne ne remettrait sa parole en doute. Il était tout en haut de l'échelle, ses déclarations étaient incontestables.

Violet a hurlé quand le coup est parti, un gémissement bas et guttural. J'ai accouru auprès d'elle, mais elle m'a repoussée.

— Le pistolet, a-t-elle insisté, dents serrées et paupières fermées. Occupe-toi du pistolet.

J'ai essuyé l'arme et je l'ai jetée sous le lit pour que la police l'y retrouve. Ensuite, un linge appuyé sur sa blessure, j'ai composé le numéro des secours. À ce moment-là, je me suis réjouie d'avoir de telles mains, mes grandes paluches couvraient parfaitement la plaie et empêchaient le sang de couler.

— À l'aide ! ai-je crié dans le téléphone. Vous devez nous aider ! Mon amie est blessée. Son mari lui a tiré dessus !

Pendant que nous attendions les secours, je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer l'avenir : moi installée dans la grande maison, Violet et moi redécorant le bureau de Jay pour en faire ma chambre. Je serais comme une tante pour Harper, une sœur pour Violet. Je me voyais me lever à l'aube pour préparer le déjeuner d'Harper, lui brosser les cheveux, l'emmener au parc après l'école, aider Violet à cuisiner pour le dîner, elle devant la gazinière et moi à table pour émincer les oignons. Nous borderions Harper

chacune notre tour, pendant que l'autre ferait la vaisselle. À la fin de la journée, nous nous effondrerions sur le canapé et nous chamaillerions gentiment sur le choix de la série à regarder.

Je lui ai souri avec tendresse tout en lui serrant la main. Violet s'était libérée de la personne que ses parents voulaient qu'elle soit pour s'enfermer de nouveau dans le rôle de celle qui plaisait à Jay. Ça l'avait étouffée au point de ne plus pouvoir respirer. Elle avait donné tout ce qu'elle avait en elle. Et ça n'avait pas suffi. Malgré tous ses efforts, elle ne suffisait toujours pas. Mais pour moi, elle était tout ce dont j'avais besoin. Nous nous suffirions l'une à l'autre.

Violet a ouvert les yeux et m'a décoché un sourire faible.

— Je suis désolée d'avoir essayé de te tuer.

J'ai laissé échapper un cri entre le rire et le sanglot.

— Je suis désolée d'avoir voulu coucher avec ton mari.

Violet était couverte de sueur lorsque les ambulanciers sont arrivés. Danny, comme promis, était le premier sur les lieux, accompagné d'un autre secouriste, un garçon d'à peine 18 ans au visage couvert d'acné. Puis deux policiers ont débarqué, l'un tout aussi jeune, l'autre près de la soixantaine avec un ventre bedonnant. Au milieu de toute l'agitation, j'ai observé Danny. Violet avait raison, il était très beau. Il s'est occupé d'elle et l'a manipulée avec tendresse, le regard doux et le ton apaisant. Pas étonnant que toutes les filles – et les garçons – de l'île soient sous le charme.

Pendant que Danny prenait soin de Violet, qu'il bandait sa plaie et l'équipait d'un masque à oxygène avant de l'installer sur le brancard, je suis restée avec les policiers. Je leur ai raconté ce que nous avions répété. J'étais rentrée après avoir déposé Harper chez Anne-Marie et j'avais entendu Violet et Jay se disputer. Il lui criait dessus au sujet de papiers de divorce et hurlait qu'il ne la laisserait jamais partir.

— Il semblait furieux, ai-je ajouté d'une voix tremblante.

Puis il y avait eu un coup de feu. Terrifiée, je m'étais terrée dans ma chambre. J'avais entendu la voiture partir sur les chapeaux de roues mais comme j'ignorais s'il allait revenir, j'avais attendu. Au bout d'un moment, j'étais sortie et j'avais découvert Violet étendue sur le sol dans une mare de sang.

— Je crois qu'il est allé chercher sa fille, ai-je ajouté. Elle est chez la voisine.

À ces mots, le plus âgé des policiers s'est levé brusquement. Il a passé un appel sur sa radio et demandé des renforts. Puis ils sont partis tous les deux. Martèlement de leurs bottes dans l'entrée, claquements de porte, sirènes hurlantes. *Désolée, Jay*. Sauf que je n'étais pas désolée du tout.

Danny et son collègue ont emmené Violet sur la civière. Je les ai suivis dans l'escalier et je suis montée avec eux à l'arrière de l'ambulance. Étendue sur le dos, Violet avait le teint pâle. Le brancard sécurisé, le jeune ambulancier est descendu, il a claqué les portes et a reparu dans la cabine, derrière le volant.

Danny a perfusé Violet, avec du sérum physiologique et des antidouleurs, a-t-il expliqué. Les paupières de Violet se sont fermées, sa respiration est devenue plus profonde. Je ne savais pas si elle jouait la comédie ou pas.

Au bout de cinq minutes de trajet, Danny m'a annoncé d'un air peiné qu'elle avait perdu trop de sang.

Son visage était si solennel, ses traits si tirés, que l'espace d'un instant, je l'ai presque cru. Il a ensuite frappé sur la vitre de séparation en plastique et indiqué à son collègue :

— Changement de programme. On va à la morgue.

La sirène s'est brusquement tue, l'ambulance a ralenti. Danny a contacté la police. La conversation a été brève, mais après avoir raccroché, il m'a informée que je devais me rendre au commissariat faire une

déposition officielle. Un agent nous retrouverait à la morgue pour m'y conduire.

Lorsque l'ambulance s'est enfin arrêtée, Danny a tiré un fin drap blanc sur le visage de Violet.

Je suis restée dans le parking pendant qu'il l'emmenait à l'intérieur. J'avais l'impression d'être dans un rêve.

Quelques minutes plus tard, il est ressorti avec sa civière vide. Le coroner, comme d'accoutumée visiblement, était ivre, une bouteille de gin à moitié vide sur le bureau, et il avait à peine regardé Danny lorsqu'il avait rempli le formulaire de prise en charge avant de lui faire signe d'emmener le corps dans le fond. Là, Violet était descendue du brancard et s'était cachée dans un placard où Danny reviendrait la chercher à la fin de son service. Les soins et la morphine qu'il lui avait administrés lui permettraient de tenir jusque-là.

Pendant que le coroner s'enfilait une autre rasade dans son bureau, le regard vitreux et la tête dodelinante, Danny s'était rendu dans la salle réfrigérée avec le dossier de Violet. Les caissons occupés comportaient tous des dossiers similaires glissés dans des chemises en plastique. Ce jour-là, il y avait trois défunts en attente de crémation. Un nombre tout à fait normal à cette période de l'année, lors du pic de chaleur, quand la foule de touristes envahissait l'île. Des touristes qui buvaient trop, surestimaient leurs talents de nageur, se montraient imprudents avec leur corps tanné par le soleil, leur vie.

Là, Danny a sorti l'un des dossiers et l'a remplacé par celui de Violet. Une fois le corps incinéré, personne ne saurait qu'il ne s'agissait pas d'elle. Si la police, ou n'importe qui d'autre, demandait à la voir, exigeait une autopsie, il n'y aurait rien. Ce ne serait pas la première fois qu'il y aurait une confusion, intentionnelle ou pas, ni qu'on cherchait à faire passer quelque chose pour ce que ça n'était pas. Avec un autre service de police, dans une autre juridiction, une autre ville, il y aurait eu une enquête, mais

ici, les flics ne chercheraient pas plus loin. Le coroner était un des leurs ; plus vite cette histoire serait enterrée, mieux ce serait.

Leur plan n'aurait pas fonctionné ailleurs, mais sur cette petite île, les choses étaient différentes. Violet le savait en nous y amenant ; c'était pour ça qu'elle l'avait choisie.

Danny a attendu avec moi qu'un policier vienne me chercher. Nous avons roulé en silence jusqu'au poste où j'ai raconté la même histoire que celle que j'avais servie aux agents à la maison. Ils m'ont remerciée puis ramenée auprès d'Harper. Elle a jeté ses bras autour de mon cou et je l'ai serrée fort contre moi.

— Où est maman ? a-t-elle fini par demander.

— On ne va être que toutes les deux pendant un petit moment, ai-je répondu.

Je l'ai de nouveau serrée dans mes bras et j'ai murmuré à son oreille :

— Mais ne t'en fais pas. Tu vas la revoir très vite.

Ensuite, je lui ai donné un énorme paquet de M&M's, ses sucreries préférées.

Un policier nous a conduites dans un hôtel ; la maison de la plage était désormais une scène de crime. Là, pendant qu'Harper dormait dans le lit double à côté du mien, j'ai téléphoné à Laura. Laura, ma cliente Dolly Parton du salon de beauté.

Je l'avais croisée par hasard la veille, alors que nous achetions une robe pour Harper. Au moment de payer, tandis que Violet nous attendait dans un café dehors, j'avais entendu qu'on m'appelait.

— Sloane ? C'est bien vous ? Bonjour, ma chère !

J'avais pivoté et marqué un arrêt, sous le choc. Je ne m'attendais pas à rencontrer une connaissance sur l'île, encore moins une ancienne cliente.

Je lui avais raconté que j'étais en vacances avec une amie et sa famille et je lui avais présenté Harper. Elle m'avait serrée dans ses bras, et mes

narines s'étaient emplies de son lourd parfum. Puis elle m'avait donné son numéro.

— Appelez-moi. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, avait-elle terminé avec un sourire.

Lorsque je lui ai téléphoné, deux jours plus tard, pour lui expliquer ce qu'il s'était passé, elle a été sonnée.

— C'est affreux, a-t-elle commenté de son accent traînant du Texas.

Elle m'a mise en relation avec son avocat, en m'assurant que les honoraires qu'elle lui versait couvrirait bien quelques appels. En une semaine, on m'a accordé la garde temporaire d'Harper, et la garde permanente deux mois après.

Dix jours après l'incident, Danny a embarqué sur le ferry, Violet cachée sur la banquette arrière de sa voiture, et il l'a ramenée à la maison, auprès d'Harper et de moi. Nous l'attendions les bras grands ouverts.

Grâce à l'avocat de Laura, tous les biens ont été transférés à mon nom : la demeure de New York, l'argent pour élever Harper.

Violet ne quitte quasiment jamais la maison. Nous ne voulons pas courir le risque qu'on la reconnaisse. C'est pourquoi, dès que Jay aura accepté l'offre de la procureure de plaider coupable, nous déménagerons, direction la Californie. Pas San Francisco, mais un endroit plus ensoleillé. Nous cherchons autour de San Diego, une jolie maison à proximité de la plage.

Là, nous pourrions être une vraie famille, toutes les trois ensemble. Grâce à la grand-mère de Violet, nous aurons tout l'argent nécessaire, aucune de nous n'aura besoin de travailler. Légalement, nous partagerons mon identité. Nous serons toutes les deux Sloane Caraway, mais nous raconterons autour de nous que nous sommes sœurs. Je me fais appeler Caitlin, maintenant, par facilité.

Une fois que nous serons installées, je prévois de convaincre ma mère de nous rejoindre. Le climat chaud sera bénéfique pour ses articulations. Mais pas seulement. Elle aime Harper autant que moi, elle nous

accompagne même au parc les vendredis et pousse Harper sur la balançoire. Elle la gâte comme une grand-mère le ferait, elle lui pince les joues et lui donne en douce des friandises Hershey's.

La liste de mes mensonges est désormais beaucoup plus courte. Un, je suis la seule et unique Sloane Caraway. Deux, Violet Lockhart, la mère d'Harper, est morte. Trois, je n'ai rien ressenti lorsque j'ai vu Jay à la prison ce matin.

Ce dernier mensonge, au sujet de Jay, est le seul que j'aimerais vrai. Malheureusement, lorsque nos regards se sont croisés, mon cœur a fait un bond, mon estomac s'est noué. C'est le seul mensonge que Violet ne doit jamais découvrir. Celui que j'enfouis si profondément en moi qu'il ne se répandra jamais.

Parce que j'ai trouvé ma fin heureuse. Ce n'est pas celle dont je fantasmais le jour où j'ai rencontré Jay au parc, ni celle que je croyais désirer. C'est encore mieux. Grâce à lui, j'ai trouvé ce que j'avais passé ma vie entière à chercher. Une sœur. Et même une jumelle astrologique.

Pas une sœur de sang, une sœur par choix.

Remerciements

Elisabeth Weed, pour avoir cru en ce livre, en moi, dès la première page ; pour avoir fait de mes rêves les plus fous une réalité. Ta perspicacité, tes conseils et ton soutien sont un don merveilleux que je ne considérerai jamais comme acquis. Je te suis à jamais reconnaissante. Mille mercis à toute l'équipe de The Book Group pour leur soutien, et à DJ Kim dont le nom dans ma boîte de réception me donne toujours le sourire.

James Melia, dont la vision éditoriale bienveillante et le talent n'ont d'égal que l'enthousiasme et la chaleur qui les accompagnent. Ça a été une joie de travailler ensemble ; tu as promis qu'on s'amuserait, et il y a eu des rires à revendre ! J'ai beaucoup de chance.

Toute l'équipe S&S qui a œuvré avec passion et sans relâche pour offrir la meilleure version de ce roman aux lecteurs. En particulier : Jennifer Bergstrom, Sally Marvin, Jessica Roth, Mackenzie Hickey, Aimee Bell, Wendy Sheanin, Liv Stratman, Caroline Pallotta, Alysha Bullock, Esther Paradelo, John Vairo et Matt Attanasio. Merci pour chaque minute de votre temps.

Michelle Weiner, agente extraordinaire, qui a pris fait et cause pour ce livre depuis le début. C'est un honneur de t'avoir dans mon équipe.

Jenny Meyer et Heidi Gall, merci d'avoir partagé ce manuscrit avec le reste du monde. Vous avez rendu cela possible.

Liz Gazin, pour l'amitié qui a inspiré ce livre tout entier. Tu as un cœur en or ; te connaître, c'est t'aimer. Tu es la meilleure supportrice dont on puisse rêver.

Les femmes de la famille McGibbon : ma marraine, Josie, et mes sœurs de cœur, Amalia et Chloe, qui ont sans réserve partagé ma joie dans cette aventure, dans toutes mes aventures. Chloe, ma meilleure amie depuis toujours et à jamais, merci d'être là à chaque étape du chemin.

Kelsey Cox et Marcie Haydon, qui étaient avec moi lorsque j'ai reçu l'e-mail qui a lancé cette aventure, qui m'ont encouragée, qui m'ont fêtée et couronnée. Vous êtes les meilleures.

Shannon McClintock, pour ses réserves inépuisables d'enthousiasme et d'encouragements, elle qui m'a remonté le moral et a toujours décroché quand je lui téléphonais. Je n'aurais jamais pu surmonter ces dernières années sans toi.

Jenna Newburn, qui a toujours encouragé mes rêves, qui s'est tenue à mes côtés dans toutes les soirées costumées auxquelles j'ai assisté, et qui m'a enseigné il y a fort longtemps une merveilleuse leçon : si tu as perdu quelque chose, vérifie dans tes poches. Tu es un véritable rayon de soleil. *Carpe diem*, ma formidable amie.

Martha Scurr, ma partenaire de lecture préférée, qui m'a encouragée à chaque étape, qui a lu tous les documents Word que je lui envoyais. Je suis si heureuse qu'on soit amies. N'oublie pas : si je peux le faire, tu le peux aussi !

Miranda Leggett et Rachel Rose, pour leurs brillantes secondes lectures. Votre approbation était le déclic dont nous avions besoin pour lâcher ce bébé dans le monde. Merci pour vos corrections perspicaces, votre esprit inégalé, et votre amitié.

Emma Pattee, Kate Fagan, Clare Leslie Hall, Christina Li et Sanam Mahloudji, c'est un honneur de débiter aux côtés de vos merveilleux romans. Votre amitié est un trésor auquel je ne m'attendais pas.

Liane Moriarty, Katy Hays, Amy Tintera et Liv Constantine, pour votre générosité, le temps et le soutien que vous m'avez apportés. Merci d'avoir pavé la route pour les aspirants écrivains et de votre bienveillance à l'égard de ceux qui suivent vos pas.

Mes tantes, mes oncles, mes cousins, d'une côte à l'autre. La famille est le plus important. Vous êtes tout pour moi. J'ai tellement de chance d'appartenir à votre groupe d'humains les plus drôles, les plus gentils et les plus affectueux. Un merci tout particulier à ma tante Dina, qui m'a prise au sérieux comme autrice dès mon premier livre, qui m'a invitée à prendre la parole à son club de lecture il y a de nombreuses lunes, et dont la générosité est sans bornes ; et tante Lori qui a exigé une copie de chaque manuscrit que j'ai écrit, qui était une fan inconditionnelle bien avant que je ne le mérite.

Teresa Morrissey, Laura Rubenstein et Alexis Donaire, pour nos vingt ans d'amitié qui m'ont motivée, apporté amour et joie, et ont nourri mon esprit. Merci d'être celles qui me rappellent que j'ai toujours été une autrice parce que j'ai toujours écrit ; le reste, c'est la cerise sur le gâteau. Nous avons tant de chance de pouvoir compter les unes sur les autres, à travers toutes les épreuves, et celles à venir !

Jim et Holly Stava, mes adorables beaux-parents qui m'ont accueillie dans leur famille à bras ouverts dès notre rencontre. Merci de toujours croire en moi.

Mon frère. On m'a demandé un jour si j'aurais voulu avoir une sœur et j'ai répondu en toute honnêteté, non, pas une seule seconde, j'ai Noah. Bien sûr, si on m'avait demandé si j'aurais préféré être fille unique... Je plaisante. Je t'aime. Tu es une inspiration et le meilleur frère dont une sœur puisse rêver. J'espère que tu es au moins à moitié aussi fier de moi que je le suis de toi.

Mes parents, j'ai tiré le gros lot avec vous. Merci pour votre amour inconditionnel et votre soutien. Merci d'avoir rempli la maison de livres, de

m'avoir laissée croire que le monde était à portée de main. Maman, tu savais de quoi parlait ce roman bien avant moi ; évidemment, tu as toujours su voir au-delà des apparences et me guider à travers l'obscurité. Papa, c'est le plus beau des cadeaux que de partager avec toi l'amour des livres. Ton stylo rouge, et ton esprit aiguisé, ont affûté mon style, l'ont amélioré. Ils m'ont rendue meilleure aussi, depuis toujours.

Beckett et Margot, les lumières de ma vie. Vous avez ouvert mon cœur à un amour que je ne savais pas possible.

Jensen, pour ton soutien et tes encouragements, pour n'avoir jamais, jamais douté que ça arriverait et surtout, pour la merveilleuse vie que nous avons construite. Merci pour tout ton amour.

DERNIÈRES PARUTIONS

M. J. Arlidge

Ainsi font font font

Catherine Bardon

Almah

Harold Cobert

Le Procès Mein Kampf

Kate Collins

La Maison idéale

Frédéric Couderc

Les Secondes Chances

Claudia Cravens

L’Affranchie

Frédéric Germain

Nos vies volées

Emilia Hart

Les Sirènes

Elin Hilderbrand

Un week-end à Nantucket

Ismaël Khelifa

Ce que la vie a de plus beau

Gilly Macmillan

De si bons voisins

Rebecca Makkai

J'ai quelques questions à vous poser

Maggie Millner

Couplets, une histoire d'amour

Ann Napolitano

Les Bien-aimés

Heather O'Neill

Perdre la tête

Martin Page

La Tendresse des catastrophes

Lina María Parra Ochoa

La Main qui guérit

Valérie Paturaud

L'Enseveli

Marie Pavlenko

Traverser les montagnes, et venir naître ici

Roland Perez

Bonne fête des Mères, Papa !

Marta Pérez-Carbonell

Rien de plus illusoire

Alexis Schaitkin

Autre part

Cat Shook

Les Magnolias de Myrtle Lane

Catherine Steadman

Jeux en famille

Antje Rávik Strubel

Femme bleue

J. Courtney Sullivan

Retour à Lake Grove

Akli Tadjer

De ruines et de gloire

Karen Viggers

Sur la touche

Alice Winn

Les Ardents

Pour suivre l'actualité des Escales,
retrouvez nous sur www.lesescales.fr
et sur Facebook, Twitter et Instagram.



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>